RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
PRONONCÉES

Par Meſſire ESPRIT FLÉCHIER,
Evêque de Nîmes.

RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
PRONONCÉES

Par Messire *ESPRIT FLÉCHIER*,
Evêque de Nîmes.

Nouvelle Édition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la vie de l'Auteur.

A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, à l'Hôtel Saint Wandrille, rue Ganterie.

M. DCC. LXXX.

AVEC PERMISSION.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/recueildesoraiso00fl

ÉLOGE

HISTORIQUE

DE MESSIRE

ESPRIT FLÉCHIER,

ÉVÊQUE DE NISMES.

ESPRIT FLÉCHIER naquit le 10 Juin 1632 à Perne, dans le Comtat d'Avignon. Etant entré dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'y être formé par le P. Hercules Audiffret, son oncle maternel, alors Supérieur général de cette Congrégation, & qui s'y est fait estimer par ses talens & par sa vertu. M. Fléchier fournit avec distinction aux études de son état, & aux différentes classes dont il fut chargé, particulierement à Narbonne, où il professa la Rhétorique, & où il prononça en

Ce Précis de la vie & du caractere de M. Fléchier, est tiré de ses Lettres, & des Mémoires du P. Nicéron.

1659 l'Oraiſon Funebre de M. Rebé, Archevêque de cette Ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audiffret, qu'il quitta l'habit de Doctrinaire.

Il commença à ſe faire connoître à Paris, par une deſcription du Carrouſel en vers Latins, & par quelques Poéſies françoiſes. On s'étonna qu'il eût pu exprimer en beaux vers Latins une choſe auſſi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un Carrouſel. Cette deſcription intitulée, *Curſus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio* en 1660, avec la deſcription que Charles Perrault a faite du Carrouſel de 1662, & enſuite *in-douze*, dans le Recueil des Œuvres mêlées de M. Fléchier, qui parut en 1712.

Ses premiers Sermons augmenterent beaucoup ſa réputation, & ſes Oraiſons Funebres la mirent au plus haut dégré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin dans un de ſes Diſcours Académiques. „ L'Oraiſon Funebre, avant M. Fléchier, étoit l'art d'arranger de beaux menſonges ; un art tout profane, où, ſans égard à la vérité ni à la Religion, on conſacroit les fauſſes vertus des Grands, & ſouvent la grandeur même. Mais le ſage Fléchier ne ſongea, dans l'Eloge des Morts, qu'à faire des leçons aux vivans, & qu'à déplorer les grandeurs humaines par la vanité qui les accompagne, ou par la mort qui les détruit. Il ne ſuffiſoit pas d'être né grand, de poſſéder de grandes dignités, ou de lui propoſer de grandes récompenſes pour avoir une place parmi ces Héros immortels. Pour ne

„ point trahir la vérité, il n'a loué que la
„ vertu : pour ne point flatter ſes portraits,
„ il n'a travaillé que d'après la plus belle na-
„ ture ; & tous ſes Héros ſont des modeles,
„ comme toutes ſes Pieces ſont des chefs-
„ d'œuvres. C'eſt là qu'on eſt étonné de voir
„ dans un ſeul homme, l'ame univerſelle de
„ pluſieurs grands hommes, l'ame du Guer-
„ rier, l'ame du Sage, du grand Magiſtrat,
„ & de l'habile Politique. Là il s'éleve, il
„ change, il ſe multiplie, & prend toutes les
„ formes différentes du mérite & de la vertu.
„ La ſéduction eſt ſi forte, qu'on croit voir
„ tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'enten-
„ dre. Avec un livre à la main, vous êtes
„ transformé dans des ſieges & des batailles.
„ C'eſt l'Orateur qui vous charme, & vous
„ n'êtes occupé que du Héros. C'eſt Fléchier
„ qui parle, & vous ne voyez que Turenne.
„ L'art cache l'Orateur, & ne montre que le
„ grand Magiſtrat, ou le grand Capitaine. „

M. Fléchier liſoit ſouvent les Sermonaires Italiens & Eſpagnols, qu'il appelloit agréablement ſes bouffons, & il avouoit que le ridicule de ces Ouvrages avoit contribué à épurer & à fortifier ſon goût pour le vrai, ſans lequel il n'y a ni beauté ni force dans l'éloquence.

Parmi les illuſtres amis que ſon mérite lui acquit, M. de Montauſier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produiſit auprès de Monſeigneur le Dauphin, dont il fut Lecteur. Choiſi en 1672 pour l'Oraiſon Funebre de Madame de Montauſier, il produiſit alors au grand jour ce talent ſingulier que toute la France a

reconnu en lui pour ces ſortes d'Ouvrages.

En 1673, il fut reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. Godeau, Evêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de M. le Dauphin, avoit été de faire écrire pour lui l'Hiſtoire de tous les grands Princes Chrétiens. M. Fléchier fut chargé de celle de Théodoſe, qui parut en 1679. C'eſt la ſeule qui ait été donnée.

Le Roi, non content de lui avoir donné l'Abbaye de S. Séverin, & la charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'Evêché de Lavaur, d'où il paſſa en 1687 à celui de Nîmes. Voici la Lettre qu'il écrivit au Roi au ſujet de cette tranſlation.

SIRE,

„ J'ai reçu avec toute la reconnoiſſance que
„ je dois, la grace que V. M. m'a fait de me
„ nommer à l'Evêché de Nîmes; & cette
„ marque précieuſe de ſon ſouvenir, a renou-
„ vellé dans mon cœur tous les ſentimens de
„ reſpect & de vénération pour ſon auguſte
„ Perſonne, & toute l'ardeur du zele que j'ai
„ toujours eu pour ſon ſervice. Mais, Sire,
„ V. M. me permettra de lui repréſenter avec
„ toute la confiance que me donnent ſes bon-
„ tés, que je regarde le premier choix qu'el-
„ le a bien voulu faire de moi pour l'Evêché
„ de Lavaur, comme ma premiere vocation;
„ que j'y ai travaillé comme n'en devant point

„ ſortir, & qu'une marque que Dieu me vou-
„ loit en ce lieu, c'eſt qu'il y béniſſoit mes
„ travaux, & que les peuples m'écoutoient
„ avec plaiſir, quand je leur prêchois l'obéiſ-
„ ſance qu'ils doivent à Dieu, & la fidélité
„ qu'ils doivent à Votre Majeſté. J'avoue,
„ Sire, que j'ai une grande paſſion d'achever
„ l'ouvrage que j'ai commencé, & que ce ſe-
„ roit une grande grace de me laiſſer entre-
„ tenir & augmenter les bonnes diſpoſitions
„ où je vois les nouveaux Convertis de mon
„ Dioceſe. Je ne doute pas que le Succeſſeur
„ que V. M. m'a deſtiné, n'ait plus de talens
„ & de capacité que moi; mais l'application
„ que j'ai eu à les inſtruire, & la confiance
„ qu'ils ont priſe en moi, me donne des fa-
„ cilités qu'on n'a pas dans les commence-
„ mens d'un Epiſcopat. L'Evêché de Nîmes,
„ Sire, eſt vaſte & difficile à gouverner; &
„ je ne me ſens ni aſſez de force, ni aſſez
„ d'adreſſe pour cela. Je ſçai qu'il eſt plus
„ riche & plus honorable que le mien; mais
„ Votre Majeſté m'a déjà donné tant de bien
„ que je n'en ſouhaite pas davantage: & l'hon-
„ neur qu'elle m'a fait de me croire capable
„ & digne d'être dans cette place-là, me vaut
„ mieux que la place même. J'y ſerois plus
„ proche de mon pays & de ma famille;
„ mais je ne dois point avoir de plus forte
„ affection que celle de ſervir Dieu & Votre
„ Majeſté; & je crois que je ne lui ſerai pas
„ inutile dans ce pays-ci. Je me jette donc aux
„ pieds de Votre Majeſté pour la ſupplier de
„ me laiſſer dans ce Dioceſe où elle m'a en-
„ voyé, & où je puis plus tranquillement

„ prier Dieu qu'il continue à répandre abon-
„ damment ſes bénédictions ſur Elle. Je ne
„ l'ai jamais importunée pour lui demander
„ du bien ; je crains que je ne l'importune
„ en lui diſant qu'elle m'en fait. C'eſt une
„ grande preuve de votre bonté, Sire, que
„ vous me réduiſiez à ne vous demander que
„ la diminution de vos bienfaits & de vos
„ graces. J'attendrai les ordres de Votre Ma-
„ jeſté, quoi qu'elle m'ordonne, & je les
„ exécuterai avec toute la ſoumiſſion & la fi-
„ délité que lui doit, Sire, ſon très-hum-
„ ble, &c. „

Nîmes étoit alors un poſte très-difficile, par la multitude des Calviniſtes dont le Dioceſe étoit rempli. Le Roi avoit révoqué l'Edit de Nantes, & pluſieurs Calviniſtes avoient fait abjuration. Mais on n'ignoroit pas que de ces nouveaux Catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne Religion, ne demeuroient que par politique dans celle qu'ils avoient embraſſée, & que les autres négligeoient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zele, la charité de M. Fléchier, lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvoit appréhender, des moyens dont le ſuccès répondit à ſon attente.

L'inclination qu'il avoit pour les Belles-Lettres, ne fut point étouffée par les ſoins de l'Epiſcopat. Il ſe forma par ſes ſoins à Nîmes une Académie dont il étoit l'ame & le Préſident. Son Palais étoit une autre Académie : il s'y appliquoit à former des Orateurs Chrétiens, qui ſerviſſent l'Egliſe, & fiſſent honneur à la Nation.

Il mourut le 16 Février 1710, dans la ſoixante & dix-huitieme année de ſon âge.

Le P. de la Rue, dans la Préface de ſes Sermons, fait ainſi le caractere de M. Fléchier. „ L'amour de la politeſſe & de la juſteſſe du ſtyle l'avoit ſaiſi dès ſes premieres études. Il „ ne ſortoit rien de ſa plume, de ſa bouche, „ même en converſation, qui ne fût ou qui „ ne parût travaillé. Ses Lettres & ſes moindres Billets avoient du nombre & de l'art. „ Les beaux Arts, & principalement la Poéſie „ ayant été ſa premiere occupation, il s'étoit fait une habitude, & preſque une néceſſité de compaſſer toutes ſes paroles, & „ de les lier en cadence. Le feu qui éclate „ dans ſon ſtyle, & qui en releve par-tout la „ grace & la dignité, ſemble manquer de véhémence; & ſa prononciation traînante & „ peu animée, favoriſant, par ſa lenteur, la fidélité dans ſa mémoire, donnoit à l'Auditeur tout le loiſir de ſuivre aiſément la délicateſſe de ſes penſées, & de ſentir le plaiſir d'en être charmé. Comme ce fut d'abord par les Eloges Funebres qu'il commença à ſe faire diſtinguer, la gravité des „ ſujets, fort avantageuſe à la peſanteur naturelle de ſa voix & de ſon action, & la „ beauté des choſes qu'il diſoit, en firent inſenſiblement goûter la maniere, & traveſtirent même en talent un défaut, qu'en „ d'autres ſujets moins triſtes on auroit peine „ à ſupporter. C'eſt ce qui parut dans ſes Sermons de morale: car au lieu que la véhémence & l'impétuoſité doivent y régner, „ le ſon de ſa voix, qui avoit quelque choſe

„ de lugubre, y répandit ſon froid ſur le feu
„ de ſes expreſſions; & la liberté de ſon eſprit
„ lumineux, y étoit, pour ainſi dire, à l'atta-
„ che de ſa mémoire. „

Après ce caractere de M. Fléchier fait par une main étrangere, il eſt bon de mettre ici le portrait qu'il fait de lui-même dans une Lettre à un de ſes amis.

Lettre où M. Fléchier ſe dépeint lui-même.

VOus voulez donc, M., que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous faſſe une copie d'un original que vous connoiſſez auſſi-bien que moi... Sa figure, comme vous ſçavez, n'a rien de touchant ni d'agréable; mais elle n'a rien auſſi de choquant. Sa phyſionomie n'impoſe pas, & ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut. Mais on peut remarquer dans ſes yeux & ſur ſon viſage, je ne ſçai quoi qui répond de ſon eſprit & de ſa probité.

Il paroît d'abord trop ſérieux & trop réſervé; mais après il s'égaie inſenſiblement: & qui peut eſſuyer ce premier froid, s'accommode aſſez de lui dans la ſuite... Son eſprit ne s'ouvre pas tout-d'un-coup, mais il ſe déploie petit à petit, & il gagne beaucoup à être connu.... Il ne s'empreſſe pas à acquérir l'eſtime & l'amitié des uns & des autres; il choiſit ceux qu'il veut reconnoître & qu'il veut aimer; & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de ſa douceur naturelle & de certains airs de diſcrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a

jamais brigué de ſuffrage : il a voulu être eſtimé par raiſon, non pas par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ſes amis, & n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laiſſé aux autres le ſoin de le louer. Il ſçait ſe ſervir de ſon eſprit, mais il ne ſçait pas s'en prévaloir ; & quoiqu'il ſe ſente, & qu'il s'eſtime ce qu'il vaut, il laiſſe à chacun ſon jugement.... il ſe renferme en lui-même, & ſe rend la juſtice qu'on lui refuſe.....

Il a un caractere d'eſprit net, aiſé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureuſement : il a réuſſi dans la proſe : les Sçavans ont été contens de ſon Latin : la Cour a loué ſa politeſſe. Il a écrit avec ſuccès : il a parlé en public, même avec applaudiſſement..... Sa converſation n'eſt ni brillante, ni ennuyeuſe : il s'abaiſſe, il s'éleve quand il le faut. Il parle peu, mais on s'apperçoit qu'il penſe beaucoup. Certains airs fins & ſpirituels marquent ſur ſon viſage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne ; & ſon ſilence même eſt intelligible... Quand il n'eſt pas avec des gens qui lui plaiſent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il eſt avec ſes amis, il aime à diſcourir & à ſe répandre au-dehors : il eſt pourtant toujours maître de ſon eſprit. Lorſqu'il parle, on voit bien qu'il ſçauroit ſe taire ; & lorſqu'il ſe tait, on voit bien qu'il ſçauroit parler.... Il écoute les autres paiſiblement, & les paie ſouvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aiſément d'avoir un peu d'eſprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup.... Ce qui fait qu'il eſt

bien reçu dans les compagnies, c'eſt qu'il s'accommode à tout, & ne ſe préfere à perſonne. Il ne ſe pique pas de faire valoir ce qu'il ſçait; il aime mieux leur donner le plaiſir de dire eux-mêmes ce qu'ils ſçavent...

Il n'eſt pas fort vif au-déhors, mais il a beaucoup de vivacité au-dedans : & peu de choſes échappent à ſes réflexions....

Il n'eſt pas naturellement inquiet, & ne s'amuſe pas à deviner les ſecrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture; & quand il veut, il n'y a guere de myſtere qu'il ne découvre.... Il voit tout-d'un-coup le ridicule des hommes, & jamais perſonne ne remarqua plus promptement une ſottiſe....

Il eſt naturellement pareſſeux; mais quand il veut il trouve en lui des reſſources dont il a été ſouvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il ſe rencontre qu'il en a toujours aſſez : & tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne rattrappe, quelque diligens qu'ils puiſſent être.

Pour ſon ſtyle & pour ſes Ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur & de l'élégance : la nature y approche de l'art, & l'art y reſſemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penſer ni dire autrement : mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'eſt pas facile de penſer ou de dire ainſi. Il a de la droiture dans le ſens, de l'ordre dans le diſcours ou dans les choſes, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuſe facilité, qui eſt le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, ſans y mettre du

ſuperflu;& l'on ne peut rien ôter ſans y retrancher quelque choſe de néceſſaire. Enfin, votre ami vaudroit encore mieux, s'il pouvoit s'accoutumer au travail, & ſi ſa mémoire un peu ingrate, non pas infidele, le ſervoit auſſi-bien que ſon eſprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, & chacun a ſes endroits foibles.

Pour ſon cœur, où je crois que vous vous intéreſſez davantage, il n'eſt pas ſi aiſé de le connoître. Il ſe modere quand il veut, il eſt ſecret & circonſpect; il ſe cache ſouvent ſous les voiles d'une tranquillité & d'une indifférence apparente. Mais je l'ai vu dans ſon naturel, je l'obſerve depuis long-temps, & je ſuis dans ſa confidence. Ainſi, M., je vous ferai part de mes connoiſſances.

Ce cœur, M., n'eſt pas indigne de vous... Il a de la grandeur & de la généroſité; aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus ſenſible plaiſir, c'eſt de pouvoir obliger ſes amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des graces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit ſe paſſer de la fortune. Il s'eſt contenté de l'un, & ne s'eſt pas inquiété pour l'autre.

Rien n'eſt tant contre ſon humeur, que d'être à charge à qui que ce ſoit. Dans ſes beſoins, il n'a recours qu'à ſa patience; & quand il ſeroit plus éloquent qu'il n'eſt, il ne ſçait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroîtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque baſ-

ſeſſe. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guere d'homme qui ſçache mieux louer que lui, il n'a jamais voulu rendre, ni même donner mal-à-propos ſes louanges. Il ſçait, quand il le faut, jetter quelque grain d'encens odoriférant, qui récrée & qui n'étourdit pas: auſſi n'en reçoit-il pas qu'il ne ſoit auſſi fin que celui qu'il donne....

Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empare & qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paiſiblement la juſtice qu'on doit lui rendre, qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables.... Il ſe conſole aiſément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne; & il travaille à ſe faire conſidérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis....

Il n'envie la gloire de perſonne, mais il aime à jouir de la ſienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il eſtime ceux que les autres ont; ainſi il a le plaiſir que donne l'honneur, ſans faire ſouffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il eſt ſenſible aux approbations ſinceres & déſintéreſſées. Un homme qui le loue ſans le connoître, un Auditeur qui s'écrie, un paſſant qui le montre & qui dit: C'EST LUI; ce ſont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'éleve, il ſe tient dans une honnête modération, & ſa pudeur eſt embarraſſée; mais ſi l'on veut l'abaiſſer, il prend une fierté qui le met au-deſſus de tout. Il eſt facile, populaire, officieux à ceux qui ſont au-deſſous de lui, commode à ſes égaux. Pour

les Grands qui ſe prévalent de ce qu'ils ſont, il les reſpecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur.

Il ſe poſſede dans les occaſions, & ſes paſſions ne peuvent rien ſur ſa raiſon ſi elle n'y conſent, ou ſi elle n'eſt ſurpriſe.... Il eſt de bonne foi, & il croit aiſément que tout le monde eſt de même. Mais ſi l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus ſa confiance; ainſi il ne trompe jamais perſonne, & n'eſt jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque ſujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le ſatisfaire; mais ſi l'on ſe plaint de lui ſans raiſon, il a une innocence fiere, qui ne deſcend pas aux éclairciſſemens & aux juſtifications: & rien ne lui coûte tant que de faire ſon apologie.... Quand on l'offenſe, il a le reſſentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui déplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il ſouffre avec peine une injuſtice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami eſt le péché irrémiſſible pour lui. Lorſqu'on en uſe mal à ſon égard, il y a peu d'excuſes qui le ſatisfaſſent, & il a d'autant plus de peine de ſe réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher perſonne. Il n'a pas de grands attachemens au monde; & comme il n'a pas beaucoup à gagner ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs & les bienſéances de la vie lui ſont à charge. Les viſites qu'on ſe rend, les lettres qu'on s'écrit, & le commerce de ſociété inévitable entre gens indif-

férens, ſont des contraintes de ſa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a paſſé avec ſes amis ou avec lui-même ; & ſes meilleures heures ſont celles de ſes entretiens familiers, ou de ſes libres rêveries.

Le nombre de ſes amis eſt comme celui des élus, fort petit : il ne les choiſit pas légerement, mais il les ménage & il les conſerve ſoigneuſement quand une fois il les a choiſis ; & s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point.... Il eſt avec eux gai ſans emportement, libre ſans indiſcrétion, familier ſans incivilité, complaiſant ſans foibleſſe, & ſage ſans auſtérité.

Il eſt délicat & difficile ſur ce que l'on ſe doit quand on s'aime ; il veut qu'on s'entende à demi mot, qu'on ſe prévienne, & qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impoſe à lui-même ; & s'il ſe plaint, pour peu de ſujet qu'il en ait, il ſouffre auſſi qu'on ſe plaigne pour peu de ſujet qu'il en donne. C'eſt ainſi qu'il eſt fait pour ſes amis, & c'eſt ainſi qu'il ſouhaite que ſes amis ſoient faits pour lui.

Fin de l'Eloge de M. Fléchier.

TABLE
DES ORAISONS
FUNEBRES

Contenues dans ce Volume.

ORAISON *Funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier, prononcée en l'Egliſe de l'Abbaye d'Hiere, le* 2 *Janvier* 1672.

Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, prononcée en l'Egliſe des Carmélites de la rue Chapon, le 12 *Août* 1675.

Oraiſon Funebre de Monſieur de Turenne, prononcée à Paris, dans l'Egliſe de ſaint Euſtache, le 10 *Janvier* 1676.

Oraiſon Funebre de M. le Premier Préſident de Lamoignon, prononcée à Paris, dans l'Egliſe de Saint Nicolas du Chardonnet, le 18 *Février* 1679.

Oraiſon Funebre de Marie-Thérese d'Autriche, Reine de France, prononcée à Paris le 24 *Novembre* 1683, *en l'Egliſe des Religieuſes du Val-de-Grace, où ſon cœur repoſe.*

Oraiſon Funebre de Meſſire Michel le Tellier, Chancelier de France, prononcée dans l'Egliſe de l'Hôtel Royal des Invalides, le 22 *Mars* 1686.

Oraiſon Funebre de Madame la Dauphine, prononcée dans l'Egliſe de Notre-Dame, le 15 Juin 1690.

Oraiſon Funebre de M. le Duc de Montauſier, prononcée dans l'Egliſe des Carmélites du Fauxbourg ſaint Jacques, le 11 Août 1690.

Fin de la Table.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE

DE MONTAUSIER,

DAME D'HONNEUR

DE LA REINE,

PRONONCÉE EN PRÉSENCE de Madame l'Abbeſſe de Saint Etienne de Rheims, & de Madame l'Abbeſſe d'Hiere ſes Sœurs, en l'Egliſe de l'Abbaye d'Hiere, le 2 Janvier 1672.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

LA DUCHESSE

DE MONTAUSIER.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte ! Son prix passe tout ce qui vient des Pays les plus éloignés. Prov.

MESDAMES,

Le plus sage de tous les Rois, éclairé des lumieres de l'Esprit de Dieu, inspiré de laisser à la postérité le portrait d'une femme héroïque, nous la represente revêtue de force & de bonne grace ; occupée à de grandes

choſes, ſans ſortir de la modeſtie de ſon ſexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le ſein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, & convaincue de la vanité des grandeurs humaines, tirant ſa gloire d'une ſolide vertu, & non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un viſage tranquille & riant, digne d'être reçue dans le Ciel, où elle ſe préſente accompagnée de ſes bonnes œuvres, & chargée des tréſors d'honneur & de grace qu'elle a amaſſés; digne enfin après ſa mort des regrets & des louanges de ſon Epoux, après avoir mérité ſa tendreſſe & ſa confiance pendant ſa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette Femme forte & courageuſe, il nous avertit qu'il eſt difficile de la rencontrer: il nous en donne une idée, mais il ſemble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans ſon imagination: & doutant qu'elle ſe puiſſe trouver dans la nature, il s'écrie: Qui eſt-ce qui la trouvera? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec ſi peu de ſuccès, & dont il ſemble que ſon ſiecle n'étoit pas capable, s'eſt rencontrée en la perſonne de l'illuſtre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, Ducheſſe de Montauſier. Dans tout le cours de ſa vie & de ſes actions, elle a exprimé ce parfait Original par ſa généroſité naturelle, par le bon uſage des biens & de la faveur, par la connoiſſance de ſon néant & de la grandeur de Dieu, par un aveu ſincere des foibleſſes & des vanités humaines, par une mort douce & tran-

quil e, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon désespere de la trouver, cette femme forte & courageuse ! nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas ! ces pieux devoirs que l'on rend à sa mémoire, ces prieres, ces expiations, ce sacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, & qui vont porter la tristesse jusques dans le fond des cœurs, ce triste appareil des sacrés mysteres, ces marques religieuses de douleur que la charité imprime sur nos visages, me font souvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de sa fortune est donc réduit à la célébration d'une pompe funebre ! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reste donc que cette funeste pensée, qu'elle n'est plus ! Cette amitié même, & ce nom de sœur, que la chair & le sang vous rendoient si doux, sont retournés dans leur principe & se sont perdus dans le sein de la charité de Dieu. Il ne vous reste que le déplaisir de sa perte & la mémoire de ses vertus ; & vous ne pouvez que trop redire désormais les paroles de mon texte : *Qui trouvera maintenant une femme forte* ?

Quand je considere pourtant que les Chrétiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie ; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le sommeil de paix, comme si nous n'avions point d'espérance, que la Foi nous apprend que l'Eglise du Ciel & celle de la Terre ne font qu'un corps, que nous appartenons tous au Seigneur, soit que nous mourions, soit que nous vivions, parce qu'il s'est acquis par sa nouvelle résur-

rection, une domination souveraine sur les morts & sur les vivans : quand je considere, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort est vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayions perdue ? Non, non, c'est assez pleurer sa séparation, il est temps de penser à son bonheur : la douleur doit céder à la Foi, & la compassion naturelle doit faire place à la consolation chrétienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux sa vie mortelle, afin de vous persuader de son immortalité bienheureuse. Je veux retracer dans votre mémoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miséricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, sont autant de sujets de confiance en la bonté de Dieu, qui se plaît à récompenser ceux à qui il inspire de le servir. Partagez donc avec moi les trois états différens de sa vie. Examinez sa sagesse dans une condition privée, sa modération dans les plus grandes dignités de la Cour, & sa patience dans une longue & ennuyeuse maladie. Admirez cette femme forte, qui résiste aux foiblesses de son sexe dès son enfance, à l'orgueil dans sa plus grande élévation, à la douleur dans le temps de son abattement & de sa mort même. Voilà tout le sujet de ce discours. Je n'ai besoin ni de paroles étudiés, ni de figures excessives, ni de louanges flatteuses. Je suis en la présence du Dieu de la vérité : je parle à des ames pures & sinceres, qui ont horreur du soupçon même de la vanité & du mensonge : & je vous propose les vertus d'une vie dont je déplo-

re en même-temps la misere & la fragilité.

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse & à la coutume; & relevant la naissance de notre illustre Duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur, l'ancienneté sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siecles, où l'on a vu tout à la fois cinq freres de cette illustre maison, trois Chevaliers des Ordres du Roi, un Cardinal, & un Evêque, tous Ambassadeurs en même-temps, qui rempliss'oient de l'éclat de leurs vertus différentes, presque toutes les Cours de l'Europe. Je leur dirois que son aïeule Julie Savelli étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie, qu'elle comptoit des Rois, des Conquérans, des souverains Pontifes pour ses ancêtres, & trois de nos Rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse: & faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération & de sagesse.

Mais oserois-je, Mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé? Ne sçai-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte & plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jesus-Christ? Il suffit de vous dire, qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentimens généreux,

& une louable émulation, & qui fait descendre, par une heureuse suite d'exemples, les vertus des peres dans les enfans. La sage Julie d'Angennes sembloit avoir recueilli cette succession spirituelle ; & cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil & de la fierté, ne lui donna que des sentimens modestes, & des desirs ardens d'assister ceux qui pouvoient avoir besoin de son secours.

Que si elle sçut régler les mouvemens de son cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de son esprit. Qui ne sçait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues ; qu'elle eut de la sagesse en un temps où l'on n'a presque pas encore de raison ; qu'on lui confia les secrets les plus importans dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que son naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ses plus tendres années ; & qu'elle fut capable de donner des conseils en un temps où les autres sont à peine capables d'en recevoir ? Une si heureuse naissance la rendit d'abord la passion de tout ce qu'il y avoit de vertueux & d'élevé dans la Cour. On se fit honneur d'avoir part en son amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des Reines. Des Princesses d'un mérite extraordinaire, des Dames que la faveur élevoit presque au rang des Princesses, la desirerent à l'envi pour favorite, & telle fut son adresse, que sans user d'aucun art indigne de son grand courage, elle se conserva toujours dans leur confidence, du consentement même de celles qui auroient pu la lui disputer : tant son esprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-dessus même de l'envie !

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation, & pour être illuſtre, il ſuffiſoit d'avoir été élevée par Madame la Marquiſe de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du reſpect dans tous les eſprits où il reſte encore quelque politeſſe; ce nom qui renferme je ne ſçais quel mélange de la grandeur humaine, & de la civilité Françoiſe; ce nom, dis-je, n'eſt-il pas un éloge abrégé, & de celle qui l'a porté, & de celles qui en ſont deſcendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté ſinguliere, cette prudence conſommée, cette piété ſincere, cet eſprit ſublime, & cette parfaite connoiſſance des choſes qui rendirent ſa vie ſi éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétroit dès ſon enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'eſprit, & qu'elle en diſcernoit les traits les plus délicats? Que perſonne ne ſçavoit mieux eſtimer les choſes louables, ni mieux louer ce qu'elle eſtimoit? Qu'on gardoit ſes Lettres comme le vrai modele des penſées raiſonnables, & de la pureté de notre Langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'eſprit ſe purifioit, où la vertu étoit révérée ſous le nom de l'incomparable Arrenice, où ſe rendoient tant de perſonnes de qualité & de mérite, qui compoſoient une Cour choiſie, nombreuſe ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſçavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ce fut là que tout enfant qu'elle étoit, elle ſe fit admirer de ceux qui

étoient eux-mêmes l'ornement & l'admiration de leur siecle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le Ciel a donné de l'esprit & de la vivacité, d'abuser des graces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations, de réduire tout à leur sens, & d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentimens; & l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Etoit-elle éloignée de la Cour? On eût dit qu'elle étoit née pour les Provinces. Sortoit-elle des Provinces? On voyoit bien qu'elle étoit faite pour la Cour. Elle se servoit toujours de ses lumieres pour connoître la vérité des choses, & pour entretenir la charité; & croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie & qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se déregle, une heureuse conformation d'organes qui s'use, un assemblage & un certain

mouvement d'esprits qui s'épuisent & qui se dissipent. C'est la partie la plus vive & la plus subtile de l'ame qui s'appesantit, & qui semble vieillir avec le corps. C'est une finesse de raison qui s'évapore, & qui est d'autant plus foible & plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate & plus épurée. Si nous le considérons selon Dieu, c'est une partie de nous-mêmes plus curieuse que sçavante, qui s'égare dans ses pensées. C'est une puissance orgueilleuse qui est souvent contraire à l'humilité & à la simplicité chrétienne, & qui laissant souvent la vérité pour le mensonge, n'ignore que ce qu'il faudroit sçavoir, & ne sçait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuse Fille se mit au-dessus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs & les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choses humaines, & c'est d'elle que le Sage semble avoir dit, que ses lumieres ne s'éteindroient point dans la nuit: *non extinguetur in nocte lucerna ejus.* On estime les biens; elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, & les communiquer par la charité. On recherche les honneurs; elle a jugé qu'il suffisoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie, elle l'a mépriſée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, Mesdames, que je m'arrête à ces dernieres paroles; que je me serve de toute votre attention, & que je loue ici une de ces actions célebres, où la force d'esprit, & la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu qui imprime de temps en temps la terreur de ſes

jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la Capitale de ce Royaume d'une maladie contagieuſe : la corruption ſe répandit d'abord ſur le peuple; elle paſſa dans les maiſons des Grands; elle approcha du Palais des Rois, elle n'épargna pas votre famille, & vous enleva un frere dans un âge encore tendre, preſque ſous les yeux de votre charitable mere. Hélas! ſuis-je deſtiné à rouvrir toutes les plaies de votre Famille? Et de combien de morts faut-il vous renouveller le ſouvenir à l'occaſion d'une ſeule? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte & courageuſe, donna un exemple mémorable de ſa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner ſa maiſon; elle voulut aſſiſter ce frere mourant, ſans craindre ces ſouffles mortels qui portent le poiſon dans les cœurs.

Vous ſçavez l'horreur qu'on a de recueillir ces ſoupirs contagieux, qui ſortent du ſein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui conſume l'un, menace les autres : le danger eſt preſque égal en celui qui ſouffre & en celui qui l'aſſiſte : & l'on ne peut avoir en ſervant ces ſortes de malades, que la malheureuſe conſolation de les voir mourir, ou la triſte eſpérance de les ſurvivre de quelques jours. La nature en cette occaſion relâche beaucoup de ſes droits & de ſes obligations ordinaires. Les loix de la chair & du ſang ne ſont pas ſi fortes que l'horreur d'une mort preſque inévitable. La Religion même diſpenſe de ces funeſtes devoirs ceux qui n'y ſont pas engagés par un caractere particulier. Il eſt permis d'a-

cheter des ſecours, & d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité ſurabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'éleve au-deſſus des ſentimens d'une piété commune. Elle ſemble être née pour faire des actions héroïques : elle ſacrifie volontairement une vie douce, heureuſe, illuſtre dès ſes premieres années ; & par une conſtance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez ſans doute cette fermeté, que Dieu a récompenſée de tant de proſpérités, & de tant de graces : & vous croiriez, Mesdames, que c'eſt le dernier effort de ſa conſtance, que ce ſacrifice qu'elle a fait de ſa propre vie, ſi je ne vous faiſois ſouvenir, qu'ayant enfin trouvé un mérite & un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les ſiens mêmes ; il y eut une vie qui lui fut plus chere que la ſienne propre.

Vous penſez déjà aux combats, aux bleſſures, aux victoires de ſon illuſtre Epoux : vous repaſſez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donné dans des temps de confuſion & de révolte ; l'un forçant des Villes par ſa valeur, l'autre gagnant des cœurs par ſon adreſſe ; l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur & par l'effort de ſes armes, l'autre excitant la fidélité dans l'eſprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle ; l'un perçant lui ſeul des eſcadrons entiers, ſans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même ; l'autre

le voyant revenir après un glorieux combat tout couvert de sang & de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté & au repos de la Province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien; jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce semble, perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son Epoux s'accordoit en elle, avec les soins pour la République. Soulageant les blessures mortelles de l'un, & calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même-temps de tous les devoirs d'une fidele épouse, & d'une fidele sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Thucyd. Un Ancien disoit autrefois, que les hommes étoient nés pour l'action & pour la conduite du monde, que les Dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités, & la constance dans la mauvaise fortune. Que les Dames n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange; & que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la République, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille: de toutes les vertus morales, il ne leur

accordoit qu'une pudeur farouche, il leur ôtoit même cette bonne réputation qui semble être attachée à l'honnêteté de leur sexe, & les réduisant à une oisiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laissoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il est aisé de reconnoître l'injustice de ce sentiment. Car outre que la Philosophie nous apprend que l'esprit & la sagesse sont de tout sexe, que les ames d'une même espece ont des mouvemens semblables, & qu'ayant des principes communs de raison & d'équité naturelle, elles sont capables des mêmes vertus : l'expérience nous apprend encore que Dieu suscite de temps en temps des femmes fortes, qu'il éleve au-dessus des foiblesses ordinaires de la nature; à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, & qu'il rend dignes de soutenir les grands emplois, & de servir d'exemple & d'ornement à leur siecle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a si long-temps admirée, & que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui composent un mérite éminent, & qui attirent l'estime & la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, & cette majesté accompagnée de tant de graces; cet esprit si solide & délicat tout ensemble; ce jugement si éclairé & si incapable d'être surpris; cette ame si noble & si généreuse; ce cœur si sensible à l'honneur & à la véritable gloire! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaisante, qui n'a jamais perdu une occasion de servir ceux qui ont eu besoin de

ſon ſecours; ces manieres civiles, humaines, officieuſes, qui lui ont gagné tant de cœurs; cette façon de s'exprimer ſi juſte & ſi naturelle : ce tour d'eſprit particulier qui rendoit ſa converſation ſi agréable, ces penſées toujours fondées ſur les principes de la raiſon, & ſur l'expérience du grand monde, dont elle connoiſſoit ſi bien toutes les humeurs, tous les intérêts, & tous les uſages! Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous ſçauriez mieux que moi, ſi la douleur de l'avoir perdue ne vous faiſoit oublier pour un temps le plaiſir que vous avez eu de la poſſéder!

Quand vous ne ſçauriez ni le nom, ni l'hiſtoire de la perſonne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre Maiſon, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une Dame illuſtre, capable de former l'eſprit & le cœur des Enfans du plus grand Monarque du monde, de leur inſpirer des paroles & des penſées dignes de leur rang & de leur naiſſance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces ſentimens élevés qui diſtinguent les ames Royales d'avec les ames du commun; de leur apprendre l'art de ſe faire aimer de leurs Sujets avant qu'ils ſçachent ſe faire craindre de leurs ennemis, de ſoutenir la gloire & les eſpérances d'un grand Royaume; en un mot, d'être Gouvernante d'un Dauphin de France. On pouvoit connoître, par ce qu'on voyoit en elle, ce qu'on en devoit eſpérer; & dans le temps de la naiſſance de ce jeune Prince, il étoit aiſé de juger que Dieu, dont la providence veille

sur les Rois & sur les Royaumes, l'avoit destinée à son éducation, & que le Roi, dont le discernement est si juste, la devoit choisir entre toutes les personnes de sa Cour pour un emploi si important.

Il la choisit en effet, Mesdames, pour lui confier ce Royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour & les délices des peuples. L'ambition ni le hasard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ses vœux & par ses desirs, & le Souverain le fit avec connoissance & avec justice. En ce temps qu'il commençoit à se charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditoit ces glorieux desseins qu'il a depuis exécutés, de réprimer l'injustice, de rétablir la discipline, de corriger les abus qui s'étoient glissés dans les Loix mêmes, d'affermir la paix dans ses Provinces, & d'entrer dans ses droits ou en Conquérant, ou en Prince pacifique: en ce temps, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenser par lui-même le mérite de ses Sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de son discernement & de sa justice, qu'en donnant à la personne de son Royaume la plus fidele & la plus éclairée, le soin le plus important de son Etat.

C'est elle donc qui a eu la gloire de former les premiers sentimens & les premieres paroles de ce jeune Prince; pouvoit-il penser, pouvoit-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le Ciel, à tourner ses premiers

regards vers son Créateur. Elle lui a inspiré ses premiers vœux, & ses premieres prieres; elle a tiré de son cœur ses premiers soupirs. Combien de fois, en essuyant ses larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inspirât de la tendresse pour son peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur sage & docile aux inspirations du Ciel? Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ses mains les cœurs des Rois, d'en faire un Prince selon le sien! Et combien de fois a-t-elle fait cette priere du Prophete: *Seigneur, donnez au Roi votre Jugement, & votre Justice au fils du Roi!* Je laisse ces instructions si utiles, & ces maximes si pures qu'elle lui a depuis insinuées: je laisse celles qu'elle eût pu lui insinuer, si Dieu lui eût prolongé le cours de ses années. Je me contente de dire, qu'il n'y eut jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce Prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle ressentoit lorsqu'elle voyoit paroître ces bonnes inclinations, croître ces bonnes habitudes, & germer ces précieuses semences de gloire & de vertu qu'elle avoit jettées avec tant de soin dans son cœur? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle ressentit, lorsque la Providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle étoit autant liée par l'inclination & par la tendresse, que par la fidélité & par le devoir?

En effet, il n'y a rien de si aimable que l'enfance des Princes destinés à l'Empire, lorsqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la

Majeſte de Dieu, tempérés des ombres de la foibleſſe des hommes. Ce ſont des Soleils dans leur Orient, qui réjouiſſent les yeux, & qui ne les éblouiſſent pas encore : chacun cherche ſur leur viſage des préſages de ſon bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens, des eſpérances publiques. Ils ſont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les faſſe craindre ; & ils regnent d'autant plus fortement dans les cœurs, qu'ils ne regnent pas encore dans leurs Etats.

La Majeſté des Rois inſpire p'us de reſpect que de tendreſſe. C'eſt une eſpece de religion civile & de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés ſur le front de ceux à qui il daigne communiquer ſa puiſſance. Ils ont beau deſcendre juſqu'à nous, nous n'oſerions nous élever juſqu'à eux. Quoiqu'ils ſoient les Peres des peuples, ils en ſont les Maîtres & les Souverains. Quelque foibleſſe qu'ils puiſſent avoir, l'homme ſe cache, pour ainſi dire, ſous le Monarque ; & quelque bonté qu'aient les Rois, ils ont toujours l'éclat & la pompe de la Royauté. Mais lorſqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne ; qu'on ne voit dans leurs yeux & ſur leur viſage que des traits de douceur & d'innocence ; qu'ils ſont encore aſſez dociles pour entendre la vérité ; & qu'au lieu d'une grace, qu'un Ancien diſoit que Dieu donne à chaque Souverain, pour tempérer l'auſtérité du commandement, il ſemble que toutes les graces enſemble les accompagnent ; alors il ſe fait des impreſſions d'amour & de tendreſſe

Néoph.

dans les cœurs de ceux qui les voient, & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, & qui doivent être les instrumens de la félicité publique.

Y eût-il jamais de Gouvernante plus zélée ? Y eût-il jamais de jeune Prince plus aimable ? Jugez par là combien cette séparation lui fut sensible. Elle ne put s'en consoler que par l'obéissance qu'elle rendoit au plus grand & au plus sage de tous les Rois, & par l'honneur qu'elle avoit de passer au service de la plus grande & de la plus pieuse Reine du monde.

Mais, hélas ! il falloit se préparer à des séparations bien plus sensibles. O mort, cruelle mort : que ne lui laissois-tu plus long-temps le plaisir de voir le fruit de ses travaux ! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ses espérances ! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé ses principes ! Belle Ame qui reposez maintenant dans le sein de la paix & du repos éternel, je sçai que c'est presque la seule douceur qui vous a fait souhaiter de vivre. Mais s'il vous reste encore quelque sentiment pour le monde que vous avez quitté, pensez que ces vertus naissantes se fortifient, que votre ouvrage se perfectionne tous les jours, qu'une partie de vous-même acheve ce que vous avez commencé, que votre illustre Epoux emploie à cette éducation si importante, cet esprit que vous avez tant estimé, cette ame qui est encore unie si étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante ; & que dans la douleur de vous avoir perdue, il a la consolation de retrouver encore quelque chose de vous dans l'esprit & dans les actions de cet admirable Enfant qu'il éleve.

Pourquoi interrompre, Mesdames, par ces idées funestes la relation glorieuse de ses honneurs & de ses Charges? Ce seroit ici le lieu de vous la représenter dans le plus grand éclat de sa vie, honorée de l'estime & de la confiance de ses Maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber sur sa personne ou sur sa famille, suivie de tous ceux qui reconnoissoient le mérite, ou qui adoroient la faveur. Mais je sçais qu'elle n'a jamais mis sa confiance qu'en Dieu seul, & je me souviens que je parle à des Epouses de Jesus-Christ, qui menent une vie humble & pénitente, & pour qui toute grandeur humaine n'est que vanité. Ne pensons donc à cette gloire, & à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon usage qu'elle en a fait.

Les honneurs sont institués pour récompenser le mérite, pour exercer la sagesse, & pour être des occasions de faire du bien; aussi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, justes, charitables, qui les reçoivent sans empressement, qui les possèdent sans orgueil, qui les retiennent sans intérêt. Mais l'esprit du monde en a perverti le véritable usage. On les brigue sans les mériter; on en abuse quand on les a obtenus; on n'en veut jouir que pour soi, quand on les possede. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles; la vanité les regarde comme des préférences & des distinctions du reste des hommes, & l'injustice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit se communiquer aux autres. Notre illustre Duchesse a évité ces écueils. Elle n'a pas recher-

ché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Elle ne s'eſt pas toujours ſervie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre. Elle a employé tout ſon crédit pour aſſiſter tous ceux qui ont eu beſoin de ſon ſecours.

Si la grandeur & la tranquillité de ſon ame avoient été moins connues, je vous dirois ſeulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la ſcience du monde, & le ſecret de parvenir ; & qu'elle ne s'eſt inſinuée à la Cour, ni par de preſſantes ſollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis paſſer plus avant, & dire qu'elle a élevé ſon eſprit au-deſſus des fauſſes idées des hommes ; qu'elle a regardé ſans envie ce qui étoit au-deſſus de ſa fortune, comme elle a vu ſans mépris tout ce qui paroiſſoit au-deſſous d'elle ; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, non pour ſon éclat & pour ſes récompenſes ; & qu'enfin les honneurs l'ont trouvée ſans qu'elle ait eu le ſoin de les chercher.

Rappellez dans votre mémoire, Meſdames, les commencemens de ſes emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuſe maladie ; & comment eût-elle fait des vœux pour ſa fortune, elle qui n'en faiſoit preſque pas pour ſa guériſon ? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorſqu'elle approchoit ſi fort de celle du Ciel ? Lui pouvoit-on briguer des Charges, lorſqu'on étoit aſſez occupé à lui conſerver un reſte de vie ? On ne demandoit pas de ces grandes proſpérités ; c'étoit aſſez de ne la point perdre ; & dans le danger où elle étoit, on n'avoit à ſolliciter que le Ciel pour elle, Dieu exauça les vœux de ſa famille, en mê-

me-temps qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un Prince qui devoit être l'héritier de ce grand Royaume : il empêcha de mourir celle que sa Providence avoit destinée pour sa Gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possede. Ceux qui sçavent régler leurs desirs, ne reglent pas toujours leur autorité. L'orgueil qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénetrant & subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des Grands ; & ceux même qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siecle. Plus elle fut élevée, & plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité, & pleine de ces réflexions judicieuses, qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde : *Qu'est-ce que nous faisons*, disoit-elle un jour, *& qu'est-ce que nous prétendons avec notre orgueil ? Toutes nos Charges tomberont bientôt avec nous ; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la Cour, & de celles qui sont obscures dans la retraite ; & toute la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins dans nos Epitaphes.* Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit ; & l'on peut dire d'elle qu'ayant eu selon le monde des sujets, & souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentimens ; & n'a ja-

mais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ses ennemis, ou, pour mieux dire, ses envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire: elle dont le propre caractere étoit d'être bienfaisante, & qui, pour me servir des termes d'un célebre Romain, ne paroissoit pas tant une Dame mortelle, qu'une Divinité favorable à tous les malheureux. Elle sçavoit que ceux qui ont accès auprès des Rois, doivent, selon leur pouvoir, leur présenter les supplications & les larmes de leurs Sujets, comme font ces Anges de paix, qui portent vers le Trône de Dieu les vœux des Justes, & les encens de leurs sacrifices. Elle sçavoit que les Grands sont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, & qu'ils ne semblent être nés que pour exercer la charité. Elle sçavoit enfin qu'on a besoin d'interceſſion & de faveur à la Cour, où les injures sont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on mépriſe ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puiſſans, & nulle pitié n'assiſte les foibles, & où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'acheve pas de les opprimer.

Valer. Max. liv. 4. c. 8.

Elle aimoit mieux employer son crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les siens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaiſir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raiſonnable, faire connoître un mérite caché, obtenir une grace douteuſe, donner de bonnes impreſſions d'une fidélité rendue ſuſpecte, faire

faire valoir un service rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis salutaire, procurer un petit établissement ? Elle étoit toujours prête à solliciter : semblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majesté, arrosent des terres stériles & seches, & recueillant des eaux qui se perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut, & celui des ruisseaux dont ils sont grossis.

Sa maniere de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit, sans se rebuter, les importuns mêmes, & les graces accompagnoient jusqu'à ses refus. Sa sagesse lui faisoit choisir les momens favorables pour demander ; & je dis d'elle ce que le Sage a dit de la Femme forte, qu'il y avoit une loi de douceur qui conduisoit sa langue, & un esprit de prudence & de discernement qui régloit toutes ses paroles : *Os suum aperuit sapientiæ, & lex clementiæ in lingua ejus.* *Prov. c. 31. 26.* Aussi lorsque Dieu l'a retirée de ce monde, où il l'avoit rendue si utile, & où sa mémoire est en bénédiction ; en un temps où chacun juge de son prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes & des mauvaises qualités de ceux qui meurent, & où chacun retraçant dans son esprit les sujets qu'il a de s'en louer, ou de s'en plaindre selon ses passions, fait leur épitaphe à sa mode : que de regrets sinceres ! que d'éloges non suspects ! que de témoignages publics d'estime & de reconnoissance ! ceux dont elle a présenté les vœux ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les sacrifices de leurs larmes

ou de leurs prieres. Les familles qu'elle a assistées, & qui lui devoient le repos dont elles jouissent, lui souhaitent incessamment le repos éternel devant Dieu. Les Villes les plus nombreuses assemblent leurs peuples pour lui rendre pompeusement des devoirs funebres. Les Provinces qu'elle a autrefois édifiées par sa piété, & par les aumônes qu'elle y a répandues retentissent du bruit de ses louanges. Les Prêtres offrent pour elle le Sacrifice de Jesus-Christ sur les Autels ; & les Pauvres qu'elle a secourus demandent à Dieu pour elle la miséricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous pensé, Mesdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, & qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un si bon usage, & qu'on pût tirer les moyens de son salut de cet éclat & de cette abondance, qui sont si souvent des occasions de malheurs & de ruine pour les ames? Ne croyez pas pourtant que pour consoler, ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, & la justifier, elle & le monde tout ensemble. A Dieu ne plaise que je cherche des matieres d'éloge aux dépens de la vérité, & que par une fausse complaisance je tâche d'accorder l'esprit du siecle & l'esprit de Jesus-Christ, contre les regles de l'Evangile!

Je sçai que sa vie a été réglée ; mais peut-elle avoir été assez pure, assez dégagée, assez chrétienne? Dieu l'a délivrée des grands déréglemens qui sont presqu'inséparables de la faveur & de la fortune ; mais a-t-elle évité ces foiblesses attachées à la nature, ces de-

sirs séculiers dont parle Saint Paul, ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes, demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tiedes pour son salut? A-t-elle été exempte de ces défauts, qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits les plus fermes sont entraînés par l'exemple & par la coutume; où si l'on ne se perd, au moins on s'égare souvent; & si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui & les créatures?

Ainsi, quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une Reine aussi illustre par sa piété, que par son rang & par sa naissance, qui est plus souvent aux pieds des Autels que sur le Trône, & de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la Cour même; je considere qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secretement dans le sein des pauvres, & qu'elle les a expiés par une longue pénitence, qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisieme partie de ce discours.

Si l'illustre Duchesse, dont nous avons vu les prospérités, eût fini ses jours dans les plaisirs & dans la joie du siecle; si, toute éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur & dans les ténebres du tombeau; si, sortant du Palais des Rois, elle se fût trouvée devant le Tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, & je

vous exciterois à pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funebre par vos soupirs & par vos larmes.

Je sçai bien que l'Eglise, qui connoît le prix & l'efficace du Sang de Jesus-Christ, ne désespere jamais du salut de ceux qui meurent dans la Foi, & dans l'usage de ses Sacremens; que Dieu exerce quand il veut ses Jugemens de miséricorde sur ses Elus; qu'il a des graces vives & pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes & l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs; & qu'il y a de précieux momens de charité, qui valent des années de pénitence. Mais je sçais aussi qu'il faut avoir souffert avec Jesus-Christ, pour régner avec Jesus-Christ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la priere, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sçai que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu, que leur abattement vient de la foiblesse de la nature, plutôt que du zele de la charité; & que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine, que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends graces à Notre-Seigneur Jesus-Christ, de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles & humiliantes, par un retranchement des plaisirs & des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission en-

tiere à la volonté de Dieu, & par une longue patience.

Les saints Canons ordonnoient autrefois aux Pénitens d'être plusieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des sacrés Mysteres. Ils se sacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au Sacrifice de Jesus-Christ ; ils demeuroient prosternés aux portes des Temples sacrés, avant que d'oser approcher du Sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes & par les souffrances, & de tâcher d'appaiser sa justice, avant que de jouir de ses faveurs. Ce que la discipline de l'Eglise avoit établi, la Providence de Dieu l'a exécuté sur votre vertueuse Sœur, Mesdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour la tirer dans la céleste Jérusalem. Il l'a purifiée par l'exercice de sa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans sa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever jusqu'à lui ; & par trois ans de pénitence, il l'a disposée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous représenterai-je ici les infirmités naissantes, ses forces qui diminuent tous les jours, je ne sçai quel poids qui l'accable insensiblement, une foiblesse imprévue qui l'arrête au milieu de ses grands emplois ? Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui restoit de force pour s'acquitter de ses devoirs ordinaires ; que son cœur ne se ressentit jamais de l'abattement de son corps ; que son zele la soutint dans les défaillances de la nature ; qu'elle sacrifia sa santé, toute foible & toute usée qu'elle étoit, à l'honneur d'être au-

près d'une grande Reine, & que de tous les maux qu'elle souffrit, elle ne se plaignit jamais que de l'impuissance où elle étoit de la servir. Laissons ces circonstances, qui tiennent encore un peu du monde, & passons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de sa pénitence, & la violence qu'elle se fit en s'éloignant de la Cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même respectueuse qu'elle avoit pour le Prince la tenoient si étroitement liée; cette violence, dis-je, fut le premier sacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il est difficile de se réduire à la solitude, lorsqu'on a vécu long-temps dans la Cour des Rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde, qui passe, par les endroits les plus éclatans, sont toujours prêts à se fermer lorsqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curiosité ou leur convoitise. L'esprit rempli d'idées magnifiques, qui se plaît à se perdre dans ses vastes pensées, s'ennuie dès qu'il se trouve renfermé en lui-même, & resserré en un petit nombre d'objets languissans qui ne le frappent que foiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes passions qui l'agitent vivement, n'est plus touchée de ces impressions foibles & légeres qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile & tumultueuse. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment, ne laissent pas enfin de s'y plaire. La patience y est soutenue par le desir, & le desir par l'espérance. C'est

cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y faisait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, & l'on n'y craint rien tant que la liberté : quelque peine qu'on a à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, & de remplir de vos vérités adorables les esprits & les cœurs que le monde, que vous avez vaincu, occupe de ses vanités. *Fascinatio nugacitatis. Sap. c. 4.*

Voilà la grace qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret & dans le silence. Elle est sortie de l'Egypte, & par des déserts secs & stériles, elle a passé dans cette terre heureuse, où coule le lait & le miel. Elle a regardé ses dernieres années comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée & qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive, ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement : cette mémoire, qui avoit été si prompte, & si présente, vient toute vuide des especes & des images du siecle : Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement ; & cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie, parut encore dans la patience. Quelqu'un dira peut-être, qu'elle n'a pas ressenti

de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, & la vie comme un supplice ; que sa croix a été plus incommode, que pesante ; & que cette langueur, qui la consumoit insensiblement, étoit plus une privation de plaisirs, qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent demandé à Dieu qu'il l'en délivrât : il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; & il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte & plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entiere, le cœur se munit de toute sa constance, on sent beaucoup moins à force de trop sentir ; & si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les maux, & les remedes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée ; les forces diminuent à tous momens, & la patience s'affoiblit aussi-bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte, ce que Salomon a dit de la sienne ; *Accinxit fortitudine lumbos suos* : qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur en-

Prov. 31.

nemie, qui lui ôtoit inceſſamment quelque partie d'elle-même, & qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le ſein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale ? La douleur a-t-elle jamais tiré de ſa bouche, ou de ſon cœur, je ne dis pas une plainte amere, une parole de murmure; mais un ſeul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude ? A-t-elle trouvé ſa pénitence trop longue, ou trop rigoureuſe ? A-t-elle cru que ſa croix étoit trop dure, ou trop affligeante ? Ames ſaintes devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées aux pieds des Autels à l'ombre de la Croix de Jeſus-Chriſt, conſommées dans l'exercice d'une pénitence auſtere, ſouffrez-vous avec plus de conſtance & de foi les peines que Dieu vous envoie ? J'atteſte vos cœurs, vos conſciences; conſervez-vous plus religieuſement qu'elle la paix intérieure dans vos ſolitudes ? Non, non, lorſque la Providence de Dieu l'a ſéparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de généroſité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre, elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce ſemble, que dans les Cloîtres : & après s'être acquittée de tous ſes devoirs à la Cour, elle a ſouffert, comme vous ſouffrez dans vos cellules, ſans murmurer, & ſans ſe plaindre.

Que dis-je, Meſdames, ſans ſe plaindre ? Oubliai-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï ? ces ſoupirs ſortis du fond de ſon cœur, cette triſteſſe peinte ſur ſon viſage, ces paroles mêlées

de douleur & de crainte? Ne craignez rien qui faſſe tort à ſa mémoire & à ſa vertu. Cette émotion, dont je vous parle, n'étoit pas une foibleſſe d'eſprit, c'étoit un zele de pénitence. Ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie, c'étois le regret d'avoir eu ſujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuſe, & de ne ſouffrir pas aſſez; & rappellant dans l'amertume de ſon ame ces années qu'elle avoit paſſées dans les honneurs & dans la gloire: *Je ne me plains pas de mourir*, diſoit-elle, *je me plains d'avoir vécu trop heureuſement. Les peines que le Ciel m'envoie, ne ſont pas proportionnées aux proſpérités que j'en ai reçues; & je ſouffre de ce que je ne ſouffre pas aſſez.* Et nous rechercherons après cela, pécheurs & mortels que nous ſommes, une joie qui paſſe, & qui ne laiſſe que du regret! Et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des ſujets de triſteſſe & de crainte! Et nous appellerons bonheur de notre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort!

Pardonnez, Meſdames, cet emportement. Ce que je dis pour confondre les perſonnes du ſiecle, doit ſervir à vous conſoler, & à vous faire comprendre que vous êtes heureuſes d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs & aux proſpérités mondaines: heureuſes encore de ce que votre illuſtre Sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la miſere: Oui, elle a connu qu'il y avoit en elles je ne ſçais quelle malignité qui les rendoit ſouvent criminelles, & tou-

jours au moins dangereuſes. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de ſa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part. Elle n'a plus penſé qu'à accomplir ſon temps de pénitence, & n'a pas même voulu ſouhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la ſanté, ne regretter pas ſes proſpérités paſſées, ne deſirer pas même d'être délivrée des langueurs préſentes; cette ſuſpenſion de deſirs entre la vie & la mort, & cette volonté ſoumiſe à celle de Dieu, ne ſont-ce pas des caracteres d'une ame Chrétienne? Triſtes, mais fideles témoins de ſes derniers ſentimens, combien de fois vous a-t-elle dit: *Je ne fais point de vœux pour ma ſanté, j'en fais qui ſont plus dignes de Dieu, qui ſont plus importans pour moi. Je lui demande qu'il me ſauve, & non pas qu'il me guériſſe.* Qu'elle étoit éloignée de la foibleſſe ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités! ils ſe flattent inceſſamment de l'eſpérance de leur guériſon. Accablés de douleur & d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reſte à faire des vœux pour leur ſanté. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au Ciel, ils y adreſſent leurs ſoupirs. Une partie d'eux-mêmes eſt déjà morte, que l'autre deſire vivre. Lors même qu'ils ſouhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit, & s'approchant du Ciel où ils aſpirent, ils regardent encore, preſque ſans y penſer, la terre qu'ils quittent; tant le deſir de vivre eſt naturel à tous les hommes; tant on eſpere ce qu'on deſire.

Notre généreuse malade s'est regardée comme une victime destinée au sacrifice; elle a vu venir le coup sans demander grace. Elle n'a pas souhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat, & tant de douceur; elle n'a pas souhaité de mourir, quoique sa vie languissante lui fût à charge. Abattue par ses maux, & non par ses chagrins, elle n'avoit que le desir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ses jours pour prolonger ses peines; dût-il augmenter ses douleurs pour consommer sa pénitence.

La providence de Dieu a permis, Mesdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiroient sa fermeté perdirent la leur; ceux qui la plaignoient, paroissoient presque les seuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur; & ceux qui voyoient le mal étoient plus tristes & plus changés que celle même qui le souffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les sentimens tendres & généreux de son illustre époux. Je vous renouvellerois le souvenir de cette affliction si Chrétienne, de ces prieres si touchantes, de ces exhortations si vives & si pieuses, de cette tristesse si sage & si forte tout ensemble & de cette charité sensible, qui, selon les termes de l'Epouse des Cantiques, fait sur nous les mêmes impressions que la mort. Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déjà si touchées de la perte que vous avez faite.

Fortis est ut mors dilectio. Cant. 6. 8.

Eloignons encore un peu, si nous pouvons, ces idées funestes de mort : cessons de penser à notre Héroïne, pour admirer la tendresse

& la piété de ſon illuſtre Fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ſes pieuſes mains au ſoulagement de la malade, tantôt elle les élevoit au Ciel pour demander à Dieu ſa ſanté. Attachée auprès de ſon lit où elle ſacrifioit ſa joie ; proſternée aux pieds des Autels, où elle offroit à Dieu toutes ſes peines, elle ſe partageoit entre ſes ſoins & ſes prieres, en un âge où les devoirs domeſtiques paſſent pour contrainte, & où il ſemble qu'on ne doive vivre que pour ſoi, en un ſiecle où la diſcipline des mœurs eſt relâchée, où les liens du ſang & de la nature ne ſerrent preſque plus les cœurs, & où il ne reſte de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour la bienſéance. Que Dieu & la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un & pour l'autre, & lui donnent des enfans qui ſoutiennent la gloire de leur naiſſance, & pour dire encore plus, qui leur reſſemblent, & qui aient pour elle ces ſentimens tendres & reſpectueux qu'elle a conſervés pour ſon incomparable Mere juſqu'à ſa mort.

Mais, hélas! je prononce, ſans y penſer, cette funeſte parole, & quelque digreſſion que je cherche, je reviens, malgré moi, à ce cruel ſujet de mon diſcours. Retenons nos larmes, ce ſeroit faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la foibleſſe. Parlons de ſa mort, s'il ſe peut, auſſi conſtamment qu'elle eſt morte.

Qui eſt celui qui ne frémiſſe au ſeul nom de la mort? qui ne ſoit ſaiſi d'horreur & de crainte à la vue de la mort d'autrui, & à la ſimple

penſée de la ſienne propre? ſoit par une prévention d'eſprit, qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs; ſoit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme reſſente l'amertume des maladies & de la mort, depuis qu'il a perdu par ſon péché le plaiſir d'être ſain, & d'être immortel; ſoit enfin, par un juſte, mais terrible Jugement de Dieu, qui laiſſe quelquefois dans les frayeurs de la mort, ceux qui ont paſſé leur vie dans les plaiſirs & dans la molleſſe, & qui abandonnent à leur crainte & à leur douleur, ceux qui ſe ſont abandonnés à leurs deſirs & à leurs paſſions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un Confeſſeur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers Sacremens, comme ſi c'étoient des Myſteres de mauvais augure. On rejette les vœux & les prieres que l'Egliſe a inſtituées pour les mourans, comme ſi c'étoient des vœux meurtriers & des prieres homicides. La Croix de Jeſus-Chriſt, qui doit être un ſujet de confiance, devient à ces eſprits lâches un objet de terreur; & pour toute diſpoſition à la mort, ils n'ont que l'appréhenſion, ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards! Quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger; & lors même qu'ils ſont mourans, on n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mortels. Cruelle pitié, qui les perd, de peur de les effrayer! crainte funeſte qui les rend inſenſibles à leur ſalut!

La mort de notre illuſtre Ducheſſe n'a pas

été de ces morts imprévues ou dissimulées. Elle l'a vue plusieurs fois dans son plus terrible appareil, sans en être émue. Elle l'a sentie sur elle-même, sans s'étonner. Cette langueur, ces abattemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne le lui faisoient-ils pas éprouver par avance? Ces rechûtes, ces agonies fréquentes ne lui servoient-elles pas comme d'apprentissage à bien mourir? La main de Dieu qui donne la vie & la mort, qui conduit sur le bord du tombeau, & qui en retire, sembloit l'immoler, & la faire revivre plusieurs fois, pour la disposer à son dernier sacrifice. La désolation de ses domestiques, les entretiens & les avis pieux & sinceres de son Directeur : le Corps & le Sang de Jesus-Christ reçus plusieurs fois comme Viatique; la sainte Onction des mourans appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoient-ce pas des avertissemens qu'il falloit se préparer à la mort? ces derniers remedes que l'Eglise emploie pour le salut des Fideles, ne faisoient-ils pas voir l'extrémité de sa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en souffrant, faisoit qu'on lui parloit hardiment de ses souffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à sa vie, osoient lui annoncer sa mort. Cependant, vîtes-vous changer son visage? Ses yeux furent-ils jamais moins sereins? Perdit-elle quelque chose de sa tranquillité ordinaire? Sa voix fut-elle moins ferme jusqu'à la fin? Il est vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ses derniers jours. L'interrogeoit-on sur ses maux? Lui faisoit-on des questions plus nécessaires pour son soulagement, que pour

son salut? Elle étoit muette, elle étoit insensible. Lui parloit-on des dispositions à la mort? Elle recueilloit dans son sein tout ce qui lui restoit de force & de sentiment, pour rendre raison des mouvemens de son ame; & ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de sa résignation & de sa Foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, & à finir par où j'ai commencé. Car que me reste-t-il à vous dire, Mesdames? Vous représenterois-je des exemples? Votre profession vous engage assez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs & des plaisirs du siecle? Je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur? Vous n'êtes pas de ces Ames païennes, qui n'ayant point d'espérance solide, n'ont point aussi de véritable consolation. Je chercherois peut-être dans les raisonnemens des Philosophes, & dans la persuasion de la sagesse humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures sources de la vérité. Il faut que Jesus-Christ vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux Sœurs, illustres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercée, & par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira: Cette Sœur que vous pleurez n'est pas morte. Tous ceux qui croient & qui vivent en moi, ne mourront jamais. Vous l'avez, ce semble, perdue, au moins, vous l'avez pleurée. Cependant elle est vivante en moi, qui suis la résurrection & la vie. Ne le croyez-vous pas ainsi? Si je pénetre dans

Joan. 11.

vos ſentimens ; ſi j'entends bien la voix de votre cœur, il me ſemble que chacune de vous, animée d'une foi vive, & d'une eſpérance ſincere, penſe ce que penſoient ces Filles affligées & ſoumiſes, & qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, Chrétiens, qui tenez encore au monde par vos paſſions, par vos deſirs, par vos eſpérances, rentrez en vous-mêmes : reconnoiſſez les illuſions & les tromperies du monde : que cette mort qui vous a touchés, vous ſerve de diſpoſition à la vôtre. Plût à Dieu que cette illuſtre Morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous diroit : Ne pleurez pas ſur moi. Dieu m'a retiré par ſa grace des miſeres d'une vie mortelle. Pleurez ſur vous, qui vivez encore dans un ſiecle où l'on voit, où l'on ſouffre, & où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs ; qu'on vous compoſe des guirlandes ; ces fleurs ne ſeront bonnes qu'à ſécher ſur votre tombeau. Que votre nom ſoit écrit dans tous les Ouvrages que la vanité de l'eſprit veut rendre immortels : que je vous plains, s'il n'eſt pas écrit dans le Livre de vie. Que les rois de la terre vous honorent, il vous importe ſeulement que Dieu vous reçoive dans ſes Tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent, malheur à vous, ſi vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ſes Anges ! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuſe. Trois

ans de langueur, trois ans de pénitence ne ſont pas donnés à tout le monde; profitons de ces inſtructions; béniſſons Dieu avec elle, & tâchons de nous rendre dignes des graces qu'il lui a faites, & de la gloire qu'il lui a donnée.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

LA DUCHESSE

D'AIGUILLON.

Reliquum eſt.... ut quî utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'importance eſt d'uſer de ce monde, comme ſi l'on n'en uſoit pas ; car la figure de ce monde paſſe. **Ep. 1. aux Corinthiens, chap. 7.**

QU'ATTENDEZ-VOUS de moi, Meſſieurs, & quel doit être aujourd'hui mon miniſtere ? Je ne viens ni déguiſer les foibleſſes, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fauſſes vertus de fauſſes louanges. Malheur à moi ſi j'interrompois les ſacrés myſteres pour faire un éloge profane ; ſi je mêlois l'eſprit du monde à une cérémonie de Religion, & ſi j'attribuois à la force, ou à la pru-

dence de la chair, ce qui n'eſt dû qu'à la grace de Jeſus-Chriſt. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit, afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point ; & vous faire ſouvenir de la fatale néceſſité de mourir, pour vous inſpirer une ſainte réſolution de bien vivre.

Les triſtes dépouilles d'une illuſtre Morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des Autels revêtus de deuil, un Prêtre qui offre attentivement le Sacrifice que l'Egliſe appelle terrible, un Prédicateur, qui ſur le ſujet d'une ſeule mort, va décrire la vanité de tous les mortels, tout cet appareil de funérailles vous a ſans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funebres, la nature ſe trouve ſaiſie, un air triſte & lugubre ſe répand ſur tous les viſages, ſoit horreur, ſoit compaſſion, ſoit foibleſſe, tous les cœurs ſe ſentent émus ; & chacun, regrettant la mort d'autrui, & tremblant pour la ſienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de ſolide, rien de durable, & que ce n'eſt qu'une figure, & une figure qui paſſe.

Oui, Meſſieurs, les plus tendres amitiés finiſſent ; les honneurs ſont des titres ſpécieux que le temps efface ; les plaiſirs ſont des amuſemens qui ne laiſſent qu'un long & funeſte repentir ; les richeſſes nous ſont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité ; les grandeurs tombent d'elles-mêmes : la gloire & la réputation ſe perdent enfin dans les abymes d'un éternel oubli. Ainſi le torrent du

monde s'écoule, quelque soin qu'on prenne à le retenir. Tout est emporté par cette suite rapide de momens qui passent : & par ces révolutions continuelles, nous arrivons souvent, sans y avoir pensé, à ce point fatal où le temps finit, & où l'éternité commence.

Heureuse donc l'Ame Chrétienne, qui suivant le précepte de Jesus-Christ, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compose ; qui s'en sert comme de moyens par un usage fidele, sans s'y attacher comme à sa fin par une passion déréglée : qui sçait se réjouir sans dissipation, s'attrister sans abattement, desirer sans inquiétude, acquérir sans injustice, posséder sans orgueil, & perdre sans douleur ! Heureuse encore une fois l'Ame, qui s'élevant au-dessus d'elle-même, & malgré le corps qui l'appesantit, remontant à son origine, passe au travers des choses créées sans s'y arrêter, & va se perdre heureusement dans le sein de son Créateur !

J'ai fait, Messieurs, sans y penser, sous le nom d'une Ame Chrétienne, le portrait de Très-Haute & Très-Puissante Dame Madame Marie de Wignerod, Duchesse d'Aiguillon, Pair de France ; & croyant vous donner seulement une instruction, j'ai presque achevé son éloge. Désabusée des vanités & des folies trompeuses du monde, occupée à distribuer ses richesses, sans se mettre en peine d'en jouir ; pénétrée durant sa vie des tristes, mais salutaires pensées de la mort, par la miséricorde du Seigneur, elle a sauvé son cœur des attachemens grossiers, & des mauvais usages du monde.

J'atteſte ici la conſcience des Grands de la terre ; quel fruit recueillent-ils de leur grandeur ? Ils jouiſſent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur ſalut, en le mépriſant ; ils en goûtent les plaiſirs, & n'en veulent pas connoître les dangers ; ils font ſervir à leur convoitiſe les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité ; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle & oiſive. Ainſi, ſuperbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs proſpérités temporelles, ils errent de paſſion en paſſion, & deviennent par un ſecret Jugement de Dieu, les jouets de la fortune, & de leur propre cupidité.

Graces à Jeſus-Chriſt, il ſe trouve des Ames fideles qui uſent de la grandeur avec modération, des richeſſes avec miſéricorde, de la vie avec un généreux mépris; qui s'élevent à Dieu par la foi, qui ſe communiquent au prochain par la charité, qui ſe purifient elles-mêmes par la pénitence. C'eſt là le caractere de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, & dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour ſervir Dieu noblement, riche que pour aſſiſter libéralement les pauvres de Jeſus-Chriſt, vivante que pour ſe diſpoſer ſérieuſement à bien mourir. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Seigneur, poſez ſur mes levres cette garde de circonſpection & de prudence, que vous demandoit autrefois le Roi Prophête, & ne permettez pas qu'il ſe gliſſe rien de bas, ni rien de profane dans un éloge

Pſ. 140.

que je prononce devant vos Autels, & que je ne dois fonder que sur vos vérités Evangéliques.

Loin donc de cette Chaire, cet Art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs Ancêtres; qui remontent à des sources souvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuses, & qui s'arrêtent à des Généalogies sans fin, comme parle l'Apôtre, plus propres à satisfaire une vaine curiosité, qu'à édifier une foi solide. Vous sçavez, Messieurs, & c'est assez, que la noble Maison de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France sous le Regne de Charles VII, s'est élevée au rang qu'elle y tient, par une longue succession de vertus, & a mérité par de signalées victoires remportées sur terre & sur mer, de perpétuels accroissemens d'honneur & de gloire. *Epist. 2. Tim. cap. 2.*

Vous sçavez que la Maison du Plessis Richelieu, après s'être soutenue durant plusieurs siecles par elle-même, & par ses glorieuses alliances avec des Princes, des Rois, & des Empereurs, s'est enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des personnes d'illustre naissance puissent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuse Duchesse, sinon qu'elle a ennobli par sa piété ces familles dont elle est sortie; & que réduisant l'honneur à son véritable principe, elle a reconnu que la naissance glorieuse du Chrétien, est celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs, plus estimable que celle du sang, & une noblesse spirituelle, qui consiste à être conforme à l'image de Jesus-Christ.

Ces sentimens furent gravés dans son esprit aussi-tôt qu'elle en fut capable : & quand ne le fut-elle pas ? La sagesse n'attendit pas en elle la maturité de l'âge : elle eut de bonnes inclinations, elle conçut de bons desirs, elle fit de bonnes œuvres presqu'au même-temps. Les vertus sembloient lui être inspirées avant qu'on les lui eût appriſes, & son heureux naturel ne laissa presque rien à faire à l'éducation. Ainsi Dieu prévient quelquefois ses Elus de bénédictions avancées ; & par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la Grace qu'il leur destine, il porte leurs volontés naissantes au bien, par des impressions secretes de son amour & de sa crainte, pour les conduire aux fins que sa Providence leur a marquées.

Cette jeune plante ainsi arrosée des eaux du Ciel ne fut pas long-temps sans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes ; aussi-tôt qu'on les eut vu naître, cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ses besoins, cette modestie qui la retint toujours dans les loix d'une austere vertu, & d'une exacte bienséance ; cette prudence qui lui fit discerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux, cette grandeur d'ame qui la soutint également dans la bonne & la mauvaise fortune, cette tendresse & cette compassion qui la rendit sensible à toutes les miseres connues, & cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, à faire aux autres tout le bien dont elle s'estimoit capable. Ces vertus,

vertus, qui sont les fruits de l'expérience, & d'une longue réflexion dans les personnes ordinaires, étoient, ce semble, le fond de l'esprit & du tempérament de celle-ci.

Le premier usage qu'elle fait du monde, c'est d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité & l'inconstance des choses humaines. Elle est née d'une Mere qui peut lui servir d'exemple & de guide dans la voie du salut : une mort précipitée la lui enleve. On l'appelle à la Cour d'une grande Reine, pour en être un des principaux ornemens : un coup imprévu de tempête civile & domestique, jette sur des bords étrangers cette Princesse infortunée, qui l'honoroit de sa bienveillance & de son estime. On lui choisit un époux tiré du sein de la faveur & de la fortune ; & cet époux, dans une ardeur de gloire qui transporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triste mort, sous les murailles d'une Ville rebelle. Ne cherchons que dans le Ciel la cause de ces funestes événemens. C'est vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous seul les desirs & les affections de cette ame choisie, rompiez ses liens aussi-tôt qu'ils étoient formés, & mêlant à ses premieres douceurs des amertumes salutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre souveraine grandeur, & à votre immuable vérité.

Françoise du Plessis-Richelieu.

Marie de Médicis.

M. de Combalet, neveu du Connétable, fut tué au siege de Montpellier.

Mais pourquoi m'arrêtai-je à ces circonstances ? Ne disons rien que d'important, & passons tout-d'un-coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorsqu'elle se vit au milieu de ses vanités. Déjà, pour l'honneur de sa

Maiſon, & plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'adminiſtration des affaires, un homme plus grand par ſon eſprit & par ſes vertus, que par ſes dignités & par ſa fortune; toujours employé, & toujours au-deſſus de ſes emplois, capable de regler le préſent, & de prévoir l'avenir; d'aſſurer les bons événemens, & de réparer les mauvais; vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant dans ſes conſeils, juſte dans ſes choix, heureux dans ſes entrepriſes, & pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens, que Dieu fait à certaines ames qu'il a créées pour être maîtreſſes des autres, & pour faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe ſert pour élever, ou pour abattre, ſelon ſes décrets éternels, la fortune des Rois & des Royaumes.

Ici, Meſſieurs, vous penſez au Cardinal de Richelieu, ſans que je le nomme. Recueillez en votre eſprit ce qu'il fit pour ſon Maître; ce que ſon Maître fit pour lui; les ſervices qu'il rendit, & les graces qu'il reçut; & quoique le mérite fût au-deſſus des récompenſes, repréſentez-vous toutefois en lui ſeul tout ce que l'Egliſe a de grand, tout ce que le ſiecle a de pompeux & de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, & tout ce qui ſuit ordinairement la faveur & la reconnoiſſance d'un Roi juſte & puiſſant, lorſqu'elles tombent ſur un ſujet capable, fidele & néceſſaire.

La grandeur de la Niece étoit liée à celle de l'Oncle. Que fera-t-elle? Tout flatte ſon

ambition d'autant plus dangereuſement, qu'elle eſt ſoutenue par la beauté, la douceur, la ſageſſe, & toutes les graces du corps & de l'eſprit qui nourriſſent l'orgueil, & qui attirent la vaine complaiſance des hommes. Ne craignez pas, Meſſieurs, la Foi lui découvre tous les pièges qui l'environnent. Elle apperçoit au travers de tant d'apparences trompeuſes le fond de la malignité du monde, & ſe prépare à le quitter. Vierges de Jeſus-Chriſt, devant qui je parle, s'il en reſte encore parmi vous qui aient porté la Croix depuis ſi long-temps, & vieilli ſaintement ſous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, ſinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de Colombe, elle vola ſur le Carmel, pour y mener, comme vous, au pied des Autels, une vie auſtere & pénitente, & pour cacher une gloire importune qui la ſuivoit ſous le même voile dont on l'a vue couverte après ſa mort.

La puiſſance & l'autorité s'oppoſerent à ſon deſſein, & ſa foible ſanté lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées? Combien de fois accuſa-t-elle de lâcheté ſon obéiſſance, quoique forcée? Combien de fois ſe reprocha-t-elle la délicateſſe de ſa complexion, comme ſi c'eût été ſa faute & non pas celle de la nature? Combien de fois tourna-t-elle ſes triſtes regards vers l'Autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans ſon cœur ſa vocation toute entiere, & ſe faiſant au milieu d'elle-même une ſolitude intérieure & ſecrete, où le monde

de ne pût la troubler ? Aveugle sagesse des hommes, qui, sur des vues que donne la chair & le sang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu ! ou plutôt sage Providence de Dieu, qui, par des routes inconnues, conduisez à l'exécution de vos desseins l'aveugle sagesse des hommes ! C'étoit assez que la victime se présentât devant l'Autel. Son sacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui sonde les cœurs, & qui voit nos volontés dans le fond de l'ame, se contenta de ce desir, qu'il avoit lui-même inspiré, & ne permit pas qu'on laissât dans une étroite & sombre retraite, celle dont les exemples devoient être si éclatans, & dont la charité devoit s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre.

Jugez par là, Messieurs, de toute la suite de sa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici sa conduite si sage & si réguliere, en un âge où le monde pardonne quelqu'emportement de vanité, en un état où elle auroit pu soutenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne sortons point du sens de mon texte, & réduisons-nous à l'usage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Représentez-vous donc un grand Ministre, qui sert un grand Roi, & qui l'assistant de ses soins & de ses conseils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques & particulieres. C'est lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les nécessités, qui pese les services, qui démêle les intérêts ; & qui posant au pied du Trône,

comme un dépôt sacré, les prieres & les espérances des Peuples, leur rapporte ensuite ces oracles décisifs, qui déclarent l'intention du Prince, & font la destinée des Sujets. Aussi chacun le regarde comme un Médiateur, par qui se distribuent les bienfaits & les récompenses ; chacun court à lui comme au centre où aboutissent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'assurer de trouver les momens commodes & favorables d'un homme chargé de tant de soins, & de pénétrer jusqu'à ces cabinets presque inaccessibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent souvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, sans le secours de quelque main puissante & charitable ?

Ce fut en ces occasions que notre illustre Ducheſſe employa ce pouvoir que son esprit & sa sagesse lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux pour remplir son ambition ou son avarice. Il fallut protéger des foibles, & secourir des misérables pour satisfaire sa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçut, & ne fut si près de leur source que pour en faire couler les ruisseaux sur ceux qui eurent besoin de sa protection. Sçavoit-elle une famille opprimée ? elle animoit la justice contre l'oppression. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés ? elle leur procuroit des emplois selon leurs talens. Arrivoit-il des dissensions & des discordes ? elle portoit des paroles de réconciliation & de paix. Apprenoit-elle les cris & les gémissemens des Provinces, que le malheur des temps avoit affligées ? elle leur obtenoit, par ses avis fideles,

& par ſes ſollicitations ardentes, des ſoulagemens & des aſſiſtances conſidérables.

Que dirai-je davantage? Le Miniſtre s'appliquoit aux affaires d'Etat, & lui laiſſoit le miniſtere de ſes libéralités & de ſes aumônes : & pendant que l'un formoit dans ſon eſprit les grands deſſeins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un paſſage dans les Alpes pour aller ſecourir des alliés, & préparoit ainſi une longue & heureuſe matiere de triomphes, l'autre ſongeoit aux moyens de ſoutenir des Hôpitaux chancelans, de fonder des Miſſions dans le Royaume & hors du Royaume, de former de ſaintes Sociétés pour diſpenſer les charités des Fideles, & préparoit la matiere de ces glorieux établiſſemens qui ſeront les monumens éternels de ſa piété.

Puiſſiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit, que le plaiſir de vous ſatisfaire, & peut-être la facilité de nuire aux autres impunément : vous qui ne vivez que pour vous-même, & qui perdez non-ſeulement la charité qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié & l'affection humaine, qui eſt le lien de la ſociété civile : vous enfin, à qui les longues proſpérités ont formé des entrailles cruelles, ſelon la parole de l'Ecriture ; & qui, bien loin de ſoulager des miſérables, achevez d'opprimer ceux qui le ſont. Pardonnez cet emportement, Meſſieurs, à une juſte indignation : je reviens à mon ſujet. Vous avez vu comment une ame prédeſtinée uſe de la grandeur & de la puiſ-

Viſcera impiorum crudelia. Prov. 12.

sance : apprenez comment elle use des richesses.

L'Esprit de Dieu ne parle presque jamais des richesses, que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des trésors d'impiété, & les confond ordinairement avec les crimes : il leur attribue un caractere de réprobation, qui paroît inévitable, & il en fait la matiere de ses plus séveres jugemens. Il avertit de les craindre ; il commande de les mépriser ; il conseille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurcissent le cœur, & le déchirent par ces inquiétudes du siecle qui étouffent la semence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la molleſſe, & tous les autres déréglemens de l'ame.

Toutefois le même Esprit de Dieu nous apprend que rien n'est impossible à la Grace ; qu'il y a un usage de miséricorde & de charité qui sanctifie les richesses ; qu'elles sont utiles à l'homme sage ; que c'est le moyen d'amasser un trésor de bonnes œuvres, qui se retrouvent dans le Ciel ; & que Dieu, qui les distribue avec une justice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles soient le supplice de leurs passions, comme elles en sont l'instrument ; & les donne aux autres, comme un moyen d'édifier l'Eglise par leurs aumônes, & de se perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il est donc vrai que les richesses entrent dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur des ames nobles & désintéressées, renouvellez, Messieurs, cette favorable attention

dont vous m'honorez. Je parle d'une espece de charité vive, libérale, universelle, qui ne cesse de faire du bien, & ne croit jamais en faire assez ; qui donne beaucoup, & donne toujours avec joie ; qui ne rejette aucune priere, qui prévient souvent le desir, & qui ne manque jamais au besoin. Ce n'est point là une idée de perfection que j'imagine, c'est une vérité que je fonde sur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obsèques.

Je pourrois vous la représenter dans ces tristes demeures où se retirent la misere & la pauvreté : où se representent tant d'images de morts & de maladies différentes, recueillant les soupirs des uns, animant les autres à la patience, laissant à tous des fruits abondans de sa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux sombres & retirés, où la honte tient tant de langueurs & de nécessités cachées, versant à propos des bénédictions secretes sur des familles désespérées, qu'une sainte curiosité lui faisoit découvrir pour les soulager. Je voudrois vous marquer ce zele avec lequel elle animoit les ames les plus tiédes à secourir le prochain dans le temps des calamités publiques, & rallumoit la charité en un siecle, où elle est non-seulement refroidie, mais presque éteinte. Ce seroit là le sujet du panégyrique d'un autre ; c'est la moindre partie du sien. Je ne prends que ses vertus extraordinaires, & je choisis les fleurs que je jette sur son tombeau.

Je ne révele pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre secretes. Je révére encore après sa mort l'humilité qui

les a cachées ; je les laiſſe ſous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, & je conſens qu'elles ſoient perdues. Que dis-je perdues ! tout eſt profitable aux élus, & la charité ne fait rien en vain. Elles ſont écrites pour l'éternité dans le Livre de Vie : & Dieu qui en fut le principe, & le ſeul témoin, en eſt lui-même la récompenſe. Publions donc les exemples de ſa charité, & n'en ſondons pas les myſteres.

Qui ne ſçait, Meſſieurs, que l'établiſſement d'un grand Hôpital dans cette capitale du Royaume, qui renferme tant de grandeurs & tant de miſeres tout enſemble, a été un des plus grands ouvrages de ce ſiecle ? On en prévoyoit l'utilité, on en connoiſſoit l'importance depuis long-temps. Perſonne ne diſcernoit plus les pauvres de néceſſité d'avec ceux de libertinage. On ne ſçavoit, en donnant l'aumône, ſi l'on ſoulageoit la miſere, ou ſi l'on entretenoit l'oiſiveté. Les plaintes & les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendians, ſans religion, & ſans diſcipline, demander avec plus d'obſtination que d'humilité, voler ſouvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, & venir juſqu'au pied des Autels troubler la dévotion des Fideles par le récit indiſcret & importun de leurs beſoins ou de leurs ſouffrances.

On ſe contentoit de ſe plaindre de ces déſordres, qu'on croyoit non-ſeulement difficile, mais encore impoſſible de corriger. Il falloit de la ſageſſe pour diſpoſer les moyens ;

de la fermeté pour surmonter les obstacles, de grands biens pour fournir les fonds, une piété encore plus grande pour établir un ordre & une discipline salutaire parmi des hommes, pour la plupart déréglés. Où se trouvoient ces qualités, qu'en la seule Duchesse d'Aiguillon? Elle fut l'ame de cette entreprise; elle encouragea les uns; elle sollicita les autres; elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zele des particuliers avec l'autorité des Magistrats, & n'oublia rien de ce qu'elle crut nécessaire pour achever ce qu'elle avoit heureusement commencé.

Durez sur le fondement solide des aumônes chrétiennes, vastes bâtimens de cette sainte Maison, où Dieu créateur des pauvres & des riches est honoré par la patience des uns, & par la charité des autres; durez, s'il se peut, jusqu'à la fin des siecles, & soyez d'éternels monumens des soins & des libéralités de votre premiere Bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvroit une main pour distribuer ses biens dans cette grande Ville, elle étendoit l'autre pour assister des Provinces affligées. Rappellez un moment en votre mémoire la triste idée des guerres, soit civiles, soit étrangeres, où le soldat recueille ce que le Laboureur avoit semé, & consume en peu de temps, non-seulement les fruits d'une année, mais encore l'espérance de plusieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face & l'épée de l'ennemi, & croyant éviter la mort, tombent dans la faim & le désespoir, plus redoutable que la mort même. Souvenez-vous de ces années stériles, où, selon le langage du

Prophete, le Ciel fut d'airain, & la Terre de fer. Les meres mouroient sans secours sous les yeux de leurs enfans; les enfans entre les bras de leurs meres, faute de pain; les peuples dans la campagne & dans les Villes ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches souvent intéressés, qui songeoient plus à profiter des maux d'autrui, qu'à les soulager.

Pardonnez, Messieurs, si je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je suis réduit, en louant une personne si charitable, d'en représenter tant de malheureuses; & pour vous raconter les différentes actions de miséricorde qu'elle a faites, il faudroit vous décrire ici toutes les miseres humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres pressantes? Ce que commande Jesus-Christ, ce qu'il conseille dans son Evangile. Elle donna ce qu'elle avoit de superflu, elle vendit ce qu'elle possédoit de précieux, elle se retrancha de ce que d'autres auroient pris pour nécessaire. Vains prétextes de condition & de bienséance, timides conseils de la sagesse de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux Chrétiens que loue Saint Paul, elle assista les Pauvres selon ses forces, au-delà même de ses forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jesus-Christ, & s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, & qui distribuent aux Pauvres leur propre pain.

2. Cor. 7.

Prov. c. 22.

Ce fut alors que sa charité, comme un fleuve sorti d'une source vive & abondante, & grossi de quelques ruisseaux étrangers, rompit ses bords, & s'épandit sur tant de

terres arides. Parlons sans figure, Messieurs : ce fut alors qu'unissant à ses aumônes, celles qu'elle avoit sollicitées & recueillies, elle fit couler dans ces Provinces désolées un secours de trois ou quatre cens mille livres. Elle avoit appris dans l'Ecriture que ceux qui ont beaucoup sont obligés de donner beaucoup, & que la mesure de leurs aumônes doit être celle de leurs richesses. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes; que le luxe se répandît en superfluités infinies, & qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagere & resserrée. Elle sçavoit enfin que les biens des riches sont un dépôt sacré, qui doit être dispensé avec une fidélité digne de Dieu, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, avec une libéralité digne de sa grandeur & de sa magnificence divine.

Tob. 4.

Coloss. 2. 2.

Que diront, après cet exemple, ceux à qui tout est étranger & indifférent hors d'eux-mêmes; & qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuisent en folles dépenses, & se croient dans l'impuissance d'être charitables, parce qu'ils se sont imposé la nécessité d'être ambitieux, & d'être superbes? Que diront ceux qui voient des Chrétiens languissans & demi-morts, sans les secourir, & qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les peres? Qu'ils confessent leur dureté, & qu'ils louent au moins la générosité de cette femme Chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourerai-je les sommes incroyables

qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux ? je lasserois votre imagination & ma mémoire, si j'entreprenois d'imprimer tous les travaux & toutes les formes de cette ingénieuse & infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zele de la foi y eut toujours la meilleure part; & que la conversion des cœurs fut & le motif & le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des Hôpitaux; elle y joint des Missions, afin que les pauvres soient nourris & soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos Ports ces misérables Forçats, qui dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame, & sous l'inhumanité d'un Comite ? elle veut qu'on les instruise, & qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé, une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des Prêtres, comme des Anges consolateurs, aux Chrétiens qui y sont esclaves ? c'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le desir de la liberté des enfans de Dieu, & leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi, il se fait par ses soins en plusieurs endroits, une double distribution, & de la nourriture pour le corps, & du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre pour étendre le Royaume de Jesus-Christ ? Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténebres, à l'ombre de la mort,

s'écria-t-elle dans la ferveur de ſon Oraiſon, *Seigneur, que votre Nom ſoit ſanctifié parmi ces Nations infideles?* Combien de fois porta-t-elle ſon imagination & ſes deſirs au-delà de tant de mers, que la foibleſſe ni la bienſéance du ſexe ne lui permettoient pas de paſſer? Combien de fois jettant les yeux ſur les vaſtes campagnes des Indiens & des Sauvages, & croyant y voir une moiſſon jauniſſante, qui n'attendoit que la main des Ouvriers, pria-t-elle le Pere de famille d'y en envoyer?

Elle n'épargne rien pour préparer les voies à ces hommes Apoſtoliques, qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jeſus-Chriſt. Elle forme le deſſein d'un commerce tout ſpirituel. On équipe par ſes conſeils, & preſque à ſes dépens, un vaiſſeau, qui doit porter dans la Chine les richeſſes de l'Evangile. Le Ciel, la mer, le vents favoriſent d'abord cette entrepriſe. Mais Dieu, dont les jugemens ſont impénétrables, rompt le cours de cette heureuſe navigation; & les flots irrités font tout-d'un-coup échouer avec le vaiſſeau, les eſpérances qu'on avoit conçues du ſalut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les ſentimens de notre Ducheſſe! Elle oublia ſes intérêts, & ne penſa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur, mais elle n'en fut pas abattue. *Je reconnois, Seigneur*, diſoit-elle, *ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé ſelon nos forces, nous ſommes encore des ſerviteurs inutiles. Vous ſçavez mieux que nous en quoi conſiſte votre gloire;*

toute la nôtre eſt d'être ſoumis à vos volontés. C'étoit votre œuvre, vous l'accomplirez quand le temps & les momens que vous avez marqués pour cela ſeront arrivés. Nous avons eſſayé d'envoyer par mer des Ouvriers à votre Vigne : vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres ; & lors même que nous adorons la ſévérité de vos jugemens, nous eſpérons en votre miſéricorde.

En effet, elle eſpéra, comme Abraham, contre toute eſpérance; les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de ſa charité. Elle redoubla ſon zele ; & Dieu, après avoir éprouvé ſa foi, récompenſa ſa ſoumiſſion par des ſuccès qui ſurpaſſerent ſon attente.

Je me ſens comme tranſporté au milieu de ces Egliſes naiſſantes de l'Orient. J'y vois lever la lumiere de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à diſſiper l'obſcurité de l'erreur, & forment des Catéchumenes. Là coulent ſur des têtes humiliées les eaux ſalutaires du Baptême. Ici des ames tendres ſont nourries de lait, juſqu'à ce qu'elles ſoient capables d'enſeignemens plus ſolides. Là ſe forme le courage d'un Martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix, en l'autre on dreſſe un Autel. Il me ſemble que je vois des Prêtres, des Evêques, ou pour mieux dire, des Apôtres courir par-tout ſelon les beſoins; & notre charitable Ducheſſe, de ſon Palais comme du centre de la charité, envoyer les ſecours & les rafraîchiſſemens néceſſaires pour entretenir & pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas ſujet de croire que Dieu

lui a fait la miséricorde, qu'elle fit aux autres, que les pauvres après sa mort l'ont reçue dans les Tabernacles éternels, & qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il restoit encore en cette Ame quelque tache qui eût besoin d'être purifiée : car, Messieurs, je ne viens pas ici justifier la créature devant son Créateur; je trahirois l'humilité de l'une, j'offenserois la vérité de l'autre; je sçai que tout homme est pécheur; qu'il y a une mesure de justice, au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, & ne sont parfaits qu'imparfaitement. S'il restoit, dis-je, encore quelque tache, puisse-t-elle être expiée par le sang de Jesus-Christ! Que ces nouveaux fideles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur Bienfaitrice, présentent au Souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites. Qu'ils lui adressent pour elle ces prieres qui ont encore toute leur ferveur, & que le temps & le relâchement n'ont pas encore refroidis. Qu'on loue sa charité dans les assemblées. Que chaque martyr qui y verse son sang, en offre une portion pour elle; & qu'on célebre autant de fois le Saint Sacrifice, qu'on a bâti de Chapelles, & dressé d'Autels à ses dépens. Vous êtes sans doute persuadés, Messieurs, du bon-usage qu'elle a fait de la grandeur & des richesses. Que me reste-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a usé de sa vie, pour arriver à une bienheureuse mort!

Un des plus importans & des plus utiles conseils que Dieu donne dans l'Ecriture, &

vous sçavez, Messieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conseiller, parce que tout ce qu'il pense est sagesse, tout ce qu'il dit est verifié : un donc des plus utiles conseils que Dieu donne aux hommes, c'est de penser souvent à leur derniere heure, & de régler toute leur vie sur le moment qui la doit finir, afin de se détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par nécessité, & de pourvoir durant le peu de temps qu'ils sont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette pensée qui remplit l'esprit de notre Duchesse, & la porta à reconnoître son néant, à s'humilier dans la vue de ses péchés, à s'attacher à Dieu seul, à craindre ses jugemens, à s'abandonner à sa providence, à espérer en ses misericordes. Voilà la disposition générale de son cœur, voilà la source féconde de tant d'œuvres de justice & de charité qu'elle a pratiquées ; en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Meum est cor fili um. Prov. 8.

Elle se retira de la Cour dès qu'elle eut la liberté d'en sortir : sa pénitence ne fut ni tardive, ni forcée : elle vint de la ferveur de la charité, & non pas de la foiblesse de l'âge. Au milieu de ses beaux jours, & loin du tombeau, elle commença ce sacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever ; & mourut longuement à ses passions, avant que de perdre la vie du corps : O vous, qui ne regardez le Ciel qu'après que le monde a cessé de vous regarder, & qui ne donnez au soin de votre salut que ces vieux jours, qui, malgré vous, ne sont plus propres à la vanité : Femmes mondaines, qui dans une retrai-

te de bienſéance, couvrant les reſtes de vos paſſions d'un voile de dévotion extérieur, ne mettez entre vos péchés & votre mort, que l'intervalle de quelques ſoupirs arrachés par la crainte des jugemens prochains, & ne cherchez Dieu, que lorſqu'il eſt prêt à vous donner le coup de la mort, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : tremblez devant lui, priez-le qu'il renforce autant votre foi & votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

Cùm occideret eos, quærebant eum. Pſal. 77.

Nous n'avons pas ces ſujets de crainte, Meſſieurs : je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur ; & qui s'y eſt préparée par la ſolitude, & par la priere. Je vois ces Autels où fuma ſi ſouvent l'encens de ſes oraiſons, où furent conſacrées tant de dépouilles qu'elle remporta ſur le monde, où ſe ralluma ſa ferveur toutes les fois que le commerce du ſiecle l'avoit tant ſoit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce Chœur où elle a tant de fois chanté les Cantiques de Sion : ces Oratoires où elle a pleuré ſes péchés, & paſſé tant de jours & de nuits dans la contemplation des choſes céleſtes ; ce Cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y ſont encore comme vivantes ; & pour recueillir tout enſemble, ce Monaſtere qu'elle a ſoutenu par ſes libéralités, qu'elle a fréquenté par ſes retraites, qu'elle a édifié par ſes exemples.

Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui m'entendez, interrompez ici mon diſcours, ſi vous y découvrez des louanges exceſſives, & laiſſez-vous emporter au zele de la vérité. Vous connoiſſiez ſans doute le cœur de votre ſeconde

Fondatrice, j'ai presque dit de votre sœur; car elle fut pour vous l'une & l'autre; & la grace joignit en elle la grandeur d'une Duchesse, & l'humilité d'une Religieuse. Vous connoissiez la pureté de ses intentions, l'ardeur de son zele, la grandeur de son courage, l'étendue de sa charité, & vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait, que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, Messieurs, qui pourroit dire avec quel dégoût elle posséda tous les biens que le monde estime, avec quelle soumission elle ploya sa volonté, dès que celle de Dieu lui fut connue, avec quelle fidélité elle ménagea les occasions de travailler à son salut & à celui des autres, avec quelle constance elle supporta les pertes, les afflictions & les disgraces, compagnes inséparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernieres paroles; & pourquoi perdrois-je ici l'occasion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Considérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur & à la conduite des affaires, quelque sage & quelque absolu qu'il puisse être. Que d'agitations! que de traverses! ceux qui l'admirent, voudroient être en sa place; ceux qui le craignent, voudroient l'en tirer. Ses vertus font des envieux; ses bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner son pouvoir, on attaque au moins sa réputation. Ceux qu'il punit se plaignent qu'il les persécute; ceux qui ne sont que malheureux, croyent être opprimés. On leur impute les mauvais succès; & de tous

les malheurs publics, on cherche à leur faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conspirations & les cabales. Ainsi Dieu tempere les prospérités des hommes puissans, par des peines presqu'inévitables, & les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition & à l'orgueil.

Leurs amis & leurs proches se trouvent enveloppés dans les mêmes peines, & ce fut en ces rencontres que notre Femme forte se servit de tout son courage. Elle pardonna lors même qu'il lui étoit facile de se venger. Elle lassa l'injustice par sa patience. Elle soutint avec humilité & avec douceur les plus rudes tribulations de la vie ; toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans son cœur avec ceux qui lui déclarerent la guerre. Son ame s'exerçoit par ces vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appelloit ; & ce bon usage des biens & des maux qui la détachoit insensiblement de la vie, la conduisoit au repos d'une heureuse mort.

D'une heureuse mort ! Me voici donc au triste endroit de ce discours, qui va renouveller votre douleur. Quoi donc, tant de trésors n'étoient renfermés que dans un vase d'argille ; & tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'est plus ! Oui, Messieurs ; mais ne laissons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enleve, & recueillons les restes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorsque Dieu voulut qu'elle finît. Telle est l'heureu-

ſe condition des Juſtes. Ils ſentent aux approches de la mort un redoublement d'ardeur de force. L'ame ſe reſſerre en elle-même, & croit voir à chaque moment les portes de l'Eternité s'entr'ouvrir pour elle. Les nuages que forment les paſſions ſe diſſipent, & les voiles qui couvrent la vérité ſe levent inſenſiblement. Les deſirs s'enflamment à meſure qu'ils avancent vers la jouiſſance du ſouverain bien, & la charité ſe conſomme par ces derniers mouvemens de la grace qui va ſe perdre dans les abymes de la gloire.

Ce furent-là, Meſſieurs, les diſpoſitions intérieures de cette Femme héroïque, ou plutôt ce furent les derniers efforts que la grace de Jeſus-Chriſt fit en elle. Dieu, qui diſpenſe les biens & les maux ſelon les forces ou les foibleſſes des hommes, éprouva par de longues infirmités ſa réſignation & ſa patience: mais quelque peſante que fût ſa croix, elle la porta, & n'en fut pas accablée. On la vit ſouffrir, mais on ne l'ouit pas ſe plaindre. Elle fit des vœux pour ſon ſalut, & n'en fit point pour ſa ſanté. Prête à vivre pour achever ſa pénitence, prête à mourir pour conſommer ſon ſacrifice, ſoupirant après le repos de la patrie, ſupportant patiemment les peines de ſon exil, entre la douleur & la joie, entre la poſſeſſion & l'eſpérance, ſe réſervant toute entiere à ſon Créateur, elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, & ne ſouhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorſqu'elle ſentit la mort dans ſon ſein, quelle fut ſa ferveur & ſon zele? Autant de mots, autant de ſentimens de piété!

Autant de soupirs, autant de transports de pénitence ! Elle se jette aux pieds de son Juge, & s'accuse comme coupable : elle se prosterne devant son Sauveur, & lui demande grace. Vous le sçavez, fideles témoins de ses derniers sentimens. Ce fut alors que les images de toutes ses actions passées revinrent dans son esprit, pour y être examinées dans l'amertume de son cœur, selon les regles les plus séveres de la vérité & de la justice. Ce fut alors qu'elle épancha son ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant son redoutable Tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reste de force qui la soutenoit, pour tourner sur Jesus-Christ crucifié, ses yeux qu'elle avoit déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme espérance, de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes & un silence éternel, elle remit son ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit la mere & la protectrice ! Moment heureux pour elle qui entroit en possession de l'éternité ! Moment triste, mais utile pour nous, si nous apprenons à vivre & à mourir comme elle.

Hélas, nous vivons sans réflexion ! A nous voir pousser nos desirs si loin, & faire ces longs projets de fortune que nous faisons; qui ne diroit que nous croyions être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui compose la durée de notre vie, s'écoule insensiblement. Cha-

que instant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous est marqué ; le charme se rompt, & tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine ; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie sans bornes, de peur d'en donner aux choses que nous aimons. Ainsi notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, & nous avons toujours des espérances pour plusieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte, pensons que la figure de ce monde passe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un si bon usage : imitons seulement ses exemples, afin que nous puissions comme elle, vivre & mourir en Jesus-Christ, qui vit & regne aux siecles des siecles.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui salvum faciebat populum Israël ! 1. *Mach. c. 9.*

Tout le peuple le pleura amérement, & après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrierent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël.

JE ne puis, Messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert pour louer la vie, & pour déplorer la mort du sage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de sa Nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des Rois ligués contre lui, des déplaisirs

2. *Mac.* c. 3. 4. 5. *&c.*

plaisirs mortels, & réjouissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme, qui défendoit les Villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les Dieux des Nations étrangeres; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie, & qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa Patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, & demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les Villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque-temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence, d'une voix entre-coupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent: *Comment est mort cet Homme puissant qui sauvoit le Peuple d'Israël!* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs; les voûtes du Temple

s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ses lugubres paroles : *Comment est mort cet Homme puissant, qui sauvoit le Peuple d'Israël?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite? Et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables; & il ne manque aujourd'hui à ce dernier qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, Esprit de force & de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles, qui représentent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuses!

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave & solide éloquence, que la vie & la mort de très-Haut & très-Puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel Général de la Cavalerie Légere? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sieges de Places, prises de Villes, passages des rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vain-

cus par la force, dissipés par l'adresse, lassés & consumés par une sage & noble patience? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du Prince & de la Patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la Religion par sa piété.

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces espérances de la paix. Puissances ennemies de la France, vous vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, & dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée? A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs, il est temps de commencer son éloge, & de vous faire voir comment ce Homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs

& des vanités du siecle par sa piété. Si j'interromps cet ordre de mon discours, pardonnez un peu de confusion dans un sujet qui nous a causé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le Général d'Armée, le Sage, le Chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miséricordes, & j'attirerai par-tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité & par la grandeur des vertus dont je suis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Messieurs, que je suive la coutume des Orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si sa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois sur la grandeur de la noblesse de sa Maison; & si son portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ses Ancêtres; mais la gloire de ses actions efface celle de sa naissance, & la moindre louange qu'on peut lui donner, c'est d'être sorti de l'ancienne & illustre Maison de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé son sang avec celui des Rois & des Empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Mais, que dis-je, il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuse que fût la source dont il sortoit, l'héresie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau sang des principes d'erreur & de men-

ſonge ; & parmi ſes exemples domeſtiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la vérité. Ne faiſons donc pas la matiere de ſon éloge, de ce qui fut pour lui un ſujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la Providence de Dieu lui ouvrit dans le monde, avant que ſa miſéricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ſes Peres.

Avant ſa quatorzieme année il commença de porter les armes. Des ſieges & des combats ſervirent d'exercice à ſon enfance, & ſes premiers divertiſſemens furent des victoires. Sous la diſcipline du Prince d'Orange, ſon oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de ſimple ſoldat ; & ni l'orgueil ni la pareſſe ne l'éloignerent d'aucun des emplois où la peine & l'obéiſſance ſont attachées. On le vit en ce dernier rang de la Milice ne refuſer aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faiſoient par néceſſité, & ne ſe diſtinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ſes devoirs.

Ainſi commençoit une vie dont les ſuites devoient être ſi glorieuſes : ſemblable à ces fleuves qui s'étendent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & qui portent enfin par-tout où ils coulent la commodité & l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire & le ſalut de l'Etat. Il a rendu tous les ſervices qu'on peut attendre d'un eſprit ferme & agiſſant, quand il ſe trouve dans un corps robuſte & bien

conſtitué. Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe. Ses jours ont
Pſ 72. été pleins, ſelon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ſes jeunes années dans la molleſſe & dans la volupté, il n'a pas été contrains de paſſer les dernieres dans l'oiſiveté & dans la foibleſſe.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur, & quel endroit de nos Frontieres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire? Il paſſe les Alpes, & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, de la route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence ; l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccès qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſe des Alpes aux Pyrenées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places, qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-delà du Rhin les débris d'une armée défaite ; il prend des Villes & contribue au gain des batailles. Il s'éleve ainſi par dégrés, & par ſon ſeul mérite au ſuprême commandement, & fait voir dans tout le cours de ſa vie, ce que peut pour la défenſe d'un Royaume un Général d'Armée, qui s'eſt rendu digne de commander en obéiſſant, & qui a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Perpignan & Coulioure.
Tréves Aſchaffenbourg &c.
Combat de Fribourg.
La Bataille de Norlingue.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider, chercher

la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des alliés par la prudence; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face: heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, & presqu'aussi admirable lorsqu'avec jugement & avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariandal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes, il forçoit toute l'Allemagne à demander la paix à la France.

La Paix de Munster.

On eût dit qu'un heureux Traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, selon le Prophete, sont des abymes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles & domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre & de trouble, où l'esprit ténebreux de discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fideles Sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis; comme ces Pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un temps au gré des vents.

Ps. 35.

& de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu, telle eſt l'infirmité naturelle des hommes. Mais le Sage revient aiſément à ſoi ; il a dans la politique comme dans la Religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêté-je, Meſſieurs ? Votre eſprit vous repréſente déjà ſans doute M. de Turenne à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre, & diſſiper la rebellion, ramener ceux que le menſonge avoit ſéduits, raſſurer ceux que la crainte avoit ébranlés ; & crier, comme un autre Moyſe à toutes les portes d'Iſraël : *Que ceux qui ſont au Seigneur ſe joignent à moi.* Quelles furent alors ſa fermeté & ſa ſageſſe ? Tantôt ſur les rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de domeſtiques, il court à la défenſe d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſe, ſoit la ſeule préſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du Ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe témérité l'Etat penchant vers ſa ruine. Tantôt ſe ſervant de tous les avantages des temps & des lieux, il arrête avec peu de troupes, une armée qui venoit de vaincre, & mérite les louanges même d'un ennemi, qui dans les ſiecles idolâtres auroit paſſé pour le Dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un Traité un Prince étranger,

Exod. 32. *Le Pont de Gergeau.*

A Blaneau.

A Villeneuve S. George.

dont il avoit pénétré les plus secretes intentions, de sortir de France, & d'abandonner les espérances qu'il avoit conçues de profiter de nos désordres.

Je pourrois ajouter ici des Places prises, des combats gagnés sur les rebelles. Mais dérobons quelque chose à la gloire de notre Héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeste de nos miseres passées. Parlons d'autres exploits, qui aient été aussi avantageux pour la France, que pour lui-même; & dont nos ennemis n'aient pas eu sujet de se réjouir.

Je me contente de vous dire, qu'il appaisa par sa conduite l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée; si les haines publiques & particulieres furent assoupies; si les loix reprirent leur ancienne vigueur; si l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces; si les membres furent heureusement réunis avec leur chef, c'est à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, c'est à Dieu qui tire quand il veut des trésors de sa Providence, ces grandes ames qu'il a choisies comme des instrumens visibles de sa puissance, pour faire naître du sein des tempêtes, le calme & la tranquillité publique, pour relever les Etats de leurs ruines, & réconcilier, quand sa justice est satisfaite, les peuples avec leurs Souverains.

Son courage qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, sembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler sa valeur. N'entendez pas par ce mot, Messieurs, une hardiesse vaine, in-

discrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expose sans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage & réglée, qui s'anime à la vue des ennemis, qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces, qui entreprend les choses difficiles, & ne tente pas les impossibles, qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser quand le conseil est utile, & prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, Messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarrasse: je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible & raccourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois sans confusion dans vos pensées tout ce que fit ce grand Capitaine, & vous dirois en abrégé, selon les lieux: Ici il forçoit des retranchemens, & secouroit une place assiégée: Là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne: Ces Villes où vous voyez les Lys arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté & par son courage: Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite: Ici il sortoit de ses lignes pour combattre, & d'un seul coup

Le secours d'Arras, Condé, Flandre, Ypres, Oudenarde &c.

prenoit une ville, & gagnoit une bataille. Là, distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siege, & il alloit en faire lever un au même-temps.

Revue de Valenciennes.

Je recueillerois ensuite tant de succès, & vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le Roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, & de cette paix recherchée par des Traités & des Alliances, sans laquelle, Flandres, théatre sanglant où se passent tant de scenes tragiques, triste & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos Provinces, & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos histoires.

Bataille des Dunes & prise de Dunkerque.

Saint Venant pris.

Ardres secouru.

Paix des Pyrénées.

A Entk. Sentkeim, Mulhausen, &c.

Je pourrois, Messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin, autant de trophées que sur les bords de l'Escaut & de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontieres. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats & des batailles; la langue d'un Prêtre destiné à louer Jesus-Christ, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un Art qui tend à leur destruction, & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant cet Autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde & de paix une victime non sanglante.

Joël. Ep. 3. Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur & de générosité chrétienne? L'Ecriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la pieté n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la Religion ne condamne pas, quand on en sçait modérer la violence? non, Messieurs, je sçais que ce n'est pas en vain que *Epist. ad Rom. c. 13.* les Princes portent l'épée, que la force peut agir quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les Souverains se font à eux-mêmes, que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, & que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sçais aussi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens; que les Capitaines qui les conduisent sont les Ministres de la Providence de Dieu qui est toujours sage, & de la puissance des Rois qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de detruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les Armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de

nuire à ceux mêmes qu'on regarde, & qu'on traite comme ennemis ? où a-t-il laissé des marques terribles de sa colere, ou de ses vengeances particulieres ? laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille ? quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt ou pour sa propre réputation ? quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du Prince & une portion de la république ? quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune ?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir & de faire. Il sçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus sacré que celui que la fortune & l'orgueil imposent aux foibles & aux malheureux, & que ceux qui vivent sous la Loi de Jesus-Christ, doivent épargner autant qu'ils peuvent un sang consacré par le sien, & ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, & réduire au droit & à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'étoit fait une espece de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute passion, que l'affection pour la gloire du Roi, au desir de la paix, & le zele du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil,

l'injuſtice & l'uſurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, à triompher ſans vanité, & à ne ſuivre pour regle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe. C'eſt ce que je dois vous montrer en cette ſeconde partie.

La valeur n'eſt qu'une force aveugle, & impétueuſe, qui ſe trouble & ſe précipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme avec ſoi l'homme de bien & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un camp, celui qui ne ſçait régler ni ſon eſprit ni ſa conduite? Et comment ſçaura-t-il calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions différentes, celui qui ne ſera pas maître des ſiennes! Auſſi l'Eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture, que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre, & que celui qui eſt patient & modéré, eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des villes, & qui gagne des batailles.

Sap. c. Eccle. c. 29. Prov. c. 16.

Ici vous formez, ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-deſſus de vous-mêmes, & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyiez, & que ſans être flatteur, je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduiſît une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions &

plus de reſſources ; qui fût plus agiſſant & plus retenu ; qui diſpoſât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſſât mûrir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſqu'infaillibles ; & pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire ; il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le temps d'attaquer, & le temps de défendre. Il ne haſardoit jamais rien que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit céder, il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre. Telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa prudence ; & lorſqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez vous, Meſſieurs, du commencement & des ſuites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe. Tout ſe déclare contre la France. On ſouleve les Etrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, des défiances artificieuſement inſpirées, les intérêts ſont confondus, la foi violée, & les Traités mépriſés. Il falloit, je l'avoue, pour réſiſter à tant d'armées jointes enſemble contre nous, des troupes auſſi vaillantes, & des Capitaines auſſi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit ſi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaſte corps, compoſé de tant de peuples & de nations differentes, déployer

tous ſes étendards, & marcher vers nos frontieres, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit oppoſer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & aſſuré, d'une capacité étendue, d'une expérience conſommée, qui ſoutînt la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume; qui n'oubliât rien d'utile & de néceſſaire, & ne fît rien de ſuperflu; qui ſçût, ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages, ou ſe relever de ſes pertes; qui fût tantôt le bouclier, & tantôt l'épée de ſon Pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conſeil de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, Meſſieurs, vous ſçavez le détail de ce qu'il fit ſans que je le diſe. Avec des troupes conſidérables ſeulement par leur courage, & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & conſume deux grandes armées, & force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiere & prompte défaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les diſſipe par des combats réitérés. Tantôt il les repouſſe au-delà de leurs rivieres; & les arrête toujours par des coups hardis quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conſerver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire. Provinces qu'ils avoient déjà ra-

vagées dans le desir & dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, Places que l'art & la nature a fortifiées, & qu'ils avoient dessein de démolir, & vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, & qui ne songeoit pas à la sagesse de leur Capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage, & de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la Patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef, dont ils ne sçavent pas les intentions; c'est une multitude d'ames pour la plupart viles & mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires, qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, & réunir au seul intérêt public tant de vues & de volontés différentes? comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï,

& bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons ? il attacha par des nœuds de respect & d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices ; & se fit rendre par sa modération, une obéissance aisée & volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats & ses domestiques, & qu'il est & Général & Père de famille tout ensemble. Gen. 14. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacle qu'ils ne surmontent, point de difficulté qu'ils ne vainquent, point de péril qui les épouvante, point de travail qui les rebute, point d'entreprise qui les étonne, point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un Capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre, qui soulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune, qui prodiguoit son sang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs

fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même ; par cette justice, qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite, par cette noblesse de cœur & de sentimens, qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si réguliere & si uniforme, un mérite si éclatant & si exempt de faste & d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles, & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures. *M. Massaron, Evêque de Tulle.*

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi, qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu, qui les crée toutes sages &

intelligentes; qu'il n'y a point pour eux d'essai ni d'apprentissage; qu'ils sont vertueux sans travail, & prudens sans expérience. Nous vivons sous un Prince qui, tout grand & tout éclairé qu'il est, a bien voulu s'instruire pour commander; qui, dans la route de la gloire, a sçu choisir un guide fidele, & qui a cru qu'il étoit de sa sagesse de se servir de celle d'autrui. Quel honneur pour un Sujet d'accompagner son Roi, de lui servir de conseil, &, si j'ose dire, d'exemple dans une importante conquête! honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part; qu'il ne fut fondé que sur un mérite universellement connu; & qu'il fut suivi de la prise des villes les plus considérables de la Flandre.

Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille, &c.

Après cette glorieuse marque d'estime & de confiance, quels projets d'établissement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux! qu'il eût amassé de biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de services! Mais cet homme sage & désintéressé, content des témoignages de sa conscience, & riche de sa modération, trouve, dans le plaisir qu'il a de bien faire, la récompense d'avoir bien fait. Quoiqu'il puisse tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien; il ne desire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richesses: & quelques offres qu'on lui fasse, il n'étend ses desirs qu'à proportion de ses besoins, & se resserre dans les bornes étroites du seul nécessaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fut ca-

Prov. c. 30.

pable de le toucher ; ce fut de mériter l'eſtime & la bienveillance de ſon Maître. Cette ambition fut ſatisfaite, & notre ſiecle a vu un ſujet aimer ſon Roi pour ſes grandes qualités, non pour ſa dignité, ni pour ſa fortune ; un Roi aimer ſon ſujet, plus pour le mérite qu'il connoiſſoit en lui, que pour les ſervices qu'il en recevoit.

Cet honneur, Meſſieurs, ne diminua point ſa modeſtie. A ce mot, je ne ſçai quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a ſi ſouvent rejettées, & d'offenſer après ſa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant ſa vie. Mais accompliſſons la juſtice, & louons-le ſans crainte, en un temps où nous ne pouvons être ſuſpects de flatterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes ? Qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage ? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile ; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille ? il n'oublioit rien ; ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu ſi célebre ? on eût dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la Renommée. Revenoit-il de ces glorieuſes campagnes qui rendront ſon nom immortel ? il fuyoit les acclamations populaires ; il rougiſſoit de ſes victoires ; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince, ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'exerçoit ſans bruit aux vertus civiles: ſincere dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidele dans ſes amitiés, exact dans ſes devoirs, réglé dans ſes deſirs, grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre: il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent; tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelqu'envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes; la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe: tout ce qui s'éleve au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqué; & c'eſt le privilege de Monſieur de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naitre, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favora-

bles, ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'Etat : ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir ; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la miſérable conſolation de ſe réjouir de quelqu'une de ſes fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être ſon ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, ſi Dieu n'eût fait éclater ſur lui la puiſſance de ſa grace, & ſi celui dont ſa Providence s'étoit ſi noblement ſervi, eût été l'objet éternel de ſa juſtice ? Dieu ſeul pouvoit diſſiper ſes ténebres, & il tenoit en ſa puiſſance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ſes vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où ſe rapportoit toute ſa véritable gloire. Il entrevit des pieges & des précipices que ſa prévention lui avoit juſqu'alors entierement cachés. Il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il ſe trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Hiſtoire, ſi ſon nom n'étoit écrit dans le Livre de Vie ; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit ſon ame ; qu'il n'y avoit qu'une Foi & un Jeſus-Chriſt ; & une vérité ſimple & indiviſible, qui ne ſe montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté déſintéreſſée. Il n'étoit pas encore éclairé, mais il commençoit d'être docile. Combien de fois conſulta-t-il

des amis ſçavans & fideles ? Combien de fois ſoupirant après ces lumieres vives & efficaces qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain, dit-il à Jeſus-Chriſt, comme cet Aveugle de l'Evangile : *Seigneur, faites que je voie ?* Combien de fois eſſaya-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joie les eaux d'une doctrine ſalutaire ?

Marc. c. 10.

Habitudes, prétextes, engagemens, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël, vaines & ſpécieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ſes liens ; & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la région des ténebres au Royaume de ſon Fils bien-aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre des choſes ſe préſente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs : une protection de Dieu plus viſible. Je parle déſormais d'une ſageſſe que la véritable piété accompagne, & d'un courage que l'Eſprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon diſcours, & ſuppléez dans vos penſées à ce qui manquera à mes expreſſions & à mes paroles.

Si Monſieur de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines ; ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité, je le mettrois

au

au rang des Scipions & des Fabius; je laisserois à la vanité le soin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu saint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ses jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles sur son tombeau, & si je parlois de sa gloire, ce ne seroit que pour déplorer son malheur. Mais, graces à Jesus-Christ, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agissant par les principes d'une Religion pure, & consacrant par une sincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainsi les louanges que je lui donne, retournent à Dieu qui en est la source ; & comme c'est la vérité qui l'a sanctifié, c'est aussi la vérité qui le loue.

Que sa conversion fut entiere, Messieurs, & qu'il fut différent de ceux qui, sortant de l'hérésie par des vues intéressées, changent de sentiment sans changer de mœurs, n'entrent dans le sein de l'Eglise que pour la blesser de plus près par une vie scandaleuse, & ne cessent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfans rebelles ! Quoique son cœur se fût sauvé des déréglemens que causent d'ordinaire les passions, il prit encore plus de soin de le régler. Il crut que l'innocence de sa vie devoit répondre à la pureté de sa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la suivit. Avec quel humble respect assistoit-il aux sacrés Mysteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les instructions salutaires des Pré-

dicateurs Evangéliques ? avec quelle soumission adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'esprit humain ne peut comprendre ? Vrai adorateur en esprit & en vérité, cherchant le
Sap. 1. Seigneur, selon le conseil du Sage, dans la simplicité du cœur ; ennemi irréconciliable de l'impiété ; éloigné de toute superstition, & incapable d'hypocrisie.

A peine a-t-il embrassé la saine doctrine, qu'il en devint le défenseur : aussi-tôt qu'il est revêtu des armes de lumieres, il combat les œuvres de ténebres : il regarde en tremblant l'abyme dont il est sorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laissés. On diroit qu'il est chargé de ramener dans le sein de l'Eglise tous ceux que le schisme en a séparés : il les invite par ses conseils, il les attire par ses bienfaits, il les presse par ses raisons, il les convainc par ses expériences, il leur fait voir les écueils où la raison humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, selon le terme de Saint Augustin, le pont de la miséricorde de Dieu, par où il vient de passer lui-même. Tantôt il allume le zele des Docteurs, & les exhorte d'opposer au faste du mensonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & insinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'esprit. Tantôt il fournit, selon son pouvoir, les fonds nécessaires pour assister ceux qui abandonnent tout pour suivre Jesus-Christ qui les appelle. Vous le sçavez, Evêques, confidens de son zele : tout occupé qu'il est dans le cours de ses dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entreprises de re-

ligion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à instruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Eglise, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ses enfans, outre l'héritage éternel, le soulagement même de leurs nécessités temporelles.

Telle étoit la disposition de son ame, Messieurs, lorsque la providence de Dieu permit que le Roi, justement irrité, allât porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuste & ingrate, & fit sentir la force de ses armes à ceux qui mépriſoient ses bienfaits, & qui vouloient s'opposer à sa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes, & qu'à la suite de son Maître, & à la tête de ses armées, il exposa son sang dans une guerre non-seulement heureuse, mais sainte, où la victoire avoit peine à suivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit sa joie, lorsqu'après avoir forcé des Villes, il voyoit son illustre neveu, plus éclatant par ses vertus que par sa pourpre, ouvrir & réconcilier des Eglises! Sous les ordres d'un Roi aussi pieux que puissant, l'un faisoit prosperer les armes, l'autre étendoit la Religion: l'un abatroit des remparts, l'autre redressoit des Autels; l'un ravageoit les terres des Philistins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Israël puis unissant ensemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux services que l'oncle rendoit à l'Etat; & *Arnhem, Nimégue, les Forts de Burik, de Skein &c.*

l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Eglise.

Suivons ce Prince dans ses dernieres campagnes, & regardons tant d'entreprises difficiles, tant de succès glorieux, comme des preuves de son courage, & des récompenses de sa piété. Commencer ses journées par la priere, réprimer l'impiété & les blasphêmes, protéger les personnes & les choses saintes contre l'insolence & l'avarice des soldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'est le devoir & le soin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui, il passe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il se regarde comme un simple soldat de Jesus-Christ. Il sanctifie les guerres par la pureté de ses intentions, par le desir d'une heureuse paix, par les loix d'une discipline Chrétienne. Il considere ses soldats comme ses freres, & se croit obligé d'exercer la charité dans une profession cruelle, où l'on perd souvent l'humanité même. Animé par de si grands motifs, il se surpasse lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il est soutenu par des principes de religion; qu'il y a une pieuse magnanimité qui attire les bons succès, malgré les périls & les obstacles, & qu'un guerrier est invincible, quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute sa gloire, aussi la lui rapporte-t-il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui est fondée sur le nom du Seigneur. Que ne puis-je

vous repréſenter ici une de ces importantes occaſions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, paſſe trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-temps douteuſe ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éleve une voix qui crie victoire. Alors ce Général ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat ; & d'un ton ſévere : *Arrêtez*, dit-il, *notre ſort n'eſt pas en nos mains ; & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe.* A ces mots, il leve les yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſecours ; & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoumiſſion, entre l'eſpérance & la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent. *Combat d'Eintzein.*

Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enſemble ! Les proſpérités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribue une ſupériorité de puiſſance & de force ; on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même ; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang ; & lors même qu'on rend à Dieu de ſolemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes ſacrées de ſes Temples, des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie

de la reconnoiſſance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudiſſemens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes Autels !

C'étoit en ces occaſions que Monſieur de Turenne ſe dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui ſeul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'eſt Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il ſçait qu'on les défend en vain ſi Dieu ne les garde ; s'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute inſulte ; s'il combat, il ſçait d'où il tire toute ſa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le couronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & ſans s'étonner de leur nombre ou de leur puiſſance, il dit avec le Pſ. 19. Prophete : *Ceux-là ſe fient au nombre de leurs combattans & de leurs chariots ; pour nous, nous nous repoſons ſur la protection du Tout-Puiſſant.* Dans cette fidele & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, exécute de grandes choſes, & commence une Campagne qui ſembloit devoir être ſi fatale à l'Empire.

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoyant. Il obſerve les mouvemens des ennemis. Il releve le courage des alliés. Il ménage la foi ſuſpecte &

chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté. Déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser & pour précipiter cette retraite ; & la France en suspens attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous sçavions tous ce que nous pouvions espérer ; & nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La Providence Divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; & tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que *Ps. 65* nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcene tragique, que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on ſurprend ainſi la pitié des auditeurs, & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit ſans art une mort que l'on pleure ſans feinte. Chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa plaie; & le cœur, pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon diſcours: Je me trouble, Meſſieurs: Turenne meurt, tout ſe confond, la fortune chancele, la victoire ſe laſſe, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés ſe ralentiſſent, le courage des troupes eſt abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance, tout le Camp demeure immobile. Les bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite & non aux bleſſures qu'ils ont reçues. Les peres mourans envoient leurs fils pleurer ſur leur Général mort. L'Armée en deuil eſt occupée à lui rendre les devoirs funebres, & la renommée, qui ſe plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce Prince, & du triſte regret de ſa mort.

Que de ſoupirs alors, que de plaintes, que

de louanges retentiſſent dans les villes, dans la campagne! L'un voyant croître ſes moiſſons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'eſpérance de ſa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ſes peres, ſouhaite une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des déſordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le ſacrifice adorable de Jeſus-Chriſt pour l'ame de celui qui a ſacrifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public. Là on lui dreſſe une pompe funebre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une ſi belle vie. Tous entreprennent ſon éloge; & chacun s'interrompant ſoi-même par ſes ſoupirs & par ſes larmes, regrette le paſſé, admire le préſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Royaume pleure la mort de ſon défenſeur; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en votre préſence & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands exploits, au plus haut point de ſa valeur, dans la maturité de ſa ſageſſe? Eſt-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire? Ce temps étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus Chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de juſtice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuſe carriere? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, & vous nous défendez dans vos Ecritures de

nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être eſt-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injuſtices. Comme il s'éleve du fond des vallées des vapeurs groſſieres, dont ſe forme la foudre qui tombe ſur les montagnes, il ſort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens ſur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent.

Paral. L. 2. c. 32.

Je ne viens pas, Seigneur, ſonder les abymes de vos Jugemens, ni découvrir ces reſſorts ſecrets & invincibles qui font agir votre miſéricorde ou votre juſtice: je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juſte: vous nous affligez, & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déreglement de nos mœurs toutes les cauſes de nos miſeres.

Tirons donc, Meſſieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies & ſolides conſolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le réverent; mais que peuvent-ils contribuer à ſon véritable bonheur? Son Roi même; & quel Roi! l'honorer de ſes regrets & de ſes larmes; grande & précieuſe marque de tendreſſe & d'eſtime pour un Sujet; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'eſprit & dans la mémoire des hommes; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme penſe, & l'homme lui-même, n'eſt que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ſes triſtes dépouilles; mais il ſortira de ce ſuperbe monument, non pour être loué

Pſ. 93.

Pſ. 38.

de ſes exploits héroïques, mais pour être jugé ſelon ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres. Ses cendres ſeront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernent ce Royaume qu'il a ſi généreuſement défendu; mais après tout, que leur reſte-t-il à ces Rois, non plus qu'à lui, des applaudiſſemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat, & de la pompe de leur fortune, qu'un ſilence éternel, une ſolitude affreuſe, & une terrible attente des Jugemens de Dieu ſous ces marbres précieux qui les couvrent? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines: Dieu ſeul eſt la récompenſe des vertus Chrétiennss.

O mort trop ſoudaine, mais pourtant par la miſéricorde du Seigneur depuis long-temps prévue! combien de paroles édifiantes, combien de ſaints exemples nous as-tu ravis? Nous euſſions vu, quel ſpectacle! au milieu des victoires & des triomphes, mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer intérieurement ſes erreurs paſſées, à s'anéantir devant la Majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ceux de ſon ſalut. Sa foi vive & ſa charité fervente nous auroient ſans doute touchés: & il nous reſteroit un modele d'une confiance ſans préſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une pénitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort précieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes,

Messieurs? Que dis-je, conjectures? C'étoient des desseins formés. Il avoit résolu de vivre aussi saintement que je présume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ses couronnes au pied du Trône de Jesus-Christ, comme ces vainqueurs de l'Apocalypse; prêt à ramasser toute sa gloire pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déjà plus du monde, quoique la Providence l'y retînt encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & secretes espérances de sa solitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes. Ce Josué dans le combat, faisoit déjà la fonction de Moïse sur la montagne; & sous les armes d'un guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Apoc. c. 4.

Seigneur, qui éclairez les plus sombres replis de nos consciences, & qui voyez dans nos plus secretes intentions ce qui n'est pas encore, comme ce qui est, recevez dans le sein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des pensées de votre éternité. Recevez ces desirs que vous lui aviez vous-même inspiré. Le temps lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ses desirs, voilà des charités qu'il a faites, ou destinées pour le soulagement & pour le salut de ses freres; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ses assistances, par ses conseils, par son exemple; voilà ce sang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné, voilà ce sang qu'il a si généreusement répandu pour nous, & pour dire encore plus, voilà le Sang que Jesus-Christ a versé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux & vos prieres, afin que Dieu, pour récompenſe de ſes travaux, l'admette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la vérité, mais toujours douce, & toujours deſirable.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSIEUR

DE LAMOIGNON.

Diligite justitiam, qui judicatis terram, sentite de Domino in bonitate; & in simplicitate cordis quærite illum. *Sap. ch. 1. v. 1.*

Aimez la justice, Juges de la terre; ayez des sentimens conformes à la bonté de Dieu, & cherchez-le dans la simplicité du cœur.

JE ne viens pas ici, Messieurs, renouveller dans vos esprits le triste souvenir d'une mort que vous avez déjà pleurée. Laissons aux Infideles ces longues & sensibles douleurs que la Religion ne modere pas. Comme leurs pertes sont irréparables, leur tristesse peut être sans bornes; & comme ils n'ont point d'espérance, ils n'ont pas aussi de consolation. Pour nous à qui Dieu par sa grace á révélé ses vérités, nous avons lu dans ses Ecritures, qu'il y a un temps de pleurer, & une mesure de larmes; que le Soleil qui ne doit jamais se coucher sur notre colere,

Ecc. 3. *Pſ. 79.* *Ecc. 22.*

ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction : & que la même charité qui nous fait regretter la mort des fideles, nous fait espérer leur résurrection, & nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

Pourquoi rouvrirai-je donc une plaie que le temps & la raison doivent avoir déjà fermée ? N'attendez pas, Messieurs, que je déplore ici le néant & la misere des hommes : je ne viens que louer la grandeur & la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle ; & non pas à vous affliger pour des créatures qui finissent ; & dans l'eloge que j'entreprends de Messire Guillaume de Lamoignon, Premier Président du Parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un Homme juste ; mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *Diligite justitiam.*

Dans ces jours de trouble & de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente & inopinée, on se renferme tout à soi-même, & l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance & sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulieres. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire ; & si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoi-

tre la neceſſité de mourir, l'importance même de bien mourir, ſi l'on en tire des motifs & des conſéquences pour bien vivre; & c'eſt en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui ſont décédés, ſi l'on ne va recueillir les reſtes de leur eſprit ſur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funebres aux triſtes dépouilles de leurs corps mortels.

C'eſt dans cette vue, Meſſieurs, que je dois vous repréſenter aujourd'hui un Magiſtrat qui n'a rien ignoré, n'rien négligé dans ſon miniſtere; & qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité; un homme doux & ſecourable, qui a ſçu tempérer l'auſtérité des Loix & de la Juſtice par tous les adouciſſemens qu'inſpirent la miſéricorde & la charité; un Chrétien qui a conſacré ſes vertus morales & politiques par une piété ſimple & ſincere. Je laiſſe à Dieu, qui ſeul eſt le maître du cœur des hommes, & qui les touche quand il veut par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces ſentimens de droiture, de bonté, & de religion que je vous propoſe. Pour moi, je ne puis que vous redire de ſa part ces paroles de mon texte : *Aimez la juſtice, ayez des ſentimens conformes à la bonté du Seigneur, & cherchez-le dans la ſimplicité du cœur.*

Dieu, dont la Providence deſtine les Juges pour gouverner ſon peuple, comme elle deſtine les Prêtres pour le ſanctifier, & qui conduit les uns & les autres par les ſentiers de ſa juſtice, & par la voie de ſa vérité. Dieu, Meſſieurs, diſpoſa lui-même par une

heureuſe naiſſance, M. de Lamoignon à porter ſes Loix, & à exercer ſes Jugemens dans le plus auguſte Sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles & des plus anciennes Maiſons du Nivernois, qui, après s'être diſtinguée dans les emplois militaires avant le regne même de Saint Louis, entrant depuis ſous Henri II, dans les premieres dignités de la Robe, a ſoutenu dans le Parlement la gloire qu'elle avoit acquiſe dans les armées; & quoiqu'elle ait changé de profeſſion, elle n'a rien diminué de l'éclat & de la grandeur de ſon origine: ſemblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes, & ſe creuſant avec le temps un nouveau canal, vont arroſer d'autres campagnes, & ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit & de rivage.

Mais ne louons de ſa naiſſance que ce qu'il en loua lui-même, & diſons qu'il ſortoit d'une famille où l'on ne ſemble naître que pour exercer la juſtice & la charité; où la vertu ſe communique avec le ſang, s'entretient par les bons conſeils, s'excite par les grands exemples; où les peres ont plus de ſoin du ſalut de leurs héritiers, que de l'accroiſſement de leurs héritages; où les enfans aiment mieux ſuccéder à la probité qu'à la fortune de leurs peres; & où la crainte de Dieu, la miſéricorde & la paix ſont les regles de la diſcipline domeſtique.

Privé dans ſes jeunes ans, de l'inſtruction & des ſecours d'un Pere dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, & dont il

devoit long-temps reſſentir la perte, il demeura ſous la conduite d'une Mere, que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. Auſſi la tendreſſe qu'elle eut pour l'un ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres : elle crut que ſes aumônes ne ſeroient pas infructueuſes : qu'elle recueilleroit dans ſa famille ce qu'elle ſemoit dans les hôpitaux ; qu'ayant ſoin des pauvres de Jeſus-Chriſt, Jeſus-Chriſt auroit ſoin de ſes enfans ; & qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes Evangéliques, ni leur laiſſer un bien plus ſolide que la ſucceſſion de ſa charité.

Ses eſpérances ne furent pas trompées, Meſſieurs. Dieu préſida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ſes bénédictions ſpirituelles, & lui fit éviter par ſa grace ces dangereuſes paſſions, qui ſont comme les écueils, où l'ardeur de l'âge, la licence du ſiecle, la corruption de la nature, le mauvais exemple, & ſouvent le mauvais conſeil pouſſent une jeuneſſe inconſidérée.

Auſſi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands Magiſtrats : un cœur docile pour recevoir les impreſſions de la vérité, noble pour s'élever au-deſſus des paſſions & des intérêts, tendre pour aſſiſter les malheureux, ferme pour réſiſter à l'iniquité : un eſprit avide de tout ſçavoir, & capable de tout apprendre ; prompt à concevoir les matieres les plus élevées; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues ; diſcernant non-ſeulement le bon d'avec le mauvais, mais en-

core le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultés & à les réſoudre, à chercher la vérité, & à la ſuivre après qu'il l'avoit découverte ; à connoître tout, & à tirer toujours quelque fruit de ſes connoiſſances. Cette ſageſſe avancée le fit diſpenſer des regles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de ſon jugement, & l'on ne compta pas le nombre de ſes années : il s'aſſit à dix-huit ans avec les Anciens d'Iſraël, & ſe mit à juger comme eux les differents qui naiſſent parmi le peuple.

Ne croyez pas, Meſſieurs, qu'il fût entré ſans vocation dans le ſanctuaire de la Juſtice. Il ſçavoit que les premieres Loix qu'il faut étudier, ſont celles de la Providence, que la Judicature eſt une eſpece de Sacerdoce, où il n'eſt pas permis de s'engager ſans l'ordre du Ciel ; & que Jeſus-Chriſt n'a pas moins été fait Juge que Pontife par ſon Pere. Auſſi avant que d'entrer dans les Charges il voulut en connoître les devoirs. Le premier Tribunal où il monta, fut celui de ſa conſcience, pour y ſonder le fond de ſes intentions. Il n'écouta ni l'orgueil ni l'ambition, ni l'avarice. Il conſulta Dieu, à qui appartient le conſeil & l'équité ; & Dieu lui marqua la route qu'il voulut lui faire ſuivre.

Ce fut alors que ſe conſidérant dans une profeſſion où les queſtions ſont ſi différentes, & les droits ſi difficiles à démêler, où l'on décide des biens, de l'honneur & de la vie des hommes, & où les fautes ne ſont jamais petites, & ſont preſque toujours irréparables ; il ne craignit rien tant que l'erreur dans ſes

jugemens. Il passa les jours & les nuits à l'étude ; & quels progrès n'y fait-on pas quand on soutient de longues veilles par la santé & par la constance ; quand, outre ses propres lumieres, on a le conseil & la communication des grands hommes, & quand on joint à l'assiduité du travail, la facilité du génie? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de différence entre un Juge méchant & un Juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les regles de son devoir & l'image de son injustice ; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait ; l'un peche avec connoissance, & il est plus inexcusable ; mais l'autre peche sans remords, il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux, ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure ; & pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'est trompé.

Ces réflexions, Messieurs, redoublerent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du droit humain & du droit divin, une intelligence profonde des loix & de la coutume, un usage familier des formalités & des procédures. Sçavans & immenses Recueils où il renferma la Jurisprudence ancienne & nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis : du moins serez-vous entre les mains de ses descendans comme un dé-

pôt ſacré, & un monument précieux de ſon eſprit & de ſon travail.

Ce ſeroit ici le lieu de vous le faire voir dans la Juſtice du Conſeil, où ſon mérite l'avoit appellé, favoriſant la bonne cauſe, décidant la douteuſe, développant la difficile; renonçant à tous ſes plaiſirs, hormis à celui qu'il recevoit en accompliſſant ſes devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps aſſis ſur les fleurs-de-Lys, où ils vont rêver à leurs divertiſſemens paſſés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont données à leurs plaiſirs.

Je ne veux que vous faire ſouvenir de la cauſe célebre de ces Etrangers, que l'eſpérance du gain avoit attirés des bords du Levant pour porter en Europe les richeſſes de l'Aſie. Contre la liberté des mers & la fidélité du commerce, des Armateurs François leur avoient enlevé, & leurs richeſſes, & le vaiſſeau qui les portoit. Ceux qui devoient les ſecourir, aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux, non-ſeulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politeſſe ſinguliere que notre Nation a coutume d'avoir pour les Etrangers. Eloignés de leurs amis par tant de terres & par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les enten-

dre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puiſſans, & qui débrouilleroit ce cahos d'incidens & de procédures dont on avoit enveloppé leur cauſe.

Il le fit, Meſſieurs, il alluma tout ſon zele contre l'avarice ; il leva les voiles qui couvroient ce myſtere d'iniquité, & rapporta durant trois jours au Conſeil du Roi cette affaire avec tant d'ordre & de netteté, qu'il fit reſtituer à ces malheureux ce qu'ils croyoient avoir perdu, & les obligea d'avouer ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité & de la juſtice.

Mais je paſſe à des choſes plus importantes. Voyons-le dans la premiere Charge du Parlement, & montrons par la dignité, comme diſoit un Ancien, quel a été l'homme qui l'a poſſédée. Les Rois, en des ſiecles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les Juges du peuple. Rappellez en votre mémoire ces premiers âges de la Monarchie. La fraude, l'ambition, l'interêt, vices encore naiſſans & peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne-foi & l'heureuſe ſimplicité de nos peres. Ils vivoient la plupart contens de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils poſſédoient leur propre bien ſans inquiétude, ils regardoient celui des autres ſans envie. Leurs eſpérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition ; & les bornes

de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs.

Comme les procès étoient rares, & qu'il ne falloit, pour les juger, que les principes communs d'une équité naturelle, les Souverains tenoient eux-mêmes leur Parlement. Ils descendoient du Trône pour monter sur le Tribunal; & se partageant entre le bien public & le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'Etat, ils venoient dissiper ces petits orages, qui s'élevent quelquefois dans les inférieurs.

Mais depuis que la Justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues & sanglantes guerres, à rompre des ligues que forme contr'eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à ruiner une infinité d'intérêts, pour donner au monde une paix durable, ils sont contraints de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, & qui haïssent l'avarice.

L'importance, Messieurs, c'est de leur choisir un chef, & jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la Cour que celles que lui donnerent ou ses affaires, ou ses devoirs. Le hasard? On fut long-temps à délibérer; & dans une affaire aussi délicate,

on crut qu'il falloit tout donner au conseil, & ne rien laisser à la fortune. La cabale? il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir; & ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjectures? Ces temps difficiles étoient passés, où l'on donnoit les Charges par nécessité plutôt que par choix, & où chacun, voulant profiter des troubles de l'Etat, vendoit chérement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le Parlement & dans le Conseil, fut la seule sollicitation auprès des Puissances. Elles lui déclarerent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, & qu'il n'auroit pas été préferé, si l'on eût connu dans le Royaume un sujet plus fidele & plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application? Il crut que Dieu l'avoit mis dans le Palais comme Adam dans le Paradis, pour y travailler; & répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager, *Que sa sante & sa vie étoient au Public, & non pas à lui.* Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons des parties, & de lire tous leurs mémoires, quelque longs & ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal dirigés, & souvent tracés à la hâte par des mains infideles, ou négligentes, qui confondent les droits, & défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les Rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand Ministre, & à une grande Reine, qu'il ne s'en dis-

dispensât pas en leur faveur ; ôtant ainsi aux particuliers l'espérance d'obtenir de lui par importunité, ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoissance qu'il avoit pour son Bienfaiteur, ni au respect qu'il devoit à la plus grande Reine du monde.

Passons de ses actions à ses principes, & disons qu'il se dépouilla de certains intérêts délicats, qui sont les sources de la foiblesse & de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains & intéressés, qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne ; & qui n'auroient point de plaisir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font. Il s'étoit mis au-dessus de ce faux honneur. S'il falloit faire réussir une grande affaire, d'autres auroient choisi les moyens les plus éclatans ; il choisissoit les plus sûrs & les plus utiles. S'il devoit donner ses avis, il regardoit, non pas ce qui seroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne se piquoit pas d'être l'auteur des bonnes résolutions qu'il avoit fait prendre ; c'étoit assez pour lui qu'on les eût prises.

Combien de projets a-t-il fait ou réformé ? Combien d'ouvertures a-t-il donné ? Combien de services a-t-il rendu, dont il a dérobé la connoissance à ceux qui en ont ressenti les effets ? Ainsi, utile sans intérêt, vertueux sans vouloir se faire honneur de sa vertu, il s'acquitta de ses devoirs pour la seule satisfaction de s'en être acquitté ; & ne voulut, dans toutes ses actions, d'autre regle que sa fidélité, d'autre but que l'utilité publique,

d'autre récompense que la gloire de bien faire.

C'est dans ce même esprit qu'il mépriſa ſouvent les bruits du vulgaire, & même ſe renfermant dans ſes bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un Magiſtrat devoit penſer, non pas à ce qu'on diſoit de lui, mais à ce qu'il ſe devoit lui-même, & que, pour ſervir le public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'eſt ainſi que, ſuivant le conſeil d'un des plus grands hommes de l'antiquité, il ne conſidéra ni la fauſſe gloire, ni le faux des honneurs, & que ni les louanges ni les murmures ne purent jamais le détourner de ſon devoir.

Q. Fabius Maxi. apud. Liv. 2. Décad. 3.

C'eſt par ce déſintéreſſement qu'il ſe réſerva cette liberté d'eſprit ſi néceſſaire dans la place qu'il occupoit. Car, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'un premier Magiſtrat, ſinon un homme ſage, qui eſt établi pour être le cenſeur de la plupart des folies des hommes, & qui, voyant autour de lui toutes ſes paſſions, n'en doit avoir aucune en lui-même? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de ſa miſere, l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit, & par des raiſons ſpécieuſes. Celui-ci, par des ſoupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de ſa partie. Celui-là emploie l'autorité, & quelquefois même l'amitié, corruption d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ſes préventions, lui dicter l'Arrêt qu'il ſe dreſſe lui-même dans ſon eſprit ſelon ſon caprice, & de Juge qu'il eſt de ſa cauſe, en faire le complice de ſa paſſion. M. de Lamoignon ſe ſauva de tous ces

pieges, il jugea comme les loix jugent, par les seules regles de l'équité, & non pas par aucune impression étrangere.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des espérances rejettées, quand elles ont pu l'engager à quelque basse complaisance; des ressentimens étouffés, lorsqu'il a eu le pouvoir de se venger; des reproches soutenus constamment, quand il a eu pour lui le témoignage de sa conscience; l'amitié & le respect mis au-dessous de la Justice, & sa propre réputation sacrifiée au bien public. Ici, Messieurs, mon silence le loue plus que mes paroles. Il vous paroît sans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La postérité les verra, quand le temps qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, & qu'il ne restera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, & il en est lui-même la récompense.

Mais avons-nous besoin, pour louer son intégrité, de découvrir ses actions secretes? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le Roi, quand il consentit que les premieres places du Parlement fussent occupées par sa famille. Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme, n'étoient capables de conspirer que pour son service & pour le bien de ses Sujets; & que recevant de plus près les influences pures & lumineuses du Chef, ils les communiqueroient après à leur Compagnie.

Ainsi ne craignant pas pour eux ces conséquences dangereuses qu'il avoit sagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ces loix en faveur de ceux qui feroient observer toutes les autres ; & que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverser l'ordre, mais récompenser la vertu, & fortifier le parti de la justice. Les services que chacun d'eux rend tous les jours dans ses fonctions, justifient assez le jugement qu'en a fait le Prince. N'avois-je pas raison de vous exhorter à imiter la sagesse & l'équité de ce célebre Magistrat? Je ne suis pas moins fondé à vous dire : *Imitez comme lui la bonté de Dieu.*

Nemo bonus nisi solus Deus. Marc, 10. C'est une vérité, Messieurs, & Jesus-Christ même nous l'enseigne dans son Evangile, que la bonté, à proprement parler, est le caractere de Dieu seul; soit parce qu'il n'appartient qu'à lui de se communiquer aux hommes par cette variété de dons & de graces qui sont les trésors de sa miséricorde, & les richesses de sa bonté ; soit parce qu'étant infiniment puissant, comme il est infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, & il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'éleve dans tous les temps certaines ames bienfaisantes, qui, servant comme d'instrument à cette bonté souveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité, que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. de Lamoignon. S'il m'étoit libre d'alléguer ici les expressions vives & nobles dont il s'est servi pour exprimer les nécessités des peuples, vous verriez combien il étoit

ſenſible à toutes leurs peines. Je laiſſe ces Audiences ſecretes, où la vérité prudente, mais courageuſe, a ſoutenu dans les occaſions l'autorité des Loix & de la Juſtice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'eſt paſſé dans le Sanctuaire. Je parle de ces remontrances, où mêlant le reſpect que doit un Sujet à ſon Souverain, avec cette confiance que doit avoir un Magiſtrat qui porte la parole de la Juſtice devant le Roi du monde le plus juſte, il a parlé des intérêts publics ſelon les regles de ſa conſcience.

Mais il faudroit avoir ſa prudence pour ne dire que ce qu'il faut; ſon éloquence pour le dire efficacement; ſa voix & ſon action pour conſerver tout le poids & toute la grace qu'il avoit accoutumé de donner à ſes paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de ſa Charge. Eloignez de vos eſprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la Juſtice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, ſans l'amollir, douce & traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ſes yeux, & lui laiſſa jetter des regards de pitié ſur les miſérables; & ſans lui retrancher aucun de ſes droits, il lui ôta toute ſa rudeſſe. Je puis atteſter ici la foi publique. Ceux qui eurent beſoin de ſon ſecours, trouverent-ils jamais entr'eux & lui des barrieres impénétrables? Fallut-il eſſuyer à ſa porte de mauvaiſes heures, pour attendre un de ces momens commodes? Fut-il jamais inacceſſible, je ne dis pas à ſes amis, je dis aux indiſcrets & aux importuns? Refuſa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choſes né-

ceſſaires ? N'accorda-t-il pas à pluſieurs la conſolation de lui en dire de ſuperflues ? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'appercevoir qu'il en eût d'autres ? Affligea-t-il les malheureux, & leur fit-il acheter, par quelque dureté, la juſtice qu'il leur a rendue ? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais ſur la faveur ou ſur la diſgrace des perſonnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur vouloit faire. Il écoutoit avec patience, & répondoit avec douceur. *N'ajoutons pas*, a-t-il dit ſouvent, *au malheur qu'ils ont d'avoir des Procès, celui d'être mal reçus de leurs Juges ; nous ſommes établis pour examiner leurs droits, & non pas pour éprouver leur patience.* Loin d'ici ces Juges ſéveres, qui, ſelon le langage du Prophete, rendent les fruits de la Juſtice amers comme de l'abſynthe, qui perdent le mérite de leur équité par leur auſtérité chagrine ; & qui, fiers de leur pouvoir, & même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocens & aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la Juſtice aux uns qu'à regret, & aux autres qu'avec colere. Celui que nous louons avoit une conduite bien différente. Il ne rebuta jamais perſonne. Favorable à ceux qui méritoient ſa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable ; il faiſoit connoître aux bons qu'il eût voulu les ſatisfaire ſans leur donner la peine de ſolliciter ; & aux méchans, qu'il eût voulu les corriger, ſans avoir le déplaiſir de les punir.

Combien de fois a-t-il essayé de bannir du Palais ces lenteurs affectées, & ces détours presque infinis, que l'avarice a inventés, afin de faire durer les Procès par les Loix mêmes qu'on a faites pour les finir, & de profiter en même-temps des dépouilles de celui qui perd & de celui qui gagne sa Cause ! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, sur la foi & sur la tradition des ennemis & des envieux, débitent impunément, en plaidant, des médisances, & par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels : combien de fois, par des accommodemens raisonnables, a-t-il arrêté le cours de ces divisions qui passent des peres aux enfans, & qui se perpétuent dans les familles.

Peut-être doutez-vous, Messieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore égal à lui-même? Entrons dans sa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choisis, qui formoient chez lui une Assemblée, que le sçavoir, la politesse, l'honnêteté rendoient aussi agréable qu'utile. C'est là que ne se réservant de son autorité que cet ascendant qui lui donnoit sur le reste des hommes la facilité de son humeur & la force de son esprit, il communiquoit ses lumieres, & profitoit de celles des autres. C'est là qu'il a souvent éclairci les matieres les plus embrouillées, & que sur quelque genre d'érudition que tombât le discours, on eût dit qu'il en avoit fait son occupation & son étude particuliere. C'est là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les sujets qu'on croyoit

avoit épuisés; & que recueillant les épis qu'on avoit laissés après la moisson, il en faisoit une récolte plus abondante que la moisson même.

Que ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville & du tumulte des affaires, il alloit se décharger du poids de sa dignité, & jouir d'un noble repos dans sa retraite de Baville! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaisirs innocens de l'Agriculture, élevant son esprit aux choses invisibles de Dieu par les merveilles visibles de la nature, tantôt méditant ces éloquens & graves discours qui enseignoient & qui inspiroient tous les ans la justice, & dans lesquels formant l'idée d'un homme de bien, il se décrivoit lui-même sans y penser. Tantôt accommodant les différens que la discorde, la jalousie, ou le mauvais conseil font naître parmi les habitans de la campagne: plus content en lui-même, & peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorsque dans le fond d'une sombre allée, & sur un Tribunal de gazon, il avoit assuré le repos d'une pauvre famille, que lorsqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, sur le premier trône de la justice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme si chacun eût été le seul, distinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, & ne se préférant à personne. Jamais il ne s'éleva sur son front serein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonspection gênante, ni d'assiduité servile. On l'entendit, selon les temps, parler

de grandes choſes, comme s'il eût négligé les petites; parler de petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des converſations aiſées & familieres, engageant les uns à l'écouter avec plaiſir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître ſon eſprit, ſans jamais s'être prévalu de la ſupériorité du ſien.

Ces actions, Meſſieurs, vous ſemblent peut-être communes. Mais qui ne ſçait que la véritable vertu s'étend & ſe reſſerre quand il le faut, & qu'il y a de la grandeur à s'acquitter conſtamment des moindres devoirs. Dans les affaires d'éclat où l'on eſt ſoutenu par le deſir de la gloire, par les eſpérances de la fortune, par le bruit des acclamations & des louanges, ſouvent on ſe contraint & l'on ſe déguiſe. Mais dans une vie particuliere & retirée, où l'ame ſans intérêt & ſans précaution, s'abandonne à ſes mouvemens naturels, on ſe découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne ſe démentit, jamais il ne ſe relâcha. Dans les choſes les moins importantes, il ne laiſſa pas de ſuivre les grandes regles. Quoiqu'il agit différemment, l'eſprit qui le fit agir fut toujours le même, & l'on reconnut aiſément que la ſageſſe lui étoit devenue comme naturelle, & que ſa bonté conſtante & toujours égale, ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, & de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, Meſſieurs, de paſſer aux plus nobles effets de cette bonté, je veux dire

au soin qu'il eut des pauvres de Jesus-Christ.

L'Hôpital Général.

Près des murs de cette Ville royale, s'éleve un vaste & superbe édifice, que l'autorité des Magistrats, & les aumônes des Citoyens entretiennent depuis trente ans, & que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, & que sa Providence a marqués, soutiendra dans la suite des temps, malgré les relâchemens du siecle, & le refroidissement de la piété. C'est là que la faim est rassasiée, que la nudité est revêtue, que l'infirmité est guérie, que l'affliction est consolée, que l'ignorance est instruite, & que chaque espece de misere de l'ame ou du corps trouve une espece de miséricorde qui la soulage.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre, l'honneur qu'on se fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établissemens, & sur-tout la grace de Jesus-Christ qui ranime de temps en temps les ames tiedes, tout contribua d'abord à fonder cette sainte Maison. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la soutenir, tomberent eux-mêmes par des accidens imprévus. On vit tarir tout-d'un-coup les principales sources de la charité. M. le Premier Président, par le droit de sa Charge, & plus encore par sa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que son illustre Prédécesseur avoit commencé avec tant de succès.

M. de Bellièvre.

Quel soin ne prit-il pas de chercher des fonds en un temps, où la misere étant augmentée, & la charité refroidie, les pauvres avoient plus besoin de secours, & les riches

avoient moins de volonté & moins de moyens de les secourir? Quelle application n'eut-il pas pour établir la discipline parmi cette troupe de mendians renfermés, qui regardoit souvent leur asyle comme une prison, & qui croient n'avoir rien à ménager, parce qu'ils sentent bien qu'ils n'ont rien à perdre? Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail & à la piété, afin qu'ils devinssent plus agréables à Dieu, & moins à charge à la charité des Fideles.

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la Cour, & y demander avec empressement des audiences. Qui n'eût dit, que sous prétexte de rendre compte de son emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ses services, & de hâter les graces qu'il pouvoit espérer du Prince? Qui n'eût pensé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, & qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchoit les biens qui manquoient encore à sa famille? Vous vous trompiez, prudens du siecle, il demandoit pour les pauvres en un lieu où l'on se fait un point d'habileté de ne demander que pour soi, & où l'on ignore aisément les miseres d'autrui, parce qu'on n'en ressent aucune. Il ne se piqua jamais tant d'être persuasif, que dans ces sollicitations charitables : il ne fut pas si sensiblement touché des graces qu'on fit à sa Maison, que des secours qu'il obtint pour les Hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, Messieurs, il passa jusqu'aux assistances effectives, & il joignit à son crédit ses propres aumônes. Car

ſans compter ſes roſées frequentes qu'il répandit ſur les terres de ſa dependance, ni ces ſecours abondans qu'il contribua dans les calamités publiques, il conſacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du Palais, à la ſubſiſtance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir diſtribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les reſtes de ſa vanité ou de ſa fortune, mais les fruits de ſes propres mains. Il leur diſtribuoit par la miſericorde ce qu'il avoit acquis par la juſtice. Cette portion de ſon bien lui étoit ſacrée; il y mettoit ſon cœur comme à ſon tréſor. Vous le ſçavez, pieuſe confidente de ſes aumônes ſecretes, qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une ſainte amitié; vous le ſçavez, avec quelle joie il diſpenſoit ces revenus de ſa charité pour racheter ſes péchés, & pour honorer Dieu de ſa ſubſtance.

Madame de Miramion.

Que diroient ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuſer du leur; comme ſi l'aumône n'étoit pas une obligation indiſpenſable pour tous les Chrétiens; comme ſi l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jeſus-Chriſt, parce que d'autres les ont opprimés; & comme ſi l'on ne devoit rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes. Que diront ceux qui veulent donner par dévotion, ce qu'ils ont ravi par violence; qui ſe promettent les récompenſes des juſtes, parce qu'ils font quelques largeſſes de ces biens qui ſont le prix de leurs injuſtices, & qui ſe font honneur auprès des pauvres des larcins même qu'ils leur ont faits? Qu'ils ſuivent l'exemple d'un homme juſte,

qui a ouvert son cœur & ses entrailles à ses freres, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, & qui après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

Ce n'est pas sans raison, Messieurs, que l'esprit de Dieu, qui donne à chaque état les instructions qui lui sont propres, ordonne aux Juges de la terre de chercher le Seigneur; parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, & de l'autre étant regardés comme les arbitres du sort des hommes, il est difficile que leur esprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaisance de cette autorité qui les distingue. Il faut donc qu'ils sortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une piété simple & sincere. *In simplicitate cordis & sinceritate Dei.* 2. Cor. 1. 22.

Je dis par une piété simple & sincere: car, Messieurs, il s'est élevé dans l'Eglise une espece de Chrétiens, qui se faisant, aux dépens même de la dévotion, une réputation d'être dévots, couvrent leurs passions sous une apparence de piété, & sous un air extérieur de réforme pour arriver plus facilement à leurs fins, & pour surprendre l'approbation du monde, en lui faisant accroire qu'ils ont déjà celle de Dieu. Ce sont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles, afin de se rendre nécessaires; & qui jugeant de tout, se mêlant de tout, & remuant mille ressorts, dont la Religion est toujours le plus apparent, s'ils ne se font craindre par leur vertu, du moins se font estimer par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable Chrétien qui n'eut pour guide que la foi, qui ne s'attacha

qu'aux maximes de l'Evangile ; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul ; mais de Jesus-Christ, qui réprima les impies, & n'eut point de part avec les hypocrites ; & qui suivant, non pas son intérêt, mais son devoir, & ramenant toutes choses à leur principe, conserva sa religion pure & trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, Messieurs, dans les exercices secrets de sa piété ? Dirai-je qu'il déroboit le temps de son sommeil pour le donner à la priere ? Qu'il commença toutes ses journées par un sacrifice qu'il fit à Dieu de lui-même ? Que lisant tous les jours à genoux quelques articles de la Loi de Dieu, il puisoit dans les pures sources de la vérité, les regles de la véritable sagesse ? Qu'il ne laissa passer aucune semaine sans rallumer sa ferveur par l'usage des Sacremens ? Qu'il se rendoit compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus, & repassoit de temps en temps toutes les années de sa vie dans l'amertume de son ame, pour s'exciter à la pénitence ? Dirai-je qu'il se renferma soigneusement en lui-même ; & ne montra de ses bonnes œuvres, qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples ? Qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ses plus grands embarras d'affaires ; & que la coutume & la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de sa ferveur ni de sa tendresse.

Mais il a donné plus d'étendue à sa piété, & j'ai de plus grandes choses à dire que celles qui sont bornées à son salut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jesus-Christ ?

Quel zele n'eut-il pas pour la Religion ? D'où venoit ce soin qu'il prit de ramener les anciens Ordres dans la premiere pureté de leur Institut, & de renouveller dans les enfans l'esprit de leurs peres, en réparant les brêches que le temps avoit faites à leur discipline ? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces Ouvriers Evangéliques, qui vont planter la Croix sur les rivages étrangers, & semer la foi de Jesus-Christ dans les isles du nouveau monde ? D'où venoit cette joie intérieure qu'il ressentoit lorsqu'il voyoit dans le Clergé des hommes dignes de leur ministere, s'unir & conspirer ensemble, pour dissiper par leurs instructions & par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inspire à ceux qui le suivent ? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occasions, sinon le zele qu'il eut pour l'Eglise ?

Permettez, Messieurs, que je reprenne ici mes esprits, & que je recueille ce qui me reste de force, pour vous représenter ce qu'il a fait pour la discipline. Qui ne sçait que l'Eglise étoit dans une espece de servitude ? La Jurisdiction séculiere ne laissoit presque plus rien à faire à la spirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop austere domination, ou de maintenir des privileges que la nécessité des temps a fait accorder, on renversoit l'ordre, & souvent on autorisoit la rebellion. Ceux qui secouoient le joug de l'obéissance, & qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laissoient pas d'être écoutés, & de trouver des protecteurs. Les Evêques n'avoient plus de droits qui fussent in-

conteſtables. Vouloient-ils punir un pécheur obſtiné ? Une juſtice étrangere leur ôtoit des mains ces armes que Jeſus-Chriſt même leur a données. Entreprenoient-ils de réprimer la licence ? Leur zele paſſoit pour une entrepriſe contre les Loix. Ils gémiſſoient en ſecret, & ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes juſqu'au pied du Trône.

Mais ſous un Chef ſi religieux, on a changé de Juriſprudence. Le droit naturel n'eſt plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare eſt renvoyée à ſon Paſteur. On confirme dans le Palais ce qu'on ordonne dans le Sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence ; & les Loix du Prince n'étant plus ameres que pour faire obſerver celle de Dieu, chaque Prélat peut faire le bien, & corriger le mal ſans oppoſition. Sacrés Miniſtres de Jeſus-Chriſt, dont ce grand Homme a ſi ſouvent ſoutenu les droits, vous le louâtes dans vos Aſſemblées, vous lui rendites par vos Députés des témoignages publics de reconnoiſſance. La capacité, la ſageſſe, & la piété de ſon illuſtre Succeſſeur, vous promettent les mêmes ſecours, & vos vœux ſeront accomplis, quand cet auguſte Parlement, qui doit être la regle & le modele de tous les autres, leur aura communiqué ſon eſprit & ſes maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquiſe, en faiſant obſerver la diſcipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même obſervée ; je louerois ſon autorité, & je me défierois de ſon déſintéreſſement. Mais comme ſes Jugemens ont été juſtes, ſa

conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refusa-t-il pas une grande Abbaye qu'on lui offrit pour un de ses fils, parce qu'il n'étoit pas encore capable de se déterminer par son propre choix, & que la jouissance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la suite un engagement à demeurer, sans vocation, dans l'Etat Ecclésiastique ? Où sont les peres scrupuleux, qui négligent des moyens si sûrs & si faciles d'établir la fortune de leurs enfans : qui n'attirent sur eux du patrimoine de Jesus-Christ, quand ils ne peuvent leur donner du leur ; & qui ne rachetent par des dispenses la foiblesse de leur volonté, & l'incapacité de leur âge ? Heureux qui n'alla pas après les richesses ! Plus heureux qui les refusa quand elles allerent à lui !

Il n'eut pas moins de soin d'examiner la vocation de ses deux vertueuses filles qui portent le joug du Seigneur dans un des plus saints Ordres de l'Eglise. De quelle adresse n'usa-t-il pas pour découvrir si le desir qu'elles avoient de se consacrer à Dieu, étoit une résolution constante, ou une ferveur passagere ? Combien de fois leur représenta-t-il les conséquences dangereuses d'une retraite précipitée ! Avec quelle tendresse demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par sa divine volonté, & qu'il les conduisît par sa sagesse ? Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient résolu de quitter, il leur fit voir les Croix où elles devoient être attachées, & n'oublia rien de ce qui pouvoit l'assurer de la solidité d'un dessein qu'il lui étoit important de connoître, & qu'il ne lui étoit pas permis de traverser.

La Visitation.

Des vertus si pures & si chrétiennes, furent comme autant de dispositions à une sainte & heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps, non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux Chrétiens, il en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues & sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda sans s'étonner l'appareil de son sacrifice. Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui ; mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, & il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carriere. Il vit les Jugemens de Dieu, il les craignit ; mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif & si tendre qu'il avoit eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut ; & ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même pour s'aller joindre à son principe, & pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Spiritu magno vidit ultima. Eccl. 47.

N'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié & à la douleur. J'offenserois cette ame sainte, qui après avoir lavé dans le Sang de Jesus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un

bonheur éternel dans les Tabernacles du Dieu vivant. Vous le ſçavez, mon Dieu, & je ne fais que le preſumer ; mais tant de graces que vous lui fîtes, & tant de vœux qu'on vous a faits ; Jeſus-Chriſt tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui ſur l'Autel, ſans entrer trop avant dans vos Jugemens, me donne cette confiance.

Puiſſe-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de juſtice que vous donnez à ceux qui vous aiment ! Puiſſent ces flambeaux que la piété Chrétienne a rallumes, être les marques de ſa gloire, plutôt que les ornemens de ſes funérailles ! Puiſſe ce Sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd hui un Sacrifice d'action de graces ! Et vous, Meſſieurs, puiſſiez-vous faire revivre après ſa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'eſt acquiſe.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-THÉRESE

D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Fundamenta æterna ſuprà petram ſolidam, & mandata Dei in corde mulieris ſanctæ. *Eccl.* 26.

Les fondemens éternels ſur la pierre ſolide & ferme, & les Commandemens de Dieu ſont dans le cœur de la femme ſainte. Au Livre de l'Eccléſiaſtique, chap. 26.

MONSEIGNEUR,

Au milieu de ce funebre appareil, dans ce Temple ſacré où la mort amaſſe de grandes

dépouilles, à la vue de ce triſte cercueil & de ce cœur Royal, qui n'eſt plus que cendre, vous penſez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité du néant des grandeurs humaines.

L'Eſprit de Dieu nous apprend dans ſes Ecritures qu'il faut déplorer le ſort des pécheurs. Leur vie paſſe comme l'ombre; il vient un jour fatal où périſſent toutes leurs penſées; leur mémoire fait un peu de bruit, & va ſe perdre dans un ſilence éternel. Les biens qu'ils ont acquis, échappent de leurs mains avares; leur gloire ſeche comme l'herbe; leurs couronnes ſe flétriſſent, & tombent preſque d'elles-mêmes. Il eſt vrai. Ce qui ſert à la vanité, n'eſt que vanité; & tout ce qui n'a que le monde pour fondement, ſe diſſipe & s'évanouit avec le monde. *Pſ. 143. Pſ. 145. Iſ. 9. Pſ. 57. Pſ. 89. 1. Cor.*

Mais le même Eſprit de Dieu nous enſeigne que la grandeur eſt ſolide quand elle ſert à la piété. Il y a des Couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richeſſes qu'on répand dans le ſein des pauvres, un Royaume qui appartient à Jeſus-Chriſt, & qui n'eſt pas de ce monde; une gloire qu'on tire de la Croix même du Sauveur, & une élévation des Juſtes qui demeure éternellement, parce qu'elle eſt fondée ſur la pierre; cette pierre, ſelon l'Apôtre, c'eſt Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt. *Apoc. 4. Joan. 18. Galat. 6. Eccli. 27. Pſal. 120. 1. Cor. 10.*

Je ne viens donc pas ici vous déſabuſer des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon uſage qu'on en peut faire. Ce n'eſt pas mon deſſein de vous émouvoir par mon diſcours, mais de vous inſtruire par des

exemples ; & je vous exhorte aujourd'hui non pas à pleurer une Reine, mais à imiter une Sainte. C'eſt ainſi que Saint Paul appelloit autrefois les Chrétiens ; & c'eſt ainſi que j'appelle Très-Haute, Très-Puiſſante, Très-Excellente, Très-Religieuſe Princeſſe Marie-Thérèſe, Infante d'Eſpagne, Reine de France & de Navarre, qu'une piété ſans interruption & une fidélité conſtante à obſerver la Loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ſes Autels par les Miniſtres de ſon Evangile.

Epheſ. 4. Philip. 6, &c.

Quand on a pour matiere de ces ſortes d'éloges une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, & où le Chriſtianiſme eſt réduit à quelques Actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il eſt difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne ; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, & qu'on ne jette ſans y penſer, quelque grain de l'encens que l'on doit à Dieu, ſur le monde qui n'eſt qu'une idole ! Malheur à nous, ſi nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, ſi nous conſacrons ſans diſcernement ces victimes purifiées à la hâte ſur le point de recevoir le coup mortel, ſi nous excuſons des années de vanité en faveur de quelques jours de pénitence.

Graces à Jeſus-Chriſt, je ſuis aujourd'hui à couvert de ces difficultés & de ces craintes. Je parle d'une Reine que le Ciel avoit prévenu de ſes bénédictions, & dont la vertu ne s'eſt jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à

bien mourir, & sa mort est pour nous une exhortation à bien vivre. Quelqu'endroit de ses actions que je touche, tout est vertu, tout est piété. Intrigues de Cour, affaires du monde, raisons d'Etat, vous n'avez point ici de part ; & c'est la grandeur de mon sujet d'être renfermé dans une vie toute Chrétienne. La conduite de Dieu sur la Reine, la conduite de la Reine à l'égard de Dieu ; ou pour diviser mon discours par les paroles de mon texte, les desseins de Dieu, fondemens éternels de la piété de cette Princesse, accomplis en elle ; les Commandemens de Dieu gravés dans son cœur, & mis en pratique, sont toute la matiere de son éloge. *Fundamenta æterna suprà petram solidam, & mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* Je ne dis rien que son cœur, que nous voyons ici, n'ait ressenti. Je ne crains pas de mêler ses louanges au Sacrifice qu'on offre pour elle, & je prends sur l'Autel tout l'encens que je brûle sur son Tombeau.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de personne ou condition, & que sa Providence veille indifféremment sur tous les hommes ; l'Ecriture Sainte nous enseigne pourtant, qu'il a des soins particuliers de ceux qu'il porte sur le trône, & qu'il met à la tête de son peuple. Ce sont ses créatures les plus nobles revêtues de sa puissance & de sa grandeur, & faites proprement à sa ressemblance & à son image. Il les conduit par son esprit, il les fortifie par sa vertu, il les couronne dans ses miséricordes. Il tient leurs cœurs entre ses mains, & les tourne com-

I. PAR. TIE. Pſal. 104. Pſ. 17. Pſal. 102. Prov. 21.

me il lui plaît, afin qu'ils servent à l'accomplissement de ses volontés, & à l'avancement de sa gloire. Reconnoissons, Messieurs, cette protection & cette conduite de Dieu sur la Reine.

Elle étoit d'une Maison auguste qui remplit plusieurs Trônes à la fois, qui donne depuis long-temps des Empereurs, des Rois & des Reines à toute l'Europe, & qui regarde la gloire & la piété comme ses biens héréditaires. Elle étoit fille de ces Rois, qui par la force des armes, par la prudence des conseils, ou par le droit des successions ont réuni plusieurs Couronnes en une seule, qui portent leur domination au-delà des mers & des monts, qui se font obéir dans l'ancien & le nouveau monde, & dont la puissance s'étend si loin, qu'ils gémissent, pour ainsi dire, sous le faix de tant de Provinces & de Royaumes, & que leur grandeur même leur est à charge. Mais ce qui relevoit sa naissance, c'est qu'elle la devoit à une fille de Henri le Grand, & que le Sang de nos Rois, ce Sang le plus noble & le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune Maison Royale, étoit heureusement mêlé au Sang d'Autriche & de Castille.

Le Ciel n'avoit mis ensemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modestie de cette Princesse. Elle ne se laissa pas éblouir à tout cet éclat. Au-dehors Reine magnifique, au-dedans humble servante de Jesus-Christ, portant sur son visage la majesté de tant de Rois dont elle tiroit sa naissance, conservant dans son cœur l'humilité du Fils de Dieu,

Dieu, d'où dependoit toute sa vertu : elle voyoit dans la suite de ses Ancêtres, non pas ce qui l'ennoblissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher & sa fin & son origine.

Aussi l'on ne l'ouit jamais se glorifier que de la qualité de Chrétienne. On la vit souvent s'abaisser & se dérober à sa dignité, pour se jetter aux pieds des pauvres : & si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grace, & les sentimens de nos consciences, on l'auroit vue établir au-dedans d'elle le regne de Dieu, selon les regles Evangéliques, planter la croix de Jesus-Christ sur un tas de sceptres & de couronnes, recevoir le Sang du Sauveur pour purifier le sang de ses peres, effacer les titres de sa Maison pour y graver ceux de son baptême ; & dans ce cœur où le mensonge & la flatterie n'oserent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, & qui lui montroit ses foiblesses. *Luc. 17.*

Quoique Dieu, par sa grace, eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions & des exemples d'une mere, qu'une sincere piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse & libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressans besoins de l'Etat, & une sage patience dans les peines & les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable & à l'Espagne où elle régnoit,

& à la France d'où elle étoit sortie.

Ce fut d'elle que cette jeune Infante apprit ces premieres regles de la sagesse Chretienne : Qu'il faut rendre à Dieu, par reconnoissance, ce que nous tenons de sa bonté : Que le bonheur des riches ne consiste pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire, & que parmi tant de choses vaines & superflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur salut comme la seule nécessaire. C'est ainsi qu'on l'accoutumoit dans son enfance à craindre Dieu & à l'aimer ; & l'on peut dire d'elle ce que l'Ecriture a dit d'une autre Reine, qu'elle ne changea pas son éducation. *Et non mutavit Esth. c. 2. Esther educationem suam.*

Providence éternelle ! c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur Chrétien. Vous conduisiez ces deux Princesses à vos fins par des voies secretes, & pour partager vos faveurs aux deux premiers Royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme restituer à la France tant de vœux & tant de vertus que la mere avoit portés à l'Espagne.

Le Ciel fit naître en même-temps, & faisoit croître sous une pareille éducation le Roi, dont la naissance miraculeuse promettoit à tout l'Univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguste alliance : les nœuds en étoient serrés dans l'éternité ; & par des droits secrets que le Ciel avoit décidés, la Princesse du monde la plus parfaite appartenoit déjà au plus grand des Rois,

Ils travailloient, ſans y penſer, à ſe plaire & à ſe mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans ſon eſprit ces grands principes qui compoſent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Thérese s'avançoit dans la connoiſſance des vertus chrétiennes, qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence & le courage ſe fortifioient inſenſiblement par l'expérience; en l'autre, la modeſtie & la piété s'entretenoient par la priere. Dieu donnoit au Roi ſa juſtice & ſon jugement pour le gouvernement de ſon peuple, à la Reine ſa miſéricorde & ſa charité pour le ſoulagement des pauvres. L'un nourri dans ſes Camps & dans ſes Armées commençoit à prendre cette glorieuſe habitude qu'il a de vaincre; l'autre élevée aux pieds des Autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le ſoin que le Ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes ames qu'il devoit raſſembler un jour; & tels étoient, dans les deſſeins éternels de Dieu, les préparatifs de cette Puiſſance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration, ou la jalouſie de toutes les autres.

La deſtinée du monde entier étoit liée à celle de cette Princeſſe. Chacun croyoit voir en elle la fin des miſeres publiques & particulieres, & les peuples la regardoient comme cet Ange de l'Apocalypſe envoyé de Dieu ſur la terre, l'Arc-en-ciel ſur la tête, pour marquer la paix & les miſéricordes du Seigneur, & le viſage comme le Soleil, pour diſſiper les nuages qui couvroient toute la face de l'Europe, & pour allumer dans le Apoc. 10.

cœur d'un jeune Roi victorieux, des feux plus doux & plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été reſervée, Meſſieurs, & c'étoit uniquement à ſes vœux que devoit s'accorder une paix ferme & générale.

La Paix de Munſter

La France l'avoit deſirée, même dans ſa proſpérité. Une Reine, alors Régente, l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés Autels, vous le ſçavez, des troupes de Vierges Chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublerent leurs oraiſons, & les Prêtres de Jeſus-Chriſt en firent une partie des vœux de leurs Sacrifices. Qui n'eût dit que tous les Princes alloient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres laſſés de leurs victoires; & que rien ne pouvoit retarder un Traité où la juſtice & la religion avoient tant de part, & où chacun devoit trouver ſa conſolation ou ſon avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de ſa paix & de ſa miſéricorde n'étoit pas encore arrivé. Les paſſions des particuliers oppoſées au bien commun; les difficultés ſurvenues dans ce grand nombre d'intrigues & de partis; les négociations traverſées par la mauvaiſe foi des uns ou par l'impatience des autres; & l'accord à peine conclu entre la France & l'Allemagne, firent voir que la paix n'eſt pas un bien que le monde donne, & que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît, & comme il lui plaît, ſe réſervoit à la donner par l'entremiſe de notre Princeſſe.

Ce fut en effet, Meſſieurs, la premiere bénédiction de ſon mariage. Repréſentez-vous

cette Isle fameuse, où deux hommes chargés des intérêts & du destin des deux Nations, faisoient valoir leur habileté à disputer les droits des Couronnes; & tantôt se relâchant avec prudence, joignant l'adresse & la persuasion à la justice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les secrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuse alliance: alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la Providence de Dieu, & non pas le fruit des travaux & de la sagesse de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit sortir, comme la colombe de l'Arche, de ce petit espace de terre que les flots respecteront éternellement, pour annoncer aux Provinces leur félicité, & porter par-tout où elle passoit la paix & la joie dans le cœur des peuples! Quel fut ce triomphe, lorsqu'environnée de la gloire de son Epoux & de la sienne propre, elle nous parut, par sa modestie, comme un Ange de Dieu parmi les acclamations & les fêtes de cette Ville Royale!

Trompons, si nous pouvons, notre douleur, Messieurs, par le souvenir de nos joies passées, & nous élevant aux grandeurs invisibles de Dieu, par les grandeurs visibles des créatures, formons-nous une légere idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avoit bientôt passé, cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à son rang & à sa vertu, étoient autant d'offrandes qu'elle faisoit intérieurement à Jesus-Christ crucifié; & l'impatience où elle étoit de se cacher dans quelque paisi-

ble & sainte retraite, pour y vaquer à la priere, marquoit assez combien les applaudissemens & les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premieres occupations furent d'aller d'Eglises en Eglises reconnoître Dieu par-tout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une Reine qui lui servoit de mere par sa tendresse, & de guide par son expérience, & qui, déchargée du poids du gouvernement, & libre des soins & des distractions des affaires, n'avoit plus de pensées que pour le Ciel & pour son salut : sous ces auspices, dis-je, on la vit dans tous les lieux saints consacrer les prémices de son regne, & mettre au pied de chaque Autel la plus belle couronne du monde. C'est dans cette sainte Maison qu'elles venoient s'unir par la foi & par la charité, plus étroitement qu'elles n'étoient unies par le sang & par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle étoit chancelante, attirer les lumieres de Dieu sur le Roi, & ses bénédictions sur son Royaume.

Vierges de Jesus-Christ qui m'entendez, rappellez ces jours heureux en votre mémoire. Le zele que vous avez pour votre Epoux, vous faisoit voir avec plaisir ces Majestés humiliées en sa présence ; & l'ardeur de leurs oraisons vous servit souvent de motif pour renouveller la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces Maîtresses du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les Cantiques du Seigneur, se mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce désert un sacrifice des plaisirs & des joies du siè-

cle, & répandre leurs cœurs devant Dieu, ces cœurs qui l'aimerent pendant leur vie, & que vous voyez ici desséchés & consumés moins par la mort, que par le desir & l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette Princesse. Elle se proposa, non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa Nation, & qui ne s'établissent que trop dans la nôtre, mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, & de donner de bons exemples. Un air de sagesse & de vérité répandu dans toutes les actions de sa vie, marquoit la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondoit de la sincerité & de la bonté de son cœur; & sa persévérance dans la piété faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité & sur la grace de Jesus-Christ, & non pas sur les jugemens & sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les Chrétiens que Jesus-Christ a commandé dans son Evangile de faire des fruits de pénitence & de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, & de s'exciter à glorifier le Pere céleste qui leur donne la force & la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde sur-tout les Rois de la terre: ils sont plus élevés, & leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité,

Ut vi-deant opera vestra bona, & glorifi-cent Patrem &c. Matth. 5.

& leurs exemples ſont plus efficaces; ils tirent leur grandeur de Dieu, & ils doivent ſervir à ſa gloire.

Telle fut la Reine dans tout le cours de ſa vie. Dieu l'avoit élevée ſur le trône, afin qu'elle honorât ſa religion; unie au plus grand Roi du monde, afin que ſa vertu fût plus regardée; établie dans un Royaume où la communication plus libre de Rois avec leurs ſujets, fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle ſuivit ſa vocation, & jamais vie ne fut plus pure, plus réguliere, plus uniforme, plus approuvée. Eſt-il échappé quelque indiſcrétion à ſa jeuneſſe? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été ſous la garde de la plus ſcrupuleuſe vertu? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertît aux dépens de la charité Chrétienne? A quelle eſpece de ſes devoirs publics, ou particuliers, de religion ou domeſtiques, a-t-elle manqué? Quelle liberté s'eſt-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une cenſure, mais ſouffrir une mauvaiſe interprétation?

La crainte de Dieu régloit toutes ſes actions; & la médiſance n'eut jamais ni le ſujet, ni le courage d'en parler: *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* Louanges que l'Ecriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a ſi peu de réputations innocentes & irréprochables, & à la Cour où la malice ne pardonne rien à la foibleſſe, & où l'innocence même ſe ſauve difficilement des ſoupçons & des mauvais bruits.

Judith. c. 8.

La Providence se servit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres le prétexte de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par la profession publique de dévotion, & par les marques visibles de la miséricorde de Dieu sur elle ? Combien de fausses vertus a-t-elle redressées par les regles qu'elle prescrit à la sienne ? Combien de désordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ses corrections, que par la persuasion de son exemple?

Il est vrai que tout le poids de l'autorité, & toute la grandeur de l'Etat est en la personne des Rois ; mais on peut dire que la discipline des mœurs, & le succès de la piété dans la Cour est en la personne des Reines. C'est autour d'elles que se range & que se réunit ordinairement tout esprit du siecle ; le desir de plaire, l'envie de parvenir, le plaisir de voir & d'être vue. C'est là que se forgent ces traits de feu, selon les termes de l'Apôtre, dont l'ennemi se sert pour allumer les passions dans ces ames vaines qui sont les idoles du monde, & dont le monde lui-même est l'idole. C'est là que s'apprennent tous les usages du luxe, de la vanité, de l'ambition & de la délicatesse ; que se forment ces passions qui font mouvoir toutes les autres ; & que, par un commerce fatal au salut des ames, les uns se font un art de séduire, & les autres une gloire d'être séduits. Comme le vice est contagieux, il se répand de là dans les régions inférieures des Royaumes : on se fait des modeles de ces déréglemens de mœurs ; & par une suite funeste, mais naturelle, les

Tela nequissimi ignea. Eph. 6.

péchés même des grands deviennent les modes des peuples ; & la corruption de la Cour s'établit enfin comme politeſſe dans les Provinces.

Juſqu'où vont ces excès, quand une Princeſſe mondaine les entretient, ou les autoriſe ? Qui ne ſçait que l'eſprit du ſiecle eſt un poiſon, qui s'enflamme & ſe dilate par de tels exemples ! Et quelle eſpérance de ſalut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le regne des mauvais deſirs, le ſéjour des tentations, & le pays de l'idolâtrie ?

La Reine, Meſſieurs, ſanctifia ſa Cour en ſe ſanctifiant elle-même. Pour être appellée auprès d'elle, il ne ſuffiſoit pas de la ſuivre, il falloit auſſi l'imiter dans ſes pratiques de piété. La ſageſſe & l'ordre y régnoient par-tout : la pudeur y étoit plus eſtimée que la beauté, & la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les ſacrés Myſteres, aſſiſter au Saint Sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les Prieres de l'Egliſe, c'étoient les occupations de chaque journée. La viſite extraordinaire d'un Hôpital, dans des néceſſités preſſantes, un voyage de dévotion pour honorer la Fête d'un Saint, une retraite dans un Monaſtere pour y faire une revue de ſa conſcience, c'étoient les affaires que ſa religion & ſa charité lui faiſoient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avoient l'honneur de l'approcher, étoient touchés de ces bons exemples ; & le peuple qui la voyoit dans ſes dévotions, & dans quelles dévotions ne la vit-on pas ?

l'admiroit, la béniſſoit & l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, Meſſieurs, que cette Reine, quoique toute occupée de ſon ſalut, n'ait point eu de part aux événemens & aux affaires du ſiecle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit deſtinée. Je ne parle pas de ces ſoins & de ces craintes cruelles, qui firent ſi ſouvent porter à ſon cœur le poids de tant de difficiles entrepriſes. Je ne parle pas de cette régence, qui, dans ſon peu de durée, ne laiſſa pas de faire voir les lumieres qu'elle recevoit de Dieu, & la confiance que le Roi ſon Epoux avoit en elle. Je parle de cette piété, qui fut la ſource de proſpérités conſtantes, & ſouvent même ineſpérées de ce Royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du Roi; ce Prince veut bien partager ſa gloire avec la Reine, & joindre ce que le Ciel a fait pour lui, à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditoit en ſecret ſes grands & impénétrables deſſeins, la Reine invoquoit cette ſageſſe éternelle, qui préſide au conſeil des Rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la Reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraiſon de cette Princeſſe pénétroit les nues, pour lui préparer les ſaiſons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ſes mains innocentes vers le Ciel; & nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de ſa priere, que de la chaleur du combat. S'il s'expoſoit lui-même aux périls; Anges de Dieu députés à la garde du Roi & à la ſienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, & de lui conſerver une Tête ſi chere & ſi précieuſe?

C'eſt ainſi que s'accompliſſoient les deſſeins de Dieu & ſur le Roi & ſur la Reine, & que ſe vérifioient ſes oracles de l'Ecriture : *Que la femme vertueuſe eſt la récompenſe de l'homme de bien, qu'elle attire grace ſur grace ſur ſa famille, & qu'elle eſt la couronne de ſon Epoux.* Les ordres du Seigneur, dont cette Reine étoit chargée, furent les fondemens de ſa grandeur, & les commandemens du Seigneur qu'elle avoit gravés dans ſon cœur, furent les regles de ſa piété. C'eſt ce qui me reſte à vous faire voir.

Eccl. c. 26.

Prov. c. 22.

II. PART.

Rationabile obſequium veſtrum. Rom. 12.

Quoique la piété ait ſes regles & ſes principes, & que, ſelon l'Apôtre, le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raiſonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions ſages & bien conduites. Les uns, ſous les dehors de la vertu, cachent les deſirs & les affections du ſiecle, donnent les œuvres à la Religion, & gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant, ſelon leur eſprit, dans une exceſſive ſévérité ou dans une molle indulgence, ſe font une dévotion d'humeur & de naturel ; & ſe rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent ſervir Dieu comme il leur plaît, & non pas comme il leur ordonne. Pluſieurs quittent leurs devoirs eſſentiels pour des nouveautés ſuperſtitieuſes, & mettent à la place des Commandemens de Dieu, les méthodes & les traditions des hommes.

La Reine s'eſt ſauvée de ces défauts, Meſſieurs ; & nous avons vu dans ſa conduite une dévotion ſolide & ſelon les regles, cherchant les connoiſſances néceſſaires, & fuyant

une vaine & dangereuſe curioſité, donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple ; donnant à ſa propre ſanctification ce qu'elle devoit à ſa conſcience ; ſe mettant au-deſſus de la coutume quand elle étoit contraire à la Loi : ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour ſon ſalut, attachée à tous ſes devoirs, comme ſi elle n'en eût eu qu'un ſeul à remplir ; humble ſans baſſeſſe, ſimple ſans ſuperſtition, exacte ſans ſcrupule, ſublime ſans préſomption ; animée enfin de l'Eſprit de Dieu, établie ſur ſes vérités, & réglée par ſes préceptes.

Comme tous ſes préceptes ſe réduiſent à aimer Dieu & le Prochain ; que c'eſt à ces deux points que ſe rapportent toute la Loi & toute la diſcipline des Prophetes ; & que toutes les bonnes œuvres, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, ſont l'ouvrage de la ſeule charité, parce que c'eſt d'elle que naiſſent les penſées pures, les bons deſirs, & les actions ſaintes, & que toutes les vertus chrétiennes ſont ou les fruits ou les offices de celle-là : Voyons, Meſſieurs, quel fut ſur ce principe l'eſprit & la piété de la Reine. *Aug. in Pſ. 29.*

Une parfaite docilité d'eſprit & de cœur, un deſir ſincere de ſa perfection & de ſon ſalut, une intention générale d'obéir & de plaire à Dieu ; c'étoit là le fond de ſon ame. On exhorte les autres à faire le bien, il ſuffiſoit de le propoſer à cette Princeſſe. Vous nous attirez par vos promeſſes ; vous nous faites craindre vos Jugemens, mon Dieu, c'étoit aſſez de lui faire connoître vos volontés ; & ce que nous faiſons par obligation & avec peine,

elle le faiſoit par ſon inclination & par votre amour.

Nous l'avons vue ſur un ſimple avertiſſement, pratiquer à la rigueur toute l'auſtérité des jeûnes & des abſtinences, & ſe priver de certains adouciſſemens, que les privileges & les coutumes de ſon pays lui avoient fait regarder comme permis, & que la flatterie lui avoit même conſeillé comme néceſſaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour ſon ſalut, comme autant de loix qu'on lui impoſoit; perſuadée que tout Chrétien doit obéir à la vérité, & chercher toujours avec Jeſus-Chriſt, ce qui eſt plus agréable à ſon Pere. *Joan. 8. Quæ placita ſunt illi, facio ſemper.*

De là venoit cette délicateſſe de conſcience, qui lui faiſoit peſer toutes ſes actions au poids du ſanctuaire : de là ces fréquentes & ſoigneuſes recherches, juſques dans les replis les plus ſecrets de ſon ame, pour y découvrir les moindres deſirs que l'eſprit du ſiecle & l'amour-propre y pouvoient cacher : de là ces ſaintes joies, ou ces triſteſſes ſalutaires qu'on a ſi ſouvent remarquées ſur ſon viſage à la fin de ſes oraiſons & de ſes retraites; ſelon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu : de là ces confeſſions réitérées qui marquoient que dans ſon cœur contrit & humilié, elle ſentoit le poids des fautes, même les plus pardonnables & les plus légeres : de là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de ſon état, & d'étendre ſa charité au-delà même de ſes devoirs.

Ames tiedes, qui ménagez votre timide &

avare piété, & qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut; ames lâches, à qui le péché pese moins que la pénitence, venez ici vous confondre : ou plutôt ames pures qui portez le joug du Seigneur, & qui marchez dans les sentiers de ses commandemens & de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une Reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goût des plaisirs du siecle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre, passoit devant ses yeux, sans s'y arrêter; & dans ses divertissemens même il y avoit non-seulement de la dignité, mais encore du Christianisme. Au milieu des jeux & des assemblées où l'ame se dissipe & s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même; & tant d'objets de vanité qui se répandent autour des Trônes, étoient des sujets de réflexions pour sa piété, & non pas des sources de distractions pour ses prieres.

Avec quel empressemant alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son Oratoire, & présenter à Jesus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer & pour le bénir? C'est là qu'elle portoit sa reconnoissance & sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandoit ses larmes & sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans que le Ciel lui donna pour accomplir ses desirs, & lui ôta pour éprouver sa résignation, soit dans l'absence du Roi, lorsque l'ardeur de son courage & les besoins de l'Etat l'engageoient à ces expéditions militaires, où il achetoit par ses pro-

pres périls sa réputation & sa gloire; soit dans ces inquiétudes & dans ces peines secretes, que la Providence de Dieu, pour le salut de ses Elus, mêle souvent aux grandes fortunes.

Mais ne fondons pas ce qui se passoit entre Dieu & elle. Les gémissemens de la Colombe doivent être laissés à la solitude & au silence à qui elle les a confiés. Il y a des Croix dont le sort est de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jesus-Christ; il suffit de dire à la gloire de cette Princesse, que tout servit à son salut, & que le Pere des miséricordes & le Dieu de toute consolation qu'elle aima toujours également, la soutint & dans les douceurs & dans les amertumes de la vie.

Aussi rien ne la toucha jamais si sensiblement que l'intérêt de sa religion. Quelle Mission y a-t-il eu, qu'elle n'ait ou assistée de son crédit, ou entretenue par ses bienfaits? Quelles conversions a-t-elle appriſes, dont elle n'ait eu la même joie que les Anges ont dans le Ciel, selon la parole de l'Evangile? Dès qu'on ouit gronder l'orage qui vient de fondre sur l'Empire & sur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ses devoirs ordinaires, une heure d'oraison par jour? Ne dit-elle pas plusieurs fois: *Qu'étant chrétienne sur toutes choses, elle craignoit encore plus pour sa Religion que pour sa Maison*? Et peut-être que ce coup du Ciel qui vient de dissiper ce gros nuage, & d'arracher la couronne des Empereurs des mains presque des Infideles, est un effet des interceſſions de cette Princesse.

Luc 16.

Ce zele qu'elle avoit pour la Foi de Jesus-Christ, lui faisoit admirer tout ce que le

Roi fait pour elle. C'étoit là comme le centre de cette vive & constante tendresse qu'elle nourrissoit pour lui dans son cœur. Qu'il étoit grand, & qu'il lui paroissoit aimable, quand par la sévérité de ses loix, il arrêtoit la licence & l'impiété ; quand, à l'exemple de ces Princes religieux dont le Saint-Esprit a fait l'éloge dans l'Ecriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les Temples que l'hérésie avoit élevés sur les débris de nos Autels, quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ses Autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis ! Quel éoit le cœur de la Reine en ces occasions, où l'intérêt de l'Eglise étoit joint à celui de l'Etat, & où l'amour de Dieu & l'amour du Roi n'étoient presque qu'une même chose?

Que ne puis-je vous la représenter dans les pratiques du Christianisme ? Quel spectacle plus édifiant que de la voir dans les Eglises & très-souvent dans sa Paroisse, plus remarquable encore par sa vertu, que par sa suite, se mêlant aux plus simples brebis pour entendre la voix du Pasteur, & ne se distinguant de la foule que par son humilité, son recueillement & son application à la priere.

Suspendez pour un temps votre douleur, fideles & désolés Domestiques de cette Princesse, & rendez ici témoignage de la vérité. Dès qu'elle entroit dans la Maison de Dieu n'oublioit-elle pas qu'elle étoit Reine ? L'avez-vous vue distraire sa foi par un regard curieux, ou par une parole indiscrete ? Dans

les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais apperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ſes Oraiſons? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtiſans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la ſienne, inſpirer des ſentimens de religion aux ames les plus déréglées, & les retenir dans le ſilence & dans le devoir, moins par le reſpect de ſa dignité, que par l'exemple de ſa modeſtie!

Les événemens d'une Régence tumultueuſe, la valeur d'un Héros, une ſuite de guerres & de victoires, des vertus brillantes & preſque mondaines, frappoient peut-être davantage vos eſprits; mais je ne viens pas vous ſurprendre par des actions extraordinaires, je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paroiſſoient, ne laiſſent pas d'être héroïques.

Avec quelle ſoumiſſion écoutoit-elle la parole de Dieu? On liſoit dans ſon cœur l'impreſſion qu'elle y faiſoit, & le fruit qu'elle y devoit faire: pourvu que Jeſus-Chriſt fût annoncé & que ſon ame fût nourrie, elle demeuroit ſatisfaite. Dans nos Sermons, mes Freres, elle cherchoit ſes défauts, elle nous pardonnoit les nôtres; & pour toucher nos Auditeurs, avouons-le, ſa préſence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel reſpect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jeſus-Chriſt, pour ſes Saints, pour ſes Autels, pour le Chef viſi-

ble de ſon Egliſe, pour ſes Prêtres, Prêtres que les gens du monde n'eſtiment ordinairement que par leur qualité ou par les revenus de leurs bénéfices, & que les grands regardent quelquefois comme les moins importans & les moins utiles de leurs domeſtiques, aviliſſant ainſi le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, & paſſant inſenſiblement du peu d'eſtime pour le Miniſtre, au peu de reſpect pour le miniſtere.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le Corps & le Sang du Fils de Dieu : voilà la ſource de ſon reſpect. Comme c'eſt de cette nourriture céleſte que l'ame chrétienne tire ſa force, ſa conſolation & ſa charité, la Reine ſe diſpoſoit à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât ſouvent des Autels, c'étoit religion & non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté, que ſi elle eût communié tous les jours, avec autant de préparation, que ſi elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainſi dire, des ſacrés Myſteres, ne faiſoit que la rendre plus reſpectueuſe & plus circonſpecte ; & l'uſage fréquent qu'elle en faiſoit, toujours humble & toujours tremblante, ne diminuoit pas ſa ferveur, & redoubloit ſa reconnoiſſance. Elle s'éprouvoit, elle ſe corrigeoit, elle veilloit ſur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuſe Femme, dont parle l'Ecriture: *Elle viſitoit tous les endroits de ſa maiſon, & ne mangeoit pas ſon pain dans l'oiſiveté ;* travaillant tantôt à humilier ſa grandeur par des abaiſſemens volontaires, tantôt à ſoumettre ſa volonté à des complai-

Conſidevavit ſemitas domus ſuæ, &

panem otiosa non comedit. Prov. 31.

sances difficiles, souvent à réprimer par sa patience les vivacités naturelles, & toujours à secourir le prochain dans ses nécessités & dans ses peines.

C'est ici, Messieurs, que s'ouvre une matiere nouvelle à mon discours, & que j'ai besoin que l'Esprit de Dieu dans le peu de temps qui me reste, éleve mon esprit & ma voix, pour louer les miséricordes qu'il a faites, & celles qu'il a inspirées à cette Princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches & des puissans du siecle à l'égard des pauvres, l'orgueil de la condition, de la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peine à descendre à des ministeres qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables; & comme ils sont à couvert de la plupart des miseres humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Ecriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, & d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté & de ses peines.

C'étoit là, Messieurs, le caractere de la Reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des Grands & l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des Princes, ne rebuterent jamais le malheureux ni l'indigent lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jesus-Christ souffrant, fut l'objet de sa compassion & de son estime; & sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avoit données à son pouvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, com-

bien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes, inquiéte de vos besoins & de vos chagrins, & plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misere. Monasteres qui n'avez que la Croix de J. C. pour possession & pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, & que rien ne manque à ceux qui le craignent? Combien de troupes de malades assista-t-elle? Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des Communautés de Vierges chrétiennes? Combien de Communautés même fit-elle subsister par ses pensions & par ses bienfaits? Qui pourroit raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, & découvrir tout ce que son humilité nous en a caché?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jetté sur ces actions? Voyons-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques. Dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine; où les gémissemens & les plaintes de ceux qui souffrent, rempliſſent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur quis'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût & la défaillance; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire; & où l'image de la misere & de la mort entre presque par tous les sens; c'est là que s'élevant au-dessus des craintes & des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pour-

voit aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remedes & des adoucissemens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit, & des secours pour la conscience.

Compagnes fideles de sa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous la suiviez, quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne ; plus grande dans ce dépouillement de sa grandeur, & plus glorieuse, lorsqu'entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourans, elle participoit à l'humilité & à la patience de Jesus-Christ, que lorsqu'entre deux haies de troupes victorieuses, dans un char brillant & pompeux, elle prenoit part à la gloire & aux triomphes de son époux.

Obstupescite, opulentiæ, & conturbamini. Isa. 32.

Admirez, femmes riches, & tremblez, dit le Prophete, vous qui par des dépenses folles & excessives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppression des pauvres, de quoi fournir à vos vanités & à votre luxe ! Vous qui frémissez à la vue d'un Hôpital, qui faites servir votre délicatesse de pretextes à votre dureté, & qui bien loin de soulager les maux de tant de personnes affligées, affectez de les ignorer !

Mais ce qui couronne la vie de cette Princesse, c'est qu'elle fut toujours égale : mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prieres, même usage des Sacremens, mêmes principes, mêmes regles. La grace l'excitant, la grace la soutenant, elle demeuroit en Jesus-Christ, & Jesus-Christ demeuroit en elle. Comme sa foi ne fut pas feinte, sa persévérance ne lui fut point ennuyeuse ; & la ferveur se renouvella par tout ce qui devoit, ce

ſemble, la ralentir. Occupations, divertiſſemens, devoirs publics, néceſſité & ſervitudes de la Royauté, rien ne put lui faire perdre la ſuite de ſes Oraiſons. Elle ſçavoit racheter le temps, ſelon le conſeil de l'Apôtre, & reprendre ſur ſon ſommeil les heures qu'on avoit dérobées à ſa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, ſinon dans les Cloîtres, au pied des Autels? Et qui de nous ne l'a pas vue ſe délaſſer dans ces exercices de piété, & ménager ſi bien ſon temps, que ſans retarder les deſſeins du Roi, & ſans rien omettre de ſes dévotions, elle avoit toute la complaiſance qu'une femme doit à ſon époux, & toute la fidelité qu'une Chrétienne doit à Dieu. *Epheſ. 5. Coloſſ. 4.*

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi perſévérante de la Reine. Vous l'avez dit, mon Dieu: *Qui perſévérera juſqu'à la fin, celui-là ſera ſauvé*; & vous l'avez fait, en donnant votre couronne & votre ſalut à cette Princeſſe prédeſtinée. Vous l'avez priſe au milieu de ſes ſatisfactions, de ſon bonheur & de ſa joie; & vous avez pourtant trouvé ſon cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu; nous adorons vos Jugemens, & nous reconnoiſſons vos miſéricordes. La confiance qu'elle avoit en vous ne devoit être affoiblie par aucune crainte, & l'innocence de ſa vie valoit bien la pénitence des mourans. *Matth. 10.*

La Reine avoit paſſé ſes jours avec la même attention à ſon ſalut qu'on a d'ordinaire à ſa derniere heure. Hoſtie vivante de Jeſus-Chriſt, elle avoit dreſſé de ſes propres mains

le bucher où elle devoit consommer son Sacrifice ; & il étoit juste de lui épargner les horreurs de la mort en récompense de sa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons si souvent votre sainte Loi, faites-nous sentir que nous mourons long-temps avant que de mourir. Qu'un Prophete nous vienne dire de votre part : *Mettez ordre à votre maison, car votre heure derniere approche.* Menez-nous pas à pas à la mort ; & pour expier nos péchés, faites durer notre sacrifice. Que notre ame ait le temps de se purifier par la tribulation & par la patience d'une maladie ; & que l'image de la mort, & la crainte de vos Jugemens, venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Isaï. 38.

Que lui restoit-il, Messieurs, à demander au Ciel, ou à desirer sur la terre ? Elle voyoit le Roi au comble des prospérités humaines, aimé des uns, craint des autres, estimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, & ne voulant que ce qu'il doit, au-dessus de tout par sa gloire, & par modération au-dessus de sa gloire même.

Elle voyoit en vous, Monseigneur, tous ses vœux accomplis. Ce caractere de grandeur & de bonté, de modération & de courage, de justice & de religion ; ce respect que le Roi vous inspira toujours pour elle, cette soumission qu'elle vous inspira toujours pour le Roi ; ces vertus de tous les deux unis ensemble qui vous font regarder comme l'image de l'un & de l'autre ; cette union si pure & si tendre avec cette auguste Princesse que le

Ciel

Ciel semble nous avoir donnée pour recueillir le double esprit de la Reine, & pour nous représenter sa grandeur & sa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues, & qu'il va répandre encore sur votre auguste mariage, furent des sources de joie & de consolation pour elle. Que son cœur fut touché lorsqu'elle vous vit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les regles du commandement sans avoir presque besoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du Roi & à les donner à ses armées, capable de faire exécuter ses grands desseins, & de suivre ses grands exemples, fait pour obéir à lui seul, & pour commander au reste du monde. Dieu voulut que ce fut là sa derniere joie ; heureuse d'avoir vu jusqu'où peut aller votre gloire sans être exposée à ces craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvoit-elle espérer après sa mort ? La surprise & l'effroi, puis les regrets & la douleur des peuples ; les monumens dressés à sa gloire, les prieres & les sacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à sa vertu par la voix publique, ses bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fideles ; tout releve, tout bénit sa mémoire. Vous-même, grand Roi, unique objet de son respect & de sa tendresse, auguste témoin de sa vertueuse & sage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée, vous l'avez dit : *je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui*

de l'avoir perdue ; & si parmi les joies du Ciel, il reste encore aux saintes ames quelque sentiment pour les consolations de ce monde, elle est touchée de celle-ci, & il me semble que je vois ce cœur, tout insensible qu'il est, se réveiller & s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, & ceux qu'on rend à sa mémoire sont d'inutiles & foibles secours ; ce qui seul peut nous consoler dans la mort soudaine de cette Princesse, c'est l'assurance de son salut. C'est aussi ce qui doit nous instruire, Messieurs, & nous faire prévoir nos dangers. Après un reste de malheureux jours : *Une nuit vient*, dit le Fils de Dieu, *où personne ne peut travailler. Venit nox quando nemo potest operari.* Un aveuglement volontaire qu'on s'est fait durant le cours de plusieurs années par la négligence de ses devoirs, forme enfin des ténebres impénétrables. On est surpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas assez les progrès. On ne voit ni l'importance du passé, ni les conséquences de l'avenir. On a commis le péché sans crainte, on reçoit les Sacremens sans réflexion. On se flatte, ou l'on est flatté de vaines espérances de guérison, & l'on est mort avant qu'on ait apperçu qu'on pouvoit mourir. Quand il luiroit quelque rayon de connoissance, les puissances de l'ame se trouvent ou liées par la douleur, ou usées par l'habitude. On se repaît des vains projets d'une conversion imaginaire, ou d'une confiance présomptueuse en la miséricorde divine ; & dans ces mal-

Joan. c. 9.

heureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus, ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la juſtice de Dieu, avec le déſeſpoir de ne pouvoir y ſatisfaire.

Faſſe le Ciel, Meſſieurs, que nous prévenions ces dangers; & que ſi nous n'avons pas, comme la Reine, le mérite d'une vie pure & innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du Sang de Jeſus-Chriſt, la gloire qu'elle poſſede, & que je vous ſouhaite.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

Usque in senectutem permansit ei virtus, ut ascenderet in excelsum terræ locum; & semen ipsius obtinuit hereditatem, ut viderent omnes filii Israël, quia bonum est obsequi sancto Deo.

Sa vertu s'est soutenue jusqu'à la vieillesse; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre: sa postérité a recueilli son héritage: afin que les enfans d'Israël connoissent qu'il est bon d'obéir au Dieu saint. Au Livre de l'Ecclésiastique, chap. 46.

A QUEL dessein, Messieurs, êtes-vous assemblés ici, & quelle idée avez-vous de mon ministere? viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs & des dignités de la terre, & venez-vous interrompre ici l'attention que vous devez aux saints Mysteres, pour nourrir votre

esprit du récit spécieux d'une félicité mondaine ? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des instructions salutaires, j'irrite votre ambition par de vaines représentations des prospérités de la vie ? Oserois-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces Autels, demeure sacrée de Jesus-Christ anéanti, louer les vanités du siecle ; & dans un jour de tristesse & de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuse des faveurs & des joies du monde ?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-Haut & Puissant Seigneur Messire Michel le Tellier, Ministre d'Etat, Chevalier, Chancelier de France, j'envisage, non pas sa fortune, mais sa vertu ; les services qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies ; les dons qu'il a reçus du Ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus sur la terre ; en un mot, les exemples que votre raison vous doit faire suivre, & non pas les grandeurs que votre orgueil pourroit vous faire desirer.

Ce n'est pas, Messieurs, que je veuille blâmer ici ces Ministeres honorables où la providence de Dieu l'avoit élevé, qui sont les fruits de la réputation & du mérite. Je sçai que son crédit n'a fait qu'autoriser sa probité ; que ses grands emplois ont servi de moyen & de matiere à ses bonnes œuvres ; & que nous devons à ses dignités ce caractere singulier d'une vie simple dans sa sagesse, modeste dans son élévation, tranquille dans l'embarras & le tumulte des affaires, uniforme dans ses conditions différentes, toujours louable, toujours

utile, & toujours, quelque honneur qui l'accompagnât, plus heureuse pour le Public que pour lui-même.

Il est vrai que le Ciel a rempli ses desirs, & qu'il a eu, pour ainsi dire, la destinée des Patriarches : cette plénitude de jours, qui consomme la prudence de l'homme juste : cette suite de bons succès, que le temps & la fortune qui changent tout, n'ont osé troubler : ces richesses innocentes qui ont entretenu son honnête & frugale opulence : cet esprit, qui malgré le poids des années & des affaires, a conservé sa force & sa vigueur dans les ruines même du corps : cette gloire qu'il a maintenue & qu'il a vu renaître en ses enfans de génération en génération : cette mort dans la paix & dans l'espérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de son travail & le terme de son pélerinage.

Ce sont là les récompenses visibles de la vertu, mais ce n'est pas la vertu même. Ce sont les bénédictions de l'ancienne Loi ; non pas les graces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu persévérante & continuée, suivant les paroles de mon texte ; & je viens vous montrer par quels emplois le Ciel avoit préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels secours il l'a soutenu dans les dignités éminentes ; & recueillir en sa personne la fidélité d'un Sujet, la sagesse d'un Ministre d'Etat, la justice d'un Chancelier. Fasse l'Esprit divin que la Religion regne dans mon discours, & que les enfans de ce siecle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfans de lumiere !

Dans le Royaume spirituel de Jesus-Christ, il y a des vocations différentes : les uns dans la retraite & dans le silence operent en secret leur propre salut ; les autres dans l'action & dans des offices publics de Religion travaillent au salut de leurs freres, conduisent la Maison de Dieu, & sont les Ministres de Jesus-Christ pour l'utilité de son Eglise. Ainsi dans les Royaumes temporels, la Providence divine, qui par d'invisibles ressorts conduit les hommes à ses fins, resserre le cœur des uns, & les retient dans les bornes étroites d'une administration domestique ; éleve l'esprit des autres pour en faire les Juges ou les Conducteurs de son peuple, & pour aider de leurs conseils les Souverains qui les gouvernent. Le Seigneur en fait des serviteurs fideles, les guide lui-même dans les sentiers de la justice, & leur révele peu à peu les secrets de sa sagesse.

C'est ainsi qu'il forma cet habile & fidele Ministre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévient en lui les soins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions fortifierent bientôt sa raison. On vit dans une grande jeunesse ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité & de la retenue. Son esprit parut & par ce que sa vivacité en produisoit, & par ce qu'en cachoit son jugement & sa modestie.

Un air doux & insinuant lui attiroit l'estime & la confiance ; & je ne sçai quoi d'honnête & d'heureux répandu dans ses actions, & sur son visage, laissoit voir dans le caractere de sa vertu le présage de sa fortune.

La premiere passion qu'il eut, fut celle de

ſe rendre utile ; & comme il étoit né dans le ſein même de la Magiſtrature, & qu'il avoit devant ſes yeux l'image de l'équité & de la réputation de ſes peres, il eut deſſein d'entrer dans une de ces Compagnies célebres où regnent l'honneur & l'intégrité, & où s'exercent
2. Par. non pas les jugemens des hommes, mais ceux
29. 6. de Dieu, ſelon le langage des Ecritures. Il s'inſtruiſit de ſes devoirs, il conſulta les Oracles de la Juriſprudence ; & dans ces tribulations domeſtiques qu'attirent d'ordinaire ſur les enfans, un pere mort, une mere veuve, contraint de défendre les droits de ſa ſucceſſion contre des prétentions illégitimes, il ſe fit de l'ennuyeuſe pourſuite de ſon affaire, une étude louable de ſa vocation. Il apprit par ſes propres peines à compâtir à celles des autres. Il diſcerna les raiſons de la bonne cauſe d'avec les préventions & les artifices de la mauvaiſe. Il vit ce que preſcrivent les Loix, ce que la chair & le ſang inſpirent ; & tirant de la conduite de ſes Juges des enſeignemens pour la ſienne, il apprit, en ſoutenant ſon propre droit, à conſerver celui des autres ; & la juſtice qu'il demandoit, lui fit connoître la juſtice qu'il devoit rendre.

Avec cette diſpoſition il entra dans le Grand Conſeil. La connoiſſance des affaires, l'application à ſes devoirs, l'éloignement de tout intérêt le firent connoître au public, & produi-
Eccl. ſirent cette premiere fleur de réputation qui ré-
7. 2. pand ſon odeur plus agréable que les parfums, ſur tout le reſte d'une belle vie. Les plaiſirs ne troublerent pas la diſcipline de ſes mœurs, ni l'ordre de ſes exercices. Il joignit à la beau-

té de l'esprit & au zele de la justice, l'assiduité du travail, & mépriſa ces ames oiſives qui n'apportent d'autre préparation à leurs Charges, que celle de les avoir deſirées; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer; qui s'y jettent ſans diſcernement & s'y maintiennent ſans mérite; & qui n'achetent ces titres vains d'occupation & de dignité, que pour ſatisfaire leur orgueil, & pour honorer leur pareſſe.

Les ſollicitations de ſes amis, & les conjonctures du temps le pouſſerent bientôt dans un autre emploi, qui le faiſant l'homme du Roi dans une grande Juriſdiction, donna plus d'étendue à ſa vertu, & plus de matiere à ſa gloire. C'eſt là que chargé de la protection des Loix & des Polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands & petits intérêts qui diviſent les Citoyens, il réprimoit la licence des uns, relevoit la foibleſſe des autres, & de ſon équitable Tribunal, à l'épreuve des importunités, au-deſſus des paſſions qui l'environnent, il pourſuivoit le crime, armé du glaive de la Juſtice, & couvroit l'innocence du bouclier des Loix & de l'autorité Royale.

La douceur naturelle de ſon eſprit ne faiſoit qu'augmenter le reſpect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'eſpéroit pas, en l'abordant, du ſecours ou de la pitié? La bonne cauſe perdit-elle jamais devant lui la confiance & la liberté qui lui eſt due? à qui refuſa-t-il jamais le temps & la patience de l'écouter? Le vit-on rebuter un pauvre, & mépriſer ſa propre chair, comme parle le Pro-

Carnem tuam ne deſpexeris. Iſaïe 58. 7.

phete ? Qu'il étoit éloigné de ceux qui joignant à la ſévité de leur profeſſion la rudeſſe de leur humeur, affligent les pauvres de Jeſus-Chriſt, & déſeſperent, par leur dureté, des miſérables qui ne gémiſſent déjà que trop ſous le poids de leur mauvaiſe fortune, qui craignent plus leurs Juges que leurs Parties, & qui regardent le mepris qu'on a pour eux, comme un avant-coureur de l'injuſtice qu'on leur va faire !

Mais Dieu le deſtinoit à de plus nobles fonctions, & vouloit approcher des Rois une tête auſſi capable de les ſervir. Il s'éleve & ſe fait admirer dans le Conſeil. Que croiriez-vous, Meſſieurs, de ces changemens, & de ces accroiſſemens de gloire, ſi ſa modération ne vous étoit auſſi connue que ſa fortune ? Ne vous figurez pas de ces élévations ſoudaines que produit quelquefois dans les Etats l'heureuſe ambition des Sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne penſez-vous à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas ; qui ſe diſpenſent de l'ordre du temps & de la raiſon ; pour monter précipitamment aux premiers Tribunaux du Royaume ; comme ſi l'honneur pouvoit s'acquérir ſans travail, & la ſageſſe ſans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la ſimple ſimplicité de nos peres : Chacun meſuroit ſes emplois à ſes propres forces. L'ambition n'étoit ni préſomptueuſe, ni inquiete. On ſe faiſoit une eſpece de religion d'apprendre ſes premiers devoirs, avant que de paſſer à d'autres. Il y

avoit une proportion, & comme un point de maturité, que chacun cherchoit en lui-même, avant que d'entrer aux adminiſtrations publiques. Les progrès qu'on faiſoit dans les dignités, étoient des marques & des récompenſes du mérite; & les ſervices qu'on avoit rendus dans les unes, étoient des gages aſſurés des ſervices qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainſi s'avançoit Monſieur le Tellier, rempli de ſes obligations préſentes, fidele à chacune de ſes conditions, comme s'il n'en eût jamais dû ſortir, & ſe préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorſque le feu de la rebellion s'alluma dans la Capitale d'une Province voiſine, & qu'un illuſtre Chancelier avec la juſtice armée alloit, ou l'arrêter par l'autorité des loix, ou la punir par la puiſſance des armes, il fut choiſi pour l'aſſiſter de ſes conſeils, & pour chercher avec lui ces difficiles tempéramens de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui appaiſe, de ſévérité qui châtie. Quel ſoin ne prit-il pas de déſarmer cette multitude irritée, de diſſiper leurs fauſſes craintes, & d'imprimer dans ces eſprits que ſa parole avoit calmés, le reſpect & l'obéiſſance? Il apprenoit alors à prononcer des Arrêts, à ſceller des graces, à ramener dans de plus importantes occaſions, les peuples à l'autorité Royale.

Rouen. M. Séguier.

Que dirai-je de cette Intendance, qui fut comme un coup d'eſſai de ſon Miniſtere, ſinon qu'il fit craindre & qu'il fit aimer la France dans l'Italie? qu'il aida par ſon induſtrie, à réunir les Princes de l'auguſte Maiſon de Savoye; qu'il parut bon négociateur & bon

courtisan ; & qu'il remporta autant d'estime & d'affection publique de ces Pays étrangers, qu'il y avoit laissé d'exemples d'une sage & vertueuse conduite ?

Mais je passe à des actions plus éclatantes, & je commence à sentir le poids de mon sujet. Ce fut en ce temps, que, pour le malheur du Royaume, mourut ce Cardinal fameux par la force de son génie, par le succès de ses entreprises, par la beauté de son esprit, à qui la France devoit sa grandeur, son repos & sa politesse. Quelle chûte, Messieurs, & combien de fortunes chancelantes, ou renversées en une seule ! Que sont les hommes, lorsqu'au milieu de leurs espérances & de leurs établissemens, Dieu, dont les Jugemens sont impénétrables, brise le bras de chair qui les appuyoit ?

Les uns se perdent sans ressource : les autres étonnés & incertains de leur état, ne pouvant ni soutenir leur dignité, ni supporter leur disgrace, ni se maintenir à la Cour, ni se résoudre à la retraite, traînent avec ennui les foibles restes d'un crédit qui se soutient encore un peu par lui-même, & qui tombe bientôt après sous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés cessent, la confiance s'éloigne, les services même sont comptés pour des récompenses. Quand on seroit utile, on cesse d'être agréable : de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux sujets. Telles sont les vicissitudes du monde. Vous seul, Seigneur, êtes toujours le même ; & vos années ne finissent point ; bienheureux ceux qui se confient en

vous, leurs espérances ne seront point confondues !

Tu autem idem ipse es, & anni tui non deficient. Ps. 110. 28.

Ce fut dans ces révolutions que M. le Tellier, contre les apparences & contre ses propres projets, fut rappellé de ses emplois, pour entrer dans la Charge de Secrétaire d'Etat, & dans le Ministere de la guerre, en un temps où la discorde regnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentissoit de tous côtés, & où nos ennemis & nos envieux s'animoient par nos pertes, & s'irritoient de nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour se charger d'un long & pénible détail ; exact pour entretenir l'ordre & la discipline de tant d'armées ; fidele pour distribuer les Finances avec des mains pures & innocentes ; juste pour représenter les services des Soldats & des Officiers, & faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuse valeur rendoit vacantes ; sages pour ménager dans des conjonctures difficiles, ces esprits vains & remuans, qu'il est également dangereux d'abattre ou d'élever ; éclairer pour décider dans les Conseils, & trouver des expédiens & des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau Ministre : l'usage des loix & des judicatures qu'il avoit exercées, la connoissance qu'il avoit acquise du dehors & du dedans du Royaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique & particuliere, les habitudes qu'il avoit eues avec les plus renommés politiques, avoient formé en lui cette étendue de lumiere, & cette prudence universelle d'un Ministre d'Etat, dont je dois

vous entretenir dans la seconde Partie de cet Eloge.

Quoique la puissance de Dieu soit sans bornes & sans mesure, que la vertu de son esprit s'imprime par la force de sa parole, & que sa volonté soit la regle de ses actions; il ne dédaigna pas de se servir quelquefois, dans la conduite de l'Univers, de ces Esprits bienheureux qui sont dans le Ciel immortels adorateurs de sa gloire, invisibles administrateurs de ses ordres & de ses desseins sur la terre. Faut-il s'étonner si les Rois dans leur condition mortelle, chargés du poids de la multiplicité de leurs devoirs, choisissent parmi leurs Sujets, des esprits fideles & sages, à qui, se réservant la supériorité de la décision, & l'autorité du commandement, ils laissent la liberté du conseil, & la prudence de l'exécution ?

Un Roi, dont la vie fut le regne de la religion & de la justice, pouvoit-il en mourant, faire un plus digne choix que celui de M. le Tellier ? Le Dieu des Armées bénit aussi-tôt nos guerres en ses mains; la réputation de nos armes ne fit que croître; la perte d'un Roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille, & par une suite de victoires; la France affligée & triomphante toute ensemble, mêla aux chants de douleur & de funérailles, des cantiques de louanges & d'actions de graces; & l'Espagne sentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverser l'heureuse administration de nos affaires; que la nouveauté des acteurs, si j'ose parler ainsi, ne changeoit pas la face de la scene; & que si nos

Rois étoient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de Nation, & la protection du Dieu vivant sur ce Royaume, ne mouroient pas.

Déjà pour le soutien d'une Minorité & d'une Régence tumultueuse, s'étoit élevé à la Cour un de ces hommes en qui Dieu met ses dons d'intelligence & de conseil, & qu'il tire de temps en temps des trésors de sa Providence pour assister les Rois, & pour gouverner les Royaumes. Son adresse à concilier les esprits par des persuasions efficaces, à préparer les événemens par des négociations pressées ou lentes, à exciter ou à calmer les passions par des intérêts & des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les ressorts de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un Ministre non-seulement utile, mais encore nécessaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir & la douceur dont il usa, après plusieurs agitations, le mirent enfin au-dessus de l'envie; & tout concourant à sa gloire, le Ciel même faisant servir à son élévation, & sa faveur & ses disgraces, il prit les rênes de l'Etat; heureux d'avoir aimé la France comme sa Patrie, d'avoir laissé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, & plus encore d'avoir appris l'art de régner & les secrets de la Royauté au premier Monarque du monde.

Le discernement de ce Cardinal fit reconnoître la prudence de M. le Tellier: & la prudence de M. le Tellier servit à rétablir l'autorité de ce Cardinal, dans un temps de confusion & de désordres. Ne craignez pas, Messieurs, que je vous fasse un triste récit de nos divisions

domestiques, & que je parle ici de rétablissemens & d'éloignemens, de prisons & de libertés, de réconciliations & de ruptures. A Dieu ne plaise, que pour la gloire de mon sujet, je releve la honte de ma Patrie, que je rouvre des plaies que le temps a déjà fermées, & que je trouble le plaisir de nos constantes & glorieuses prospérités par le funeste souvenir de nos miseres passées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir; & la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions, que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la justice & de la raison; & les plus sages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouverent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'esprit humain; l'ignorance où l'on est des véritables intérêts de l'Etat; la confiance qu'inspire la naissance, la capacité, les services, les mouvemens de l'ambition, & plus encore la main du Seigneur qui s'appesantit quand il veut, & se sert pour la punition des hommes de leurs propres déréglemens, furent les causes des partis formés, & de l'autorité souveraine blessée enfin en la personne du premier Ministre.

Quelle fut la constance de M. le Tellier dans ces jours d'aveuglement & de foiblesse; & combien de formes donna-t-il à sa fidélité & à sa prudence! Quelle application à découvrir la source

des maux, & la convenance des remedes! Quelle retenue pour cacher les secrets de la Régence qu'on avoit confiés à sa sagesse! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la dissimulation & de l'artifice, & découvrir non-seulement les desseins, mais encore les motifs & les intentions? Quelle présence d'esprit lorsqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures, & prendre pour le bien public des résolutions subites! Quelle adresse à s'attirer la confiance des parties, & à réunir la diversité des avis & des connoissances au seul point de la tranquillité publique!

Mais quelle fut sa fermeté, lorsque par l'effort des factions & des cabales, la Reine obligée de céder au temps, consentit à le voir éloigné des affaires? Il ne perdit rien par sa disgrace, parce qu'il se soutenoit moins par sa faveur que par sa vertu. Ceux qui demandoient son éloignement, faisoient eux-mêmes son éloge. On ne lui reprochoit que les services qu'il rendoit à l'Etat, & l'attachement qu'il avoit pour son bienfaiteur. Ses crimes étoient sa droiture, sa fidélité, sa reconnoissance. Tout le changement qui se fit en lui, fut qu'il jouit de son repos & de lui-même. Il se retira dans sa solitude; & portant avec lui sa réputation & son innocence, il faisoit du triomphe de ses envieux un sacrifice volontaire à son Prince & à sa Patrie. C'étoit assez pour lui faire cesser les moindres prétextes des troubles dont la France étoit agitée; & ne pouvant servir le Roi par ses actions & par ses discours, il le servit par son repos & par son silence.

Que dis-je, Messieurs, par son repos &

par son silence ? Sa retraite ne fut ni lâche ni oisive. Là se formoient d'heureux projets pour la réunion des esprits, quand ils seroient capables de raison ou de repentir. De là couloit une source secrete de sages conseils sur tous les serviteurs fideles. Sa solitude lui servoit comme de voile pour mettre en sûreté l'importance de ses services. De ce port, où la tempête l'avoit jetté, il marquoit les routes qui pouvoient sauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit sorti de la Cour, que pour y être & plus accrédité & plus utile ; & son absence ne fit que montrer le desir qu'on avoit eu de le retenir, & l'impatience qu'on eut de le rappeller.

Aucun nuage ne troubla depuis la sérénité de sa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune ; & l'envie qui poursuit sans cesse les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la sienne.

Que ne puis-je vous le représenter après son retour avec cet ascendant qu'il eut toujours sur les esprits, ménageant les craintes & les défiances des uns, animant les desirs & les espérances des autres, liant les Grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, jusqu'à ce que Dieu eût béni ses travaux, & rétabli par sa miséricorde, l'autorité du Prince, l'honneur du Ministere, & la concorde d'un Etat qu'il vouloit mettre au-dessus des autres, par une heureuse paix, ou par de continuelles victoires ?

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux événemens d'un regne rempli de merveilles ! Les affaires d'Etat, se-

lon l'Ecriture, ſont des Myſteres du Conſeil des Rois : il n'y a que ceux qui entrent dans le Sanctuaire qui puiſſent en ſçavoir les ſecrets. On ne les voit pas en eux-mêmes ; mille voiles les dérobent à nos yeux. On ne les voit que dans les mouvemens qu'ils font, & dans les effets qu'ils produiſent. *Myſterium Conſilii ſui.* Judith. 2. 2.

Rappellez donc en votre mémoire ces guerres ſi renommées dont il fut le Directeur & le Miniſtre ; cette paix fortunée dont il fut le ſolliciteur, & pendant le Traité le dépoſitaire ; ces conquêtes ſurprenantes, dont il avoit été comme le Prophete ; ces négociations avantageuſes dont il fut & l'auteur & le conducteur par ſes projets & par ſes vues. Ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un Roi dont les paroles ſont des Oracles : *Que jamais homme ſur toutes ſortes d'affaires n'avoit été de meilleur conſeil.*

Cependant, Meſſieurs, a-t-on vu dans ſa conduite quelque apparence de vanité ? S'eſt-il écarté de l'honnête ſimplicité de ſes peres ? A-t-il répandu en ſuperfluités de feſtins ou de bâtimens, ce qu'il tenoit des libéralités du Roi, ou de ſa prudente & modeſte économie ? A-t-il prodigué des tréſors pour embellir ſes maiſons, & forcé la nature & les élémens pour orner ſes ſolitudes ? Qu'a-t-il cherché dans ſa retraite de Chaville, que les pures délices de la campagne ? Et quelle peine n'eut-on pas à lui perſuader d'étendre un peu, en faveur de ſa dignité, les limites de ſon patrimoine, & d'ajouter quelques politeſſes de l'art aux agrémens ruſtiques de la nature.

De ce fond de modération naiſſoit cette

douceur & cette affabilité si nécessaire & si rare dans les grands Emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, & je ne sçai quel esprit de domination, rendent l'humeur austere & chagrine. Il écoutoit avec patience, il accordoit avec bonté, & refusoit même avec grace. Accessible, accueillant, honnête, sçachant employer son temps, & quelquefois même le perdre pour compâtir à des misérables, à qui il ne reste d'autre consolation que celle de redire ennuyeusement leur misere. Il se communiquoit selon les besoins, & ne pouvoit souffrir ces hommes chargés des affaires du public & des particuliers, qui se renferment & se rendent comme invisibles, & se font de leurs cabinets comme un rempart à leur oisiveté ou à leurs plaisirs, contre les peines & les devoirs de leurs ministeres.

Mais quelle étoit cette douceur, quand elle se renfermoit dans l'enceinte de sa famille, & dans les bornes d'une vie privée! Quel sage & noble repos! Quelle tendresse pour ses enfans! Quelle union avec cette Epouse fidele, qui, selon le langage du Saint-Esprit, est la récompense de l'homme de bien! Quelle sensibilité & quelle constance pour ses amis! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ses travaux dans une heureuse vieillesse! Il laissoit à l'Etat un fils dont il avoit formé l'esprit & le cœur; il rempliſſoit les mêmes emplois avec les mêmes vertus, & ils auroient été l'un & l'autre inimitables, si le pere n'eût eu le fils pour successeur, & si le fils n'eût eu le pere pour exemple. Mais sa vertu devoit continuer jusqu'à la fin, & l'élever au pre-

mier trône de la justice, je veux dire à la Charge de Chancelier de France. *Ut ascenderet in excelsum terræ locum.* 1. Reg. 9. 24.

La premiere fonction des Rois, & la partie la plus essentielle de la Royauté, c'est la justice. L'Ecriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats & sa reconnoissance dans ses victoires, ajoute incontinent comme la perfection de son regne, qu'il rendoit justice & jugement à son peuple : *Regnavit David super omnem Israël, & faciebat judicium & justitiam omni populo.* 2. Reg. c. 8. Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, & c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner ; & comme il leur convient de choisir des hommes puissans pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugemens dans une Charge, où résident l'ordre & la paix intérieure de l'Etat, & qui est comme un canal spirituel, par où la protection des Loix & de la Justice descend du Prince vers les peuples, & le respect & la fidélité des peuples remontent vers le Souverain.

Qui est ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême Magistrature que M. le Tellier ? En entrant dans le Ministere, il ne s'étoit pas éloigné de la justice ; il en avoit conservé les lumieres & les maximes au milieu de la politique, & s'étoit uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un Roi qui en fait la regle de ses desirs & de ses actions, qui veut qu'elle regne sur ses Sujets & sur lui-

même, & qui lui soumet tout, jusqu'à ses intérêts & sa gloire.

Mais lorsqu'il se vit établi arbitre souverain des Loix, il se fit des principes inviolables d'une exacte & sévere équité. Il s'appliqua à discerner la cause du juste d'avec celle du pécheur; à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge & de l'imposture, dont les cupidités humaines la couvrent; à séparer les formalités nécessaires d'avec les procédures obliques, & ces malignes subtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; & pour rompre l'iniquité dans sa source, il arma son zele contre les Juges qui la commettoient, ou qui la souffroient.

Au milieu du Palais auguste, & presque sous le trône de nos Rois, s'éleve sous le nom de Conseil, un Tribunal souverain, où l'on réforme les jugemens, & où l'on juge les justices. C'est là que la foible innocence vient se mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des Magistrats qui la poursuivent. C'est de là que partent ces foudres qui vont consumer l'iniquité jusqu'aux Tribunaux les plus éloignés; c'est là qu'on regle le sort des Juridictions douteuses, & que du haut de sa dignité, le premier & universel Magistrat au milieu des Juges d'une probité & d'une expérience consommée, veille sur tout l'empire de la justice & sur la bonne ou mauvaise conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ses Prédécesseurs avoient établi dans le Conseil, & il l'augmenta. Il n'y souffrit aucun de ces relâchemens que le temps n'introduit que trop dans les

Compagnies les plus régulieres. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans sa discipline ? Vit-on donner Arrêt contre Arrêt, & confondre les droits & les espérances des Parties par des contradictions scandaleuses ? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on ? Vit-on jamais affoiblir la justice en faveur des Juges, & livrer la bonne cause à leurs passions, sous prétexte de la renvoyer à leur conscience ?

La veuve & l'orphelin ne se plaignirent pas de la lenteur, ou de la foiblesse de son âge. On n'ouit pas ces tristes prieres : *Jugez-nous, Seigneur, parce qu'il n'y a point de jugement sur la terre.* Il sçavoit qu'un Juge doit rendre compte non-seulement de son travail, mais encore de son loisir ; qu'il est également coupable de laisser triompher la malice des uns, ou languir la misere des autres ; qu'il doit racheter le temps, & abréger les mauvais jours que le procès donne à des misérables, qui ne sont pas moins ruinés par la longueur des procédures que par l'erreur des Jugemens.

M. le Tellier, comme un autre Moïse, partagea son esprit avec ceux qui se trouvoient associés à sa Judicature, esprit de régularité & d'ordre. Une téméraire jeunesse se jettoit sans étude & sans connoissance dans les Charges de la Robe ; on entroit dans le sanctuaire des Loix en violant la premiere Loi, qui veut qu'on soit instruit de sa profession. Pour obtenir les Privileges des Jurisconsultes, il suffisoit d'avoir de quoi les acheter ; l'équité s'éteignoit avec la science, & les fortunes des particuliers tomboient entre les mains de ces

Exod. 18.

ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les études, & fit revivre dans les écoles du Droit, ces exercices publics & solemnels, & ces rigoureuses épreuves qui feront refleurir les Loix, & l'éloquence de nos peres.

Quel soin n'eut-il pas d'arrêter en plusieurs rencontres l'intempérance d'esprit, & la licence d'écrire de ceux qui par un vain desir de gloire, se font une malheureuse occupation de recueillir leurs vaines pensées, & pour se soulager du poids de leur oisiveté, & faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées?

Quelles précautions n'avoit-il pas accoutumé de prendre dans les rémissions & les graces qu'il accordoit, craignant également de prodiguer ou de resserrer les bienfaits du Prince, se souvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la jurisdiction, & n'oubliant pas les foiblesses de l'humanité?

Potes & officiuæ jurisdictionis fungi & humanitatis meminisse. Tert. ad Scap.

Quel zele ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Eglise, & par sa propre piété, & par les soins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, & qui en soutient les droits avec fermeté? Perdit-il une occasion ou de maintenir ses privileges, ou de pacifier ses differens, ou d'appuyer sa discipline, & même d'étendre sa foi sur le débris heureux & inespéré de l'héréſie?

Quel spectacle s'ouvre ici à mes yeux, & où me conduit mon sujet? Je vois la droite du

du Très-Haut, changer ou du moins frapper les cœurs, rassembler les dispersions d'Israël, & couper cette haie fatale qui séparoit depuis long-temps l'héritage de nos freres d'avec le nôtre. Je vois des enfans égarés revenir en foule au sein de leur mere; la justice & la vérité détruire les œuvres de ténebres & de mensonge; une nouvelle Eglise se former dans l'enceinte de ce Royaume, & l'hérésie née dans le concours de tant d'intérêts & d'intrigues, accrue par tant de factions & de cabales, fortifiée par tant de guerres & de révoltes, tomber tout-d'un-coup comme un autre Jéricho au bruit des trompettes Evangéliques, & la puissance souveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la sagesse & la piété du Prince, excitant les uns par ses pieuses libéralités, attirant les autres par les marques de sa bienveillance, relevant sa douceur par sa majesté, modérant la sévérité des Edits par sa clémence; aimant ses sujets & haïssant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la persuasion, les autres à la charité par la crainte: toujours Roi par autorité, & toujours pere par tendresse.

Il ne restoit qu'à donner le dernier coup à cette secte mourante: & quelle main étoit plus propre à ce ministere que celle de ce sage Chancelier, qui, dans la vue de sa mort prochaine, ne tenant presque plus au monde, & portant déjà l'éternité dans son cœur, entre l'espérance de la miséricorde du Seigneur & l'attente terrible de son jugement, méritoit d'achever l'œuvre du Prince, ou

pour mieux dire l'œuvre de Dieu, en scellant la révocation de ce fameux Edit qui avoit coûté tant de sang & tant de larmes à nos peres? Soutenu par le zele de la Religion, plus que par les forces de la nature, il consacra, par cette sainte fonction, tout le mérite & tous les travaux de sa Charge.

On vit couler de ses yeux, que sa foi seule sembloit tenir encore ouverts, ces larmes heureuses que tiroit de son cœur attendri la piété du Roi, & la réunion de son peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoient plus servir désormais à aucun office humain & terrestre. Il recueillit son ame, & voyant avec joie le salut du Seigneur, & la révélation de sa vérité répandue dans toute la France, il acheva le sacrifice de cette vie mortelle, dont il avoit eu sans émotion & sans crainte l'affreux appareil présent depuis plusieurs jours.

Il l'avoit bien connu, Messieurs, que cette dignité & cette gloire dont on l'honoroit n'étoit qu'un titre pour sa sépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant : il se vit mortel, & se sentit tel que nous le voyons aujourd'hui. Illustres têtes, qui m'écoutez, voyez cette pomme funebre, lisez ces tristes caracteres, qui font l'éloge de ce Ministre, & apprenez où doivent aboutir vos desseins, vos prétentions & vos fortunes, si vous ne les soutenez par vos bonnes œuvres, & si vous ne préparez comme lui par vos prieres, par vos larmes, par l'usage des Sacremens, une mort qui ne laissera pas un

long espace à la correction & au repentir, ou à la sanctification de vos ames.

Comme il avoit vécu sans passions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans son esprit de foiblesse à ménager. La chair & le sang n'amollirent pas son courage. La mort ne lui fut pas amere, parce qu'il n'avoit pas mis sa paix dans ses prospérités ni dans ses richesses. On n'eut pas besoin de chercher pour lui ces tours ingénieux, qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils sont qu'au travers de feintes promesses, ou de vaines espérances de guérison. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un Prophete inconnu, pour lui dire comme à Ezéchias : *Vous mourrez*. Un fils osa rendre ce triste & charitable office à son pere ; & la fidélité de l'un fit voir la résignation de l'autre. *Reg. 4. 20.*

Il reçut sans trembler la réponse de mort, comme parle l'Apôtre. On vit en lui cette tristesse de pénitence qui opere le salut, & non pas cette douleur d'inquiétude & d'abattement qui porte au péché, une confiance sans présomption, & une crainte sans foiblesse, une sublimité chrétienne sans aucun mélange de vanité philosophique, d'autant plus dangereuse à l'extrémité de la vie, que l'homme prêt d'être jugé doit s'humilier davantage devant son Juge. *2. Cor. 2.*

Que si le commerce des hommes, & la dissipation de l'esprit, inévitables dans les grands emplois, ont laissé quelque impureté dans une vie aussi sage & aussi chrétienne ; achevez, mon Dieu, de purifier par le sang de votre Fils, cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité & de la

juſtice, & que vous avez élue pour jouir ſans fin de votre amour & de votre gloire.

M. Boſſuet, Evêque de Meaux, Officiant.

Miſericordias Domini in æternum cantabo. Pſ. 88. 2.

Sacre Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui dans la Chaire Evangélique, avec une eloquence vive & chretienne, avez avant moi conſacre la memoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette Hoſtie innocente & pure qui lave les péchés & les fragilités du monde. Peuples, qui reſſentez encore les effets de ſon exacte équite, reprenez le Cantique qu'il avoit commencé des miſéricordes éternelles. Et vous, vaillans & malheureux guerriers, qui, dans cet Hôtel Royal, traînant les reſtes de vos corps au pied de ces Autels, attendant avec patience une mort que vous avez ſi ſouvent bravee, ſacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, & faites des malheurs de votre ambition & de votre gloire, les fruits de votre pénitence : redoublez, pour ſon repos éternel, ces vœux ardens que vous avez ſi ſouvent fait pour une vie ſi utile & ſi précieuſe.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-ANNE-CHRISTINE DE BAVIERE,

DAUPHINE DE FRANCE.

Dies mei ſicut umbra declinaverunt, & ego ſicut fenum arui : tu autem, Domine, in æternum permanes. *Pſal.* 101.

Mes jours ſont évanouis comme l'ombre, & j'ai ſéché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Dans le Pſ. 101.

MONSEIGNEUR,

C'eſt ainſi que parloit autrefois un Roi ſelon le cœur de Dieu, quand ſes jours défaillans, & ſes infirmités mortelles l'approchoient du tombeau, & lui laiſſoient encore un reſte

de vie pour sentir sa langueur & sa chûte, & pour adorer la grandeur & la durée éternelle du Dieu vivant.

Defecerunt sicut fumus dies mei. Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'éleve, qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale & s'évanouit dans les airs ; tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe, sombre, vuide, & disparoissante figure ; tantôt comme l'herbe qui seche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, & qui languit & meurt sous les mêmes rayons du Soleil qui l'avoit fait naître. De combien de tristes idées son esprit en-il occupé, & combien trouve-t-il par-tout d'images sensibles de nos fragiles plaisirs, & de nos grandeurs passageres ?

Populus creabitur, laudabit Dominum. Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ces créatures qui sont faites pour le louer, comme un de ces Rois qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens entre la confusion & la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant ; il anime ses espérances à la vue de la bonté & de l'éternité de Dieu. Il voit une vanité qui passe, & il dit : Vous les changerez, Seigneur, & ils seront changés. Il voit une vérité qui demeure, & il s'écrie : Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, & vos années ne finissent point. Il tremble à la face de l'indignation & de la colere de ce Dieu qui coupe le fil de ses jours, & qui les brise après l'avoir élevé ; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes, qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes miseres.

Reges ut serviant Domino.

Mutabit eos & mutabuntur. Tu autem idem

Ne connoiſſez-vous pas, Meſſieurs, dans les ſentimens de ce Prince, ceux de la Princeſſe que nous pleurons ? Ne vous ſemble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante : La lumiere de mes yeux s'éteint, un nuage ſans fin ſe leve entre le monde & moi. Je meurs & je m'échappe inſenſiblement à moi-même ? triſtes momens ! terme fatal de ma languiſſante jeuneſſe ! Mais ſi je ſens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je ſçai auſſi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me ſoutiendra ; & comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui paſſe ; par l'eſpérance & par la foi je tiens à Dieu qui ne paſſe point.

ipſe es. A facie iræ indignationis tuæ, quia elevans allisiſti me.

Quia tempus miſerendi ejus.

Si je venois déplorer ici la mort imprévue de quelque Princeſſe mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ſes vanités & ſes inconſtances : cette foule de figures qui ſe préſentent à nos yeux, & s'évanouiſſent, cette révolution de conditions & de fortunes qui commencent & qui finiſſent, qui ſe relevent & qui retombent ; cette viciſſitude de corruptions, tantôt ſecretes, tantôt viſibles, qui ſe renouvellent : cette ſuite de changemens, en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'inſtabilité de nos deſirs : enfin ce dérangement univerſel & continuel des choſes humaines, qui tout naturel & tout déſordonné qu'il ſemble à nos yeux, eſt pourtant l'ouvrage de la main toute puiſſante de Dieu, & l'ordre de ſa Providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens louer une Princeſſe plus grande par ſa Religion que

par sa naissance, & vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grace, des vertus évangéliques pratiquées en esprit & en vérité, des Sacremens reçus avec des sentimens d'une dévotion exemplaire, des prieres attentives & persévérantes, une volonté soumise & conforme à la conduite de Dieu sur elle, des souffrances unies à celles de Jesus-Christ crucifié, des consolations venues du sein du Pere des miséricordes, des espérances immobiles, fondées sur celui qui dit dans l'Ecriture : *Je suis Dieu, je ne change point.* Recueillons ce discours, réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse ; une longue mort soutenue par la résignation & la patience. Ces deux reflexions composeront l'éloge de Très-Haute, Très-puissante, Très-Excellente Princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Baviere, Dauphine de France.

Malac. 3.

I. PART.

Quel est donc, mon dessein, Messieurs, & de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir ? Ce n'est pas de celle du siecle, qui s'empresse & qui s'inquiete, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des differens. Vous ne verrez dans ce discours, ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, & qu'on ramene à la Religion avec peine, ni ces portraits ingénieux, où l'imagination vive & hardie fait voir comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts & les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'Hiſtoire de notre Princeſſe n'eſt pas liée à celle du ſiecle ; elle n'a nulle part à la guerre, ni à la paix des Nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la Providence de Dieu ne s'eſt pas tant ſervie d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite ; & nous pouvons dire d'elle à la lettre, ce que diſoit le Roi Prophete : Que toute la gloire de la fille du Roi eſt renfermée au-dedans d'elle : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* *Pſ. 44.*

Je parle donc de cette ſageſſe, qui montre à chacun les regles & bienſéances de ſon état, qui donne le diſcernement pour connoître, & la prudence pour agir ; qui ſépare les vérités des illuſions ; qui ſe fait des préceptes de bien vivre, & qui les obſerve. Enfin de cette ſageſſe dont parle l'Apôtre Saint Jacques : *Qui vient d'en-haut, qui eſt chaſte, paiſible, modeſte, équitable, ſuſceptible de tout bien, docile, pleine de miſéricorde, & de fruits de bonnes œuvres, qui ne juge point, & qui n'eſt point diſſimulée.* Eſt-ce la ſageſſe qu'il loue ? Eſt-ce la Princeſſe ? L'une & l'autre, ce n'eſt preſque qu'une même choſe. *Epiſt. c. 3.*

Avec quelle modération a-t-elle uſé des avantages que lui donnoient ſon rang & ſa naiſſance ? Qui ne ſçait que la Maiſon de Baviere eſt une de ces Maiſons auguſtes, où la puiſſance, la valeur, & la piété ſe perpétuent, & dont la gloire ne vieillit point avec

le temps ? Il en eſt ſorti des Rois & des Empereurs, il y eſt entré des Impératrices & des Reines. Combien de ſiecles faut-il percer pour découvrir ſon origine ? Combien de couronnes faut-il unir pour compter ſes alliances ? & combien faudroit-il rapporter de noms & d'actions héroïques pour la faire voir dans tout ſon éclat ?

Madame la Dauphine, je l'avoue, ne fut pas inſenſible à cette eſpece de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie. Elle fondoit ſa grandeur ſur les exemples, plutôt que ſur les titres de ſes ancêtres ; l'idée qu'elle avoit de ſa naiſſance excitoit dans ſon cœur, non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertu ; & la pureté du Sang ne fit que ſervir de motif à la pureté de ſes mœurs. Elle ſçavoit que Maximilien, ſon Aïeul, ſoutint par ſon zele & par ſon courage les Autels que l'héréſie avoit ébranlés, & ſauva la Religion attaquée & chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume, ſon Biſaïeul, après avoir ſagement gouverné ſes Etats, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir d'une ſainte tranquillité dans une retraite Religieuſe. C'eſt de là qu'elle tiroit ces principes de religion & de retraite, & ce deſir qu'elle avoit eu dans ſes jeunes ans de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réſervoit dans les tréſors de ſa Providence pour donner à la France, par ſon heureuſe fécondité, la ſeule bénédiction qui lui manquoit. La prudente Adélaïde méditoit ce noble deſſein. Occupée de la puiſſance & de la majeſté de nos Rois dont elle

sortoit, quel soin ne prit-elle pas de son enfance ? Combien de fois demanda-t-elle au Ciel dans ses prieres, d'approcher la fille du Trône, où la mere avoit autrefois espéré de monter ? Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur sage, un esprit juste, un cœur François ? Heureuse, si elle eût pu faire passer ces inclinations dans le reste de sa famille. Ses vœux furent enfin accomplis ; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur, elle mourut comme Moïse, sur la montagne, & Dieu, pour sa consolation, se contenta de lui montrer de loin la terre promise.

Cependant la réputation de cette jeune Princesse croissoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle se fit dans son Palais une Cour, & une retraite ; & par la force de sa raison, elle apprit l'art de parler & de se taire. On vit paroître en elle ce que nous avons depuis admiré ; la retenue qu'inspire la solitude, la politesse que donne l'usage du monde, une fierté noble, qui marquoit la grandeur de sa naissance, une scrupuleuse pudeur qui marquoit le fond de sa vertu, une vivacité qui lui faisoit souvent prévenir les pensées des autres, une sagesse qui lui donnoit toujours le temps de peser les siennes, une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, & soulager les peines des autres, une sincérité qui la rendoit incapable de dissimuler, ni par gloire, ni par foiblesse ; une fidélité inviolable dans ses amitiés & dans ses paroles ; enfin une piété qui n'étoit ni austere, ni relâchée, qui se faisoit honorer de tous, & ne se faisoit craindre à personne.

Toutes ces grandes qualités brillerent à son arrivée. Souvenez-vous, Messieurs, de ces jours heureux, où parmi les vœux & les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une Cour pompeuse, avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger, ni de contraint, avec une grace plus estimable & plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes soutenir les favorables regards du plus grand Roi du monde, avec des sentimens d'une joie modeste, & d'une humble reconnoissance; allumer au pied des Autels, à la vue d'un aimable & royal époux, les feux sacrés d'un chaste mariage, & recevoir les hommages qu'on lui rendoit, avec un visage aussi doux & aussi riant que sa fortune. Applaudie de tous, mais à son tour, affable & civile à tous, elle prévenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang & au mérite des préférences d'inclination & de justice, sans faire des mécontens ni des envieux, conservant de sa dignité ce que lui en faisoit garder la bienséance, & ne comptant pour rien ce que sa bonté lui en faisoit perdre.

Mais quoi, oubliai-je mon triste sujet, & comment accordai-je ici le souvenir de ces joyeuses solemnités à cet appareil de cérémonies funebres? Il est juste, Messieurs, que vous estimiez la perte que vous avez faite; que vous sçachiez les joies aussi-bien que les douleurs que Madame la Dauphine a ressenties; & que vous connoissiez le bon usage qu'elle a fait des biens & des maux de la vie.

Quelle fut la modération de son esprit!

Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevoit les Ambaſſadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, & parlant à chacun ſa langue, accompagnant les honneurs qu'elle leur faiſoit, d'un air de grandeur & d'intelligence, & joignant toujours à l'élégance du diſcours, les graces de la modeſtie ? Vous dirai-je avec quel diſcernement elle jugeoit des ouvrages d'eſprit ? Quelle juſteſſe, mais auſſi quelle circonſpection étoit la ſienne ! exacte ſans critique, louant par connoiſſance, excuſant par inclination, & ne blâmant que par néceſſité. Elle ſe défioit de ſes lumieres : une ſage timidité lui fit preſque toujours ſupprimer une partie de ſon avis, bien loin de décider comme la plupart des perſonnes de ſon élévation & de ſon ſexe, qui, pour faire valoir leurs ſentimens, ſe ſervent de l'autorité qu'elles ont, & de la complaiſance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenue en matiere de Religion ! éloignée de curioſité & de préſomption, elle ne ſçavoit que deux choſes, obéir, croire. Elle ne refuſoit pas d'être inſtruite, mais elle n'avoit pas beſoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de ſon cœur, non pas par l'agitation de ſon eſprit. Le moindre bruit de diviſion dans l'Egliſe la faiſoit trembler. Les différens & les diſputes des Théologiens allarmoient ſa piété d'autant plus craintive, qu'elle étoit conſtante & ſolide ; & comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diverſité des opinions & des doctrines : *Laiſſez-moi*, diſoit-elle, *mon heureuſe ignorance, & ne m'ôtez pas le mérit*

te & la tranquillité de ma foi. Attachée au
2. Cor. 20. Saint Siege & à l'Eglise de Jesus-Christ par
Léon Ser. 24. c. 2. les liens de paix, de charité & d'obéissance, elle sçavoit que tout fidele doit captiver son entendement; que comme il y a une voie étroite qui resserre les mœurs dans les regles de l'Evangile, il y a aussi un chemin étroit qui resserre l'esprit dans la créance de l'Eglise; & qu'enfin Dieu ne demande pas aux personnes de son sexe une sublime raison, ni une science fastueuse; mais une dévotion tendre & une foi simple, accompagnée d'un humble silence.

N'est-ce pas cette foi qui la conduisit & la régla dans tous les offices de la vie chrétienne? Quel ordre & quelle attention dans ses prieres! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y soutient par la ferveur, s'y perfectionne par les desirs, les résolutions & la vigilance. Son imagination se purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre signal qu'elle leur donne, & son cœur par une sainte habitude se rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées, pour implorer ses miséricordes, ou pour réciter ses louanges. Entre-t-elle dans les lieux saints pour assister aux sacrés Mysteres? Prosternement, adoration, silence. Elle porte à l'Agneau sans tache, immolé sur l'Autel, des vœux sinceres, des pensées pures, des affections spirituelles, l'oblation d'un cœur contrit & reconnoissant, & le sacrifice de ses passions détruites, ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les Prêtres de Jesus-Christ, qu'elle considéroit com-

me les Miniſtres de ſa Loi, & les diſpenſateurs de ſon Sang & de ſa parole? Ecoutez, eſprits moqueurs & libertins, qui prenez plaiſir d'abaiſſer ceux que Dieu éleve, & qui cherchez aux dépens de leur caractere, le ridicule de leur perſonne. Elle ne ſouffroit pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils ſembloient ſe rendre mépriſables, couvrant leurs foibleſſes par ſa charité, & voyant au travers les défauts de l'humeur & de l'eſprit de ceux que Dieu ſouffroit dans ſes Miniſteres, l'honneur de leur vocation, & la dignité de leur Sacerdoce. Quelle étoit ſa régularité dans les obſervances de l'Egliſe, qu'elle regardoit, non pas comme des coutumes de bienſéance, ou des inſtitutions d'une diſcipline arbitraire, mais comme des regles & des pratiques de ſalut, dont elle ne ſe diſpenſa jamais, qu'après avoir examiné ſes beſoins, & rendu à ſes Paſteurs les déférences néceſſaires?

De ce même principe de religion & de ſageſſe, naquit cette bonté ſi connue & ſi éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuſes de cette Princeſſe bienfaiſante, libérale & charitable! A qui refuſa-t-elle jamais ſes aſſiſtances? A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle? A qui ne ſouhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire? Je réveille ici, ſans y penſer, Maiſon déſolée de cette Princeſſe, votre tendreſſe & votre douleur, par le ſouvenir des bienfaits, ou de l'eſpérance qui vous reſtoit de la protection d'une ſi bonne & ſi puiſſante Maîtreſſe. Elle alloit à la ſource des graces

avec une humble confiance. Elle employoit auprès du Roi ſes ſollicitations & ſes prieres ; prudente ſans timidité, preſſante ſans indiſcrétion, montrant plus d'impatience dans ſes deſirs que dans ſes demandes ; attendant de la bonté du Prince, plus que de ſon propre crédit, les graces qu'il voudroit lui faire. Elle en revenoit toujours ſatisfaite, ſoit qu'elle rapportât des biens préſens, ou des promeſſes pour l'avenir ; également reconnoiſſante de ce qu'on lui accordoit avec plaiſir, ou de ce qu'on lui refuſoit avec peine.

Combien de lampes précieuſes qui brûlent dans les Sanctuaires ! Combien de vaſes ſacrés qui ſervent à la gloire du ſaint Sacrifice ! Combien de dons brillans ſuſpendus devant les Autels, ſont des monumens éternels de ſa foi & de ſa piété libérale ! Combien de Familles & de Communautés chancelantes ont été ſoutenues par les ſecours qu'elle leur donnoit ! Que vous dirai-je, Meſſieurs, de ſa charité ? que la compaſſion ſembloit être née avec elle : qu'elle a étendu ſa main ſur le pauvre ; qu'elle n'a pas fait attendre inutilement la veuve & l'orphelin ; que l'abondance de ſes aumônes a répondu à la tendreſſe de ſon cœur ; qu'elle a ſoulagé autant de miſérables qu'elle a connu de véritables miſeres ; qu'enfin, à l'exemple du Dieu qu'elle ſervoit, elle a été riche en miſéricordes.

Job. 31. Prov. 31.

Eph. 2. Attentive à tout ce qui peut ſervir le prochain, elle ne l'eſt pas moins ſur tout ce qui peut le bleſſer. Qui de vous, ſur des bruits incertains, l'ouit jamais parler déſavantageuſement de perſonne ? Ne ſe fit-elle pas une

religion de donner un frein à sa langue en un siecle où l'on blâme indifféremment les vices & les vertus, où l'on se fait une étude de défauts d'autrui, où la malignité des uns se joue de la foiblesse des autres, où par un juste Jugement de Dieu, la vanité insulte à la vanité, & où les plus sages ont peine à se sauver de l'iniquité des jugemens & de la contradiction des langues.

Echappa-t il jamais à son esprit vif & présent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes, qu'elles sont plus ingénieuses, qui cachent beaucoup de venin sous peu de paroles, & donnent la mort en riant, selon le langage de l'Ecriture? *Prov. 20.*

C'étoit sa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres; que les traits qui partent d'en haut font des blessures plus profondes; qu'il est inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte & le respect ôtent la liberté de se defendre & de se plaindre, & que de tels discours sont empoisonnés, & par la dignité de celui qui parle, & par la maligne & flatteuse approbation de ceux qui écoutent.

Que si la faute d'un domestique (car peut-on être toujours si juste & fidele dans ses devoirs?) ou si la force de ses maux, (car peut-on posséder toujours son ame dans la patience?) avoient comme arraché d'une bouche si sage & si circonspecte, une parole plutôt sévere que fâcheuse, quel soin ne prenoit-elle pas d'adoucir & de guérir la plaie qu'elle avoit faite? Elle excusoit l'action, elle louoit l'intention, elle offroit, ou rendoit

ſes bons offices, accordant le pardon comme ſi elle l'eût demandé, & juſtifiant la promptitude de ſon eſprit par la conſtance & par la bonté de ſon cœur.

Sepi aures tuas ſpinis. Eccl. 28. Mais ſi elle mit une garde de prudence ſur ſes levres pour les fermer à la médiſance, elle mit auſſi, ſelon le conſeil du Sage, une haie d'épines autour de ſes oreilles pour arrêter & pour piquer les médiſans. Reconnoiſſez ici votre ignorance ou votre injuſtice, vous qui prêtez l'oreille au menſonge, ou qui par honneur ou par conſcience renonçant à débiter les médiſances, vous vous êtes réſervé le droit de les croire, & le plaiſir de les écouter. Que faites-vous, par vos crédulités & vos complaiſances? vous animez le médiſant, vous réchauffez le ſerpent qui pique, afin qu'il pique plus ſûrement? vous ne voulez pas être l'aſſaſſin, mais vous devenez le complice, & c'eſt à tort que vous croyez être innocent du ſang de vos freres, quand par vos applaudiſſemens, vous aiguiſez le fleches dont on les perce, & qu'au lieu de les protéger, vous appuyez le bras qui les tue.

Eccl. Ibid. *Garde-toi d'aimer la mechante langue*, dit le Sage: *Ne t'aviſe pas d'être complaiſant à ceux qui parlent mal du prochain, ſi tu ne veux porter leur péché*, dit-il encore. Et quelle marque donne le Saint-Eſprit de la juſtice & de l'innocence d'un homme de bien? C'eſt de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre & la médiſance contre ſes freres: *Qui opprobrium non accepit adversùs proximos ſuos.* Pſ. 14.

Ce fut là le caractere de Madame la Dauphine; bien loin d'avoir de la crédulité, elle

n'eut pas même en ces occasions de la patience. Elle rompit l'iniquité, & fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes sauva-t-elle des mauvais bruits qu'alloit semer la haine d'un ennemi, ou la jalousie d'un concurrent? Combien de fois, par un triste silence, ou par un sévere regard, étouffa-t-elle dans sa naissance une calomnie qui auroit causé des divisions éternelles? Combien de fois arrêta-t-elle par autorité le coup mortel qu'une langue cruelle alloit porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille?

Qu'attendez-vous d'une vie si sage & si chrétienne? Ce qui en est la suite & la récompense: Une mort soutenue par une sainte résignation, & par une heureuse patience.

Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur, dit l'Apôtre. C'est lui qui m'a fait & qui m'a créé, & qui me réduit au néant sans que je le sçache; je reconnois en l'un & en l'autre sa souveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, & que Dieu nous fasse vivre, il semble qu'en mourant nous soyons encore plus à lui. Il étend sa main, & il déploie sur nous sa puissance, il entre en possession pour l'éternité & de nos corps & de nos ames; il consomme en nous ses miséricordes ou ses justices, nous arrache au monde, à nos plaisirs, à nous-mêmes; & dans cet état de séparation & d'humiliation, nos volontés à son égard doivent être plus patientes & plus soumises. II. PARTIE.

Telle étoit la disposition de notre Princesse. Je n'ai fait jusqu'ici que louer d'heureuses ver-

tus, & qu'amasser, pour ainsi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, & qui font l'appareil & la consommation du Sacrifice. N'attendez pas, Messieurs, que je ménage vos esprits, ou que par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de Madame la Dauphine est une de ces morts précieuses qui couronnent une belle vie, qui font naître les soupirs, & qui les étouffent, & qui, après avoir attendri par la compassion, rassurent par la piété, & consolent par l'espérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités & les corruptions du monde; & je ne sçai quels pressentimens d'une fin prochaine lui en donnerent du dégoût. On la vit renoncer insensiblement aux plaisirs, & se faire une solitude où elle pût se dérober à sa propre grandeur, & jouir d'une paix profonde au milieu d'une Cour tumultueuse.

Je sçai ce que vous pensez, Messieurs, que les Princesses comme elle, ne sont pas faites ordinairement pour la solitude; qu'elles se doivent au Public; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à se prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les Souverains & les Sujets qui les approchent; pour remplir les jours vuides des Courtisans, & leur ôter l'ennui d'une triste & pénible oisiveté; pour calmer & suspendre par d'honnêtes & nécessaires divertissemens les passions secretes qui les dévorent, & pour entretenir entr'eux la paix & la société en les rassemblant tous les jours auprès du trône qu'ils réverent.

Mais qui ne sçait que selon l'Apotre *Nous ne sommes pas débiteurs à la chair, pour vivre selon la chair ;* que le détachement du monde est la premiere vocation & le premier vœu de l'ame chrétienne, & que la religion de Jesus-Christ est une religion de séparations & de solitudes. Il y a, direz-vous, un éloignement d'esprit & de mœurs, & une retraite en soi-même, qui, dans le commerce des hommes, séparent invisiblement les justes d'avec les pécheurs, & mettent les uns à couvert des dissipations & des convoitises des autres. Rom. 2:

Mais qu'il est difficile qu'au milieu de tant de passions, si l'innocence ne se perd, du moins elle ne s'affoiblisse ! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connoître & à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les sens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui se glissent jusqu'au cœur & les Saints Peres nous enseignent qu'il y a dans le siecle des séductions imperceptibles, & qu'il faut moins de force à y renoncer, qu'à s'y maintenir avec la sagesse & la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre Princesse étoit pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames ? dirai-je trompeuses, dirai-je trompées, qui pour plaire à Dieu, & pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaisirs, regardent quelquefois le Ciel, sans perdre la terre de vue, & se font honorer d'une dévotion qui n'exclut pas les empressemens ni les affections du siecle ; comme si l'on pouvoit mêler aux graces de Jesus-Christ, les consolations & les joies humaines, & jouir

de la paix de la sainte Sion, parmi les troubles & la confusion de Babylone.

Madame la Dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, conversations, spectacles, rien ne la tira de sa solitude. L'exemple récent d'une Reine, que la France admirera & pleurera éternellement, lui paroissoit au-dessus de la portée de sa vertu. *Que suis-je*, disoit-elle, *auprès d'une Sainte, en qui la grace avoit purifié tous les sentimens de la nature, également pieuse dans ses austérités & dans ses condescendances ; qui sçavoit trouver Dieu là-même où souvent les autres le perdent ?* Ainsi retenue par une triste & secrete langueur ; tantôt elle cultivoit son esprit par la lecture des Histoires édifiantes, & nourrissoit sa piété du suc & de la substance des saintes Ecritures. Tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant industrieusement l'or & la soie, elle employoit l'adresse, & pour parler avec le Sage, le conseil & la prudence de ses mains royales à la décoration des Autels, & à la gloire du Tabernacle. Tantôt, après ses prieres accoutumées, s'abaissant jusqu'à son néant, ou s'élevant jusqu'à Dieu par la foi & la méditation de ses Mysteres, elle lui demandoit sa grace, & lui offroit un cœur contrit & humilié.

C'est alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la solitude où vous-même l'aviez conduite ; vous vouliez qu'elle mourût peu à peu & comme par degrés au monde, & qu'elle perdît insensiblement le goût des plaisirs & des vanités ; & qu'ayant à mourir dans votre paix & dans votre amour, sa vie fût auparavant cachée en vous avec Jesus-Christ.

Quelle vie, Meſſieurs ! Une vie ſouffrante & crucifiée. A ce mot, combien de triſtes objets viennent s'offrir à ma penſée ! une langueur qui ſemble d'abord plus incommode que dangereuſe ; des maux d'autant plus à plaindre, que n'étant pas aſſez connus, ils n'étoient pas peut-être aſſez plaints, des remedes auſſi cruels que les maux mêmes ; des douleurs vives & longues tout enſemble ; les humiliations de l'eſprit jointes à celles du corps ; les forces de la nature uſées par le ſoin même qu'on prend de la ſoutenir ; l'art des guériſons impuiſſant, & toutes les reſſources réduites à la patience & à la mort de cette Princeſſe.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ſes peines. Pourquoi ne dirois-je pas ſans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a ſouffert ſans foibleſſe ? Elle fit de tous ſes maux, comme l'Epouſe des Cantiques, un faiſceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de ſon Bien-aimé, & qu'elle mit dans ſon ſein, comme une marque précieuſe de ſon amour & de ſes volontés ſur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le Ciel lui préparoit, pour en compoſer avec ſoumiſſion les exercices de ſa piété, & le cours de ſa pénitence. Elle vit toutes les dimenſions de ſa croix, & réſolut de s'y laiſſer attacher ſans ſe plaindre, & de faire du ſupplice de ſes péchés, un ſacrifice volontaire de ſa vie. Prévenue des bénédictions & des miſéricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible & mourant éleve juſques dans l'eſprit, ſes yeux éclairés de *Cant.*

sa foi découvrirent la main paternelle qui la frappoit, pour éprouver sa fidelité & sa confiance.

Loin d'étendre sa vue sur les espérances trompeuses d'un heureux avenir, elle se dit mille fois : *Le jour du Seigneur approche.* Prête de paroître devant le tribunal de sa justice, elle se présenta souvent à celui de sa miséricorde, après une exacte recherche de ses actions & de ses pensées. Péché, affections au péché, ombres & apparences du péché, elle vous poursuivoit dans les plus secrets replis de son ame ! Rien n'échappoit aux soins ni aux lumieres de sa pénitence : elle craignoit tout ; elle pesoit tout au poids du Sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, & considérant, non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foiblesse de scrupule, mais une délicatesse de vertu, un grand desir de la pureté, & une humilité profonde. Trois jours lui suffisoient à peine pour regler ses confessions ordinaires ; & combien en prit-elle dans le cours de sa maladie, pour repasser dans l'amertume de son ame toutes les années de sa vie, dérobant, pour ainsi dire, à la douleur de ses maux, tout le temps qu'elle pouvoit donner au repentir de ses péchés.

Isaïe. 23.

Vous qui dans vos confessions précipitées, n'examinez que la surface de votre ame ; qui ne pouvez haïr vos péchés, que vous ne vous donnez pas le temps de connoître ; qui sous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable ;

pable ; qui ne vous préſentez au Sacrement de réconciliation, que pour arracher à l'Egliſe une abſolution qui vous lie encore davantage, & qui ſemble, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour appaiſer les remords de vos conſciences ; condamnez-vous aujourd'hui ſur les ſoins & ſur l'exactitude de cette Princeſſe.

Lavée ainſi dans le ſang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour ſoutenir des maux préſens, & pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps cette mort toujours amere & toujours cruelle, on n'a pas le loiſir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les ſens ont toute leur vigueur, on a, pour ainſi dire, ſon ame encore toute entiere ; on opoſe à ſes maux une conſtance ramaſſée. La patience ſe ſoutient par le deſir de vivre, ou par l'eſpérance même de mourir. Mais lorſqu'il faut ſouffrir une longue & pénible langueur ; qu'un cœur eſt rempli d'amertume, & devient à charge à lui-même, qu'affoibli du paſſé, accablé du préſent, on eſt encore effrayé de l'avenir ; qu'il eſt à craindre que l'inquiétude & l'impatience ne diminuent un peu la ſoumiſſion & la foi ! Une pénitence continuée n'eſt pas toujours également volontaire, & on eſt las de porter ſa croix, quand il faut la porter ſi loin.

Madame la Dauphine, dans toute ſa tribulation, n'eſt point ſortie des mains de Dieu, ni de l'ordre de ſa Providence : elle a vu ſans murmurer, les débris de ſon corps mortel ; & joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature, celle que la piété lui avoit

acquise, elle a senti jusqu'où va la misere humaine, jusqu'où vont les miséricordes divines. La maladie ou la santé lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ses prieres? Sa grace, rien de plus. On faisoit mille vœux pour sa guérison: on la prioit d'y joindre son intention. *Quelle intention puis-je avoir*, disoit-elle, *sinon que la volonté du Seigneur s'accomplisse*? Quel temps pensez-vous qu'elle vouloit donner à ses peines? autant qu'il en falloit pour expier ses péchés. Combien de fois, s'unissant en esprit à Jesus-Christ crucifié, lui offrit-elle son cœur & son mal, afin qu'il fortifiât l'un, & qu'il augmentât ou adoucît l'autre? Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de
Matth. 8. l'Evangile : *Si vous voulez me guerir, Seigneur, vous le pouvez.* Mais aussi, combien de fois l'adorant comme sa fin & son principe, disoit-elle ces paroles d'un Roi soumis & pénitent : ma vie est dans sa volonté : *Vita in*
Ps. 29. voluntate ejus. C'est ainsi qu'elle s'élevoit au-dessus d'elle-même, & de la mort qu'elle craignoit.

La mort qu'elle craignoit! ne fais-je point de tort à sa religion & à son courage, & ne me contredis-je point? Non, Messieurs, cette crainte d'amour & de pénitence n'a rien de lâche Elle se regardoit comme une pecheresse frappée de la main de Dieu. Elle sçavoit que les Anges, tout spirituels & célestes qu'ils sont, ne sont pas assez purs en sa présence. Elle avouoit qu'il y a dans la grandeur, quoiqu'innocente, je ne sçai quel esprit

d'orgueil & de molleſſe contraire à l'humilité & aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt. Auſſi eut-elle recours aux remedes de l'ame, dans le temps qu'elle mépriſoit ceux du corps. Sa conſcience acheva de ſe purifier, & tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler ſon zele & ſa componction.

Avec quels ſentimens de reconnoiſſance & d'amour reçut-elle le ſaint Viatique ? Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent & pieux Prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie ! Vous l'avez vue, & vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle ſentit vivement la charité de Jeſus-Chriſt : qu'elle le vit au travers des voiles myſtérieux qui le couvrent : qu'elle ſortit comme hors d'elle-même, pour aller au-devant de lui ; qu'après d'inutiles efforts pour ſe relever, retombant comme ſous le poids de la Divinité préſente, par reſpect moins que par foibleſſe, elle reçut ce dernier gage de ſon amour, comme le ſceau de ſa prédeſtination éternelle. *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle préſence d'eſprit elle ménagea ce qui lui reſtoit de momens précieux, pour délier les nœuds qui l'attachoient encore au monde ? avec quelle candeur elle ouvrit ſon cœur au Roi, humiliée devant lui, & touchée, non pas de ſa grandeur, de ſa gloire, ou de ſa puiſſance : Dieu ſeul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroiſſoit grand ; mais de ſa religion, de ſa juſtice, de ſa bonté, & du mérite de ſa perſonne ? avec quelle dou-

ceur elle leva vers Monſeigneur, ſes yeux mourans & ſes mains tremblantes? Ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtés ſur lui, comme ſur l'unique objet de ſa tendreſſe : ſes mains qu'elle avoit ſi ſouvent levées au Ciel, lorſqu'il s'expoſoit à tous les périls de la guerre, & qu'elle occupoit, dans les tranſports de ſa joie, à lui préparer des couronnes après ſes victoires. S'il reſtoit encore en ſon cœur quelqu'endroit ſenſible, c'étoit à l'amour, à la gloire & plus encore au ſalut de ce Prince.

Tout s'attendriſſoit, tout fondoit en larmes : la ſainte Onction qu'on lui donnoit, les triſtes prieres qu'on faiſoit pour elle, la croix de Jeſus-Chriſt qu'elle embraſſoit, le pardon qu'elle demandoit, tantôt à Dieu, tantôt aux hommes ; la compaſſion qu'on avoit pour elle, & celle qu'elle avoit pour ceux qui l'avoient ſervie, cauſoient une douleur qui portoit la conſolation, mais auſſi le trouble dans l'ame ; elle ſeule, Meſſieurs, elle ſeule demeuroit tranquille.

Maîtreſſe de ſon eſprit, & toute occupée de ſes devoirs, du milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes Princes ſes enfans, celui-là même qu'elle croyoit être l'enfant de ſa douleur, & recueillant ſa force avec ſa ſageſſe : *Voyez*, dit-elle, *mes Enfans, l'état où Dieu m'a mis, & que cela vous porte à le ſervir & à le craindre ; rendez au Roi & à Monſeigneur, l'obéiſſance que vous leur devez : ſouvenez-vous du Sang dont vous êtes ſortis, & ne faites rien qui en ſoit indigne.* Prince, qui faites aujourd'hui les eſpé-

rances & les délices de la France, que pourrois-je vous dire de plus touchant? Puissent ces efficaces & saintes paroles être éternellement gravées dans votre esprit; & dans le temps que, sous les ordres du Roi, dont le Ciel a toujours béni les armes, un Pere victorieux va, par mille actions éclatantes, vous tracer le chemin de la gloire; puisse le pieux souvenir d'une mere infirme & mourante, maintenir dans votre cœur une vive impression de la crainte de Dieu, & de l'humilité chrétienne. *M. le Duc de Bourgogne.*

Vos souhaits seront accomplis, pieuse Princesse : Fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connue & que vous avez méprisée. Pour nous, mes Freres, ouvrons-les pour la connoître & pour nous en désabuser. Quels conseils nous faut-il? quelles raisons? quels exemples? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos Maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix & une réponse de mort, comme parle l'Apôtre, une sentence qui se prononce & qui s'exécute incessamment par l'affoiblissement & la diminution continuelle de notre vie; & nous sommes aveugles & insensibles. A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur & baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand Roi, & vous dites : *C'est ainsi que nous finissons : Voilà ce qui nous égale tous.* Job, au milieu de ses infortunes, parloit ainsi : *Celui-ci meurt dans les prospérités & dans les richesses, celui-là dans la misere & dans l'amertume de son ame. Et les uns &* 2. Cor. 1. Job. 21

les autres dormiront enſemble dans la méme pouſſiere. Et vous, lorſque votre grandeur & votre puiſſance ſemblent éclater davantage, vous donnez à votre Cour, & prenez pour vous-même cette leçon ſi ſalutaire.

Pour nous, Meſſieurs, nous voyons ce lugubre appareil, & ces triſtes cérémonies, peut-être ſans fruit & ſans réflexion ſur nous-mêmes. Une triſteſſe ſuperficielle compoſe pour un temps le viſage & la contenance, mais l'eſprit & le cœur n'en ſont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables, nous nous livrons à nos plaiſirs, le ſiecle préſent nous entraîne, les bons ou les mauvais ſuccès nous enflent, ou nous inquietent, nous ne penſons ni à la mort, dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions Chrétiens que pour cette vie, & ſi nous n'eſpérions qu'aux biens de ce monde, nous ſerions peut-être excuſables; mais, par la grace de Jeſus-Chriſt, nous ſommes Chrétiens pour l'autre vie, & c'eſt en Dieu ſeul que ſe fondent nos eſpérances.

Oublions donc ce qui n'eſt que périſſable & paſſager, pour nous attacher à ce qui eſt notre partage éternel. Et pour finir par où j'ai commencé, diſons-nous ſans ceſſe, ſelon le conſeil de S. Auguſtin: *Toutes choſes paſſent comme l'ombre*, pour nous exciter à la pénitence, ou pour renouveller notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement; *Toutes choſes ont paſſé comme l'ombre*; pour nous reprocher notre oiſiveté, & pour nous plaindre de nos pertes irréparables: Faſſe le Ciel que

nous profitions du temps, des graces, & des exemples que Dieu nous offre, & qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité au siecle des siecles.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

CHARLES DE SAINTE MAURE,

DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE.

Sicut ambulavit in conspectu tuo in veritate, & justitia, & recto corde tecum, custodisti ei misericordiam grandem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la justice, & dans la droiture de cœur, vous lui avez conservé votre grande miséricorde. Au Liv. 3. des Rois, ch. 3.

Mille hostias obtulit. Salomon. Ibid.

Apparuit autem Dominus.

CE fut après un solemnel & magnifique Sacrifice, où coula le sang de mille victimes, dans la ferveur de la priere, en présence du Dieu d'Israël, que Salomon déjà rempli de son esprit & de sa sagesse, fit cet éloge du Roi son pere. Et c'est dans la solemnité des saints Mysteres, parmi les vœux & les suffrages des fideles, à la face

de ces Autels, où Jesus-Christ Sauveur du monde, Hostie pure & salutaire, se présente aux yeux de ma foi, & s'immole pour les vivans & pour les morts, que j'applique ce même éloge à Très-Haut, Très-Puissant Seigneur Messire Charles de Sainte Maure, Duc de Montausier, Pair de France, Gouverneur de Normandie, Chevalier des Ordres du Roi, ci-devant Gouverneur de Monseigneur le Dauphin. *Salomoni. Ibid.*

David avoit mérité ces louanges : ce Roi qui se plaisoit dans la vérité, qui marchoit dans les sentiers de la justice, qui cherchoit le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantoit dans la paix les Cantiques de Sion, qui brisoit dans la guerre la force des Philistins : ce Roi, selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de sa sainte Loi, ami des ames simples & fideles, ennemi des esprits doubles & des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste & saint par la grace, & par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus & les mêmes miséricordes, & vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs ; qui pour maintenir sa raison, se roidit contre la coutume ; qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité & de la justice, & qui ayant eu part à toutes les prospérités du siecle, n'en a point eu à ses corruptions : un homme d'une vertu antique & nouvelle, qui a sçu joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos peres, en qui la fortune n'a fait que donner du cré-

dit au mérite; qui a sanctifié l'honneur & la probité par les regles & les principes du Christianisme ; qui s'est élevé par une austere sagesse, au-dessus des craintes & des complaisances humaines; & qui, toujours prêt à donner à la vertu les louanges qui lui sont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement & la censure; vaillant dans la guerre, sçavant dans la paix; respecté, parce qu'il étoit juste; aimé, parce qu'il étoit bienfaisant; & quelquefois craint, parce qu'il étoit sincere & irréprochable.

C'est vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux, pour recevoir les derniers gages de son amitié, & pour recueillir les derniers soupirs de sa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, & qu'après avoir vu sa modération dans les temps heureux de sa vie, je fusse aussi, dans ses jours de douleur & d'infirmité, le témoin de sa patience. Vous avez couronné sa piété, & vous m'avez destiné à honorer sa mémoire : Faites servir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés : & comme vous formiez en lui, par sa protection, de saints desirs & de bonnes œuvres, inspirez-moi pour l'édification de mes Auditeurs, d'efficaces & justes louanges.

Ne craignez pas, Messieurs, que l'amitié, ou la reconnoissance me prévienne. Nous parlons devant Dieu en Jesus-Christ, dit l'Apôtre; & je puis dire comme lui : Vous sçavez, mes Freres, que la flatterie jusqu'ici n'a pas régné dans les discours que je vous ai faits : *Neque enim aliquando fuimus in ser-*

2. Cor. 2.

mone adulationis, ſicut ſcitis. Oſerois-je dans celui-ci, où la franchiſe & la candeur font le ſujet de nos éloges, employer la fiction & le menſonge? Ce tombeau s'ouvriroit, ces oſſemens ſe rejoindroient, & ſe ranimeroient pour me dire: Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis pour perſonne? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi, qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laiſſe-moi repoſer dans le ſein de la vérité, & ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que je hais. Ne diſſimule pas mes défauts, & ne m'attribue pas mes vertus; loue ſeulement la miſéricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns & me ſanctifier par les autres. 1. *Theſſ* 2.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, & me deſtine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zele de la juſtice, l'eſprit de droiture, qui ſont le caractere de ce grand homme que vous regrettez, & que vous louez avec moi. Si je n'obſerve pas dans ce diſcours tout l'ordre & toutes les regles de l'art, penſez qu'il y a je ne ſçai quoi de déſordonné dans la triſteſſe: que les grands ſujets ſont à charge à ceux qui les traitent, & que c'eſt ici une effuſion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage & une méditation de mon eſprit.

Quoiqu'il n'y ait rien de ſi naturel à l'homme que d'aimer & de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, & qu'il cherche moins à connoître. Il craint de ſe voir tel qu'il eſt, parce qu'il n'eſt pas tel qu'il devroit être; & pour mettre à couvert ſes défauts, I. PART.

il couvre & flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles. Il me semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçoit de répandre
3. Reg. 22. sur ses Prophetes, soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité & pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fecond en déguisement, s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus: & la parole, qui est l'image de la raison, & comme le corps de la vérité, est devenu l'organe de la dissimulation & du mensonge.

Charles de Sainte Maure se sauva, par la miséricorde de Dieu, de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres & généreuses, qui affranchissent l'ame de toute autre loi, que celle de ses devoirs. Le Ciel versa dans son esprit & dans son cœur ces principes d'honneur & d'équité, qui font qu'on produit sans rougir ses sentimens & ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, & l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature. Son illustre Maison, dont l'origine s'est perdue dans les obscurités du temps, lui fournissoit depuis sept cens ans de grands exemples. Il y trouvoit une noblesse toujours pure par ses vertus, toujours utiles par ses services, toujours glorieuse par son rang, par ses emplois, par ses alliances. Il voyoit dans l'Histoire ses ancêtres, tantôt soutenant avec éclat les premie-

res dignités du Royaume, tantôt dans l'assemblée des Seigneurs de plusieurs Provinces, s'intéressant pour les droits & pour les libertés des peuples : tantôt allant avec des troupes nombreuses levées à leurs dépens, reprendre les terres que des Seigneurs voisins leur avoient usurpées ; plus touchés de l'honneur que de l'intérêt, aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontoit avec plaisir les services que son aïeul avoit rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, & plus encore les conseils sages & libres qu'il lui donnoit ; ajoutant à son récit : *Que ses Peres avoient toujours été fideles serviteurs des Rois leurs maîtres ; mais qu'ils n'avoient pas été leurs flatteurs : Que cette honnête liberté dont il faisoit profession, étoit un droit acquis, & une possession de famille, & que la vérité étoit venue à lui de pere en fils, comme une portion de son héritage.*

La mort lui enleva dès les premieres années de son enfance, un pere, dont la perte auroit été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mere de l'ancienne Maison de Châteaubriant, qui renonçant d'abord à toute sorte de vanités & de plaisirs, pour vaquer dans une triste & laborieuse viduité, aux affaires de sa famille, & contenant sous les loix d'une austere vertu, & d'une exacte modestie, une grande beauté, & une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs & tout le repos de sa vie, à la fortune & à l'éducation de ses enfans. Charles étoit encore en cet âge, où l'on ne suit que les premiers

instincts de la liberté. Un feu que la raison n'avoit pas encore modéré, le révoltoit contre la discipline & la crainte. Elle réprima par une sage sévérité les premieres vivacités de son esprit & les saillies naturelles d'une fierté encore naissante. Elle le plia avec douceur sous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant insensiblement à une vie simple & patiente; & comme elle n'eut pas pour lui ces complaisances foibles qui amollissent la raison & le courage des enfans, elle ne souffrit pas en lui ces délicatesses, qui affoiblissent le tempérament & la vigueur du corps & de l'ame.

Mais hélas! elle employa ses premiers soins à lui apprendre les principes d'une fausse religion. Egaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu; nourri depuis par les Maîtres même de l'erreur, & dans le sein, pour ainsi dire, de l'héréfie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Eglise. Sensible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattoit ses préventions, se mêlant, tout enfant qu'il étoit, dans les conversations & les disputes, il suppléoit par son ardeur, à ce qui manquoit à sa connoissance; & dans un âge où l'on ne sçait pas encore sa religion, il défendoit déjà la sienne.

A Sédan, sous le Ministre du Moulin.

O Dieu de vérité, vous n'avez pas fait cet esprit pour le mensonge? laissez couler sur lui du sein de votre gloire, un de ces rayons pénétrans de votre grace lumineuse, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, & ne permettez pas que l'erreur & la vanité le possedent. Ou si vous laissez croître ses té-

nebres, pour avoir plus de gloire à les dissiper, gardez-lui une miſericorde, d'autant plus grande, que ſon zele ardent & ſes intentions ſinceres le juſtifient à lui-même & qu'il croie faire honneur à la vérité, dans l'hommage même qu'il rend au menſonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connoiſſance des Lettres humaines, le goût qu'il eut pour la Poéſie & pour l'Eloquence, dont il apprit non-ſeulement toutes les beautés, mais encore toutes les regles, l'étude qu'il fit de cette noble & ſçavante antiquité, qu'il regardoit comme la ſource de la raiſon & de la politeſſe dans nos ſiecles. Un amour curieux des Livres, une avidité de ſçavoir, une aſſiduité, & ſi je l'oſe dire, une intempérance de lecture, ont été les paſſions de ſa jeuneſſe. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de ſon courage, il fit voir dans les ſieges de Roſignan & de Caſal, par les ſervices qu'il rendit, ceux que le Prince & la Patrie en pouvoient attendre? Animé par les exploits éclatans d'un frere, dont la réputation ne pouvoit égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnerent juſtement & ſes ennemis & ſes Maîtres.

La bienſéance & la coutume, & plus encore les devoirs de ſa condition & de ſa naiſſance, l'engagerent à ſe mêler dans la foule des Courtiſans pour révérer la grandeur & la majeſté d'un Roi plein de Religion & de juſtice, & pour gagner la faveur & l'eſtime d'un grand Miniſtre, qui connoiſſoit la vertu, & qui diſtribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchiſe n'étoit pas une vertu de la

Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu.

Cour ; que la vérité n'y foiſoit que des ennemis, qu'il falloit, pour y réuſſir, ſçavoir ſelon les temps, ou déguiſer ſes paſſions, ou flatter celles des autres ; qu'il y avoit un art innocent de ſéparer les penſées d'avec les paroles, & que la probité pouvoit ſouffrir ces complaiſances mutuelles, qui étant devenues volontaires, ne bleſſent preſque plus la bonne-foi, & maintiennent la paix & la politeſſe du monde.

Ces conſeils lui parurent lâches. Il alloit porter ſon encens, avec peine, ſur les autels de la fortune, & revenoit chargé du poids des penſées, qu'un ſilence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de menſonges ingénieux pour ſe tromper, injurieux pour ſe nuire, officieux pour ſe corrompre : cette hypocriſie univerſelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fauſſes vertus : ces airs myſtérieux qu'on ſe donne pour couvrir ſon ambition, ou pour relever ſon crédit : tout cet eſprit de diſſimulation, & d'impoſture ne convint pas à ſa vertu. Ne pouvant s'autoriſer encore contre l'uſage, il fit connoître à ſes amis, qu'il alloit à l'armée faire ſa cour par des ſervices effectifs, non pas par des offices inutiles. Qu'il lui coûtoit moins d'expoſer ſa vie, que de diſſimuler ſes ſentimens, & qu'il n'acheteroit jamais ni de faveur, ni de fortune aux dépens de ſa probité.

Sit autem ſermo veſter, eſt, eſt, Il ne voulut apprendre d'autre langage, que celui de l'Evangile, oui, oui, non, non, effectif dans ſes réſolutions, fidele dans ſes promeſſes, plus prêt à tenir ſa parole qu'à la

donner, tout vrai dans ſes actions & dans ſa conduite. Auſſi n'eut-il beſoin, pour s'élever dans ſa profeſſion, ni de ſollicitations ni d'artifices. Sa prudence, ſon application, ſa valeur, lui attirerent l'eſtime & la confiance des deux plus renommés Capitaines de ſon temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étoient ſervis utilement de ſon ſecours & de ſes conſeils dans la ſuite de leurs victoires.

eſt, non; non. Mat. 5. 37. *Le Duc de Weimar & le Maréchal de Guébriant.*

L'Alſace qui avoit été le théatre de ſes travaux en fut auſſi la récompenſe. Quelle nouvelle matiere de gloire pour lui, l'ennemi redoutable, & voiſin : un peuple qui n'étoit qu'à demi ſoumis, le peu de ſecours qu'il pouvoit attendre, une Province qu'on lui donnoit plutôt à conquérir qu'à gouverner : tant de difficultés ne firent qu'animer ſa conſtance; & par des combats preſque journaliers ayant affermi ſon gouvernement, il le rendit, par ſa modération, un des plus heureux & des plus tranquilles du Royaume.

Il ne revint à la Cour, & ne ſe prévalut ni des louanges, ni des eſpérances qu'on lui donna : il joignit la retenue du jugement à la hardieſſe du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchoit dans ſes actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à ſa réputation, autre choſe que ſon mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étoient avantageuſes, & rien n'a jamais pu affoiblir ſa ſincérité, & ſa modeſtie. Nous ſçavons pourtant, Meſſieurs, que jamais ame ne fut plus fiere ni plus intrépide : on le vit à la bataille de Cerné, charger trois fois les ennemis, couverts

de sang & de poussiere, & dresser aux pieds de son Général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cens hommes, durant le siege de Brisac, renversant, sur les bords du Rhin, deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'histoire sanglante de ses combats, & mon sujet n'a-t-il rien de plus édifiant & de plus doux? Déjà se formoient dans le Ciel ces nœuds sacrés, qui devoient unir éternellement son cœur à celui de l'incomparable Julie. Déjà s'allumoient dans son ame ces feux ardens & purs, que la sageſſe, la beauté, l'esprit & un mérite universel ont coutume de faire naître. L'admiration, l'estime, entretenoient cette sage & vertueuse passion, & plus encore une conformité de mœurs & d'inclinations, qui fait les liaisons parfaites; même candeur dans leur procédé, même élévation de génie & de courage, même penchant à la vertu au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la conversation, & pour toutes sortes de Belles-Lettres, même plaisir à faire du bien; mais parmi tant de ressemblance, une religion différente.

Julie d'Angennes, depuis Ducheſſe de Montauſier.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos myſteres; & vous, Prêtres de Jesus-Christ, qui depuis si long-temps offrez à Dieu pour son salut, & vos vœux & vos Sacrifices, prenez le glaive de sa parole, & coupez sagement jusqu'aux racines de l'erreur, que la naissance & l'éducation avoient fait croître dans son ame. Mais par combien de liens étoit-il retenu? La chair

& le ſang qui l'attachoient auprès d'une mere qu'il aimoit autant par reconnoiſſance & par raiſon, que par tendreſſe de naturel : certaines vues d'honneur, qui lui faiſoient craindre juſqu'aux moindres ſoupçons de changement & d'inconſtance : le pouvoir que prenoit ſur lui une premiere impreſſion de vérité ou de juſtice : les réponſes que les Oracles du parti lui avoient rendues, & les ſoins qu'il avoit pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuſes, étoient autant d'engagemens qui le lioient à ſa Communion.

Mais auſſi, dans les recherches de ſa foi, il lui avoit échappé quelque doute: la lecture des Hiſtoires de l'Egliſe lui avoit fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps ; des conteſtations & des diſputes qu'il avoit eues, il étoit ſorti, je ne ſçai quelles clartés paſſageres, qui avoient laiſſé quelque trace de lumiere dans ſon eſprit. Il n'étoit pas de ces hommes tiedes, à qui Dieu & le ſalut ſont indifférens, qui demeurent ſans mouvement où ils ſont tombés, ſoit au Midi, ſoit au Septentrion, ſelon le langage de l'Ecriture, qui ignorent ce qu'ils croient, & n'ont une religion que par haſard, & non par lumiere. Il ſçavoit rendre raiſon de ſa foi, comme l'Apôtre le commande ; & la connoiſſance que Dieu lui donna, fut peut-être la récompenſe de ſon zele. *Eccl.* 22.

Des lumieres imperceptibles & ſucceſſives diſſiperent une partie de ces nuages dont il étoit environné. Il demanda, & il reçut ; il frappa, & on lui ouvrit : il reconnut dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt une puiſſance de dé-

cision, qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec soumission ce qu'elle tolere; & se faisant de cette créance une nécessité pour toutes les autres : docile, humble, pénitent, surmontant le monde par la foi, & la nature par la grace, il alla, sous la conduite d'un grand Prélat, aux pieds des Autels assujettir sa raison à l'autorité de l'Eglise, & faire un sacrifice de ses erreurs devant les Ministres du Dieu de la vérité.

M. Faure, Evêque d'Athiens.

Quels ont été depuis les accroissemens de sa foi? Avec quelle reconnoissance & quelle joie chantoit-il au Seigneur le Cantique de sa délivrance? Avec quel zele exhortoit-il quelques-uns de ses domestiques à rentrer comme lui, dans le bercail de Jesus-Christ, leur fournissant & des livres & les raisons les plus propres à les convaincre? Avec quelle douceur & quelle charité consoloit-il en ces derniers temps quelques-uns de ses amis, dont il voyoit la conscience irrésolue & inquiéte? Il les touchoit par ses conseils & par sa propre expérience, il leur racontoit ses combats, pour les exciter à gagner sur eux la même victoire: & pour gagner leur opiniâtreté, il déploroit en leur présence la sienne propre.

Je ne vous dirai pas, Messieurs, les commandemens & les emplois de confiance qu'on lui destina, les solemnités de son mariage, où toute la France s'intéressa; les Gouvernemens & les Charges, dont il fut pourvu dans des conjonctures où il étoit difficile de les soutenir. N'attendez pas que je vous le représente se dérobant aux premieres tendresses

d'un chaſte mariage, pour aller chercher la gloire, ſous les ordres d'un Prince toujours prêt à combattre, toujours aſſuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduiſant le Légat de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux Prélats de la nouvelle, & faiſant admirer à cette Nation, une judicieuſe ſincérité, qui valoit mieux que ſes ſubtilités & ſes adreſſes. *Feu M. le Prince.*

Il eſt temps de venir au point de ſa réputation & de ſa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce Royaume, l'appella à l'inſtruction & à la conduite de Monſeigneur le Dauphin; & cette même Sageſſe, qui, ſelon l'Ecriture, fait régner les Rois, lui apprit l'art de former une ame royale. Que lui manquoit-il pour un ſi glorieux, mais ſi difficile miniſtere? Du ſçavoir; il avoit acquis par ſes lectures continuelles, des habitudes dans tous les pays & dans tous les ſiecles: il étoit devenu, pour ainſi dire, le ſpectateur & le témoin de la conduite de tous les Princes: il avoit aſſiſté à leurs conſeils & à leurs combats: il connoiſſoit toutes les routes de la vertu & de la gloire ancienne & nouvelle. De la probité? rien n'étoit plus connu que ſon équité, ſon déſintéreſſement, & la religion de ſa parole. Il pouvoit inſtruire ſans ſe rétracter, & ſans ſe condamner ſoi-même; ſes exemples n'affoibliſſoient pas ſes préceptes, & il n'avoit point à juſtifier au Prince ni aux Courtiſans la contrariété de ſes mœurs & de ſes regles. La piété? il avoit connu Dieu, & l'avoit toujours glorifié; il avoit regardé le libertinage comme un monſtre, & dans la Cour *Prov. 8.*

& dans les armées. Il avoit appris dans la Loi de Dieu, ce qu'elle défend & ce qu'elle ordonne : censeur zélé des vices, sans aigreur, sans indiscrétion : Chrétien de bonne foi, sans superstition, sans hypocrisie.

Le Roi, qui dans ses choix, en faisant justice au mérite, a toujours fait honneur à sa sagesse, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le substitua-t-il en sa place, dans l'un de ses plus importans & plus indispensables devoirs ? Avec quelle bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt sacré en des mains si pures & si fideles ? Ayant sur lui tout le gouvernement de son peuple, il lui donna toute la conduite de son fils, il lui recommanda le soin de l'instruction, & se chargea des grands exemples : il voulut que le siecle présent jouît de la felicité de son regne, & laissât à la conscience & à l'habileté de ce prudent Gouverneur, les espérances du siecle à venir.

Aussi, quelle reconnoissance fut la sienne ? Il sacrifia ses plaisirs, ses intérêts & sa liberté ; il ne pensa plus qu'à ce jeune Prince, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendresse, il emprunta l'autorité du Roi ; de peur de rebuter par l'austérité des préceptes, il prit les entrailles du pere, & par ce juste tempérament, il avançoit en lui les fruits de la raison, & corrigeoit les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connoître & à souffrir la vérité. Il sçavoit que les Grands naissent avec certaines délicatesses, qui la retiennent dans un timide res-

pect les Courtisans qui les approchent : qu'on ne leur présente jamais des miroirs fideles ; qu'avant qu'ils sçachent qu'ils sont hommes, & qu'ils sont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des Sujets, & qu'ils sont les Maîtres du monde.

Plus le Prince qu'il gouvernoit avoit de bonté & de docilité naturelle, plus il éloignoit tout ce qui pouvoit le corrompre. Combien de fois arrêta-t il une flatterie qui, comme un serpent tortueux, alloit se glisser dans son ame ? Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce & maligne odeur auroit empoisonné une imagination encore tendre ? Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur ? Combien de fois leva-t-il d'une main sévere les premiers voiles qu'une Cour artificieuse alloit mettre devant ses yeux, pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir ?

Permettez que je me le représente ici comme ce Cavalier que vit Saint Jean dans l'Apocalypse ; il s'appelloit fidele & véritable : *Fidelis & verax* ; montrant à cet auguste Enfant les sources du vrai & du faux, & lui formant dans le monde, que Saint Augustin appelle la région des fausletés & des mensonges, une ame innocente & sincere. Il portoit plusieurs couronnes, lui expliquant, par son instruction, la difference des bons & des mauvais regnes. Il tenoit en ses mains un glaive luisant, pour couper les filets de ses passions naissantes, & les discours & les exemples qui pourroient les entretenir. Voilà quel étoit son amour pour la vérité : voyons *Apoc. 19.*

quel étoit son zele pour la justice.

II. PART. Il est difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'aie aussi du zele pour la justice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines regles d'ordre & de proportion, que l'esprit cherche dans les actions, aussi-bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en Monsieur de Montausier.

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévere, qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, & à rendre à chacun, ou le service, ou l'honneur, ou la protection qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit dans la jeunesse, se faisant une espece de crédit & d'autorité du fond de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude & la violence, & pour réduire tout à la discipline; supportant lui-même avec constance toutes les fatigues & toutes les contraintes que lui imposoient dans les bornes de sa profession, la raison & l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelqu'inconnu qu'on fût, on n'avoit besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu & l'innocence persécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à soi-même. Par-tout où se pouvoit étendre son pouvoir, l'oppression & l'injustice n'étoient pas libres: celui-

là

là ne pouvoit s'assurer de son repos qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les Puissans, quand il a pu secourir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, & lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection & de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante & scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples; & où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice & de dureté pour entretenir le courage & la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur & de gloire, non pas aux biens & aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévere & dur à lui-même, & partageant avec les moindres Officiers ses biens par libéralité, & leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, & disant quelquefois: *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.*

Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes des passages; & sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer sur ses vieux ans, les torts qu'il

avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfans ce qu'ils avoient autrefois injustement exigé des peres.

Quelle pensez-vous que fût son occupation dans ses Gouvernemens ? La justice. Plein des maximes d'honneur & de probité, dont il sçavoit toutes les Loix, il retenoit la Noblesse dans l'ordre; il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur & au droit de chacun ce que l'avarice ou la colere en avoit ôté, mettant les uns à couvert de l'insulte, & les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi par une équité décisive, sans préoccupation & sans intérêt, les racines des haines & des procès, & portoit par-tout la modération de la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zele & sa vigilance dans les calamités publiques ? Il jouissoit à la Cour de la douceur du repos, & de la gloire où le Ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste & contagieux se répandit & s'échauffa dans les Villes principales de Normandie : soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression, soit qu'un commerce fatal y eût apporté des Pays éloignés avec de fragiles richesses, des semences de maladie & de mort, soit que l'Ange de Dieu eût étendu sa main pour frapper cette malheureuse Province. Il y accourut. Dans cette affliction, qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres

craintes, oublie les malheurs d'autrui, & où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres : la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang, ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers : *Qu'il devoit l'ordre & la protection à ce peuple. Qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit aussi pour le secourir, & que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse que son devoir.* Il ranima les Citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels ; & par une exacte police, qui coupoit les communications mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple, qui avoit perdu toute espérance de santé, & toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêtai-je, Messieurs, n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu ? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son Souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples ? Que ne puis-je vous exprimer les sentimens d'admiration, de vénération, &, si je l'ose dire, de tendresse, qu'il a eus pour le Roi ? Par combien de liens tenoit-il à lui ? Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnoissance. Tantôt il pensoit à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, & pour compter le nombre de ses victoires. Tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence & de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté, & se réjouir de sa gloire ; & quelquefois il se dépouilloit de toute idée de sa puissance & de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement

le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'Etat, dont les intérêts lui furent plus chers & plus sensibles que les siens propres ? quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, & qui ne se comptant & ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur & sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde ?

Dans le cours de ces fatales années, où la discorde alluma dans le sein de la France le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux & tant de coupables : Ne craignez pas, Messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grace, ni d'apologie, & de qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre, ni de faute à justifier ; sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la Province de Saintonge, où se formoient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance & par son courage. Les sollicitations d'un Prince qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentemens qu'il avoit reçus du Ministre, ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates ; & lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout-d'un-coup, pour le service de son Maître, à la force de l'amitié, & au plaisir de la vengeance. Il gagna la Noblesse déjà presque demi séduite : il fit des sieges, donna des combats, prit des Villes, & prodigua son sang & sa vie, pour assurer au Roi cette Province, que sa situation & les conjonctures du temps avoient rendue très-importante.

Quelle justice lui rendit-on ? On approuva

ſes ſervices, & bientôt on les oublia. Dans ces jours de confuſion & de trouble, où les graces tomboient ſur ceux qui ſçavoient à propos ſe faire ſoupçonner, ou ſe faire craindre, on le négligea comme un ſerviteur qu'on ne pouvoit perdre ; & l'on ne ſongea pas à ſa fortune, parce qu'on n'avoit rien à craindre de ſa vertu. Mais ſa conſtance le ſoutint, & la Providence de Dieu réſervoit au Roi l'honneur de récompenſer cette ame fidele.

Deſcendons à l'équité de ſon cœur dans ſa conduite particuliere. Quels furent ſes ſentimens pour ſes amis ? Ici ſe réveille ma reconnoiſſance, mes entrailles s'émeuvent, & l'image d'un bonheur dont je jouiſſois, me fait ſouvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois ſon jugement : d'ailleurs ſon amitié ne ſe donnoit point au haſard, c'étoit le prix de ſon eſtime. Elle ne s'affoibliſſoit jamais, ni par le temps ni par l'abſence, & rien ne dérangeoit dans ſon cœur ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances ; il ne ſçavoit ſe démentir, & ſa bonne foi ſembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas ſur leurs défauts : également ſincere & charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaiſir de les excuſer. Fidele dans leurs diſgraces, il oſa les louer & les ſervir en des temps où les autres n'oſoient preſque pas les plaindre. Dans leurs proſpérités, il eſtima leur modération, & ſe réſerva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laiſſoit,

dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même de soutenir leurs opinions, & ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines? Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux & plus de prieres au pied du Trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnoisse & qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le sçavez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, & qui rendez à Dieu, le Seigneur des Sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris & de ses bontés, & de ses lumieres. Il pesoit les esprits, & donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, & personne ne sçut mieux les estimer. Il les encourageoit, & tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les graces du Roi, & leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, & ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange & la gloire.

Combien étoit-il juste & charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les peres laissoient, comme un héritage à leurs enfans, la protection d'un si bon Maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur,

que lorſqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à ſa dépenſe, mais non pas à ſa généroſité. Il ſçavoit bien qu'il n'avoit pas beſoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit beſoin de lui, & il le gardoit moins pour ſervir d'éclat à ſa grandeur, que pour ſervir de matiere à ſa bonté.

De ce même principe naiſſoit ſon amour pour les pauvres. Aux termes de l'Ecriture, l'aumône eſt une juſtice. Ce que nous appellons un don, le Sage le nomme une dette; & la meſure de la miſéricorde que nous attendons, eſt la miſéricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment ſur toute ſorte de miſérables les ſecours de ſa charité. Il n'attendit pas à la mort à conſacrer à J. C. une partie de ſes richeſſes: il ſçavoit qu'une charité tardive, ſelon les Peres de l'Egliſe, avoit plus d'avarice que de piété, qu'il faut exécuter ſoi-même ſon Teſtament & ſes legs pieux, & faire un ſacrifice de religion, & une diſtribution volontaire de ſes aumônes.

Que ne puis-je révéler les ſecrets de ſa charité! Vous verriez ici l'éducation d'une fille, à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conſeils: là les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de ſa charité, a conduit aux fonctions de ſon Sacerdoce: ici une Nobleſſe indigente pouſſée par ſes charitables ſecours au ſervice du Prince & de la Patrie: là un mérite naiſſant, qu'auroit accablé le poids de ſa mauvaiſe fortune, relevé par ſes libéralités. Sortez de ces retraites, où la

misere & la honte vous cachent, familles infortunées, & dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asyles sacrés des disgraces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de sa piété, Hôpitaux dressés par ses soins & par ses bienfaits dans les Villes de ses Gouvernemens, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au Ciel les vœux & les prieres des pauvres que vous renfermez. Voilà sa justice, Messieurs, il ne me reste plus qu'à vous montrer son esprit de droiture.

II. PART. *Psal.* 111. *Ibid.* *Ps.* 63. *Ps.* 96.

La droiture est une pureté de motif & d'intention qui donne la forme & la perfection à la vertu, & qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'est à cette génération simple & droite, que l'Esprit de Dieu promet dans ses Ecritures, tantôt les bénédictions qu'il verse sur ceux qui le craignent, tantôt les lumieres qu'il tire quand il veut du sein des ténebres; tantôt le plaisir des approbations & des louanges; tantôt la joie d'une tranquille conscience. C'est ici la gloire de mon sujet. Quel homme est jamais moins entré dans les voies obliques des passions & des intérêts, que celui que nous regrettons? La connoissance de ses devoirs lui servoit de raison pour les accomplir, & ses intentions étoient toujours aussi bonnes que ses actions. Quelles furent donc ses regles? L'ambition, selon lui, n'avoit rien de noble; elle conduisoit la vertu par des moyens, & à des fins qui sont souvent indignes d'elle: il disoit quelquefois: *Que les ambitieux qu'on loue tant, étoient des glorieux*

qui sont des bassesses, ou des mercenaires qui veulent être payés. Aussi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux ; & ce qui le conduisit aux charges & aux dignités, il le fit pour les mériter, & non pas pour les obtenir.

L'intérêt & l'amour du bien ne purent jamais le tenter ; & dans tout le cours de sa vie, il n'eut ni le soin ni le desir d'en acquérir. La succession d'une tante, Dame d'honneur d'une grande Reine, sembloit devoir grossir le patrimoine de ses peres : mais rebuté des affaires & des procès, dont son esprit étoit incapable, il relâcha ce qu'on voulut, & crut que c'étoit un gain que de sçavoir perdre. Contraint de racheter sa liberté, après une longue prison durant les guerres d'Allemagne, il employa & son argent & son crédit, pour ramener les Officiers qu'abandonnoit à leur triste captivité, l'indigence ou l'avarice de leurs familles. *Madame de Brassac.*

Deux principes le firent agir, la probité, la religion : l'une lui donnoit le desir d'être utile, l'autre le portoit à travailler à son salut. Quels sinceres enseignemens a-t-il donnés à Monseigneur pour le bien public, & pour sa gloire ? Il n'y a rien de si difficile que d'élever un jeune Prince, qui est né pour la Royauté. Il faut lui inspirer de la hardiesse sans présomption, lui faire sentir ce qu'il doit être, & lui faire connoître ce qu'il est. Il suffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être assis, & de lui essayer, pour ainsi dire, la Couronne, afin qu'il sçache la porter quand la Providence de Dieu la fera tomber sur sa tête. Il est nécessaire de lui donner tout ensemble les vertus d'un Roi, & cel-

les d'un particulier ; lui montrer la gloire du commandement, & le mérite de l'obéiſſance, & lui apprendre à dire comme ce Centenier de l'Evangile : *Homo ſum ſub poteſtate conſtitutus , habens , ſub me milites , & dico huic : Vade , & vadit.* Je vois des peuples ſous ma puiſſance , mais j'ai une puiſſance au-deſſus de moi : je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne : j'ai des Sujets, mais j'ai un Maître.

Matth. 8.

C'étoient les enſeignemens que lui donnoit M. le Duc de Montauſier. Il lui inſpiroit la modération , en lui élevant le courage. Il lui formoit ce cœur docile, que Salomon demandoit à Dieu pour la conduite de ſon peuple. Il lui marquoit les juſtes meſures de ſa grandeur, en l'inſtruiſant de ce qu'un Roi doit à ſes ſujets, & de ce qu'un fils doit à ſon pere.

Combien de fois lui a-t-il dit que la fin principale , & la premiere loi du gouvernement étoit le bonheur des peuples. Que la vérité & la fidélité ſont les vertus eſſentielles des Princes, qui ſont les images du vrai Dieu, & les arbitres de la foi publique , & que les plus grands Royaumes & les plus longs regnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur & un moment de durée, les Souverains doivent apprendre à être doux & modérés dans leur puiſſance, & ſoupirer après une gloire toute immortelle , & toute divine. Que ne m'eſt-il permis d'expoſer ici ces ſages & ſaintes maximes que ſa fidélité lui fit écrire , que la modeſtie lui a fait cacher , & qui paroiſſent , ſelon ſes deſirs , avec plus d'éclat dans la vie du Prince qui les pratique, ſoit qu'il aille

lancer la foudre que le Roi lui a mise en main, soit qu'il vienne jouir de la gloire qu'il s'est acquise? Rappellez en votre mémoire avec quelle tendre & sensible joie il recueillit ce qu'il avoit semé dans l'ame de ce jeune vainqueur, louant sa bonté & sa douceur, sa libéralité, sa religion & sa justice, le félicitant de ses vertus, tandis que les autres le félicitoient de ses victoires.

N'étoit-ce pas ce même esprit de probité qui le poussoit à donner tant de bons avis, & de salutaires conseils? Il eût voulu corriger tous les abus, & réformer tous les défauts qu'il connoissoit, sur les idées de perfection que sa sagesse lui avoit faites. Son âge, son crédit, ses dignités, & je ne sçai quoi d'austere & de vénérable dans ses mœurs & dans sa personne, lui avoient acquis une espece d'autorité universelle, contre laquelle le monde n'osoit réclamer.

Ceux mêmes qui pouvoient ne pas aimer son zele, étoient obligés de le louer, & trouvoient de la vertu dans ses défauts mêmes. On pouvoit jetter dans son ame quelques fausses impressions; mais il suivoit toujours du moins l'ombre de la vérité & de la justice: & quelque ascendant qu'on eût sur lui, on pouvoit le prévenir, mais on ne pouvoit le corrompre. S'il disputoit avec ardeur, ce n'est pas qu'il voulût assujettir le monde à ses opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connoissoit, ou que du moins il croyoit connoître. Attaché à ses sentimens par persuasion, & non par caprice; souvent contraire aux avis des autres, parce que souvent ils étoient

injuſtes ou déraiſonnables, conſervant toujours dans les chaleurs & dans les vivacités de ſon eſprit, la bonté & la tendreſſe même de ſon cœur.

Si ſa droiture fut le motif de tant de vertus, ſa religion fut le motif & la cauſe de ſa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de ſpirituels imaginaires, qui ſe nourrit de réflexions, & qui laiſſe les ſaintes pratiques. Sa foi étoit comme ſon cœur, ſimple & ſolide. Ne penſez pas à cette vaine & faſtueuſe religion, qui ſe répand toute au-dehors, & qui n'a que le corps & la ſuperficie des bonnes œuvres; tout étoit intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation & de complaiſance, qui porte dans le Sanctuaire des vœux intéreſſés & profanes, qui ſous un feint amour de Dieu, couvrant les deſirs & les eſpérances du ſiecle, fait ſervir les Myſteres & les Sacremens de Jeſus-Chriſt à l'ambition & à la fortune des pécheurs par une affectation ſacrilege. Qui de vous oſeroit le ſoupçonner de reſpect humain, ou d'hypocriſie?

Il cherchoit Dieu, ſelon le conſeil de l'Apôtre, dans la ſimplicité & la ſincérité de ſon cœur. Y eût-il jamais une foi plus vive que la ſienne? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du Chriſtianiſme, tant il en étoit perſuadé. Il les croyoit & les aimoit. L'inſenſé ferma devant lui ſes levres impies, & tenant ſous un ſilence forcé ſes vaines & ſacrileges penſées, ſe contenta de dire en ſon cœur: Il n'y a point de Dieu. Il aſſiſtoit tous les jours au S. Sacrifice; & ſon attention

tion & sa modestie imprimoient le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu, & de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns, qui interrompent les oraisons des fideles, & troublent dans la Maison de Dieu, le vénérable silence des saints Mysteres, se lever avec indignation ; & faisant l'Office des anciens Diacres de l'Eglise, ordonner qu'on fléchît les genoux, & qu'on se tût devant la Majesté présente, qui pour être cachée, n'en étoit pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle & plus véritable, que celle qu'il rendoit à Dieu ? Il le reconnoissoit comme sa fin & son origine ; & quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence qui lui donnoit un empire absolu sur ses volontés, il se reprochoit de n'avoir pas pour lui toute la tendresse & toute la sensibilité qu'il ressentoit pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimoit-il ses nécessités spirituelles, & celles de sa famille, dans ses prieres pures & tendres qu'il avoit composées lui-même pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux & ses reconnoissances.

D'où puisoit-il toutes ces lumieres ? De la Loi, qui en est la source éternelle. Il avoit lu cent treize fois le Nouveau Testament de Jesus-Christ avec application & avec respect. Ministres de sa Parole destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent ? Les premiers Chrétiens faisoient autrefois enterrer avec eux les Livres des Evangiles, portant jusques dans le tom-

beau, le trésor de leur foi, & le gage de leur résurrection éternelle; & celui que nous louons aujourd'hui les tint jusqu'à sa mort entre ses mains, & voulut expirer, pour ainsi dire, dans le sein de la vérité & de la miséricorde de Jesus-Christ.

C'est ici, Messieurs, l'endroit sensible de mon discours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miséricorde que Dieu lui avoit réservée, & j'ai pour moi toutes les consolations de la foi, & de l'espérance des Ecritures: dans la gloire d'une réputation, qu'une vertu consommée lui avoit acquise, & que l'envie n'osoit plus lui disputer: dans une vigueur d'esprit & de corps, que l'âge & les maladies sembloient avoir jusques là respectée, il tombe tout-à-coup dans ses ennuyeuses douleurs où l'on souffre sans secours, & sans intervalle. La respiration qui nous fait vivre, le fait mourir à tous momens. Les nuits plus tristes que les jours, lui ôtent la douceur de la compagnie & ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre sur sa croix, ni trouver de situation ni de remede qui le soulage. Quels furent ses sentimens de piété dans ce temps de langueur & de patience!

Quel mépris du monde & de ses vanités! Il comptoit ses prospérités temporelles, dont il avoit toujours senti & le néant & le danger: & s'écrioit en soupirant: *S'eroit-il possible, mon Dieu, que ce fût là ma récompense!* Quelle horreur! mais quel repentir du péché! il repassoit les années de sa vie dans l'amertume de son ame, & se réveillant dans

ſes réflexions de pénitence : *Quatre-vingt ans*, diſoit-il, *quatre-vingt ans, Seigneur, paſſés à vous offenſer!* Quelquefois ſe défiant de ſon propre cœur, & craignant qu'il ne fût pas aſſez profondément touché, il diſoit : *Vous m'avez appris dans vos Ecritures, que le cœur de l'homme eſt impénétrable; le mien n'auroit-il de pli & de repli que pour vous, vous tromperois-je, me tromperois-je, ô mon Dieu?* Une ſainte frayeur des jugemens divins le ſaiſiſſoit. On voyoit ſa foi dans ſes yeux & dans ſes paroles : La confiance Chrétienne venant au ſecours : *J'approche*, ajoutoit-il, *du Trône de votre grace, je vous amene un pécheur, qui ne mérite point de pardon, mais vous m'ordonnez de le demander; la miſéricorde en vous eſt au-deſſus du jugement; le Sang de votre Fils n'eſt-il pas répandu pour moi, & n'eſt-ce pas ſa fonction d'effacer les péchés du monde.*

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étois-je attendu, étois-je deſtiné à être le témoin, & comme le Miniſtre de ſon Sacrifice? Je vis ce viſage que la crainte de la mort ne fit point pâlir, ces yeux qui chercherent la Croix de J. C. & ces levres qui la baiſerent. Je vis un cœur briſé de douleur dans le Tribunal de la Pénitence, pénétré de reconnoiſſance & d'amour à la vue du ſaint Viatique, touché des ſaintes onctions & des prieres de l'Egliſe. Je vis un Iſaac, levant avec peine ſes mains paternelles, pour bénir une fille, que la nature & la piété ont attachée à tous ſes devoirs, auſſi eſtimable par la tendreſſe qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, & des enfans qui firent ſa joie,

& qui feront un jour sa gloire. Je vis enfin, comment meurt un Chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, Messieurs, dans une cérémonie aussi lugubre & aussi édifiante que celle-ci ? Je vous avertirai que le monde est une figure trompeuse qui passe, & que vos richesses, vos plaisirs, vos honneurs passent avec lui. Si la réputation & la vertu pouvoient dispenser d'une loi commune, l'illustre & la vertueuse Julie vivroit encore avec son Epoux : Ce peu de terre que nous voyons dans cette Chapelle couvre ces grands noms & ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de si précieuses dépouilles ? La mort a rejoint ce qu'elle avoit séparé. L'époux & l'épouse ne sont plus qu'une même cendre ; & tandis que leurs ames teintes du sang de Jesus-Christ reposent dans le sein de la paix, j'ose le présumer ainsi de son infinie miséricorde, leurs ossemens humiliés dans la poussiere du sépulcre, selon le langage de l'Ecriture, se réjouissent dans l'espérance de leur entiere réunion, & de leur résurrection éternelle.

Exultabunt ossa humiliata. Ps. 50.

Offrez pourtant pour eux, Prêtres du Dieu vivant, vos vœux & vos sacrifices ; & vous, chastes épouses de J. C., gardez religieusement ce dépôt sacré ; arrosez-le des larmes de votre pénitence ; attirez sur lui quelques regards de l'Agneau sans tache que vous suivez, quand il va s'immoler sur tous ces Autels : afin qu'étant purifiés par cette divine oblation des restes des fragilités humaines, ils chantent dans le Ciel avec vous les miséricordes éternelles.

Fin des Oraisons Funebres de Fléchier.

PERMISSION

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS-CLAUDE-MICHEL-BENOIST LE CAMUS DE NÉVILLE, Chevalier, Conseiller du Roi en tous ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'article VII de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Privileges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt : Nous permettons au Sieur PIERRE MACHUEL, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Les Oraisons Funebres de Fléchier & Bossuet*, laquelle édition sera tirée à douze cens exemplaires, en un volume, format in-12, & sera fini dans le délai de deux mois ; à la charge par ledit Sieur Machuel d'avertir l'Inspecteur de la Chambre syndicale de Rouen, du jour où l'on commencera l'impression dudit Ouvrage, au desir de l'article XXI de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, *portant suppression & création de différentes Chambres syndicales* ; de faire ladite édition absolument conforme à celle de , d'en remettre un Exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux mains des Officiers de la

Chambre syndicale de Rouen ; d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, sur les Registres de ladite Chambre syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

Donné à Paris, le 17 Novembre 1779.

NÉVILLE.

Par M. le Directeur général.

DEHANCY, Secrétaire-Général.

Registré sur le Registre I. de la Chambre Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Rouen, N° 47, fol. 9, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777. A Rouen, ce premier Décembre 1779.

LAURENT DUMESNIL, *Syndic.*

RECUEIL

DES

ORAISONS

FUNEBRES

PRONONCÉES

Par feu Meſſire JACQ. BENIGNE BOSSUET,
Evêque de Meaux.

RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
PRONONCÉES

Par feu Meſſire *JACQ. BENIGNE BOSSUET*, Evêque de Meaux.

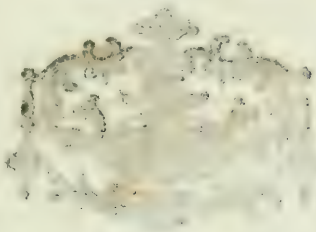
Nouvelle Édition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la vie de l'Auteur.

A ROUEN,

Chez PIERRE MACHUEL, à l'Hôtel Saint Wandrille, rue Ganterie.

M. DCC. LXXX.

AVEC PERMISSION.



ÉLOGE HISTORIQUE

DE FEU MESSIRE

BÉNIGNE BOSSUET,

EVÉQUE DE MEAUX.

Jacques-Bénigne Bossuet, naquit à Dijon le 27 Septembre 1627, d'une famille distinguée par ses Charges. Il reçut les premieres leçons des Sciences au College des Jésuites de la même Ville, & s'y distingua toujours par cette vivacité de conception, qui d'ordinaire annonce & produit de grands talens. Il fut destiné de bonne-heure à l'Eglise, & sentit bientôt l'importance d'un engagement qui n'est rempli qu'à moitié, & qui même ne l'est point, si les mœurs ne concourent avec le sçavoir. Les siennes étoient naturellement pures; il les conserva par une vigilance dont la jeunesse ne connoît guere ni l'usage ni le besoin.

En 1642, à l'âge de seize ans, il vint à Paris puiser les hautes sciences dans cette ancienne & célebre Université, d'où sont sortis autant ou plus de grands hommes que la fameuse Ecole d'Alexandrie, si féconde dans les premiers temps du Christianisme. Là se développerent toutes les grandes dispositions du jeune Eleve. Son bonheur lui donna pour maître un de ces hommes

dont les levres ſont les dépoſitaires de la ſcience. C'étoit Nicolas Cornet, Grand-Maître du College de Navarre, & pour guide dans les routes du ſalut, le vénérable Vincent de Paule, Inſtituteur des Prêtres de la Miſſion. Il puiſa dans l'un, & la connoiſſance & l'amour de l'ancienne doctrine; il apprit de l'autre la pratique des plus hautes vertus, & l'art difficile de la conduite des ames.

En 1652, à peine eût-il reçu le bonnet de Docteur, qu'on lui offrit les deux plus importantes Cures de Paris, que ſa réputation ſeule ſollicita pour lui. Mais attaché dès ſa plus tendre jeuneſſe au Chapitre de Metz, d'abord par un Canonicat, enſuite par les dignités d'Archidiacre & de Doyen, il crut devoir le fruit de ſes études à une Egliſe qui ſembloit ſe l'être acquis par ſes bienfaits, & qui prenoit tant de plaiſir à l'élever. Il eût pu s'y borner à ſes devoirs, & ſe faire à l'ombre de l'Autel une vie commode & paiſible; mais il fallut à ſon zele une carriere plus Apoſtolique & plus vaſte. Plein des Ecritures dont il avoit recueilli l'eſprit & la divine onction, enrichi par la lecture des Peres dont les ouvrages l'avoient mis en poſſeſſion des plus hautes vérités, il ſe dévoua tout entier à la fatigue des Miſſions.

Peu de gens connoiſſent de quelle importance eſt cette partie du Miniſtere; moins encore ſçavent-ils quels talens elle demande pour y réuſſir. C'eſt un peuple groſſier qui vit dans les campagnes, & qui preſque n'a jamais reçu de ſa religion que des idées imparfaites, qu'il eſt queſtion d'éclairer de la pure lumiere. Ce ſont des cœurs tous penchés vers la terre, qu'il s'a-

git d'élever & d'émouvoir. Or quelle adreſſe ne faut-il pas pour toucher & pour montrer le jour à cette ſorte d'inſenſibles & d'aveugles. Le grand triomphe de l'Eloquence n'eſt pas toujours d'entraîner ceux qu'une certaine culture a déjà diſpoſés ; elle a peut-être plus de gloire lorſqu'elle s'inſinue dans des ames encore brutes, ſi on le peut dire ainſi, & qu'elle y va débrouiller des ſemences naturelles, qu'une éducation rendit comme étouffées.

Cet art, l'Abbé Boſſuet le porta au plus haut point, & ſes converſions furent innombrables. Mais ce qui n'appartient qu'aux eſprits du premier ordre, il ſçut de cette aimable & généreuſe ſimplicité, paſſer aux grands & pathétiques mouvemens du ſublime. La capitale envia bientôt à la Province un tel génie, & le lui enleva. Les Chaires principales de Paris retentirent toutes de ſa voix, & de l'acclamation de ſes auditeurs. Les têtes couronnées y accoururent elles-mêmes. Anne & Thereſe d'Autriche ne ſe raſſaſioient point de l'entendre, & venoient ſe nourrir du pain préparé pour leurs ſujets. Enfin le nouveau Chryſoſtome fut appellé à la Cour. Et dans quel temps ? Lorſque la paix venoit d'y rappeller des héros auſſi connus par leurs lumieres que par leurs conquêtes ; lorſque la circonſtance d'un mariage glorieux y raſſembloit la plus illuſtre portion de la Nobleſſe Françoiſe ; lorſque les ſciences commençoient à approcher librement du Trône, & que la délicateſſe, le bon goût y régnoient avec le jeune Monarque.

Ce fut donc à cette Aſſemblée, la plus reſpectable de l'Europe, que M. Boſſuet, âgé ſeulement de trente-quatre ans, porta la parole du

ſalut. Nous ne dirons pas combien il y fut applaudi. Qui eſt-ce qui l'ignore? Mais nous ne tairons point une circonſtance qui vaut ſeule tous les éloges. Louis XIV charmé de voir tant de lumieres unies à tant de vertus & de jeuneſſe, fit écrire à Metz au pere de l'Orateur, & le félicita ſur les ſuccès édifians de ſon fils. Quand un Prince eſt ſenſible au mérite, & qu'il veut bien lui donner des marques ſi flatteuſes de diſtinction, il a trouvé tout-d'un-coup l'heureux ſecret d'exciter l'émulation dans ſes Etats: le talent qu'il diſtingue lui en enfante mille autres.

Celui de M. Boſſuet avoit trop d'éclat pour ne lui pas meriter des places honorables. Après avoir eu l'honneur de prêcher devant le Roi, en 1661, juſqu'en 1669, il fut nommé à l'Evêché de Condom. Preſque auſſi-tôt pour le rendre auſſi utile à l'Etat qu'il l'étoit à l'Egliſe, le Roi lui confia l'éducation de Monſeigneur le Dauphin, en 1670. Mais cet emploi qui attache inceſſamment à la Cour, parut au nouveau Prélat un titre incompatible avec les devoirs du Paſteur, dont le plus eſſentiel eſt de veiller ſur ſon troupeau d'aſſez près pour le connoître & pour en être connu. Il ſe déchargea donc du poids d'un rang à ſes yeux plus formidable encore que brillant. Et cette démarche que lui inſpiroit ſa Religion ſeule lui attira de nouveaux éloges & une gloire nouvelle.

Libre ainſi de tous ſoins étrangers il ne s'occupa plus que de ceux de ſa place; & tandis que M. le Duc de Montauſier Gouverneur du jeune Prince, le formoit à des ſentimens dignes de ſon auguſte naiſſance, M. Boſſuet verſoit dans ſon eſprit l'amour ſincere de

la Religion, & ce qui eſt inſéparable, une tendre affection pour les hommes, vertu ſi néceſſaire à ceux qui naiſſent pour les conduire. Ses travaux eurent le ſuccès qu'il en attendoit. Toute la France lui en marqua ſa reconnoiſſance, par ſon amour pour ſon auguſte Eleve. Les Etats s'aſſocierent même à notre joie, & le ſouverain Pontife ſembla leur en donner l'exemple, par le Bref honorable qu'il écrivit à M. Boſſuet ſur le bonheur d'une ſi belle éducation.

Elle n'étoit pas ſeulement utile à la Nation par les fruits qu'il lui étoit ſi naturel de s'en promettre ; elle le fut à l'Europe entiere, en procurant des Ecrits propres à former les Rois de tous les peuples. C'eſt à elle, en effet, que ſont dus cette *Politique* fondée ſur les maximes, appuyée ſur les exemples de l'Ecriture ; & cette *Hiſtoire Univerſelle* où le développement des faits antiques devient la matiere d'une ſi ſublime inſtruction, qu'en la liſant il ſemble, comme l'a dit un célebre Auteur, que ce ſoit la Religion qui s'explique elle-même.

Après dix années de ſoins aſſidus auprès de Monſeigneur, M. Boſſuet, redevint libre. Il ne le fut pas aſſez néanmoins pour s'éloigner de la Cour. Le Roi le connoiſſoit trop pour ne le pas attacher à ſa Maiſon ; il lui donna la Charge de premier Aumônier de Madame la Dauphine en 1680 ; & quand il ſe le fut, pour ainſi dire aſſuré par là, il le nomma à l'Evêché de Meaux en 1681 : quelques années après il le fit Conſeiller d'Etat en 1697, & enfin premier Aumônier de Madame la Ducheſſe de Bourgogne en 1698. Le public, qui par un in-

térêt aſſez raiſonnable, aimé à voir que les graces du Souverain ſe partagent, trouva pour la premiere fois que toutes celles-ci n'étoient pas trop pour un homme qui contenoit ſeul tant de mérites divers, & qui après tant de ſervices rendus à l'Egliſe & à l'Etat pouvoit continuer de leur être utile.

Il le fut en effet par de nouveaux Ouvrages dont la mémoire ne mourra jamais. Déjà il s'étoit diſtingué parmi nos plus célebres Controverſiſtes par ſa docte réfutation, en 1655, *du Cathéchiſme* de Paul Ferri, Miniſtre Proteſtant. Il le fut bien davantage par ſon *Expoſition de la Doctrine Catholique*, en 1671, où ſont détruites les fauſſes oppinions que l'Héréſie nous imputoit. Ecrit admirable, ſinguliérement adopté par le Clergé de France, honoré des éloges de tous les Théologiens & de tous les Prélats étrangers, comblé de louanges par Innocent XI, traduit dans toutes les Langues, & répandu par toute la terre. C'eſt cet Ouvrage qui mit aux pieds de l'Egliſe le grand Turenne, & qui acheva de triompher d'un homme qui jamais n'avoit ſçu que vaincre.

A ce Traité ſuccéda celui de la *Communion ſous les deux Eſpeces*, en 1632, pour répondre à ceux qui ſe plaignoient injuſtement qu'on les privoit de la coupe ſacrée. Mais ce qui importoit le plus à l'Egliſe, étoit de trancher par un ſeul coup tous nos différents avec la prétendue Réforme, en lui montrant ſon oppoſition formelle avec elle-même, ſes contradictions palpables, l'ambiguité de ſes dogmes : l'incertitude & l'inconſtance de ſa foi. M. de Meaux ouvrit le premier cette carriere, &

donna en 1688, *l'Hiſtoire des Variations de l'Egliſe Proteſtante.* On ne ſçauroit dire à quel point les deux Communions ſéparées de la véritable, furent frappées de ce coup qui détruiſoit juſques dans ſes fondemens l'Autel dreſſé contre le nôtre. Vainement la Secte nouvelle tenta d'en relever les ruines; ſes efforts ne furent qu'à ſa honte, & elle fut contrainte d'avouer qu'elle reſtoit ſans juſtification & ſans réponſe. Le ſeul Jurieu, cet Ecrivain téméraire, qui oſoit tout contre l'évidence, voulut paroître après la défaite des ſiens, & livrer de nouveaux combats; il ne fit que procurer de nouvelles victoires au docte Prélat, qui le convainquit d'autoriſer le Socinianiſme, de tendre les bras à toutes les Religions, & dès-là de renverſer tout le Chriſtianiſme.

Pendant que M. Boſſuet ſembloit n'avoir plus qu'à jouir de ſa gloire, une occaſion malheureuſe vint le replonger dans les diſputes de Religion. *En* 1699, *le Livre de l'explication des Maximes des Saints ſur la vie intérieure*, parut dans le monde, & partagea les eſprits. L'Auteur de l'Ouvrage étoit un grand Archevêque, univerſellement reſpecté par ſes vertus, admiré par la beauté de ſon eſprit, & ſéduiſant malgré lui-même par les graces infiniment touchantes de ſon ſtyle. Il étoit ami de M. Boſſuet, & ami de tous les temps. Quelques Evêques crurent appercevoir que ce Livre mettoit l'Oraiſon en péril. Ils en avertirent l'Auteur. Il s'expliqua. Ses explications parurent inſuffiſantes, & il fallut que M. de Meaux, en gémiſſant, prit la plume contre un Confrere chéri, & qu'il portoit dans ſes entrailles,

comme il le dit lui-même. La vérité regne bien ſouverainement dans un cœur, quand elle le réduit à ſe déchirer de la ſorte, en contriſtant l'objet qu'il aime. Quoi qu'il en ſoit, M. de Meaux, au jugement de toute l'Egliſe, fut encore vainqueur dans cette importante conteſtation, ſi pourtant l'on peut appeller vaincu, le docte Prélat qui ſçut rendre une ſoumiſſion ſi prompte à la vérité dès qu'elle ſe déclara.

Si nous avions réſolu de faire l'Hiſtoire complete de M. Boſſuet, ce ſeroit ici le lieu de dire combien de fois les aſſemblées du Clergé, en 1682 & 1700, emprunterent ſa plume & ſa voix dans les matieres importantes du Dogme & de la Morale. Nous parlerons de même & en détail de ſes éloquentes *Oraiſons Funebres*, où ſe déploie tout l'art de la parole, où les actions éclatantes ne ſont louées que quand elles ont des motifs vertueux, & où la gravité, la ſévérité même de l'Evangile ne perdent rien de leur privilege. Mais nous ne ſongeons pas à circonſtancier; nous ne voulons qu'indiquer les faits, & encore les faits principaux de la vie d'un ſi grand Homme.

Infatigable juſqu'au bout, il s'éleva contre un Critique habile, mais audacieux, qui dans ſa *Verſion du Nouveau Teſtament*, avançoit de ces paradoxes ſçavans qui alterent la ſimplicité de la Foi. Il avertit les Fideles de ſe précautionner contre ces dangereuſes nouveautés; & il le fit avec cette dignité, cette force, ce noble feu qui ſiéent ſi bien à un défenſeur de la vérité, & qui étoient les caracteres propres de ſes Ouvrages.

Il mourut enfin en 1704, mais les armes à

la main contre le Socinianisme, & finit en confondant ces faux sages, qui pour éviter le vrai sens des Prophéties, leur en substituent d'arbitraires & de vagues. Son explication du Psaume XXI, & du fameux Oracle d'Isaïe sur l'enfantement d'une Vierge, fut le dernier trait dont il frappa l'impiété; & il termina le cours d'une si belle vie âgé de soixante-seize ans, six mois & seize jours.

On aura peine à comprendre comment un Evêque, d'ailleurs attentif aux besoins de son troupeau, suffisoit à tant d'Ouvrages. Mais quand le zele est ardent, il trouve bien des ressources que le génie seul ne découvriroit pas. M. de Meaux aimoit le travail comme les autres aiment le repos. Pour lui nul délassement d'un travail que par un autre. Son Cabinet étoit par-tout. Le tumulte même de la Cour ne le dissipoit point, parce qu'il ignoroit les passions qui le causent. Jamais homme n'a eu tant d'éclat, ni plus de cette aimable modestie qui auroit gagné ses rivaux s'il en avoit eu. Tous les talens avoient droit à ses bienfaits comme à son estime. Ceux qu'il ne pouvoit récompenser lui-même, il les produisoit du moins & les faisoit connoître. Il avoit cette candeur qui attire la confiance, cette gaieté tranquille & égale que donne la vertu, cette politesse de manieres qui naît de celle du cœur; sur-tout cet amour de la Religion qui efface dans l'ame tout autre objet qu'elle, & qui n'est jamais plus pure que dans ceux qui ont le bonheur de la bien connoître.

Fin de l'Eloge de M. Bossuet.

TABLE
DES ORAISONS
FUNEBRES
Contenues dans ce Volume.

ORAISON Funebre de Madame Henriette-Marie de France, Reine d'Angleterre, prononcée en l'Egliſe des Religieuſes de ſainte Marie de Chaillot, le 16 Novembre 1669.

Oraiſon Funebre de Madame Henriette-Anne d'Angleterre, Ducheſſe d'Orléans, prononcée à ſaint Denis, le 22 Août 1670.

Oraiſon Funebre de Madame Marie-Théreſe d'Autriche, Reine de France, prononcée à ſaint Denis, le premier Septembre 1683.

Oraiſon Funebre de Madame Anne de Gonzague de Cléves, Princeſſe Palatine, prononcée dans l'Egliſe des Carmélites du Fauxbourg ſaint Jacques, le 9 Août 1685.

Oraiſon Funebre de Meſſire Michel le Tellier, Chancelier de France, prononcée dans l'Egliſe Paroiſſiale de ſaint Gervais, le 25 Janvier 1686.

Oraiſon Funebre de Louis de Bourbon, Prince de Condé, Premier Prince du Sang, prononcée dans l'Egliſe de Notre-Dame de Paris, le 10 Mars 1687.

Fin de la Table.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE

HENRIETTE-MARIE

DE FRANCE,

REINE

DE LA GRAND'BRETAGNE,

PRONONCÉE EN PRÉSENCE DE MONSIEUR, Frere unique du Roi, & de MADAME, en l'Eglise des Religieuses de Sainte Marie de Chaillot, où repose le cœur de Sa Majesté, le 16 Novembre 1669.

ORAISON FUNEBRE

DE LA REINE

DE LA

GRAND'BRETAGNE.

Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram. *Psal.* 2.

Maintenant, ô Rois, apprenez; instruisez-vous Juges de la terre.

MONSEIGNEUR,

Celui qui regne dans les Cieux, & de qui relevent tous les Empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté & l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux Rois, & de leur donner, quand il lui plaît, de grandes & de terribles leçons. Soit qu'il éleve les Trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux Princes, soit qu'il la retire à lui-même, & ne leur laisse que leur propre foi-

bleſſe ; il leur apprend leurs devoirs d'une maniere ſouveraine & digne de lui. Car en leur donnant ſa puiſſance, il leur commande d'en uſer comme il fait lui-même pour le bien du monde ; & il leur fait voir en la retirant, que toute leur majeſté eſt empruntée, & que pour être aſſis ſur le Trône, ils n'en ſont pas moins ſous ſa main, & ſous ſon autorité ſuprême. C'eſt ainſi qu'il inſtruit les Princes, non-ſeulement par des diſcours & par des paroles, mais encore par des effets & par des exemples. *Et nunc, Reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande Reine, Fille, Femme, Mere de Rois ſi puiſſans, & Souveraine de trois Royaumes, appelle de tous côtés à cette triſte cérémonie ; ce diſcours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde ſa vanité toute entiere. Vous verrez, dans une ſeule vie, toutes les extrémités des choſes humaines, la félicité ſans bornes, auſſi-bien que les miſeres ; une longue & paiſible jouiſſance d'une des plus nobles Couronnes de l'Univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naiſſance & la grandeur accumulée ſur une tête, qui enſuite eſt expoſée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cauſe d'abord ſuivie de bons ſuccès, & depuis, des retours ſoudains, des changemens inouis, la rebellion long-temps retenue, à la fin tout-à-fait maîtreſſe ; nul frein à la licence ; les Loix abolies ; la Majeſté violée par des attentats juſqu'alors inconnus ; l'uſurpation & la tyrannie ſous le nom de liberté ; une Reine fugi-

tive, qui ne trouve aucune retraite dans trois Royaumes, & à qui sa propre Patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil; neuf voyages sur Mer entrepris par une Princesse, malgré les tempêtes, l'Océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, & pour des causes si différentes; un Trône indignement renversé, & miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux Rois: ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes & de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste & si relevé, les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande Reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, & puis plongé tout-à-coup dans un abyme d'amertumes, parlera assez haut; & s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux Princes sur des événemens si étranges, un Roi me prête ses paroles pour leur dire: *Et nunc, Reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* Entendez, ô Grands de la terre; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage & religieuse Princesse, qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes pour y étudier les conseils de la Divine Providence, & les fatales révolutions des Monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les Princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, & en leur donnant & en leur ôtant leur puissance. La Reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées, c'est-à-dire,

qu'elle a uſé chrétiennement de la bonne & de la mauvaiſe fortune. Dans l'une, elle a été bienfaiſante ; dans l'autre, elle s'eſt montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuſe, elle a fait ſentir ſon pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même des vertus. Tellement qu'elle a perdu, pour ſon propre bien, cette puiſſance Royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; & ſi ſes Sujets, ſi ſes Alliés, ſi l'Egliſe univerſelle a profité de ſes grandeurs, elle-même a ſçu profiter de ſes malheurs & de ſes diſgraces plus qu'elle n'avoit fait de toute ſa gloire. C'eſt ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de Très-Haute, Très-excellente & Très-puiſſante Princeſſe Henriette-Marie de France, Reine de la Grand'Bretagne.

Quoique perſonne n'ignore les grandes qualités d'une Reine dont l'Hiſtoire a rempli tout l'Univers, je me ſens obligé d'abord à les rappeller en votre mémoire, afin que cette idée nous ſerve pour toute la ſuite du diſcours. Il ſeroit ſuperflu de parler au long de la glorieuſe naiſſance de cette Princeſſe : on ne voit rien ſous le Soleil qui en égale la grandeur. Le Pape S. Grégoire a donné dès les premiers ſiecles cet éloge ſingulier à la Couronne de France, qu'elle eſt autant au-deſſus des autres Couronnes du monde, que la dignité Royale ſurpaſſe les fortunes particulieres. Que s'il a parlé en ces termes du temps du Roi Childebert, & s'il a élevé ſi haut la race de Mérovée, jugez ce qu'il auroit dit

Lib. 5. Ep. 6.

du sang de Saint Louis & de Charlemagne. Issue de cette race, fille de Henri le Grand, & de tant de Rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un Trône eût été indigne d'elle. A la vérité elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la Maison de France à la Royale famille des Stuarts, qui étoient venus à la succession de la Couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII; mais qui tenoient de leur Chef depuis plusieurs siecles le Sceptre d'Ecosse, & qui descendoient de ces Rois antiques, dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande Nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le desir immense qui, sans cesse, la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence Royale, & l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas moins été admirables. Fidele dépositaire des plaintes & des secrets, elle disoit que les Princes devoient garder le même silence que les Confesseurs, & avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, & qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familiere, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle sçavoit persuader & convaincre, aussi-bien que commander, & faire valoir la raison, non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle

traitoit les affaires ; & une main si habile eût sauvé l'Etat, si l'Etat eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette Princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle ; ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la Religion de ses ancêtres ? Elle a bien sçu reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa Maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule Nation de l'Univers, qui depuis douze siecles presque accomplis, que ses Rois ont embrassé le Christianisme, n'a jamais vu sur le Trône que des Princes enfans de l'Eglise. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la Foi de Saint Louis. Le Roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de Religion, où leurs cœurs fussent désunis ; & confirmant par son témoignage la piété de la Reine, ce Prince très-éclairé a fait connoître en même-temps à toute la terre la tendresse, l'amour conjugal, la sainte & inviolable fidélité de son Epouse incomparable.

Dieu, qui rapporte tous ses conseils à la conservation de sa sainte Eglise, & qui, fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes Héroïnes pour délivrer ses Fideles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu & inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les graces pudiques de la Reine Esther eu-

rent un effet auſſi ſalutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du Roi ſon mari, & fit d'un Prince infidele, un illuſtre protecteur du Peuple de Dieu. Par un conſeil à peu près ſemblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au Roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la Reine ſon épouſe. Comme elle poſſédoit ſon affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt diſſipés) & que ſon heureuſe fécondité redoubloit tous les jours les ſacrés liens de leur amour mutuel : ſans commettre l'autorité du Roi ſon Seigneur, elle employoit ſon crédit à procurer un peu de repos aux Catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces ſoins : & ſeize années d'une proſpérité accomplie, qui coulerent ſans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent ſeize années de douceur pour cette Egliſe affligée. Le crédit de la Reine obtint aux Catholiques ce bonheur ſingulier, & preſque incroyable, d'être gouvernés ſucceſſivement par trois Nonces Apoſtoliques, qui leur apportoient les conſolations que reçoivent les enfans de Dieu de la communication avec le S. Siege. Le Pape Saint Grégoire écrivant au pieux Empereur Maurice, lui repréſente en ces termes les devoirs des Rois Chrétiens : * *Sçachez, ô grand Empereur,*

* *Ad hoc enim poteſtas dominorum meorum pietati cœlitus data eſt ſuper omnes homines, ut qui bona appetunt, adjuventur, cœlorum via largiùs pateat, ut terreſtre regnum cœleſti*

que la Souveraine Puiſſance vous eſt accordée d'en haut, afin que la vertu ſoit aidée, que les voies du Ciel ſoient élargies, & que l'Empire de la Terre ſerve l'Empire du Ciel. C'eſt la vérité elle-même qui lui a dicté ces belles paroles. Car qu'y a-t-il de plus convenable à la puiſſance, que de ſecourir la vertu? à quoi la force doit-elle ſervir qu'à défendre la raiſon? & pourquoi commandant les hommes, ſi ce n'eſt pour faire que Dieu ſoit obéi. Mais ſur-tout il faut remarquer l'obligation ſi glorieuſe que ce grand Pape impoſe aux Princes, d'élargir les voies du Ciel. Jeſus-Chriſt a dit dans ſon Evangile : combien eſt étroit le chemin qui mene à la vie ! & voici ce qui le rend ſi étroit. C'eſt que le juſte, ſévere à lui-même, & perſécuteur irréconciliable de ſes propres paſſions, ſe trouve encore perſécuté par les injuſtes paſſions des autres, & ne peut pas même obtenir que le monde le laiſſe en repos dans ce ſentier ſolitaire & rude, où il grimpe plutôt qu'il ne marche. Accourez, dit Saint Grégoire, Puiſſances du ſiecle, voyez dans quel ſentier la vertu chemine ; doublement à l'étroit, & par elle-même, & par l'effort de ceux qui la perſécutent : ſecourez-la, tendez-lui la main: puiſque vous la voyez déjà fatiguée du combat qu'elle ſoutient au-dedans contre tant de tentations qui accablent la nature humaine, mettez-la du moins à couvert des inſultes du dé-

regno famuletur. Greg. Lib. 2. Epiſt. 62. Maur. Aug.

hors. Ainſi vous élargirez un peu les voies du Ciel, & rétablirez ce chemin, que ſa hauteur & ſon âpreté rendront toujours aſſez difficile.

Mais ſi jamais l'on peut dire que la voie du Chrétien eſt étroite, c'eſt, Meſſieurs, durant les perſécutions. Car que peut-on imaginer de plus malheureux que de ne pouvoir conſerver la Foi, ſans s'expoſer au ſupplice, ni ſacrifier ſans trouble, ni chercher Dieu qu'en tremblant? Tel étoit l'état déplorable des Catholiques Anglois. L'erreur & la nouveauté ſe faiſoient entendre dans toutes les Chaires; & la doctrine ancienne qui, ſelon l'oracle de l'Evangile, *doit être préchée juſques ſur les toits*, pouvoit à peine parler à l'oreille. Les enfans de Dieu étoient étonnés de ne voir plus ni l'Autel, ni le Sanctuaire, ni ces Tribunaux de miſericorde, qui juſtifient ceux qui s'accuſent. O douleur! il falloit cacher la pénitence avec le même ſoin qu'on eût fait les crimes, & Jeſus-Chriſt même ſe voyoit contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voies & d'autres ténebres, que ces voiles & ces ténebres myſtiques, dont ils ſe couvrent volontairement dans l'Euchariſtie. A l'arrivée de la Reine, la rigueur ſe ralentit, & les Catholiques reſpirent. Cette Chapelle Royale, qu'elle fit bâtir avec tant de magnificence dans ſon Palais de Sommerſet, rendoit à l'Egliſe ſa premiere forme. Henriette, digne fille de Saint Louis, y animoit tout le monde par ſon exemple, & y ſoutenoit avec gloire par ſes retraites, & par ſes prieres, & par ſes dévotions, l'ancienne réputation de la Très-Chré-

Quod in aure auditis, predicate ſuper tecta. Matth. 10. 27.

tienne Maiſon de France. Les Prêtres de l'Oratoire, que le grand Pierre Bérulle avoit conduits avec elle, & après eux les Peres Capucins, y donnerent, par leur piété, aux Autels, leur vénérable décoration, & au Service Divin, ſa majeſté naturelle. Les Prêtres & les Religieux, zélés & infatigables Paſteurs de ce troupeau affligé, qui vivoient en Angleterre pauvres, errans, traveſtis, *deſquels* auſſi *le monde n'étoit pas digne*, venoit reprendre avec joie les marques glorieuſes de leur profeſſion dans la Chapelle de la Reine; & l'Egliſe déſolée, qui autrefois pouvoit à peine gémir librement, & pleurer ſa gloire paſſée, faiſoit retentir hautement les Cantiques de Sion dans une terre étrangere. Ainſi la pieuſe Reine conſoloit la captivité des Fideles, & relevoit leur eſpérance.

Quibus dignus non erat mundus. Heb. 11. 38.

Quand Dieu laiſſe ſortir du puits de l'abyme la fumée qui obſcurcit le Soleil, ſelon l'expreſſion de l'Apocalypſe, c'eſt-à-dire, l'erreur & l'héréſie; quand, pour punir les ſcandales, ou pour réveiller les Peuples & les Paſteurs, il permet à l'eſprit de ſéduction de tromper les ames hautaines, & de répandre par-tout un chagrin ſuperbe, une indocile curioſité, & un eſprit de révolte; il détermine dans ſa ſageſſe profonde les limites qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, & aux ſouffrances de ſon Egliſe. Je n'entreprends pas, Chrétiens, de vous dire la deſtinée des Héréſies de ces derniers ſiecles, ni de marquer le terme fatal dans lequel Dieu a réſolu de borner leur cours. Mais ſi mon jugement ne me trompe pas; ſi, rap-

Apoc. 3. 1.

pellant la mémoire des siecles passés, j'en fais un juste rapport à l'état présent, j'ose croire, & je vois les sages concourir à ce sentiment, que les jours d'aveuglement sont écoulés, & qu'il est temps désormais que la lumiere revienne. Lorsque le Roi Henri VIII, Prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon & tant d'autres Rois, & commença d'ébranler l'autorité de l'Eglise : les Sages lui dénoncerent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, & qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévinrent ; mais les sages sont-ils crus en ce temps d'emportement, & ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impétueuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la Religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sçait plus elle-même à quoi s'en tenir ; & plus agitée en sa terre & dans ses ports même, que l'Ocean qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille Sectes bizarres. Qui sçait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la Royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions, & si ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant admirons ici la piété de la Reine, qui a sçu si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cau-

de la Foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes? Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernieres extrémités de ses trois Royaumes; & s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la Foi, elles adouciſſoient leur aigreur, & les ramenoient à l'Egliſe. Ainſi non-ſeulement elle conſervoit, mais encore elle augmentoit le Peuple de Dieu. Les converſions étoient innombrables; & ceux qui en ont été témoins oculaires nous ont appris, que pendant trois ans de ſéjour qu'elle a fait dans la Cour du Roi ſon Fils, la ſeule Chapelle Royale a vu plus de trois cens convertis, ſans parler des autres, abjurer ſaintement les erreurs entre les mains de ſes Aumôniers. Heureuſe d'avoir conſervé ſi ſoigneuſement l'étincelle de ce feu divin que Jeſus eſt venu allumer au monde! Si jamais l'Angleterre revient à ſoi; ſi ce levain précieux vient un jour à ſanctifier, toute cette maſſe où a été mêlé par ſes Royales mains, la poſtérité la plus éloignée n'aura pas aſſez de louanges pour célébrer les vertus de la Religieuſe Henriette, & croira devoir à ſa piété l'ouvrage ſi mémorable du rétabliſſement de l'Egliſe.

Que ſi l'Hiſtoire de l'Egliſe garde chérement la mémoire de cette Reine, notre Hiſtoire ne taira pas les avantages qu'elle a procuré à ſa Maiſon & à ſa Patrie. Femme & Mere très-chérie & très-honorée, elle a réconcilié avec la France le Roi ſon Mari, & le Roi ſon fils. Qui ne ſçait qu'après ſa mémorable action de l'Iſle de Ré, & durant ce

fameux siege de la Rochelle, cette Princesse prompte à se servir des conjectures importantes, fit conclure la paix, qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés ! Et dans ces dernieres années, après que notre grand Roi, plus jaloux de sa parole & du salut de ses Alliés, que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une sage & heureuse Médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux Royaumes ? & depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales : & l'exemple d'une grande Reine, aussi-bien que le sang de France & d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le desir de travailler sans cesse à l'union des deux Rois qui vous sont si proches, & de qui la puissance & la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est plus seulement par cette vaillante main & par ce grand cœur que vous acquérez de la gloire. Dans le calme d'une profonde Paix vous aurez des moyens de vous signaler ; & vous pouvez servir l'Etat, sans s'allarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse & aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous ; & l'on peut tout espérer d'un Prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, & que la justice accompagne dans

toutes ſes actions. Mais où m'emporte mon zele ſi loin de mon triſte ſujet ? Je m'arrête à conſidérer les vertus de Philippe, & ne ſonge pas que je vous dois l'hiſtoire des malheurs de Henriette.

J'avoue en la commençant que je ſens plus que jamais la difficulté de mon entrepriſe. Quand j'enviſage de près les infortunes inouies d'une ſi grande Reine, je ne trouve plus de paroles, & mon eſprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la Majeſté & à la vertu, ne ſe reſoudroit jamais à ſe jetter parmi tant d'horreurs, ſi la conſtance admirable avec laquelle cette Princeſſe a ſoutenu ces calamités, ne ſurpaſſoit de bien loin les crimes qui les ont cauſées. Mais en même-temps, Chrétiens, un autre ſoin me travaille. Ce n'eſt pas un ouvrage humain que je médite. Je ne ſuis pas ici un Hiſtorien qui doit vous développer le ſecret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties: il faut que je m'éleve au-deſſus de l'homme, pour faire trembler toute créature ſous les Jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puiſſances du Seigneur*, & j'ai à vous faire voir les merveilles de ſa main & de ſes conſeils; conſeils de juſte vengeance ſur l'Angleterre; conſeils de miſéricorde pour le ſalut de la Reine; mais conſeils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte eſt ſi vive & ſi manifeſte dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut réſiſter à cette lumiere.

Introibo in potentias Domini. Pſ. 70.

Quelque haut qu'on puiſſe remonter, pour rechercher dans les Hiſtoires les exemples

des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées ou par la molleſſe ou par la violence des Princes. En effet, quand les Princes, négligeant de connoître leurs affaires & leurs armées, ne travaillent qu'à la chaſſe, comme disoit cet Hiſtorien, n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaiſirs, ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni loix ni meſures, & qu'ils ôtent les égards & la crainte aux hommes, en faiſant que les maux qu'ils ſouffrent leur paroiſſent plus inſupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence exceſſive, ou la patience pouſſée à l'extrémité, menacent terriblement les Maiſons régnantes. Charles I. Roi d'Angleterre étoit juſte, modéré, magnanime, très-inſtruit de ſes affaires, & des moyens de régner. Jamais Prince ne fut plus capable de rendre la Royauté non-ſeulement vénérable & ſainte, mais encore aimable & chere à ſes peuples. Que lui peut-on reprocher, ſinon la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu'un Auteur célebre a dit de Céſar, qu'il a été clément, juſqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæſari proprium & peculiare fit clementiæ inſigne, quâ uſque ad pœnitentiam omnes ſuperavit.* Que ce ſoit donc là, ſi l'on veut, l'illuſtre défaut de Charles auſſi-bien que de Céſar : mais que ceux qui veulent croire que tout eſt foible dans les malheureux & dans les vaincus, ne penſent pas pour cela nous perſuader que la force ait manqué à ſon courage, ni la vigueur à ſes conſeils. Pourſuivi à toute outrance par l'implacable mali-

Q. Curt. lib. 89.

Plin. lib. 9. cap. 28.

gnité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu les forcer, & comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejetté ce qui étoit foible & injuste étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernieres épreuves. Mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la Majesté à un Roi, qui sçait se connoître; & ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la Salle de Westminster, & dans la place de Witthal, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste & majestueux au milieu de son Palais & de sa Cour. Grande Reine, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célebre ce Monarque; & de cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un Epoux si cher, à qui ses ennemis même accorderont le titre de sage & celui de juste, & que la postérité mettra au rang des grands Princes, si son Histoire trouve des lecteurs, dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le Roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacrileges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la Nation: & je confesse que la haine des parricides pourroit jetter les esprits dans ce sentiment. Mais

quand on considere de plus près l'histoire de ce grand Royaume, & particulierement les derniers Regnes, où l'on voit non-seulement les Rois Majeurs, mais encore les Pupilles, & les Reines mêmes si absolues & si redoutées; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la Religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouard, par Marie, par Elisabeth, on ne trouve, ni la Nation si rebelle, ni ses Parlemens si fiers & si factieux: au contraire, on est obligé de reprocher à ces Peuples, d'avoir été trop soumis; puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même & leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'Isle la plus célebre du monde, qui selon les plus fideles Historiens, tirent leur origine des Gaules; & ne croyons pas que les Merciens, les Danois & les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos Peres leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procedés si barbares, s'ils ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations & ces violences? N'en doutons pas, Chrétiens: les fausses Religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans regle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la Reine a eu a combattre, & que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on ébranle les fondemens de la Religion, & qu'on remue les

bornes une fois posées. Mais comme la matiere que je traite me fournit un exemple manifeste & unique dans tous les siecles, de ces extrémités furieuses : il est, Messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, & de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la Religion ancienne, & celui de l'autorité de l'Eglise, ont été capables de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est, que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siecle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'Eglise, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les Décrets des Conciles, la Doctrine des Peres, & leur sainte unanimité, l'ancienne tradition du Saint Siege & de l'Eglise Catholique, n'ont plus été comme autrefois des Loix sacrées & inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; & encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture-Sainte; comme ce n'a été qu'à condition que chaque Fidele en deviendroit l'interprete, & croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'explication, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeller Dieu tout ce qu'il pense. Dès-lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les Sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini : que l'opiniâtreté seroit invincible, & que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou

donneroient leurs rêveries pour inſpirations ; les autres fatigués de tant de folles viſions ; & ne pouvant plus reconnoître la majeſté de la Religion déchirée par tant de Sectes, iroient enfin chercher un repos funeſte, & une entiere indépendance dans l'indifférence des Religions, ou dans l'Athéiſme.

Tels, & plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la ſuite, ſont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas par-tout les mêmes ravages, parce que ſa rapidité ne trouve pas par-tout les mêmes penchans & les mêmes ouvertures : ainſi quoique cet eſprit d'indocilité & d'indépendance ſoit également répandu dans toutes les Héréſies de ces derniers ſiecles, il n'a pas produit univerſellement les mêmes effets : il a reçu diverſes limites, ſuivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers & des nations, ou enfin la puiſſance divine qui donne quand il lui plaît des bornes ſecretes aux paſſions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'eſt montré tout entier à l'Angleterre, & ſi ſa malignité s'y eſt déclarée ſans réſerve, les Rois en ont ſouffert, mais auſſi les Rois en ont été cauſe. Ils ont trop fait ſentir aux Peuples que l'ancienne Religion ſe pouvoit changer. Les Sujets ont ceſſé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vu céder aux paſſions, & aux intérêts de leurs Princes. Ces terres trop remuées, & devenues incapables de conſiſtance, ſont tombées de toutes parts, & n'ont fait voir que d'effroyables précipices,

J'appelle ainſi tant d'erreurs téméraires & extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce ſoit ſeulement la querelle de l'Epiſcopat, ou quelques chicanes ſur la Liturgie Anglicane, qui aient ému les Communes. Ces diſputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces eſprits turbulens faiſoient comme un eſſai de leur liberté. Mais quelque choſe de plus violent ſe remuoit dans le fond des cœurs, c'étoit un goût ſecret de tout ce qui a de l'autorité, & une démangeaiſon d'innover ſans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainſi les Calviniſtes, plus hardis que les Luthériens, ont ſervi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, & dont ils groſſiſſent tous les jours le parti. Les Sectes infinies des Anabaptiſtes ſont ſorties de cette même ſource ; & leurs opinions mêlées au Calviniſme ont fait naître les Indépendans, qui n'ont point eu de bornes ; parmi leſquels on voit les Trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur ſont inſpirées ; & ceux qu'on nomme Chercheurs, à cauſe que dix-ſept cens ans après Jeſus-Chriſt, ils cherchent encore la Religion, & n'en ont point d'arrêtée.

C'eſt, Meſſieurs, en cette ſorte que les eſprits une fois émus tombant de ruines en ruines, ſe ſont diviſés en tant de Sectes. En vain les Rois d'Angleterre ont cru les pouvoir retenir ſur cette pente dangereuſe, en conſervant l'Epiſcopat. Car que peuvent des Evêques, qui ont anéanti eux-mêmes l'auto-

rité de leur Chaire, & la révérence qu'on doit à la ſucceſſion, en condamnant ouvertement leurs prédéceſſeurs juſqu'à la ſource même de leur Sacre, c'eſt-à-dire, juſqu'au Pape Saint Grégoire, & au Saint Moine Auguſtin ſon diſciple, & le premier Apôtre de la Nation Angloiſe? Qu'eſt-ce que l'Epiſcopat, quand il ſe ſépare de l'Egliſe, qui eſt ſon tout, auſſi-bien que du Saint Siege, qui eſt ſon centre, pour s'attacher contre la nature à la Royauté comme à ſon chef? Ces deux Puiſſances d'un ordre ſi différent ne s'uniſſent pas, mais s'embraſſent mutuellement, quand on les confond enſemble, & la Majeſté des Rois d'Angleterre ſeroit demeurée plus inviolable, ſi contente de ſes droits ſacrés, elle n'avoit point voulu attirer à ſoi les droits & l'autorité de l'Egliſe. Ainſi rien n'a retenu la violence des eſprits féconds en erreurs: & Dieu, pour punir l'irréligieuſe inſtabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur folle curioſité; en ſorte que l'ardeur de leurs diſputes inſenſées, & leur religion arbitraire, eſt devenue la plus dangereuſe de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le reſpect de la Majeſté & des Loix, ni s'ils devinrent factieux, rebelles & opiniâtres. On énerve la Religion quand on la change, & on lui ôte un certain poids, qui ſeul eſt capable de tenir les Peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne ſçai quoi d'inquiet qui s'échappe, ſi on leur ôte ce frein néceſſaire; & on ne leur laiſſe plus rien à ménager, quand on leur permet de ſe rendre maîtres de leur Re-

ligion. C'eſt de là que nous eſt né ce prétendu regne de Chriſt, inconnu juſqu'alors au Chriſtianiſme, qui devoit anéantir toute la Royauté, & égaler tous les hommes, ſonge ſeditieux des Indépendans, & leur chimere impie & ſacrilege : tant il eſt vrai que tout ſe tourne en révoltes, & en penſées ſéditieuſes, quand l'autorité de la Religion eſt anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le Saint-Eſprit a prononcée par une ſentence manifeſte ? Dieu même menace les Peuples qui altérent la Religion qu'il a établie, de ſe retirer du milieu d'eux, & par là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du Prophete Zacharie : * *Leur ame*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont ſi ſouvent changé la Religion ; *& je leur ai dit, je ne ſerai plus votre Paſteur*, c'eſt-à-dire, je vous abandonnerai à vous-même & à votre cruelle deſtinée. Et voyez la ſuite : *Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché, ſoit retranché.* Entendez-vous ces paroles ? *Et que ceux qui demeureront, ſe dévorent les uns les autres.* O Prophétie trop réelle, & trop véritablement accomplie : La Reine avoit bien raiſon de juger qu'il n'y avoit point de moyen d'ôter les cauſes des guerres civiles, qu'en retournant à l'unité

* *Anima eorum variavit in me ; & dixi : Non paſcam vos. Quod moritur moriatur ; & quod ſuccciditur, ſuccidatur, & reliqui devorent unuſquiſque carnem proximi ſui.* Zach. 11. 8.

l'unité Catholique, qui a fait fleurir durant tant de siecles l'Eglise & la Monarchie d'Angleterre, autant que les plus saintes Eglises, & les plus illustres Monarchies du monde. Ainsi, quand cette pieuse Princesse servoit l'Eglise, elle croyoit servir l'Etat; elle croyoit assurer au Roi des Serviteurs, en conservant à Dieu des Fideles. L'expérience a justifié ses sentimens, & il est vrai que le Roi son fils n'a rien trouvé de plus ferme dans son service, que ces Catholiques si haïs, si persécutés, que lui avoit sauvé la Reine sa mere. En effet, il est visible que puisque la séparation & la révolte contre l'autorité de l'Eglise a été la source d'où sont dérivés tous les maux, on n'en trouvera jamais les remedes que par le retour à l'unité, & par la soumission ancienne. C'est le mépris de cette unité qui a diviſé l'Angleterre. Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, & tant de sectes incompatibles qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le Trône Royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre & de tout cacher, également actif & infatigable dans la paix & dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil & par prévoyance; mais au reste si vigilant & si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées; enfin, un de ces esprits remuans & audacieux qui semblent être nés pour

changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, & qu'il en paroît dans l'histoire à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les Peuples, & de se prévaloir contre les Rois. Car comme il eut apperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de regles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculiere, étoit le charme qui possédoit les esprits; il sçut si bien les concilier par là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours, sans regarder qu'ils alloient à la servitude; & leur subtil conducteur, qui, en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le Docteur & le Prophete, aussi-bien que le Soldat & le Capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un Chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'appercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'Univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les Rois à ne point quitter son Eglise. Il vouloit découvrir par un grand

Apoc. 23. 5. 7.

exemple tout ce que peut l'héréſie, combien elle eſt naturellement indocile & indépendante, combien fatale à la Royauté, & à toute autorité légitime. Au reſte, quand ce grand Dieu a choiſi quelqu'un pour être l'inſtrument de ſes deſſeins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui eſt capable de réſiſtance. * *Je ſuis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'eſt moi qui ai fait la terre avec les hommes & les animaux, & je la mets entre les mains de qui il me plaît.* ** *Et maintenant j'ai voulu ſoumettre ſes terres à Nabuchodonoſor, Roi de Babylone, mon ſerviteur.* Il l'appelle ſon ſerviteur, quoiqu'infidele, à cauſe qu'il l'a nommé pour exécuter ſes décrets. § *Et j'ordonne*, pourſuit-il, *que tout lui ſoit ſoumis, juſqu'aux animaux* : tant il eſt vrai que tout ploie, & que tout eſt ſouple quand Dieu le commande. Mais écoutez la ſuite de la Prophétie : §§ *Je veux que ces peuples lui obéiſſent, & qu'ils obéiſſent encore à ſon fils juſ-*

* *Ego feci terram & homines, & jumenta quæ ſunt ſuper faciem terræ, in fortitudine mea magna & in brachio meo extento, & dedi eam ei qui placuit in oculis meis.* Jerem. xxvij.

** *Et nunc itaque dedi omnes terras iſtas in manu Nabuchodonoſor Regis Babylonis ſervi mei.* Ibid.

§ *Inſuper & beſtias agri dedi ei ut ſerviant illi.* Ibid.

§§ *Et ſervient ei, & ſerviet filio ejus ; &c. donec veniat tempus terræ ejus & ipſius.* Ibid.

qu'à ce que le temps des uns & des autres vienne. Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, & quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce Royaume ; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence & son courage opposoient à la fortune de l'Etat, & enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort. Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des Rebelles, & de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le Gouverneur de Schaborouk remit ce Port, & ce Château inaccessibles. Les deux Hothams pere & fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au Roi même les portes de la forteresse & du Port de Hull, choisirent la Reine pour médiatrice, & devoient rendre au Roi cette place avec celle de Beverlei : mais ils furent prévenus & décapités; & Dieu, qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des Rebelles, ne permit pas que le Roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un Maire de Londres, dont le crédit étoit grand, & plusieurs autres chefs de la faction. Presque

tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle; & si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, & le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sçait, Messieurs, que la Reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secretes; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les Rebelles s'étoient saisis des arsenaux & des magasins; & malgré la défection de tant de Sujets, malgré l'infame désertion de la Milice même, il étoit encore plus aisé au Roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne, pour avoir des armes & des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de Février, malgré l'hiver & les tempêtes; & sous prétexte de conduire en Hollande la Princesse Royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume, Prince d'Orange, elle va pour engager les Etats dans les intérêts du Roi, lui gagner des Officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du Roi: mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, & quelques-uns d'entr'eux se précipiterent dans les ondes. Elle, toujours intrépide autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer

en Dieu, qui faisoit toute sa confiance ; & pour éloigner de leur esprit des funestes idées de la mort qui se présentoit de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les Reines ne se noient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire. Et pour s'être sauvé d'un naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, & presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'Amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, & qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux Ports de Hollande, & tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

* Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer & aux vaisseaux, & comme disoit un ancien Auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la Reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du desir de recevoir le Roi & de le secourir, ose encore se mettre à la furie de l'Océan, & à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'Officiers & de munitions, & repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette Princesse ! Après s'être sauvée des flots,

* *Naufragio liberati, exinde repudium & navi & mari dicunt.* Textul. de Pœni.

une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pieces de canon tournerent sur elle à son arrivée, & la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, & à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une Princesse si bonne & si généreuse : tant elle étoit au-dessus de la vengeance aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du Roi qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même desir, & déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un Général à la tête d'une armée Royale, pour traverser des Provinces que les Rebelles tenoient presque toutes. Elle assiege & prend d'assaut en passant une Place considérable qui s'opposoit à sa marche ; Elle triomphe, elle pardonne, & enfin le Roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le Général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée : tout sembloit prospérer par sa présence ; les Rebelles étoient consternés : & si la Reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées Royales, & de les amuser, contre son avis, aux sieges infortunés de Hull & de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée, & cette campagne eût fini la Guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit, & le Ciel, qui sembloit suspendre, en

faveur de la piété de la Reine, la vengeance qu'il méditoit, commençoit à se déclarer. * *Tu sçais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé Capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sçais pas user de ta victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; & le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, & les affaires furent sans retour. La Reine qui se trouva grosse, & qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux sieges qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur, & tout l'Etat languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le Roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, & ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sçussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire en Excester, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une Princesse, & se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se refugier en France.

Princesse dont la destinée est si grande & si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre Maison ! O Eternel, veillez sur elle ; Anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée. Elle est desti-

* *Tum Maharbal : Vincere scis, Annibal, victoriâ uti nescis.* Liv. Dec. 3. lib. 2.
Potiundæ urbis Romæ, modò mentem non dari, modò fortunam. Ibid. lib. 6.

née au sage & valeureux Philippes, & doit des Princes à la France, dignes d'elle & de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, Messieurs. Sa Gouvernante, deux ans après, tire ce précieux enfant des mains des Rebelles; & quoiqu'ignorant sa captivité, & sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la Princesse; elle est enfin amenée auprès de la Reine sa mere, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand Prince, & la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la Reine fut obligée à se retirer de son Royaume. En effet, elle partit des Ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des Rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris & leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, & soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart-d'heure, n'ayant pour elle que Dieu & son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favoriser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considere en moi-même les périls extrêmes & continuels qu'a couru cette Princesse sur la mer & sur la terre durant l'espace de près de dix ans, & que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre la personne, pendant que tout réussit d'une maniere surprenante contre l'Etat; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, & aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les ames, qu'elles sont plus grandes & plus élevées? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. * *Le voyez-vous ce grand Roi*, dit le saint & éloquent Prêtre de Marseille; *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns; & ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres; ne sçachant*, poursuivit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Séméï avoit l'insolence de le maudire?* Voilà, Messieurs, une image, mais imparfaite, de la Reine d'An-

* *Dejectus usque in suorum, quod grave est, contumeliam; vel, quod gravius, misericordiam; ut vel Siba eum pasceret, vel ei maledicere Semei publicè non timeret.* Sal. l. 2. de guber. Dei.

gleterre, quand après de ſi étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, & d'étaler, pour ainſi dire, à la France même, & au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de ſa miſere. Alors elle put bien dire avec le Prophete Iſaïe : * *Le Seigneur des armées a fait ces choſes pour anéantir tout le faſte des grandeurs humaines, & tourner en ignominie ce que l'Univers a de plus auguſte.* Ce n'eſt pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuſe, que nous ne nommerons jamais ſans regret, la reçut d'une maniere convenable à la Majeſté des deux Reines. Mais les affaires du Roi ne permettant pas que cette ſage Régente pût proportionner le remede au mal, jugez de l'état de ces deux Princeſſes. Henriette d'un ſi grand cœur, eſt contrainte de demander du ſecours: Anne d'un ſi grand cœur, ne put en donner aſſez, ſi l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux ; Louis, qui entend de ſi loin les gémiſſemens des Chrétiens affligés, qui aſſuré de ſa gloire, dont la ſageſſe de ſes conſeils, & la droiture de ſes intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui ſeul la cauſe commune, & porte ſes armes redoutées à travers des eſpa-

* *Dominus exercituum cogitavit hoc, ut detraheret ſuperbiam omnis gloriæ, & ad ignominiam deduceret univerſos inclytos terræ.* Iſa. xxiij. 9.

ces immenſes de mer & de terre ; auroit-il refuſé ſon bras à ſes voiſins, à ſes alliés, à ſon propre ſang, aux droits ſacrés de la Royauté, qu'il ſçait bien maintenir ? Avec quelle puiſſance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenſeur, ou vengeur preſent de la Majeſté violée ? Mais Dieu n'avoit laiſſé aucune reſſource au Roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui eſt contraire. Les Ecoſſois, à qui il ſe donne, le livrent aux Parlementaires Anglois ; & les gardes fideles de nos Rois, trahiſſent le leur. Pendant que le Parlement d'Angleterre ſonge à congédier l'armée, cette armée toute indépendante, réforme elle-même à ſa mode le Parlement, qui eût gardé quelques meſures, & ſe rend maîtreſſe de tout. Ainſi le Roi eſt mené de captivité en captivité, & la Reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même & les Puiſſances du Nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecoſſois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le Duc de Lorraine une entrepriſe pour la délivrance du Roi ſon Seigneur, dont le ſuccès paroît infaillible, tant le concert en eſt juſte. Elle retire ſes chers enfans, l'unique eſpérance de la Maiſon, & confeſſe à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on eſt encore capable de joie. Elle conſole le Roi qui lui écrit de ſa priſon même, qu'elle ſeule ſoutient ſon eſprit, & qu'il ne faut craindre de lui aucune baſſeſſe, parce que ſans ceſſe il ſe ſouvient qu'il eſt à elle. O mere, ô femme, ô Reine admirable, & digne d'une meilleure fortune, ſi les fortunes de la terre étoient quel-

que chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'Etat, qui est attaqué par une force invincible & divine ; il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre, ainsi la Reine se montre le ferme soutien de l'Etat, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chûte.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs ? Qui pourroit raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les Lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec le Prophete : * *Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilege sur ce qui m'étoit le plus cher. La Royauté a été profanée, & les Princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amerement ; n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.*

* *Facti sunt filii mei perditi, quoniam invaluit inimicus.* Lam. j. 16. *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus.* Ibid. j. 10. *Polluit Regnum & Principes ejus.* Ibid. j. 2. *Recedite à me, amarè flebo ; nolite incumbere ut consolemini me.* Is. xxij. 4. *Foris interficit gladius, & domi mors similis est.* Lam. j, 20.

Mais après que nous avons écouté ſes plaintes, ſaintes Filles, ſes cheres amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainſi) vous qui l'avez vue ſi ſouvent gémir devant les Autels de ſon unique Protecteur, & dans le ſein deſquelles elle a verſé les ſecretes conſolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce diſcours, en nous racontant les ſentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fideles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes graces; l'une de l'avoir fait Chrétienne; l'autre, Meſſieurs, qu'attendez-vous? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du Roi ſon fils? Non. C'eſt de l'avoir fait Reine malheureuſe. Ah! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, faire retentir bien loin une parole qui ne peut être aſſez entendue! Que ſes douleurs l'ont rendue ſçavante dans la ſcience de l'Evangile, & qu'elle a bien connu la Religion & la vertu de la Croix, quand elle a uni le Chriſtianiſme avec les malheurs! Les grandes proſpérités nous aveuglent, nous tranſportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-mêmes, & les ſentimens de la Foi. De là naiſſent des monſtres de crimes, des raffinemens de plaiſir, des délicateſſes d'orgueil qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions que Jeſus-Chriſt a prononcées dans ſon Evangile! *Væ qui ridetis, væ qui ſaturati eſtis.* Luc. 1. *Malheur à vous qui riez; malheur à vous qui êtes pleins & contens du monde.* Au contraire, comme le Chriſtianiſme a pris ſa naiſſance de la Croix, ce ſont auſſi les malheurs qui le

fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions, là on transporte ses desirs de la terre au Ciel, là on perd tout le goût du monde, & on cesse de s'appuyer sur soi-même & sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter, les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne! & que nous nous croyons bientôt les plus éclairés & les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés & les plus heureux! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, & nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas: nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, & de ce que nous avons manqué de faire; & nous ne sçavons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage; & en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singuliere consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse Reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de graces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin flé-

chi par ſes vœux & par ſon humble patience, il a rétabli la Maiſon Royale. Charles II eſt reconnu, & l'injure des Rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conſeils ramener, ſont revenus tout-à-coup d'eux-mêmes: déçus par leurs libertés, ils en ont à la fin déteſté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, & leurs propres ſuccès leur faiſant horreur. Nous ſçavons que ce Prince magnanime eût pu hâter ſes affaires, en ſe ſervant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un ſeul coup. Sa grande ame a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelqu'état que fuſſent les Rois, il étoit de leur Majeſté de n'agir que par les Loix ou par les armes. Ces Loix qu'il a protégées, l'ont rétabli preſque toutes ſeules; il regne paiſible & glorieux ſur le Trône de ſes Ancêtres, & fait régner avec lui la juſtice, la ſageſſe & la clémence.

Il eſt inutile de vous dire combien la Reine fut conſolée par ce merveilleux événement; mais elle avoit appris par ſes malheurs, à ne changer pas dans un ſi grand changement de ſon état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans ſon cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu qui avoit rendu inutiles tant d'entrepriſes & tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main le Roi ſon fils, pour le conduire à ſon Trône. Elle ſe ſoumit plus que jamais à cette main ſouveraine, qui tient du plus haut des Cieux les rênes de tous les Empires; & dé-

daignant les Trônes qui peuvent être usurpés, * elle attacha son affection au Royaume où l'on ne craint point d'avoir des égaux, & où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble Maison plus que ses Palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la Foi Catholique, pour multiplier ses aumônes, & pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ces trois Royaumes, & tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la Religion, ou pour le service du Roi. Rappellez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, & combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle sçavoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des Princes: & combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, & que fidele imitatrice de l'Institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la Majesté divine. Aussi rappelloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'occasion, & par la lecture du Livre de l'imitation de Jesus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modele des Chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux & tant

* *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes.* S. Aug. 5. de Civit. c. 24.

de traverſes, elle ne connut plus d'autres ennemis que ſes péchés. Aucun ne lui ſembla léger : elle en faiſoit un rigoureux examen, & ſoigneuſe de les expier par la pénitence & par les aumônes, elle étoit ſi bien préparée, que la mort n'a pu la ſurprendre, encore qu'elle ſoit venue ſous l'apparence du ſommeil. Elle eſt morte cette grande Reine, & par ſa mort elle a laiſſé un regret éternel, non-ſeulement à Monſieur & à Madame, qui fideles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des reſpects ſi ſoumis, ſi ſinceres, ſi perſévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la ſervir ou de la connoître. Ne plaignons plus ſes diſgraces qui ſont maintenant ſa félicité. Si elle avoit été plus fortunée, ſon hiſtoire ſeroit plus pompeuſe : mais ſes œuvres ſeroient moins pleines, & avec des titres ſuperbes, elle auroit peut-être paru vuide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la Croix au Trône, & qu'elle a mis ſes malheurs au nombre des plus grandes graces, elle recevra les conſolations qui ſont promiſes à ceux qui pleurent. Puiſſe donc ce Dieu de miſéricorde accepter ſes afflictions en ſacrifice agréable ! puiſſe-t-il la placer au ſein d'Abraham, & content de ſes maux, épargner déſormais à ſa famille & au monde de ſi terribles leçons.

ORAISON FUNEBRE

DE HENRIETTE-ANNE

D'ANGLETERRE,

DUCHESSE D'ORLÉANS.

Vanitas vanitatum, dixit Ecclesiastes : vanitas vanitatum, & omnia vanitas. *Eccl.* 1.

Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste : vanité des vanités, & tout est vanité.

MONSEIGNEUR,

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funebre à Très-haute & Très-Puissante Princesse Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Elle que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la Reine sa Mere, devoit être si-tôt après le sujet d'un discours semblable ; & ma triste voix étoit reservée à ce déplorable mi- *Monsieur le Prince.*

niſtere. O vanité, ô néant! ô mortels ignorans de leurs deſtinées! L'eût-elle cru il y a dix mois? & vous, Meſſieurs, euſſiez-vous penſé, pendant qu'elle verſoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût ſi-tôt vous y raſſembler pour la pleurer elle-même? Princeſſe, le digne objet de l'admiration de deux grands Royaumes, n'étoit-ce pas aſſez que l'Angleterre pleurât votre abſence, ſans être encore réduite à pleurer votre mort? & la France qui vous revit avec tant de joie, environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes & d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, & de ſi belles eſpérances? *Vanité des vanités, & tout eſt vanité.* C'eſt la ſeule parole qui me reſte, c'eſt la ſeule réflexion qui me permet dans un accident ſi étrange, une ſi juſte & ſi ſenſible douleur. Auſſi n'ai-je point parcouru les Livres ſacrés pour y trouver quelque texte que je puiſſe appliquer à cette Princeſſe. J'ai pris ſans étude & ſans choix les premieres paroles que me préſente l'Eccléſiaſte, où, quoique la vanité ait été ſi ſouvent nommée, elle ne l'eſt pas encore aſſez à mon gré pour le deſſein que je me propoſe. Je veux dans un ſeul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, & dans une ſeule mort faire voir la mort & le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états & à tous les événemens de notre vie, par une raiſon particuliere, devient propre à mon lamentable ſujet, puiſque jamais les vanités de la terre n'ont été ſi clai-

rement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les graces & les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement: tout est vain en nous, excepté le sincere aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, & le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais dis-je la vérité? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre? Ce que Jesus-Christ est venu chercher du Ciel en la Terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son Sang, n'est-ce qu'un Rien? Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit; & l'espérance publique frustrée tout-à-coup par la mort de cette Princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que croyant avec les impies que notre vie n'est qu'un jeu où regne le hasard, il ne marche sans regle & sans conduite au gré de ses aveugles desirs. C'est pour cela que l'Ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, & conclut tout son discours en lui disant: * *Crains Dieu, & garde ses Commandemens; car*

* *Deum time, & mandata ejus observa; hoc*

c'eſt là tout l'homme : & ſçache que le Seigneur examinera dans ſon jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal. Ainſi tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout eſt important, ſi nous conſidérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout eſt vain en l'homme, ſi nous regardons le cours de ſa vie mortelle ; mais tout eſt précieux, tout eſt important, ſi nous contemplons le terme où elle aboutit & le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet Autel & de ce Tombeau, la premiere & la derniere parole de l'Eccléſiaſte ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit ſa grandeur. Que ce Tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet Autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un ſi grand prix, nous apprenne en même-temps notre dignité. La Princeſſe que nous pleurons ſera un témoin fidele de l'un & de l'autre. Voyons ce qu'une mort ſoudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une ſainte mort lui a donné. Ainſi nous apprendrons à mépriſer ce qu'elle a quitté ſans peine, afin d'attacher toute notre eſtime à ce qu'elle a embraſſé avec tant d'ardeur, lorſque ſon ame épurée de tous les ſentimens de la terre, & pleine du Ciel où elle touchoit, a vu la lumiere toute manifeſte. Voilà les vérités que j'ai à

eſt enim omnis homo : & cuncta quæ fiunt adducet Deus in judicium, ſive bonum, ſive malum illud ſit. Ecc. xij. 13. 14.

traiter, & que j'ai cru dignes d'être propoſées à un ſi grand Prince, & à la plus illuſtre aſſemblée de l'Univers.

* *Nous mourons tous*, diſoit cette femme dont l'Ecriture a loué la prudence au ſecond Livre de Rois, *Nous allons ſans ceſſe au tombeau, ainſi que des eaux qui ſe perdent ſans retour.* En effet, nous reſſemblons tous à des eaux courantes. De quelque ſuperbe diſtinction que ſe flattent les hommes, ils ont tous une même origine; & cette origine eſt petite. Leurs années ſe pouſſent ſucceſſivement comme des flots: ils ne ceſſent de s'écouler, tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, & traverſé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous enſemble ſe confondre dans un abyme où l'on ne reconnoît plus ni Princes, ni Rois, ni toutes ces autres qualités ſuperbes qui diſtinguent les hommes; de même que ces fleuves tant vantés demeurent ſans nom & ſans gloire, mêlés dans l'Océan avec les rivieres les plus inconnues.

Et certainement, Meſſieurs, ſi quelque choſe pouvoit élever les hommes au-deſſus de leur infirmité naturelle; ſi l'origine qui nous eſt commune ſouffroit quelque diſtinction ſolide & durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre, qu'y auroit-il dans l'Univers de plus diſtingué que la Princeſſe dont je parle? Tout ce que peuvent

* *Omnes morimur, & quaſi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.* 2. Reg. xiv. 14.

faire, non-seulement la naissance & la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit pour l'élévation d'une Princesse, se trouve rassemblé, & puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des Rois, & par-tout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes Couronnes. Je vois la Maison de France la plus grande, sans comparaison, de tout l'Univers, & à qui les plus puissantes Maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les Rois d'Ecosse, les Rois d'Angleterre qui ont régné depuis tant de siecles sur une des plus belliqueuses Nations de l'Univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur Sceptre. Mais cette Princesse née sur le Trône, avoit l'esprit & le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa Maison n'ont pu l'accabler dans sa premiere jeunesse; & dès-lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie que le Ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du Roi son pere, pour la donner à la France: don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre? Hélas! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la Princesse, sans que la mort s'y mêle aussi-tôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, & laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de

de notre joie. Souvenez-vous donc, Meſſieurs, de l'admiration que la Princeſſe d'Angleterre donnoit à toute la Cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ſes traits & ſon incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croiſſoit au milieu des bénédictions de tous les peuples, & les années ne ceſſoient de lui apporter de nouvelles graces. Auſſi la Reine ſa Mere, dont elle a toujours été la conſolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faiſoit Anne d'Eſpagne. Anne, vous le ſçavez, Meſſieurs, ne trouvoit rien au-deſſus de cette Princeſſe. Après nous avoir donné une Reine, ſeule capable, par ſa piété, par ſes autres vertus Royales, de ſoutenir la réputation d'une Tante ſi illuſtre, elle voulut, pour mettre dans ſa famille ce que l'Univers avoit de plus grand, que Philippe de France, ſon ſecond fils, épouſât la Princeſſe Henriette; & quoique le Roi d'Angleterre, dont le cœur égale la ſageſſe, ſçût que la Princeſſe ſa ſœur, recherchée de tant de Rois, pouvoit honorer un Trône, il lui vit remplir avec joie la ſeconde place de France, que la dignité d'un ſi grand Royaume peut mettre en comparaiſon avec les premieres du reſte du monde.

Que ſi ſon rang la diſtinguoit, j'ai eu raiſon de vous dire qu'elle étoit encore plus diſtinguée par ſon mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoiſſoit ſi bien la beauté des ouvrages de l'eſprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit ſçu plaire à Madame. Je pourrois encore ajouter que les plus ſages & les plus expé-

rimentés admiroient cet esprit vif & perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, & pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais pourquoi m'étendre sur une matiere où je puis tout dire en un mot? le Roi, dont le jugement est une regle toujours sûre, a estimé la capacité de cette Princesse, & l'a mise par son estime, au-dessus de tous nos éloges.

Cependant, ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie. Toute éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, & jamais ses lumieres ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande Princesse a honorés de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé? mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, & s'affermissent contr'elle. Madame s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse, également estimable, & de ce qu'elle sçavoit trouver les sages conseils, & de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sçait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette Princesse. Nouveau genre d'étude, & presque inconnu aux personnes de son âge & de son rang, ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts, elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sinceres: marque assurée d'une ame forte que ses fautes ne dominent pas, & qui ne craint point de les envisager de près par une secrete confiance des ressources qu'elle sent pour

les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse, qui la tenoit si attachée à la lecture de l'Histoire, qu'on appelle avec raison la sage conseillere des Princes. C'est-là que les plus grands Rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, & que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour & sans suite le jugement de tous les peuples & de tous les siecles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, & que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là notre admirable Princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'Histoire: elle y perdoit insensiblement le goût des Romans & de leurs fades Héros; & soigneuse de se former sur le vrai, elle mépriſoit ces froides & dangereuses fictions. Ainsi sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens & un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires & de la société des hommes, ces ames sans force, aussi-bien que sans foi, qui ne sçavent pas retenir leur langue indiscrete. * *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une Ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*,

* *Sicut urbs patens & absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* PROV. XXV. 28.

& qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien; & la fûreté qu'on trouvoit en cette Princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprete téméraire des secrets de l'Etat, discourir sur le voyage d'Angleterre, ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent suivant leurs idées les Conseils des Rois, & composent sans instructions les Annales de leur siecle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette Princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les Cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, & à terminer tous les différents d'une maniere qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime & de tendresse que lui donna le Roi son frere ! Ce grand Roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irremédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration,

eſt devenu pour ce Prince le ſujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princeſſe, le digne lien des deux plus grands Rois du monde, pourquoi leur avez-vous été ſi-tôt ravie ? Ces deux grands Rois ſe connoiſſent, c'eſt l'effet des ſoins de Madame : ainſi leurs nobles inclinations concilieront leurs eſprits, & la vertu ſera entr'eux une immortelle médiatrice. Mais ſi leur union ne perd rien de ſa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu ſon agrément le plus doux, & qu'une Princeſſe ſi chérie de tout l'Univers, ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux ſi grands Rois l'élevoit au comble de la grandeur & de la gloire.

La grandeur & la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, Meſſieurs, je ne puis plus ſoutenir ces grandes paroles, par leſquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas appercevoir ſon néant. Il eſt temps de faire voir que tout ce qui eſt mortel, quoi qu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, eſt par ſon fond incapable d'élévation. Ecoutez à ce propos le profond raiſonnement, non d'un Philoſophe qui diſpute dans une Ecole, ou d'un Religieux qui médite dans un Cloître ; je veux confondre le monde, par ceux que le monde même révere le plus, par ceux qui le connoiſſent le mieux, & ne lui veux donner, pour le convaincre, que des Docteurs aſſis ſur le Trône. * *O Dieu*, dit le Roi Prophete, *vous avez*

* *Ecce menſurabiles poſuiſti dies meos, &*

fait mes jours miſérables, & ma ſubſtance n'eſt rien devant vous. Il en eſt ainſi, Chrétiens : tout ce qui ſe meſure finit ; & tout ce qui eſt né pour finir, n'eſt pas tout-à-fait ſorti du néant où il eſt ſi-tôt replongé. Si notre être, ſi notre ſubſtance n'eſt rien, tout ce que nous bâtiſſons deſſus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'eſt plus ſolide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient ſi bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez parmi les hommes les différences les plus remarquables ; vous n'en trouverez point de plus marquée, ni qui vous paroiſſe plus effective que celle qui releve le victorieux au-deſſus des vaincus, qu'il voit étendus à ſes pieds. Cependant ce vainqueur enflé de ſes titres tombera lui-même à ſon tour entre les mains de la mort. Alors ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur ſuperbe triomphateur ; & du creux de leur tombeau ſortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : * *Vous voilà bleſſé comme nous ; vous êtes devenu ſemblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la baſſeſſe de notre nature.

Mais, peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'eſprit, les grands deſſeins, les

---

ſubſtantia mea tanquam nihilum ante te. Pſ. xxx. v. j. 6.

* *Ecce tu vulneratus es, ſicut & nos ; noſtri ſimilis effectus es.* Iſ. xiv. 10.

vaſtes penſées pourront nous diſtinguer du reſte des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos penſées, qui n'ont pas Dieu pour objet, ſont du domaine de la mort. * *Ils mourront*, dit le Roi Prophete, *& en ce jour périront toutes leurs penſées*; c'eſt-à-dire, les penſées des Conquérans, les penſées des Politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des deſſeins où le monde entier ſera compris. Ils ſe ſeront munis de tous côtés par des précautions infinies; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort, qui emportera en un moment toutes leurs penſées. C'eſt pour cela que l'Eccléſiaſte, le Roi Salomon, fils du Roi David (car je ſuis bien-aiſe de vous faire voir la ſucceſſion de la même doctrine dans un même Trône:) C'eſt, dis-je, pour cela que l'Eccléſiaſte, faiſant le dénombrement des illuſions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la ſageſſe même. *Je me ſuis*, dit-il, *appliqué à la ſageſſe, & j'ai vu que c'étoit encore une vanité*; parce qu'il y a une fauſſe ſageſſe qui, ſe renfermant dans l'enceinte des choſes mortelles, s'enſevelit avec elles dans le néant. Ainſi je n'ai rien fait pour Madame, quand je vous ai repréſenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, & capable des plus hauts deſſeins où une Princeſſe puiſſe s'élever. Juſqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une ſi

Eccl. 2. 12. 17.

* *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* Pſ. cxlv. 4.

illuſtre Princeſſe ne paroîtra dans ce diſcours, que comme un exemple le plus grand qu'on ſe puiſſe propoſer, & le plus capable de perſuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de ſe diſtinguer, ni par leur naiſſance, ni par leur grandeur, ni par leur eſprit, puiſque la mort qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, & que d'une main ſi prompte & ſi ſouveraine elle renverſe les têtes les plus reſpectées.

Conſidérez, Meſſieurs, ces grandes puiſſances que nous regardons ici bas. Pendant que nous tremblons ſous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en eſt la cauſe, & il les épargne ſi peu, qu'il ne craint pas de les ſacrifier à l'inſtruction du reſte des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas ſi Madame a été choiſie pour nous donner une telle inſtruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puiſque, comme vous le verrez dans la ſuite, Dieu la ſauve par le même coup qui nous inſtruit. Nous devrions être aſſez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de ſurpriſe à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci eſt aſſez grand & aſſez terrible. O nuit déſaſtreuſe ! ô nuit effroyable, où retentit tout comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle, Madame ſe meurt, Madame eſt morte ! Qui de nous ne ſe ſentit frappé à ce coup, comme ſi quelque tragique accident avoit déſolé ſa famille ? Au premier bruit d'un mal ſi étrange, on accourut à Saint Cloud de toutes parts ; on trouve tout conſterné, excepté le cœur de cette

Princeſſe. Par-tout on entend des cris ; par-tout on voit la douleur & le deſeſpoir, & l'image de la mort. Le Roi, la Reine, Monſieur, toute la Cour, tout le Peuple, tout eſt abattu, tout eſt déſeſpéré ; & il me ſemble que je vois l'accompliſſement de cette parole du Prophete * *Le Roi pleurera, le Prince ſera déſolé, & les mains tomberont au Peuple de douleur & d'étonnement.*

Mais & les Princes & les Peuples gémiſſoient en vain. En vain, Monſieur, en vain, le Roi même tenoit Madame ſerrée par de ſi étroits embraſſemens. Alors ils pouvoient dire l'un & l'autre avec Saint Ambroiſe: *Stringebam brachia, ſed jam amiſeram quam tenebam* ; je ſerrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La Princeſſe leur échappoit parmi des embraſſemens tendres, & la mort plus puiſſante nous l'enlevoit entre ces Royales mains. Quoi donc, elle devoit périr ſi-tôt ! Dans la plupart des hommes les changemens ſe font peu-à-peu, & la mort les prepare ordinairement à ſon dernier coup. Madame cependant a paſſé du matin au ſoir, ainſi que l'herbe des champs. Le matin elle fleuriſſoit ; avec quelles graces, vous le ſçavez : le ſoir nous la vîmes ſéchée, & ces fortes expreſſions, par leſquelles l'Ecriture-Sainte exagere l'inconſtance des choſes hu-

Orat. de Ob. Sat. fr.

* *Rex lugebit, & Princeps induetur mœrore, & manus populi terræ conturbabuntur.* Ezech. vij. 27.

maines, devoient être pour cette Princeſſe ſi préciſes, & ſi littérales. Hélas! nous compoſions ſon Hiſtoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le paſſé & le préſent nous garantiſſoit l'avenir, & on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puiſſans Royaumes par des moyens agréables : toujours douce, toujours paiſible autant que généreuſe & bienfaiſante, ſon crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiéte & précipitée, elle l'eût attendue ſans impatience, comme ſûre de la poſſéder. Cet attachement qu'elle a montré ſi fidele pour le Roi juſqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'eſt le bonheur de nos jours, que l'eſtime ſe puiſſe joindre avec le devoir, & qu'on puiſſe autant s'attacher au mérite & à la perſonne du Prince qu'on en révere la puiſſance & la Majeſté. Les inclinations de Madame ne l'attachoient pas moins fortement à tous ſes autres devoirs. La paſſion qu'elle reſſentoit pour la gloire de Monſieur, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand Prince, marchant ſur les pas de ſon invincible frere, ſecondoit avec tant de valeur & de ſuccès ſes grands & héroïques deſſeins dans la Campagne de Flandre, la joie de cette Princeſſe étoit incroyable. C'eſt ainſi que ſes généreuſes inclinations la menoient à la gloire par les voies que le monde trouve les plus belles ; & ſi quelque choſe manquoit encore à ſon bonheur, elle eût tout gagné par ſa douceur & par ſa conduite. Telle étoit l'agréable Hiſtoire que nous faiſions

pour Madame ; & pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'Histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, Messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son ame, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, Madame fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contr'elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté ; contente de l'envisager sans émotion, & de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque malgré ce grand courage nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage, par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgre ce grand cœur, cette Princesse si admirée, & si chérie ; la voilà telle que la mort nous l'a faite, encore ce reste, tel quel, va-t-il disparoître : cette ombre de gloire va s'évanouir, & nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussiere avec les Grands de

la terre, comme parle Job; avec ces Rois & ces Princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, & on ne voit là que les tombeaux qui font quelque figure. Notre chair change bientôt de nature : notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien *, par ce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas long-temps : il devient un je ne sçai quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue ; tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ses termes funebres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant ; & que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ce debris inévitable des choses humaines ? Mais quoi, Messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t-il aucune espérance ? Lui

* *Cædit in originem terram, & cadaveris nomen, ex ipso quoque nomine peritura, in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem.* Tert. de resurr. carnis.

aux yeux de qui rien ne se perd, & qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption, ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître & de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : *les voies me sont ouvertes à la véritable vie.* Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort qui sembloit tout détruire a tout rétabli : voici le secret de l'Ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, & dont il faut maintenant découvrir le fond.

Notas mihi fecisti vias vitæ. Ps. 15. 11.

Il faut donc penser, Chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante & mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, & une secrete affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude ; quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à la haute & incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, Messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe, & que c'est pour cette raison, dit l'Ecclésiaste, * *que le corps retourne à la terre :*

* *Revertatur pulvis ad terram suam, unde*

dont il a été tiré : il faut par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappellé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive & essentielle, n'est-il pas grand & elevé ? C'est pourquoi quand je vous ai dit, que la grandeur & la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vuides de sens & de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisons de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques ; au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fonds en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons n'est donc pas de nous être servis de ces noms ; c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostome a bien compris cette vérité, quand il a dit : *Gloire, richesses, noblesse, puissance pour les hommes du monde, ne sont que des noms ; pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives & trop reelles pour eux : pour nous, ce sont seulement des noms* ; parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens, ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'Ecclésiaste dit souvent : *Tout est vanité.*

Hom. 39. in Matth.

Eccl. 1. 2. 14. 2. 21. 7.

---

erat. Eccl. xij. 7. *Spiritus redeat ad Deum, qui dedit illum.* Ibid.

Il s'explique, *tout eſt vanité ſous le Soleil*; c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt meſuré par les années, tout ce qui eſt emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps & du changement; aſpirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus aſſervis. Ne vous étonnez pas ſi le même Eccléſiaſte mépriſe tout en nous, juſqu'à la ſageſſe, & ne trouve rien de meilleur que de goûter en repos le fruit de ſon travail. La ſageſſe dont il parle en ce lieu, eſt cette ſageſſe inſenſée, ingénieuſe à ſe tourmenter, habile à ſe tromper elle-même, qui ſe corrompt dans le préſent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raiſonnement & de grands efforts, ne fait que ſe conſumer inutilement en amaſſant des choſes que le vent emporte. *Hé !* s'écrie ce ſage Roi, *y a-t-il rien de ſi vain* ? Et n'a-t-il pas raiſon de préférer la ſimplicité d'une vie particuliere, qui goûte doucement & innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux ſoucis & aux chagrins des avares, aux ſonges inquiets des ambitieux ? * Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie *eſt encore une vanité*; parce que la mort trouble & emporte tout. Laiſſons-lui donc mépriſer tous les états de cette vie, puiſqu'enfin, de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténebres tous nos plus beaux jours. Laiſſons-lui égaler le fou & le ſage, & même je ne craindrai pas de le dire

Eccl. 1. 27. 2. 22. 24.

Et eſt quidquam tam vacuum ? Eccl. 2. 19.

* *Vidi quod hoc quoque eſſet vanitas.* Ecc. ij. 1. 12. vij. 10.

hautement en cette Chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *unus interitus est hominis & jumentorum.* En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable Sagesse ; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans demêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes ; & que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent & se déconcertent, enfin qu'une machine qui se disloue, & qui se met en pieces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand & de solide en nous. Le Sage nous l'a montré dans les dernieres paroles de l'Ecclésiaste ; bientôt Madame nous le fera paroître dans les dernieres actions de sa vie. *Crains Dieu, & observe ses Commandemens : car c'est là tout l'homme* : comme s'il disoit : ce n'est pas l'homme que j'ai mépriſé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous sçavoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel & solide, & ce que la mort ne peut enlever : car, ajoute l'Ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien & de mal.* Il est donc maintenant aisé de concilier toutes

Ecc. 3. 19.

Ecc. 12. 13.

choſes. Le Pſalmiſte dit, *qu'à la mort périront toutes nos penſées;* oui, celles que nous aurons laiſſé emporter au monde, dont la figure paſſe & s'évanouit. Car encore que notre eſprit ſoit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il conſacre aux choſes mortelles; de ſorte que nos penſées qui doivent être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périſſables du côté de leur objet. Voulez-vous ſauver quelque choſe de ce débris ſi univerſel, ſi inévitable? Donnez à Dieu vos affections; nulle force ne vous ravira ce que vous aurez dépoſé en ſes mains divines. Vous pourrez hardiment mépriſer la mort, à l'exemple de notre héroïne Chrétienne. Mais afin de tirer d'un ſi bel exemple toute l'inſtruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde conſidération des conduites de Dieu ſur elle, & adorons en cette Princeſſe le myſtere de la Prédeſtination & de la Grace.

Vous ſçavez que toute la vie Chrétienne, que tout l'ouvrage de notre ſalut eſt une ſuite continuelle de miſéricordes: mais le fidele Interprete du myſtere de la grace, je veux dire le grand Auguſtin, m'apprend cette véritable & ſolide Théologie, que c'eſt dans la premiere Grace, & dans la derniere, que la Grace ſe montre, c'eſt-à-dire, que c'eſt dans la vocation qui nous prévient, & dans la perſévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous ſauve paroît toute gratuite & toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en paſſant premierement des ténebres à la lumiere, enſuite de la lu-

miere imparfaite de la Foi, à la lumiere consommée de la gloire; comme c'eſt la vocation qui nous inſpire la Foi, & que c'eſt la perſévérance qui nous tranſmet à la gloire : il a plu à la divine Bonté de ſe marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impreſſion illuſtre & particuliere; afin que nous confeſſions que toute la vie du Chrétien, & dans le temps qu'il eſpere, & dans le temps qu'il jouir, eſt un miracle de Grace. Que ces deux principaux momens de la Grace ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le ſalut éternel de Henriette d'Angleterre! Pour la donner à l'Egliſe, il a fallu renverſer tout un grand Royaume. La grandeur de la Maiſon d'où elle eſt ſortie, n'étoit pour elle qu'un engagement plus étroit dans le ſchiſme de ſes Ancêtres; diſons des derniers de ſes Ancêtres, puiſque tout ce qui les précede, à remonter juſqu'aux premiers temps, eſt ſi pieux & ſi catholique. Mais ſi les loix de l'Etat s'oppoſent à ſon ſalut éternel, Dieu ébranlera tout l'Etat pour s'affranchir de ces loix. Il met les ames à ce prix, il remue le Ciel & la terre pour enfanter des élus; & comme rien ne lui eſt cher que ces enfans de la dilection éternelle, que ces membres inſéparables de ſon Fils bien aimé, rien ne lui coûte, pourvu qu'il les ſauve. Notre Princeſſe eſt perſécutée avant que de naître, délaiſſée auſſi-tôt que miſe au monde, arrachée en naiſſant à la piété d'une Mere Catholique, captive dès le berceau des ennemis implacables de ſa Maiſon; & ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'Egliſe; par conſéquent deſ-

tinée premierement par sa glorieuse naissance, & ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur & à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le Prophete: *Mon pere & ma mere m'ont abandonné; mais le Seigneur m'a reçu en sa protection.* Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jettée entre les bras de sa providence paternelle, & dès le ventre de ma mere il se déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidele que la Reine sa mere commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu & qui tenoit du miracle, délivra la Princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'Océan, & les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'Aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce Royaume, lui-même la posa dans le sein de la Reine sa mere, ou plutôt dans le sein de l'Eglise Catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande & religieuse Reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes toujours abondantes se sont répandues principalement sur les Catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidelle protectrice. Digne fille de saint Edouard & de saint Louis, elle s'attache du fond de son cœur à la foi de ces deux grands Rois. Qui pourroit assez exprimer le zele dont elle brûloit pour le rétablissement de cette Foi dans le Royaume d'Angleterre, où l'on en conserve encore tant de précieux monumens? Nous

Ps. 26 10.

Ps. 21 11.

sçavons qu'elle n'eût pas craint d'exposer sa vie pour un si pieux dessein : & le Ciel nous l'a ravie. O Dieu ! que prépare ici votre éternelle Providence ? Me permettez-vous, ô Seigneur, d'envisager en tremblant vos saints & redoutables conseils ? Est-ce que les temps de confusion ne sont pas encore accomplis ? Est-ce que le crime qui fit céder vos vérités saintes à des passions malheureuses est encore devant vos yeux, & que vous ne l'avez pas assez puni par un aveuglement de plus d'un siecle ? Nous ravissez-vous Henriette, par un effet du même jugement qui abrégea les jours de la Reine Marie, & son regne si favorable à l'Eglise ? ou bien voulez-vous triompher seul ? & en nous ôtant les moyens dont nos desirs se flattoient, réservez-vous dans les temps marqués par votre Prédestination éternelle, de secrets retours à l'Etat & à la Maison d'Angleterre ? Quoi qu'il en soit, ô grand Dieu, recevez-en aujourd'hui les bienheureuses prémices en la personne de cette Princesse. Puisse toute sa Maison & tout le Royaume suivre l'exemple de sa Foi. Ce grand Roi qui remplit de tant de vertus le Trône de ses Ancêtres, & fait louer tous les jours la divine main qui l'y a rétabli comme par miracle, n'improuvera pas notre zele, si nous souhaitons devant Dieu que lui & tous ses peuples soient comme nous. *Opto apud Deum, non tantum te, sed etiam omnes fieri, qualis & ego sum.* Ce souhait est fait pour les Rois, & saint Paul étant dans les fers le fit la premiere fois en faveur du Roi Agrippa ; mais saint Paul en exceptoit ses liens, *exceptis vinculis his* : & nous, nous sou-

Act. xxvj. 29.

haitons principalement que l'Angleterre, trop libre dans sa croyance, trop licencieuse dans ses sentimens, soit enchaînée comme nous de ces bienheureux liens qui empêchent l'orgueil humain de s'égarer dans ses pensées, en le captivant sous l'autorité du Saint-Esprit & de l'Église.

Après vous avoir exposé le premier effet de la Grace de Jesus-Christ en notre Princesse, il me reste, Messieurs, de vous faire considérer le dernier qui couronnera tous les autres. C'est par cette derniere grace que la mort change de nature pour les Chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'Apôtre, à nous revêtir, & à nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens, parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la Loi du pays que nous habitons; & nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grace, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos desirs. Mais aussi-tôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, & de mesurer notre vie par les jours & par les années, sortis des figures qui passent & des ombres qui disparoissent, nous arrivons au regne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre ame n'est plus en péril; nos résolutions ne vacillent plus; la mort, ou plutôt la grace de la persévérance finale a la force de les fixer: & de même que le Testament de Jesus-Christ,

par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des Testamens & la doctrine de l'Apôtre, par la mort de ce divin Testateur; ainsi la mort du fidele fait que ce bienheureux Testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, Messieurs, si je vous fais voir encore une fois Madame aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle; quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la Grace, & sceller en cette Princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, & ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la Grace qui a fait triompher Madame a été puissante? voyez combien la mort a été terrible. Premierement, elle a plus de prise sur une Princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse! que de joie elle enleve à cette fortune! que de gloire elle ôte à ce mérite! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais quoique sans menacer, & sans avertir elle se fasse sentir toute entiere dès le premier coup, elle trouve la Princesse prête. La Grace plus active encore l'a déjà mise en défense. Ni la gloire, ni la jeunesse n'auront un soupir. Un

regret immenſe de ſes péchés ne lui permet pas de regretter autre choſe. Elle demande le Crucifix ſur lequel elle avoit vu expirer la Reine ſa belle-mere, comme pour y recueillir les impreſſions de conſtance & de piété, que cette ame vraiment Chrétienne y avoit laiſſées avec les derniers ſoupirs. A la vue d'un ſi grand objet, n'attendez pas de cette Princeſſe des diſcours étudiés & magnifiques : une ſainte ſimplicité fait ici toute ſa grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle ſe raſſure, elle confeſſe humblement, avec tous les ſentimens d'une profonde douleur, que de ce jour ſeulement elle commence à connoître Dieu, n'appellant pas le connoître que de regarder encore tant ſoit peu le monde. Qu'elle nous parut au-deſſus de ces lâches Chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confeſſion, qui ne reçoivent les Saints Sacremens que par force : dignes certes de recevoir pour leur jugement ce Myſtere de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle les Prêtres plutôt que les Médecins. Elle demande d'elle-même les Sacremens de l'Egliſe, la pénitence avec componction, l'Euchariſtie avec crainte, & puis avec confiance, la ſainte Onction des mourans avec un pieux empreſſement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoiſſance : elle écoute l'explication de ces ſaintes cérémonies, de ces prieres Apoſtoliques, qui par une eſpece de charme divin ſuſpendent

les douleurs les plus violentes, qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi ; elle s'y conforme ; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au Sang de Jesus, qui coule si abondamment avec cette liqueur. Ne croyez pas que ses excessives & insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande ame. Ah ! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du Sage: * *La patience vaut mieux que le fort, & celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des Villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien ? Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ? Rappellez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, & Dieu plus present encore, ont consacrées ; sincere production d'une ame, qui tenant au Ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivez éternellement dans la mémoire des hommes, mais sur-tout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand Prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout

* *Melior est patiens viro forti, & qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. xvj. 32.

tout autre endroit, ici elle eſt contrainte de céder. Elle prie Monſieur de ſe retirer, parce qu'elle ne veut plus ſentir de tendreſſe que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle ſe conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ſes ſouffrances en expiation de ſes fautes ; elle profeſſoit hautement la Foi Catholique, & la réſurrection des morts, cette précieuſe conſolation des Fideles mourans. Elle excitoit le zele de ceux qu'elle avoit appellés pour s'exciter elle-même ; & ne vouloit point qu'ils ceſſaſſent un moment de l'entretenir des vérités Chrétiennes. Elle ſouhaita mille fois d'être plongée au Sang de l'Agneau ; c'étoit un nouveau langage que la Grace lui apprenoit. Nous ne voyons en elle, ni cette oſtentation par laquelle on veut tromper les autres, ni ces émotions d'une ame alarmée, par leſquelles on ſe trompe ſoi-même. Tout étoit ſimple, tout étoit ſolide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une ame ſoumiſe, & d'une ſource ſanctifiée par le Saint-Eſprit.

En cet état, Meſſieurs, qu'avions-nous à demander à Dieu pour cette Princeſſe, ſinon qu'il l'affermît dans le bien, & qu'il conſervât en elle les dons de ſa grace ? Ce grand Dieu nous exauçoit ; mais ſouvent, dit ſaint Auguſtin, en nous exauçant il trompe heureuſement notre prévoyance. La Princeſſe eſt affermie dans le bien d'une maniere plus haute que celle que nous attendions. Comme Dieu ne vouloit plus expoſer aux illuſions du monde les ſentimens d'une piété ſi ſincere,

il a fait ce que dit le Sage. * *Il s'eſt hâté.* En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage eſt accompli. *Il s'eſt hâté du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand S. Ambroiſe, la merveille de la mort dans les Chrétiens. § Elle ne finit pas leur vie ; elle ne finit pas leurs péchés, & les périls où ils ſont expoſés. Nous nous ſommes plaints que la mort, ennemie des fruits que nous promettoit la Princeſſe, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainſi dire, ſous le pinceau même un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le ſeul deſſein montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne diſons plus que la mort a tout-d'un-coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, & de l'Hiſtoire qui ſe commençoit le plus noblement : diſons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une ame Chrétienne peut être aſſaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies, qui attaquent à chaque pas la foibleſſe humaine, quel péril n'eût point trouvé cette Princeſſe dans ſa propre gloire ? La gloire : Qu'y a-t-il pour le Chrétien de plus pernicieux & de plus mortel ? quel appas plus dangereux ! quelle fumée plus capable de faire tourner

* *Properavit educere de medio iniquitatum.* Sap. iv. 14.

§ *Finis factus eſt erroris, quia culpa, non natura defecit.* De bono mortis.

les meilleures têtes ? Considérez la Princesse ; représentez-vous cet esprit qui, répandu par tout son extérieur, en rendoit les graces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle sçavoit estimer les uns sans fâcher les autres ; & quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'appercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidele en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis par la lumiere, la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, & ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'ame qui marquoit tout ensemble, & le mépris du don, & l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence elle relevoit ses présens ; & cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivi, je le sçai, jusqu'entre les bras de la mort. Avec tant de graces & tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher

à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs ; c'eſt-à-dire, la ſeule choſe qu'ont à gagner ceux à qui la naiſſance & la fortune ſemble tout donner ; & ſi cette haute élévation eſt un précipice affreux pour les Chrétiens, ne puis-je pas dire, Meſſieurs, pour me ſervir des paroles fortes du plus grave des Hiſtoriens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire ?* Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne ſont-elles pas expoſées ? La gloire, il eſt vrai, les défend de quelques foibleſſes ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? ne s'adorent-elles pas ſecretement ? ne veulent-elles pas être adorées ? que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? & que ſe peut refuſer la foibleſſe humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'eſt-ce pas là qu'on apprend à faire ſervir à l'ambition la grandeur, à la politique, & la vertu, & la religion, & le nom de Dieu ? La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité : elle ne ſert qu'à les cacher ; & plus elle ménage les dehors, plus elle livre le cœur aux ſentimens les plus délicats & les plus dangereux de la fauſſe gloire. On ne compte plus que ſoi-même ; & on dit au fond de ſon cœur : * *Je ſuis, & il n'y a que moi ſur la terre.* En cet état, Meſſieurs, la vie n'eſt-elle pas un

In ipſam gloriam præceps agebatur.

* *Ego ſum, præter me non eſt altera.* Iſ. xlvii. 10.

péril ? La mort n'eſt-elle pas une grace ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, ſi les bonnes qualités ſont ſi dangereuſes ? N'eſt-ce donc pas un bienfait de Dieu d'avoir abrégé les tentations avec les jours de Madame ? de l'avoir arrachée à ſa propre gloire, avant que cette gloire, par ſon excès, eût mis en haſard ſa modération ? Qu'importe que ſa vie ait été ſi courte ? jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ſes confeſſions plus exactes, ſes entretiens de dévotion plus fréquens, ſon application plus forte à la piété dans les derniers temps de ſa vie, ce peu d'heures ſaintement paſſées parmi les plus rudes épreuves, & dans les ſentimens les plus purs du Chriſtianiſme, tiennent lieu toutes ſeules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grace a été forte ; mais la fidélité de l'ame a été parfaite. C'eſt l'effet d'un art conſommé de réduire en petit tout un grand ouvrage ; & la grace, cette excellente ouvriere, ſe plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je ſçai que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles ; mais ſi la témérité inſenſée des hommes abuſe de ſes bontés, ſon bras pour cela n'eſt pas raccourci, & ſa main n'eſt pas affoiblie. Je me confie pour Madame en cette miſéricorde, qu'elle a ſi ſincerement & ſi humblement réclamée. Il ſemble que Dieu ne lui ait conſervé le jugement libre juſqu'au dernier ſoupir, qu'afin de faire durer les témoignages de ſa foi. Elle a aimé en mourant le Sauveur Jeſus, les bras lui ont manqué plutôt que l'ar-

deur d'embraſſer la Croix ; j'ai vu ſa main défaillante chercher encore en tombant de nouvelles forces pour appliquer ſur ſes levres ce bienheureux ſigne de notre Rédemption ; n'eſt-ce pas mourir entre les bras & dans le baiſer du Seigneur ? Ah ! nous pouvons achever ce ſaint ſacrifice pour le repos de Madame, avec une pieuſe confiance. Ce Jeſus en qui elle a eſpéré, dont elle a porté la Croix en ſon corps par des douleurs ſi cruelles, lui donnera encore ſon Sang, dont elle eſt déjà toute teinte, toute pénétrée par la participation à ſes Sacremens, & par la communion avec ſes ſouffrances. Mais en priant pour ſon ame, Chrétiens, ſongeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir ? quelle dureté eſt ſemblable à la nôtre, ſi un accident ſi étrange, qui devroit nous pénétrer juſqu'au fond de l'ame, ne fait que nous étourdir pour quelques momens ! Attendons-nous que Dieu reſſuſcite des morts pour nous inſtruire ? Il n'eſt point néceſſaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un ſorte du tombeau ; ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau doit ſuffire pour nous convertir. Car ſi nous ſçavons nous connoître, nous confeſſerons, Chrétiens, que les vérités de l'éternité ſont aſſez bien établies ; nous n'avons rien que de foible à leur oppoſer ; c'eſt par paſſion, & non par raiſon, que nous oſons les combattre. Si quelque choſe les empêche de régner ſur nous, ces ſaintes & ſalutaires vérités, c'eſt que le monde nous occupe, c'eſt que les ſens nous enchantent, c'eſt que le préſent nous entraîne. Faut-il un autre ſpectacle pour nous dé-

tromper & des sens & du présent du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement la vanité des choses humaines? & si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, & n'attendons pas toujours des miracles de la Grace. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine Puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, & de lui faire une loi de ses graces & de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, Chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme des sens est-il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, & leurs dignités peut-être à leurs envieux? Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? & quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, & plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour apprendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; & toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans

dans ces ſuperbes Palais à qui Madame donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore, toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle rempliſſoit ſi bien, vous ſentirez qu'elle y manque; ſongez que cette gloire que vous admiriez faiſoit ſon péril en cette vie, & que dans l'autre elle eſt devenue le ſujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la raſſurer que cette ſincere réſignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, & les ſaintes humiliations de la Pénitence.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-THÉRESE

D'AUTRICHE,

INFANTE D'ESPAGNE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Sine macula enim sunt ante Thronum Dei. *Apoc.* 14. 5.

Ils sont sans tache devant le Trône de Dieu. Paroles de l'Apôtre S. Jean, dans sa révélation, chap. 14.

ONSEIGNEUR,

Quelle assemblée l'Apôtre Saint Jean nous fait paroître? Ce grand Prophete nous ouvre le Ciel, & notre Foi y découvre *sur la*

sainte montagne de Sion, dans la partie la plus élevée de la Jérusalem bienheureuse, l'Agneau qui ôte le péché du monde avec une compagnie digne de lui. Ce sont ceux dont il est
Apoc. 3. 4. écrit au commencement de l'Apocalypse : *Il y a dans l'Eglise de Sardis un petit nombre de Fideles*, pauca nomina, *qui n'ont pas souillé leurs vêtemens* : ces riches vêtemens dont le Baptême les a revêtus ; vêtemens qui ne sont rien moins que Jesus-Christ même, selon ce
Gal. 3. 27. que dit l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés, vous avez été revêtus de Jesus-Christ.* Ce petit nombre chéri de Dieu par son innocence, & remarquable par la rareté d'un don si exquis, a sçu conserver ce précieux vêtement, & la grace du Baptême. Et quelle sera la récompense d'une si rare fidélité ? Ecou-
Apoc. 3. 4. tez parler le Juste & le Saint : *Ils marchent*, dit-il, *avec moi, revêtus de blanc, parce qu'ils en sont dignes* ; dignes par leur innocence de porter dans l'éternité la livrée de l'Agneau sans tache, & de marcher toujours avec lui, puisque jamais ils ne l'ont quitté depuis qu'il les a mis dans sa compagnie : ames pures & innocentes ; *ames vierges*, comme les appelle
Ibid. 14. 2. 4. Saint Jean, au même sens que Saint Paul di-
2 Cor. 9. 8. soit à tous les fideles de Corinthe : *Je vous ai promis, comme une vierge pudique, à un seul homme, qui est Jesus-Christ.* La vraie chasteté de l'ame, la vraie pudeur Chrétienne est de rougir du péché, de n'avoir d'yeux ni d'amour que pour Jesus-Christ, & de tenir toujours ses sens épurés de la corruption du siecle. C'est dans cette troupe innocente &

pure que la Reine a été placée : l'horreur qu'elle a toujours eu du péché lui a mérité cet honneur. La Foi qui pénetre jusqu'aux Cieux nous la fait voir aujourd'hui dans cette bienheureuse compagnie. Il me semble que je reconnois cette modestie, cette paix, ce recueillement que nous lui voyions devant les Autels, qui inspiroit du respect pour Dieu & pour elle : Dieu ajoute à ces saintes dispositions le transport d'une joie céleste. La mort ne l'a point changée, si ce n'est qu'une immortelle beauté a pris la place d'une beauté changeante & mortelle. Cette éclatante blancheur, symbole de son innocence & de la candeur de son ame, n'a fait, pour ainsi parler, que passer au-dedans où nous la voyons rehaussée d'une lumiere divine. *Elle marche avec l'Agneau, car elle en est digne.* La sincérité de son cœur sans dissimulation & sans artifice la range au nombre de ceux, dont saint Jean a dit dans les paroles qui précedent celle de mon Texte, que *le mensonge ne s'est point trouvé en leur bouche*, ni aucun déguisement dans leur conduite ; *ce qui fait qu'on les voit sans tache devant le Trône de Dieu. Sine macula sunt enim ante Thronum Dei.* En effet, elle est sans reproche devant Dieu & devant les hommes : la médisance ne peut attaquer aucun endroit de sa vie depuis son enfance jusqu'à sa mort, & une gloire si pure, une si belle réputation est un parfum précieux qui réjouit le Ciel & la Terre.

Apoc. 3. 4.

Ibid. 14. 5.

Monseigneur, ouvrez les yeux à ce grand spectacle. Pouvois-je mieux essuyer vos larmes, celles des Princes qui vous environnent,

& de cette auguſte Aſſemblée, qu'en vous faiſant voir au milieu de cette troupe reſplendiſſante, & dans cet état glorieux une mere ſi chere & ſi regrettée? Louis même, dont la conſtance ne peut vaincre ſes juſtes douleurs, les trouveroit plus traitables dans cette penſée. Mais ce qui doit être votre unique conſolation, doit auſſi, Monſeigneur, être votre exemple; & ravi de l'éclat immortel d'une vie toujours ſi réglée, & toujours ſi irréprochable, vous devez en faire paſſer toute la beauté dans la vôtre.

Qu'il eſt rare, Chrétiens, qu'il eſt rare encore une fois, de trouver cette pureté parmi les hommes! mais ſur-tout, qu'il eſt rare de la trouver parmi les Grands! *Ceux que vous voyez revêtus d'une robe blanche, ceux-là*, dit ſaint Jean, *viennent d'une grande affliction; de tribulatione magna*; afin que nous entendions que cette divine blancheur de forme ordinairement ſous la croix, & rarement dans l'éclat trop plein de tentation des grandeurs humaines. *Ap. 6. 33. 14.*

Et toutefois il eſt vrai, Meſſieurs, que Dieu par un miracle de ſa grace, ſe plaît à choiſir parmi les Rois, de ces ames pures. Tel a été Saint Louis, toujours pur & toujours ſaint dès ſon enfance, & Marie-Thérèſe, ſa fille, a eu de lui ce bel héritage.

Entrons, Meſſieurs, dans les deſſeins de la Providence, & admirons les bontés de Dieu qui ſe répandent ſur nous & ſur tous les peuples dans la prédeſtination de cette Princeſſe, Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, afin de rendre la pureté &

la perpétuelle régularité de sa vie plus éclatante & plus exemplaire. Ainsi sa vie & sa mort, également pleines de sainteté & de grace, deviennent l'instruction du genre-humain. Notre siecle n'en pouvoit recevoir de plus parfaite, parce qu'il ne voit nulle part dans une si haute élévation une pareille pureté. C'est ce rare & merveilleux assemblage que nous aurons à considérer dans les deux parties de ce Discours. Voici en peu de mots ce que j'ai à dire de la plus pieuse des Reines, & tel est le digne abrégé de son éloge : Il n'y a rien que d'auguste dans sa personne, il n'y a rien que de pur dans sa vie. Accourez, peuples : venez contempler dans la premiere place du monde la rare & majestueuse beauté d'une vertu toujours constante. Dans une vie si égale, il n'importe pas à cette Princesse où la mort frappe ; on n'y voit point d'endroit foible par où elle pût craindre d'être surprise : toujours vigilante, toujours attentive à Dieu & à son salut, sa mort précipitée & si effroyable pour nous, n'avoit rien de dangereux pour elle. Ainsi son élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'Univers, comme du lieu le plus éminent qu'on découvre dans son enceinte, cette importante vérité : Qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand parmi les hommes, que d'éviter le péché ; que la seule précaution contre les attaques de la mort, c'est l'innocence de la vie. C'est, Messieurs, l'instruction que nous donne dans ce tombeau, ou plutôt du plus haut des Cieux, Très-Haute, Très-Excellente, Très-Puissante, & Très-

Chrétienne Princeſſe Marie-Théreſe d'Autriche, Infante d'Eſpagne, Reine de France & de Navarre.

Je n'ai pas beſoin de vous dire que c'eſt Dieu qui donne les grandes naiſſances, les grands mariages, les enfans, la poſtérité. C'eſt lui qui dit à Abraham. *Les Rois ſort ront de vous*, & qui fait dire par ſon Prophete à David : *Le Seigneur vous fera une maiſon.* *Dieu qui d'un ſeul homme a voulu former tout le genre humain*, comme dit S. Paul, & de cette ſource commune *le repandre ſur toute la face de la terre*, en a vu & prédeſtiné dès l'éternité les alliances & les diviſions, *marquant les temps*, pourſuit-il, *& donnant des bornes à la demeure des peuples*, & enfin un cours réglé à toutes ces choſes. C'eſt donc Dieu qui a voulu élever la Reine par un auguſte mariage, afin que nous la viſſions honorée au-deſſus de toutes les femmes de ſon ſiecle, pour avoir été chérie, eſtimée, & trop tôt, hélas, regrettée par le plus grand de tous les hommes !

Gen.17. 6. 2. Reg. 6. 8. Act. 28. 24. 26.

Que je mépriſe ces Philoſophes, qui meſurant les conſeils de Dieu à leurs penſées, ne le font Auteur que d'un certain ordre général d'où le reſte ſe développe comme il peut ! Comme s'il avoit à notre maniere des vues générales & confuſes, & comme ſi la ſouveraine Intelligence pouvoit ne pas comprendre dans ſes deſſeins les choſes particulieres, qui ſeules, ſubſiſtent véritablement. N'en doutons pas, Chrétiens, Dieu a préparé dans ſon conſeil éternel les premieres familles qui ſont la ſource des nations, & dans toutes les nations les qualités

dominantes qui devoient en faire la fortune. Il a auſſi ordonné dans les Nations les familles particulieres dont elles ſont compoſées, mais principalement celles qui devoient gouverner ces Nations, & en particulier dans ces familles tous les hommes par leſquels elles devoient ou s'élever, ou ſe ſoumettre, ou s'abattre.

C'eſt par la ſuite de ces conſeils, que Dieu a fait naître les deux puiſſantes Maiſons d'où la Reine devoit ſortir, celle de France, & celle d'Autriche, dont il ſe ſert pour balancer les choſes humaines: juſqu'à quel degré & juſqu'à quel temps; il le ſçait, & nous l'ignorons.

On remarque dans l'Ecriture que Dieu donne aux Maiſons Royales certains caracteres propres; comme celui que les Syriens, quoiqu'ennemis des Rois d'Iſraël, leur attribuoient par ces paroles *Nous avons appris que les Rois de la Maiſon d'Iſraël ſont clémens.* 3. Reg. 20. 31.

Je n'examinerai pas les caracteres particuliers qu'on a donnés aux Maiſons de France & d'Autriche; & ſans dire que l'on redoutoit davantage les conſeils de celle d'Autriche, ni qu'on trouvoit quelque choſe de plus vigoureux dans les armes & dans le courage de celle de la France, maintenant que par une grace particuliere, ces deux caracteres ſe réuniſſent viſiblement en notre faveur, je remarquerai ſeulement ce qui faiſoit la joie de la Reine; c'eſt que Dieu avoit donné à ces deux Maiſons, d'où elle eſt ſortie, la piété en partage; de ſorte que *ſanctifiée*, qu'on m'entende bien, c'eſt-à-dire, conſacrée à la ſainteté par ſa naiſſance, ſelon la Doctrine de ſaint Paul, elle diſoit avec cet Apôtre: *Dieu, que*

1. Cor. 8. 14. 2. Tim. 1. 3. *ma famille a toujours servi*, & à qui je suis dédiée *par mes Ancêtres* : *Deus cui servio à progenitoribus.*

Que s'il faut venir au particulier de l'Auguste Maison d'Autriche, que peut-on voir de plus illustre que sa descendance immédiate, où durant l'espace de quatre cens ans on ne trouve que des Rois & des Empereurs, & une si grande affluence de Maisons Royales, avec tant d'Etats & tant de Royaumes, qu'on a prévu il y a long-temps qu'elle en seroit surchargée ?

Qu'est-il besoin de parler de la Très-Chrétienne Maison de France, qui par sa noble constitution est incapable d'être assujettie à une famille étrangere, qui est toujours dominante dans son Chef, qui seule dans tout l'Univers & dans tous les siecles se voit après sept cens ans d'une Royauté établie, (sans compter ce que la grandeur d'une si haute origine fait trouver ou imaginer aux curieux observateurs des antiquités) seule, dis-je, se voit après tant de siecles encore dans sa force & dans sa fleur, & toujours en possession du Royaume le plus illustre qui fut jamais sous le soleil, & devant Dieu, & devant les hommes : devant Dieu, d'une pureté inaltérable dans la Foi ; & devant les hommes, d'une si grande dignité, qu'il a pu perdre l'Empire sans perdre sa gloire ni son rang.

La Reine a eu part à cette grandeur, non-seulement par la riche & fiere Maison de Bourgogne, mais encore par Isabelle de France sa mere, digne fille de Henri le Grand ; & de l'aveu de l'Espagne, la meilleure Rei-

ne, comme la plus regrettée, qu'elle eût jamais vue sur le Trône : triste rapport de cette Princesse avec la Reine sa fille : elle avoit à peine quarante-deux ans quand l'Espagne la pleura ; & pour notre malheur la vie de Marie-Thérese n'a guere eu un plus long cours. Mais la sage, la courageuse & la pieuse Isabelle devoit une partie de sa gloire aux malheurs de l'Espagne, dont on sçait qu'elle trouva le remede par un zele & par des conseils qui ranimerent les Grands & les Peuples, &, si on le peut dire, le Roi même. Ne nous plaignons pas, Chrétiens, de ce que la Reine sa fille, dans un état plus tranquille, donne aussi un sujet moins vif à nos discours, & contentons-nous de penser que dans des occasions aussi malheureuses dont Dieu nous a préservés, nous y eussions pu trouver les mêmes ressources.

Avec quelle application & quelle tendresse Philippe IV son pere ne l'avoit-il pas élevée ? On la regardoit en Espagne non pas comme Infante, mais comme un Infant ; car c'est ainsi qu'on y appelle la Princesse qu'on reconnoît comme héritiere de tant de Royaumes. Dans cette vue, on approcha d'elle tout ce que l'Espagne avoit de plus vertueux & de plus habile. Elle se vit, pour ainsi parler, dès son enfance toute environnée de vertu ; & on voyoit paroître en cette jeune Princesse plus de belles qualités qu'elle n'attendoit de Couronnes. Philippe l'éleve ainsi pour ses Etats : Dieu qui nous aime la destine à Louis.

Cessez, Princes & Potentats, de troubler par vos prétentions le projet de ce mariage.

Que l'amour qui ſemble auſſi le vouloir troubler, cede lui-même. L'amour peut bien remuer le cœur des Héros du monde, il peut bien y ſoulever des tempêtes, & y exciter des mouvemens qui faſſent trembler les Politiques, & qui donnent des eſpérances aux inſenſés : mais il y a des ames d'un ordre ſupérieur à ſes loix, à qui il ne peut inſpirer des ſentimens indignes de leur rang. Il y a des meſures priſes dans le Ciel qu'il ne peut rompre ; & l'Infante non-ſeulement par ſon auguſte naiſſance, mais encore par ſa vertu & par ſa réputation, eſt ſeule digne de Louis.

Prov. 19. 14. C'étoit *la femme prudente qui eſt donnée promptement par le Seigneur*, comme dit le Sage. Pourquoi *donnée promptement par le Seigneur*, puiſque c'eſt le Seigneur qui donne tout ? & quel eſt ce merveilleux avantage qui mérite d'être attribué d'une façon ſi particuliere à la divine bonté ? Il ne faut pour l'entendre que conſidérer ce que peut dans les Maiſons la prudence tempérée d'une femme ſage pour les ſoutenir, pour y faire fleurir dans la piété la véritable ſageſſe, & pour calmer des paſſions violentes qu'une réſiſtance emportée ne feroit qu'aigrir.

Iſle pacifique où ſe doivent terminer les différents de deux grands Empires à qui tu ſers de limites : Iſle éternellement mémorable par les Conférences de deux grands Miniſtres, où l'on vit développer toutes les adreſſes & tous les ſecrets d'une politique ſi différente ; où l'un ſe donnoit du poids par ſa lenteur, & l'autre prenoit l'aſcendant par ſa pénétration ; auguſte journée où deux fieres Na-

tions, & long-temps ennemies, & alors réconciliées par Marie-Thérese, s'avancent sur leurs confins, leur Roi à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser; où ces deux Rois avec leur Cour d'une grandeur, d'une politesse, & d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si differente, furent l'un à l'autre & à tout l'Univers un si grand spectacle: Fêtes sacrées, Mariage fortuné, Voile nuptial, Bénédiction, Sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies avec ces pompes funebres, & le comble des grandeurs avec leurs ruines? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions: maintenant nous perdons tous les uns & les autres; & Marie-Thérese périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule: maintenant que la France & l'Espagne mêlent leurs larmes, & en versent des torrens, qui pourroit les arrêter? Mais si l'Espagne pleuroit son Infante qu'elle voyoit monter sur le Trône le plus glorieux de l'Univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines? Taisons-nous, ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs: aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalées dans cette Chaire, ne se montre que trop d'elle-même, sans le secours de la voix, dans ce Sceptre si-tôt tombé d'une si royale main, & dans une si haute Majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une Reine si grande par tant

de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du Roi & par le continuel accroiſſement de ſa gloire. Sous lui la France a appris à ſe connoître. Elle ſe trouve des forces que les ſiecles précédens ne ſçavoient pas : l'ordre & la diſcipline militaire s'augmentent avec les armées ; ſi les François peuvent tout, c'eſt que leur Roi eſt par-tout leur Capitaine ; & après qu'il a choiſi l'endroit principal qu'il doit animer par ſa valeur, il agit de tous côtés par l'impreſſion de ſa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puiſqu'en mépriſant les ſaiſons, il a ôté juſqu'à la défenſe à ſes ennemis. Les Soldats ménagés & expoſés quand il le faut, marchent avec confiance ſous ſes étendards : nul fleuve ne les arrête, nulle fortereſſe ne les effraie. On ſçait que Louis foudroie les Villes plutôt qu'il ne les aſſiége, & tout eſt ouvert à ſa puiſſance.

Les Politiques ne ſe mêlent plus de deviner ſes deſſeins. Quand il marche, tout ſe croit également menacé : un voyage tranquille devient tout-à-coup une explication redoutable à ſes ennemis. Gand tombe avant qu'on penſe à le munir : Louis y vient par de longs détours, & la Reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaiſir de le ſuivre celui de ſervir ſecretement à ſes deſſeins.

Par les ſoins d'un ſi grand Roi, la France entiere n'eſt plus, pour ainſi parler, qu'une ſeule fortereſſe qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle eſt capable de tenir la paix avec ſûreté dans ſon ſein, mais auſſi de porter la guerre

par-tout où il faut, & de frapper de près & de loin avec une égale force. Nos ennemis le sçavent bien dire, & nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le Levant jusqu'au Couchant de nos flottes victorieuses, & la hardiesse Françoise porte par-tout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger riche des dépouilles de la Chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer sous mes loix, & les nations sont ma proie. La légereté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau raviſſant qu'on iroit chercher parmi ses rochers & dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves, Louis a brisé les fers dont tu accablois ses Sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur, tu te tournes contre toi-même, & tu ne sçais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les Pilotes étonnés s'écrient par avance : *Qui est semblable à Tyr ? & toutefois elle s'est tuée dans le milieu de la mer ;* & la navigation va être assurée par les armes de Louis. *Ezéch. 27. 32.*

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses Loix & l'ordre de ses Finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des Duels ? La

ſévere Juſtice de Louis, jointe à ſes inclinations bienfaiſantes fait aimer à la France l'autorité ſous laquelle heureuſement réunie elle eſt tranquille & victorieuſe. Qui veut entendre combien la raiſon préſide dans les Conſeils de ce Prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les ſages Miniſtres des Cours Etrangeres, qui le trouvent auſſi convaincant dans ſes diſcours que redoutable par ſes armes. La nobleſſe de ſes expreſſions vient de celle de ſes ſentimens, & ſes paroles préciſes ſont l'image de la juſteſſe qui regne dans ſes penſées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur ſurprenante lui ouvre les cœurs, & donne je ne ſçai comment un nouvel éclat à ſa Majeſté qu'elle tempere.

N'oublions pas ce qui faiſoit la joie de la Reine. Louis eſt le rempart de la Religion : c'eſt à la Religion qu'il fait ſervir ſes armes redoutées par mer & par terre. Mais ſongeons qu'il ne l'établit par-tout au-dehors que parce qu'il la fait régner au-dedans & au milieu de ſon cœur. C'eſt là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de Puiſſances jalouſes de ſa grandeur, & l'Europe entiere pourroit armer contre lui. Nos vrais ennemis ſont en nous-mêmes, & Louis combat ceux-là plus que tous les autres. Vous voyez tomber de toutes parts les Temples de l'Héréſie : ce qu'il renverſe au-dedans eſt un ſacrifice bien plus agréable ; & l'ouvrage du Chrétien, c'eſt de détruire les paſſions qui feroient de nos cœurs un Temple d'Idoles. Que ſerviroit à Louis d'avoir étendu ſa gloire par-tout où s'é-

tend le genre-humain? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent: il veut être avec David, *l'homme selon le cœur de Dieu*. C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre-humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, & les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô Grand Roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, & qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la Chrétienté ouvrir les yeux, & reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les Infideles qui pénetrent jusqu'à ses entrailles; que tarde-t-elle à se souvenir & des secours de Candie, & de la fameuse Journée de Raab, où Louis renouvella dans le cœur des Infideles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoises fatales à leur tyrannie, & par des exploits inouis devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur?

Ouvrez donc les yeux, Chrétiens, & regardez ce Héros, dont nous pouvons dire comme saint Paulin disoit du Grand Théodose, que nous voyons en Louis, * *Non un Roi, mais un serviteur de Jesus-Christ, & un*

* *In Theodosio non Imperatorem, sed Christi servum, nec regno, sed fide Principem prædicamus.* Paul. Ep. 9. Sev.

Prince qui s'éleve au-dessus des hommes plus encore par sa foi que par sa Couronne.

C'étoit, Messieurs, d'un tel Héros que Marie-Thérese devoit partager la gloire d'une façon particuliere, puisque non contente d'y avoir part comme compagne de son trône, elle ne cessoit d'y contribuer par la persévérance de ses vœux.

Pendant que ce grand Roi la rendoit la plus illustre de toutes les Reines, vous la faisiez, Monseigneur, la plus illustre de toutes les Meres. Vos respects l'ont consolée de la perte de ses autres enfans. Vous les lui avez rendus : elle s'est vue renaître dans ce Prince qui fait vos délices & les nôtres ; & elle a trouvé une fille digne d'elle dans cette Auguste Princesse, qui par son rare mérite, autant que par les droits du nœud sacré, ne fait avec vous qu'un même cœur. Si nous l'avons admirée dès le moment qu'elle parut, le Roi a confirmé notre jugement, & maintenant devenue, malgré ses souhaits, la principale décoration d'une Cour dont un si grand Roi fait le soutien, elle est la consolation de toute la France.

Ainsi notre Reine heureuse par sa naissance, qui lui rendoit sa piété aussi-bien que la grandeur comme héréditaires, par sa sainte éducation, par son mariage, par la gloire & par l'amour d'un si grand Roi, par le mérite & par les respects de ses enfans & par la vénération de tous les peuples, ne voyoit rien sur la terre qui ne fût au-dessous d'elle. Elevez maintenant, ô Seigneur, & mes pensées, & ma voix. Que je puisse représenter à cette Auguste

guſte Audience l'incomparable beauté d'une ame que vous avez toujours habitée, qui n'a jamais *affligé votre Eſprit ſaint*, qui jamais n'a perdu *le goût du don céleſte*, afin que nous commençions, malheureux pécheurs, à verſer ſur nous-mêmes un torrent de larmes; & que ravis des chaſtes attraits de l'innocence, jamais nous ne nous laſſions d'en pleurer la perte. *Eph 4. 30. Hab. 6. 4.*

A la vérité, Chrétiens, quand on voit dans l'Evangile la brebis perdue, préférée par le bon Paſteur à tout le reſte du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du Prodigue retrouvé, & ce tranſport d'un pere attendri, qui met en joie toute ſa famille, on eſt tenté de croire que la pénitence eſt préférée à l'innocence même, & que le Prodigue retourné reçoit plus de graces que ſon aîné, qui ne s'eſt jamais échappé de la maiſon paternelle. Il eſt l'aîné toutefois, & deux mots que lui dit ſon pere, lui font bien entendre qu'il n'a pas perdu ſes avantages: *Mon fils*, lui dit-il, *vous êtes toujours avec moi: & tout ce qui eſt à moi eſt à vous.* Cette parabole, Chrétiens, ne ſe traite guere dans les Chaires, parce que cette inviolable fidélité ne ſe trouve guere dans les mœurs. Expliquons-la toutefois, puiſque notre illuſtre ſujet nous y conduit, & qu'elle a une parfaite conformité avec notre texte. Une excellente doctrine de Saint Thomas nous la fait entendre, & concilie toutes choſes. Dieu témoigne plus d'amour au juſte toujours fidele; il en témoigne davantage auſſi au pécheur réconcilié; mais en deux manieres différentes. L'un paroîtra plus *Luc. 15. 4. 20.* *Ibid. 31.*

favorisé ; si l'on a égard à ce qu'il est, & l'autre, si l'on remarque d'où il est sorti. Dieu conserve au juste un plus grand don ; il retire le pécheur d'un plus grand mal. Le juste semblera plus avantagé, si l'on pese son mérite ; le pécheur plus chéri, si l'on considere son indignité. Le Pere du Prodigue l'ex-
Luc.15. plique lui-même : *Mon fils, vous êtes tou-*
31. *jours avec moi, & tout ce qui est à moi est à vous* : c'est ce qu'il dit à celui à qui il conserve un plus grand don : *Il falloit se réjouir, parce que votre frere étoit mort, & il est ressuscité* ; c'est ainsi qu'il parle de celui qu'il retire d'un plus grand abyme de maux. Ainsi les cœurs sont saisis d'une joie soudaine par la grace inespérée d'un beau jour d'hiver, qui, après un temps pluvieux, vient réjouir tout-d'un-coup la face du monde ; mais on ne laisse pas de lui préférer la constante serénité d'une saison plus bénigne : & s'il nous est permis d'expliquer les sentimens du Sauveur par ces sentimens humains, il s'émeut plus sensiblement sur les pécheurs convertis, qui sont sa nouvelle conquête ; mais il réserve une plus douce familiarité aux Justes qui sont ses anciens & perpétuels amis : puisque s'il
Apoc. dit, parlant du Prodigue : *Qu'on lui rende sa première robe*, il ne lui dit pas toutefois : *Vous*
Ibid.22. *êtes toujours avec moi*, ou, comme Saint Jean
24.45. le répete dans l'Apocalypse : *Ils sont toujours avec l'Agneau, & paroissent sans tache devant son Trône. Sine macula sunt ante thronum Dei.*

Comment se conserve cette pureté dans ce lieu de tentations, & parmi les illusions des grandeurs du monde, vous l'apprendrez

de la Reine. Elle eſt de ceux dont le Fils de Dieu a prononcé dans l'Apocalypſe : *Celui qui ſera victorieux, je le ferai comme une colonne dans le Temple de mon Dieu. Faciam illam columnam in templo Dei mei.* Il en ſera l'ornement, il en ſera le ſoutien par ſon exemple : il ſera haut, il ſera ferme. Voilà déjà quelque image de la Reine. *Il ne ſortira jamais du temple. Foras non egredietur amplius.* Immobile comme une colonne, il aura ſa demeure fixe dans la maiſon du Seigneur, & n'en ſera jamais ſéparé par aucun crime. *Je le ferai*, dit Jeſus-Chriſt : & c'eſt l'ouvrage de ma grace. Mais comment affermira-t-il cette colonne ? Ecoutez, voici le myſtere ; & *J'écrirai deſſus*, pourſuit le Sauveur : j'éleverai la colonne ; mais en même-temps je mettrai deſſus une inſcription mémorable. Hé ! qu'écrirez-vous, ô Seigneur ! Trois noms ſeulement, afin que l'inſcription ſoit auſſi courte que magnifique. *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu, & le nom de la Cité de mon Dieu, la nouvelle Jéruſalem, & mon nouveau nom.* Ces noms, comme la ſuite le fera paroître, ſignifient une foi vive dans l'intérieur, les pratiques extérieures de la piété dans les ſaintes obſervances de l'Egliſe, & la fréquentation des ſaints Sacremens : trois moyens de conſerver l'innocence, & l'abrégé de la vie de notre ſainte Princeſſe. C'eſt ce que vous verrez écrit ſur la colonne, & vous lirez dans ſon inſcription les cauſes de ſa fermeté ; & d'abord : *J'y écrirai*, dit-il, *le nom de mon Dieu*, en lui inſpirant une foi vive. C'eſt, Meſſieurs, par une telle foi que le nom de Dieu eſt gravé profondé-

Apoc. 3. 12.

Ibid.

ment dans nos cœurs. Une foi vive eſt le fondement de la ſtabilité que nous admirons : car d'où viennent nos inconſtances, ſi ce n'eſt de notre foi chancelante ; parce que ce fondement eſt mal affermi, nous craignons de bâtir deſſus, & nous marchons d'un pas douteux dans le chemin de la vertu. La foi ſeule a de quoi fixer l'eſprit vacillant : car écoutez les qualités que Saint Paul lui donne : *Hebr.* 11. 1. *Fides ſperandarum ſubſtantia rerum.* La Foi, dit-il, *eſt une ſubſtance*, un ſolide fondement, un ferme ſoutien. Mais de quoi ? De ce qui ſe voit dans le monde ? Comment donner une conſiſtance, ou, pour parler avec ſaint Paul, *une ſubſtance*, & un corps à cette ombre fugitive ! La foi eſt donc un ſoutien, mais des choſes *qu'on doit eſpérer.* Et quoi encore ? *Argumentum non apparentium : c'eſt une pleine conviction de ce qui ne paroît pas.* La foi doit avoir en elle la conviction. Vous ne l'avez pas, direz-vous : j'en ſçai la cauſe ; c'eſt que vous craignez de l'avoir, au lieu de la demander à Dieu qui la donne. C'eſt pourquoi tout tombe en ruine dans vos mœurs, & vos ſens trop déciſifs emportent ſi facilement votre raiſon incertaine & irréſolue. Et que veut dire cette conviction dont parle l'Apôtre, ſi ce n'eſt, comme il dit ailleurs, une ſoumiſſion de l'*intelligence entierement captivée* ſous l'autorité d'un Dieu qui parle ? Conſidérez la pieuſe Reine devant les Autels ; voyez comme elle eſt ſaiſie de la préſence de Dieu : ce n'eſt pas par ſa ſuite qu'on la connoît, c'eſt par ſon attention & par cette reſpectueuſe immobilité, qui ne lui permet pas

même de lever les yeux. Le Sacrement adorable approche: ah! la foi du Centurion admirée par le Sauveur même, ne fut pas plus vive, & il ne dit pas plus humblement : *Je ne suis pas digne.* Voyez comme elle frappe cette poitrine innocente, comme elle se reproche les moindres péchés, comme elle abaisse cette tête auguste devant laquelle s'incline l'Univers. La terre, son origine & sa sépulture, n'est pas encore assez basse pour la recevoir : elle voudroit disparoître toute entiere devant la Majesté du Roi des Rois. Dieu lui grave par une foi vive dans le fond du cœur ce que disoit Isaïe : *Cherchez des antres profonds, cachez-vous dans les ouvertures de la terre devant la face du Seigneur, & devant la gloire d'une si haute Majesté.* *Matth. 8. 8. 10.* *Is. 2. 26.*

Ne vous étonnez donc pas si elle est si humble sur le Trône. O spectacle merveilleux, & qui ravit en admiration le Ciel & la Terre! Vous allez voir une Reine qui, à l'exemple de David, attaque de tous côtés sa propre grandeur, & tout l'orgueil qu'elle inspire : vous verrez, dans les paroles de ce grand Roi, la vive peinture de la Reine, & vous en reconnoîtrez tous les sentimens. *Domine, non est exaltatum cor meum! O Seigneur, mon cœur ne s'est point haussé!* voilà l'orgueil attaqué dans sa source. *Neque elati sunt oculi mei; mes regards ne se sont pas élevés :* voilà l'ostentation & le faste réprimés. Ah, Seigneur! je n'ai pas eu ce dédain qui empêche de jetter les yeux sur les mortels trop rampans, & qui fait dire à l'ame arrogante : *Il n'y a que moi sur la terre.* Combien étoit *Ps. 130.* *Isaïe, 22. 7.*

ennemie la pieuſe Reine de ces regards dédaigneux ; & dans une ſi haute élévation, qui vit jamais paroître en cette Princeſſe ou le moindre ſentiment d'orgueil, ou le moindre air de mépris ? David pourſuit : *Neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus ſuper me : Je ne marche point dans de vaſtes penſées, ni dans des merveilles qui me paſſent.* Il combat ici les excès où tombent naturelle-
Pſ. 72. 24. ment les grandes Puiſſances. L'orgueil, qui *monte toujours*, après avoir porté ſes prétentions à ce que la grandeur humaine a de plus ſolide, ou plutôt de moins ruineux, pouſſe ſes deſſeins juſqu'à l'extravagance, & donne té-
Iſaïe, 14. 14. mérairement dans des projets inſenſés, comme faiſoit ce Roi ſuperbe (digne figure de l'Ange rebelle) lorſqu'*il diſoit en ſon cœur : Je m'éleverai au-deſſus des nues, je poſerai mon trône ſur les aſtres, & je ſerai ſemblable au Très-Haut.* Je ne me perds point, dit David, dans de tels excès ; & voilà l'orgueil mépriſé dans ſes égaremens. Mais après l'avoir ainſi rabattu dans tous les endroits par où il ſembloit vouloir s'élever, David l'attire tout-à-fait par ces paroles : *Si*, dit-il, *je n'ai pas eu d'humbles ſentimens, & que j'aie exalté mon ame. Si non humiliter ſentiebam ;* ou, comme traduit Saint Jérôme : *Si non ſilere feci animam meam : Si je n'ai pas fait taire mon ame :* ſi je n'ai pas impoſé ſilence à ces flatteuſes penſées qui ſe préſentent ſans ceſſe pour enfler nos cœurs. Et enfin il conclut ainſi ce beau Pſeaume : *Sicut ablactatus ad matrem ſuam, ſic ablactata eſt anima mea. Mon ame a été*, dit-il, *comme un enfant ſévré.* Je me ſuis arra-

ché moi-même aux douceurs de la gloire humaine, peu capables de me soutenir, pour donner à mon esprit une nourriture plus solide. Ainsi l'ame supérieure domine de tous côtés cette impérieuse grandeur, & ne lui laisse dorénavant aucune place. David ne donna jamais de plus beau combat. Non, mes Freres, les Philistins défaits, & les ours mêmes déchirés de ses mains, ne sont rien en comparaison de sa grandeur qu'il a domptée. Mais la sainte Princesse que nous célébrons, l'a égalé dans la gloire d'un si beau triomphe.

Elle sçut pourtant se prêter au monde avec toute la dignité que demandoit sa grandeur. Les Rois, non plus que le Soleil, n'ont pas reçu en vain l'éclat qui les environne : il est nécessaire au genre-humain, & ils doivent pour le repos, autant que pour la décoration de l'Univers, soutenir une majesté qui n'est qu'un rayon de celle de Dieu. Il étoit aisé à la Reine de faire sentir une grandeur qui lui étoit naturelle. Elle étoit née dans une Cour où la Majesté se plaît à paroître avec tout son appareil, & d'un pere qui sçut conserver avec une grace, comme avec une jalousie particuliere, ce qu'on appelle en Espagne les coutumes de qualité & les bienséances du Palais. Mais elle aimoit mieux tempérer la Majesté, & l'anéantir devant Dieu, que de la faire éclater devant les hommes. Ainsi nous la voyions courir aux Autels, pour y goûter avec David un humble repos, & s'enfoncer dans son Oratoire, où malgré le tumulte de la Cour, elle trouvoit le Carmel d'Elie, le désert de Jean, & la montagne

si souvent témoin des gémissemens de Jesus.

J'ai appris de saint Augustin que l'*ame attentive se fait à elle-même une solitude. Gignit enim sibi ipsa mentis intentio solitudinem.* Mais, mes Freres, ne nous flattons pas; il faut sçavoir se donner des heures d'une solitude effective, si l'on veut conserver les forces de l'ame. C'est ici qu'il faut admirer l'inviolable fidélité que la Reine gardoit à Dieu. Ni les divertissemens, ni les fatigues des voyages, ni aucune occupation ne lui faisoit perdre ces heures particulieres qu'elle destinoit à la méditation & à la priere. Auroit-elle été si persévérante dans cet exercice, si elle n'y eût goûté la manne cachée, que *nul ne connoît que celui qui en ressent les saintes douceurs.* C'est là qu'elle disoit avec David : *O Seigneur, votre servante a trouvé son cœur pour vous faire cette priere: Invenit servus tuus cor suum.* Où allez-vous, cœurs égarés? Quoi! même pendant la priere, vous laissez errer votre imagination vagabonde; vos ambitieuses pensées vous reviennent devant Dieu; elles sont même le sujet de votre priere! Par l'effet du même transport qui vous fait parler aux hommes de vos prétentions, vous en venez encore parler à Dieu, pour faire servir le Ciel & la terre à vos intérêts. Ainsi votre ambition que la priere devoit éteindre, s'y échauffe : feu bien différent de celui que *David sentoit allumer dans sa méditation.* Ah! plutôt puissiez-vous dire avec ce grand Roi, & avec la pieuse Reine que nous honorons: *O Seigneur, votre serviteur a trouvé son cœur!* j'ai rappellé ce fugitif, & le voilà tout entier devant votre face.

Apoc. 3. 17. 2. Reg. 22. 27.

38. 4.

Ange Saint, qui préſidiez à l'oraiſon de cette ſainte Princeſſe, & qui portiez cet encens au-deſſus des nues pour le faire brûler ſur l'Autel que ſaint Jean a vu dans le Ciel, racontez-nous les ardeurs de ce cœur bleſſé de l'amour divin: faites-nous paroître ces torrens de larmes que la Reine verſoit devant Dieu pour ſes péchés. Quoi donc, les ames innocentes ont-elles auſſi les pleurs & les amertumes de la pénitence? Oui ſans doute, puiſqu'il eſt écrit que *rien n'eſt pur ſur la terre*, & que *celui qui dit qu'il ne peche pas ſe trompe lui-même.* Mais c'eſt des péchés légers, légers par comparaiſon, je le confeſſe, légers en eux-mêmes; la Reine n'en connoît aucun de cette nature. C'eſt ce que porte en ſon fonds toute ame innocente. La moindre ombre ſe remarque ſur ces vêtemens qui n'ont pas encore été ſalis, & leur vive blancheur en accuſe toutes les taches. Je trouve ici les Chrétiens trop ſçavans. Chrétien, tu ſçais trop la diſtinction des péchés véniels d'avec les mortels. Quoi, le nom commun de péché ne ſuffira pas pour te les faire déteſter les uns & les autres? Sçais-tu que ces péchés qui ſemblent légers, deviennent accablans par leur multitude, à cauſe des funeſtes diſpoſitions qu'ils mettent dans les conſciences? C'eſt ce qu'enſeignent d'un commun accord tous les ſaints Docteurs après Saint Auguſtin & Saint Grégoire. Sçais-tu que les péchés qui ſeroient véniels par leur objet, peuvent devenir mortels par l'excès de l'attachement? Les plaiſirs innocens le deviennent bien, ſelon la doctrine des Saints; & ſeuls ils ont pu

Apoc. 3.

Job. 15. 15. 1. Joan. 1. 8.

damner le mauvais riche, pour avoir été trop goûtés : Mais qui ſçait le degré qu'il faut pour leur inſpirer ce poiſon mortel ? & n'eſt-ce pas une des raiſons qui fait que David s'é-
Pſ. 18. crie : *Delicta quis intelligit ? Qui peut connoître*
65. *ſes péchés.* Que je haïs donc ta vaine ſcience, & ta mauvaiſe ſubtilité, ame téméraire, qui prononce ſi hardiment : Ce péché que je commets ſans crainte eſt véniel. L'ame vraiment pure n'eſt pas ſi ſçavante. La Reine ſçait en général qu'il y a des péchés véniels, car la Foi l'enſeigne : mais la Foi ne lui enſeigne pas que les ſiens le ſoient. Deux choſes vont vous faire voir l'éminent degré de ſa vertu. Nous le ſçavons, Chrétiens, & nous ne donnons point de fauſſes louanges devant ces Autels. Elle a dit ſouvent dans cette bienheureuſe ſimplicité qui lui étoit commune avec tous les Saints, qu'elle ne comprenoit pas comment on pouvoit commettre volontairement un ſeul péché, pour petit qu'il fût. Elle ne diſoit donc pas, il eſt véniel, elle diſoit, il eſt péché, & ſon cœur innocent ſe ſoulevoit. Mais comme il échappe toujours quelque péché à la fragilité humaine, elle ne diſoit pas : il eſt léger : encore une fois, il eſt péché, diſoit-elle. Alors pénétrée des ſiens, s'il arrivoit quelque malheur à ſa perſonne, à ſa famille, à l'Etat, elle s'en accuſoit ſeule. Mais quels malheurs, direz-vous, dans cette grandeur & dans un ſi long cours de proſpérités ? Vous croyez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne le cachent pas ſous la pourpre ? ou qu'un Royaume eſt un remede univerſel à tous les

maux, un baume qui les adoucit, un charme qui les enchante ? Au lieu que par un conſeil de la Providence divine, qui ſçait donner aux conditions les plus élevées leur contrepoids, cette grandeur que nous admirons de loin comme quelque choſe au deſſus de l'homme, touche moins quand on y eſt né, ou ſe confond elle-même dans ſon abondance, & qu'il ſe forme au contraire parmi les grandeurs une nouvelle ſenſibilité pour les deplaiſirs, dont le coup eſt d'autant plus rude, qu'on eſt moins préparé à le ſoutenir.

Il eſt vrai que les hommes apperçoivent moins cette malheureuſe délicateſſe dans les ames vertueuſes. On les croit inſenſibles, parce que non-ſeulement elles ſçavent ſe taire, mais encore ſacrifier leurs peines ſecretes. Mais le Pere céleſte ſe plaît à les regarder dans ce ſecret ; & comme il ſçait leur préparer leur croix, il y meſure auſſi leur récompenſe. Croyez-vous que la Reine pût être en repos dans ces fameuſes Campagnes qui nous apportoient coup ſur coup tant de ſurprenantes nouvelles ? Non, Meſſieurs, elle étoit toujours tremblante, parce qu'elle voyoit toujours cette précieuſe vie, dont la ſienne dépendoit, trop facilement haſardée. Vous avez vu ſes terreurs, vous parlerai-je de ſes pertes, & de la mort de ſes chers enfans? Ils lui ont tous déchiré le cœur. Repréſentons-nous ce jeune Prince que les Graces ſembloient elles-mêmes avoir formé de leurs mains. Pardonnez-moi ces expreſſions. Il me ſemble que je vois encore tomber cette fleur. Alors triſte meſſager d'un événement de

funeſte, je fus auſſi le témoin, en voyant le Roi & la Reine, d'un côté de la douleur la plus pénétrante, & de l'autre des plaintes les plus lamentables; & ſous des formes différentes, je vis une affliction ſans meſure. Mais je vis auſſi des deux côtés la Foi également victorieuſe; je vis le ſacrifice agréable de l'ame humiliée ſous la main de Dieu, & deux victimes royales immoler d'un commun accord leur propre cœur.

Pourrai-je maintenant jetter les yeux ſur la terrible menace du Ciel irrité, lorſqu'il ſembla ſi long-temps vouloir frapper ce Dauphin même, notre plus chere eſpérance? Pardonnez-moi, Meſſieurs, pardonnez-moi, ſi je renouvelle vos frayeurs. Il faut bien, & je le puis dire, que je me faſſe moi-même cette violence, puiſque je ne puis montrer qu'à ce prix la conſtance de la Reine. Nous vîmes alors dans cette Princeſſe, au milieu des alarmes d'une Mere, la Foi d'une Chrétienne. Nous vîmes un Abraham prêt à immoler Iſaac, & quelques traits de Marie quand elle offrit ſon Jeſus. Ne craignons point de le dire, puiſqu'un Dieu ne s'eſt fait homme que pour aſſembler autour de lui des exemples pour tous les états. La Reine pleine de foi ne ſe propoſe pas un moindre modele que de Marie: Dieu lui rend auſſi ſon fils unique qu'elle lui offre d'un cœur déchiré, mais ſoumis, & veut que nous lui devions encore une fois un ſi grand bien.

On ne ſe trompe pas, Chrétiens, quand on attribue tout à la priere. Dieu qui l'inſpire ne lui peut rien refuſer. *Un Roi*, dit David, *ne ſe ſauve pas par ſes armées, & le puiſſant*

ne se sauve pas par sa valeur. Ce n'est pas aussi aux sages conseils qu'il faut attribuer les heureux succès. *Il s'éleve*, dit le Sage, *plusieurs penſées dans le cœur de l'homme* : reconnoissez l'agitation & les pensées incertaines des conseils humains : *Mais*, poursuit-il, la *volonté du Seigneur demeure ferme ;* & pendant que les hommes déliberent, il ne s'exécute que ce qu'il résout. *Le Terrible*, le Tout-puissant, *qui ôte* quand il lui plaît, *l'esprit des Princes*, le leur laisse aussi quand il veut, pour les confondre davantage, & les *prendre dans leurs propres finesses. Car il n'y a point de prudence, il n'y a point de sagesse, il n'y a point de conseils contre le Seigneur.* Les Machabées étoient vaillans, & néanmoins il est écrit qu'*ils combattoient par leurs prieres*, plus que par leurs armes : *Per orationes congressi sunt :* assurés par l'exemple de Moïse, que les mains élevées à Dieu enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent. Quand tout cédoit à Louis & que nous crûmes voir revenir le temps des miracles, où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux sur la Reine, & croyoient voir partir de son Oratoire la foudre qui accabloit tant de Villes.

Pſal. 32. 16. *Prov.* 19. 21. *Pſ.* 75, 12. 13. *Job.* 5. 13. 1. *Cor.* 3. 19. *Pſ.* 21. 30. 2. *Marc* 15. 25.

Que si Dieu accorde aux prieres les prospérités temporelles, combien plus leur accorde-t-il les vrais biens, c'est-à-dire, les vertus ? Elles sont le fruit naturel d'une ame unie à Dieu par l'Oraison. L'Oraison qui nous les obtient nous apprend à les pratiquer, non-seulement comme nécessaires, mais encore comme reçues *du Pere des lumieres, d'où descend sur* *Jac.* 1. 17.

nous tout don parfait : & c'eſt là le comble de la perfection, parce que c'eſt là le fondement de l'humilité. C'eſt ainſi que Marie-Thèreſe attira par la priere toutes les vertus dans ſon ame. Dès ſa premiere jeuneſſe elle fut dans les mouvemens d'une Cour alors aſſez turbulente, la conſolation & le ſeul ſoutien de la vieilleſſe infirme du Roi ſon pere. La Reine ſa belle-mere, malgré ce nom odieux, trouva en elle non-ſeulement un reſpect, mais encore une tendreſſe, que ni le temps, ni l'éloignement n'ont pu altérer. Auſſi pleura-t-elle ſans meſure, & ne veut point recevoir de conſolation. Quel cœur, quel reſpect, quelle ſoumiſſion n'a-t-elle pas eus pour le Roi ? Toujours vive pour ce grand Prince, toujours jalouſe de ſa gloire, uniquement attachée aux intérêts de ſon Etat, infatigable dans les voyages: & heureuſe pourvu qu'elle fût en ſa compagnie : Femme enfin où Saint Paul auroit vu l'Egliſe occupée de Jeſus-Chriſt, & unie à ſes volontés par une éternelle complaiſance. Si nous oſions demander au grand Prince qui lui rend ici avec tant de piété les derniers devoirs, quelle Mere il a perdu, il nous répondroit par ſes ſanglots, & je vous dirai en ſon nom, ce que j'ai vu avec joie, ce que je répete avec admiration, que les tendreſſes inexplicables de Marie-Thèreſe tendoient toutes à lui inſpirer la foi, la piété, la crainte de Dieu, un attachement inviolable pour le Roi, des entrailles de miſéricorde pour les malheureux, une immuable perſévérance dans tous ſes devoirs, & tout ce que nous louons dans la conduite de ce Prince. Parlerai-je des bontés de

Eph. 5. 24.

la Reine tant de fois éprouvées par ſes domeſtiques, & ferai-je retentir encore devant ces Autels les cris de ſa Maiſon déſolée ? Et vous, pauvres de Jeſus-Chriſt, pour qui ſeuls elle ne pouvoit endurer qu'on lui dît que ſes treſors étoient épuiſés, vous premierement pauvres volontaires, victimes de Jeſus-Chriſt, Religieux, Vierges ſacrées, ames pures dont le monde n'étoit pas digne ; & vous pauvres, quelque nom que vous portiez, pauvres connus, pauvres honteux, malades impotens, eſtropiés, *reſtes d'hommes*, pour parler avec Saint Grégoire de Nazianze ; car la Reine reſpectoit en vous tous les caracteres de la Croix de Jeſus-Chriſt : vous donc qu'elle aſſiſtoit avec tant de joie, qu'elle viſitoit avec de ſi ſaints empreſſemens, qu'elle ſervoit avec tant de foi, heureuſe de ſe dépouiller d'une majeſté empruntée, & d'adorer dans votre baſſeſſe la glorieuſe pauvreté de Jeſus-Chriſt ; quel admirable panégyrique prononceriez-vous par vos gémiſſemens à la gloire de cette Princeſſe, s'il m'étoit permis de vous introduire dans cette auguſte Aſſemblée ? Recevez, Pere Abraham, dans votre ſein cette heritiere de votre foi ; comme vous, ſervante des pauvres, & digne de trouver en eux, non plus des Anges, mais Jeſus-Chriſt même. Que dirai-je davantage ? Ecoutez tout en un mot, Fille, Femme, Mere, Maîtreſſe, Reine telle que nos vœux l'auroient pu faire, plus que tout cela Chrétienne, elle accomplit tous ſes devoirs ſans préſomption, & fut humble non-ſeulement parmi toutes les grandeurs, mais encore parmi toutes les vertus.

Orat. 16.

J'expliquerai en peu de mots les deux autres noms que nous voyons écrits sur la colonne myſtérieuſe de l'Apocalypſe, & dans le cœur de la Reine. Par le nom de la *ſainte Cité de Dieu la nouvelle Jéruſalem*, vous voyez bien, Meſſieurs, qu'il faut entendre le nom de l'Egliſe Catholique, Cité ſainte dont toutes *les prieres ſont vivantes*, dont Jeſus-Chriſt eſt le fondement, qui *deſcend du Ciel* avec lui, parce qu'elle y eſt renfermée comme dans le Chef dont tous les membres reçoivent leur vie; Cité qui ſe répand par toute la terre, & s'éleve juſqu'aux Cieux pour y placer ſes Citoyens. Au ſeul nom de l'Egliſe, toute la Foi de la Reine ſe réveilloit. Mais une vraie fille de l'Egliſe, non contente d'en embraſſer la ſainte doctrine, en aime les obſervances, où elle fait conſiſter la principale partie des pratiques extérieures de la piété.

Apoc. 5. 11.

1. Per. 2. 4. 5. Apoc. 2.

L'Egliſe inſpirée de Dieu, & inſtruite par les ſaints Apôtres, a tellement diſpoſé l'année, qu'on y trouve avec la vie, avec les myſteres, avec la prédication & la doctrine de Jeſus-Chriſt, le vrai fruit de toutes ces choſes dans les admirables vertus de ſes ſerviteurs, & dans les exemples de ſes Saints: & enfin un myſtérieux abrégé de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, & de toute l'Hiſtoire Eccléſiaſtique. Par là toutes les ſaiſons ſont fructueuſes pour les Chrétiens; tout y eſt plein de Jeſus-Chriſt, qui eſt toujours *admirable*, ſelon le Prophete, & non-ſeulement en lui-même, mais encore *dans ſes Saints*. Dans cette variété qui aboutit tout à l'unité ſainte tant recommandée par Jeſus-Chriſt, l'ame inno-

Iſ. 9. 6. Iſ. 57. 36. Luc. 10. 42.

cente & pieuſe trouve avec des plaiſirs céleſtes une ſolide nourriture, & un perpétuel renouvellement de ſa ferveur. Les jeûnes y ſont mêlés dans les temps convenables, afin que l'ame toujours ſujette aux tentations & au péché, s'affermiſſe & ſe purifie par la pénitence. Toutes ces pieuſes obſervances avoient dans la Reine l'effet bienheureux que l'Egliſe même demande: elle ſe renouvelloit dans toutes les Fêtes, elle ſe ſacrifioit dans tous les jeûnes, & dans toutes les abſtinences. L'Eſpagne ſur ce ſujet a des coutumes que la France ne ſuit pas; mais la Reine ſe rangea bientôt à l'obéiſſance: l'habitude ne put rien contre la regle: & l'extrême exactitude de cette Princeſſe marquoit la délicateſſe de ſa conſcience. Quel autre a mieux profité de cette parole, *qui vous écoute m'écoute?* Jeſus-Chriſt nous y enſeigne cette excellente pratique de marcher dans les voies de Dieu ſous la conduite particuliere de ſes ſerviteurs, qui exercent ſon autorité dans ſon Egliſe. Les Confeſſeurs de la Reine pouvoient tout ſur elle dans l'exercice de leur miniſtere, & il n'y avoit aucune vertu où elle ne pût être élevée par ſon obéiſſance. Quel reſpect n'avoit-elle pas pour le Souverain Pontife, Vicaire de Jeſus-Chriſt, & pour tout l'Ordre Eccléſiaſtique? Qui pourroit dire combien de larmes lui ont coûté ces diviſions toujours trop longues, & dont on ne peut demander la fin avec trop de gémiſſemens? Le nom même & l'ombre de diviſion faiſoit horreur à la Reine comme à toute ame pieuſe. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Saint Siege ne peut jamais oublier la

Luc 10. 26.

France, ni la France manquer au Saint Siege. Et ceux qui pour leurs intérêts particuliers, couverts, selon les maximes de leur politique, du prétexte de piété, semblent vouloir irriter le Saint Siege contre un Royaume qui en a toujours été le principal soutien sur la terre, doivent penser qu'une Chaire si éminente, à qui Jesus-Christ a tant donné, ne veut pas être flattée par les hommes, mais honorée selon la regle avec une soumission profonde : qu'elle est faite pour attirer tout l'Univers à son unité, & y rappeller à la fin tous les Hérétiques ; & que ce qui est excessif, loin d'être le plus attirant, n'est pas même le plus solide ni le plus durable.

Avec le saint Nom de Dieu & avec le nom de la Cité sainte la nouvelle Jérusalem, je vois, Messieurs, dans le cœur de notre pieuse Reine le nom nouveau du Sauveur. Quel est, Seigneur votre nom nouveau, sinon celui que vous expliquez, quand vous dites : *Je suis le pain de vie ; & ma chair est vraiment viande ; prenez & mangez, ceci est mon Corps ?* Ce nom nouveau du Sauveur est celui de l'Eucharistie, nom composé de biens & de graces, qui nous montre dans cet adorable Sacrement une source de miséricordes, un miracle d'amour, un mémorial & un abrégé de toutes les graces, & le Verbe même tout changé en grace & en douceur pour ses Fideles. Tout est nouveau dans ce Mystere : c'est le *Nouveau Testament* de notre Sauveur, & on commence à boire ce *vin nouveau* dont la céleste Jérusalem est transportée. Mais pour le boire dans ce lieu de tentation & de péché,

Joan.6. 48. 58. Matth. 26. 26.

Matth. 26. 28. 29.

il s'y faut préparer par la pénitence. La Reine fréquentoit ces deux Sacremens avec une ferveur toujours nouvelle. Cette humble Princeſſe ſe ſentoit dans ſon état naturel, quand elle étoit comme péchereſſe aux pieds d'un Prêtre, y attendant la miſéricorde & la ſentence de Jeſus-Chriſt. Mais l'Euchariſtie étoit ſon amour : toujours affamée de cette viande céleſte, & toujours tremblante en la recevant, quoiqu'elle ne pût aſſez communier pour ſon deſir, elle ne ceſſoit de ſe plaindre humblement & modeſtement des Communions fréquentes qu'on lui ordonnoit. Mais qui eût pu refuſer l'Euchariſtie à l'innocence, & J. C. à une foi ſi vive & ſi pure? La regle que donne Saint Auguſtin eſt de modérer l'uſage de la Communion quand elle tourne en dégoût. Ici on voyoit toujours une ardeur nouvelle, & cette excellente pratique de chercher dans la Communion la meilleure préparation, comme la plus parfaite action de graces pour la Communion même. Par ces admirables pratiques cette Princeſſe eſt venue à ſa derniere heure, ſans qu'elle eût beſoin d'apporter à ce terrible paſſage une autre préparation que celle de ſa ſainte vie, & les hommes, toujours hardis à juger les autres ſans épargner les Souverains, car on n'épargne que ſoi-même dans ſes jugemens ; les hommes, dis-je, de tous les états, & autant les gens de bien que les autres, ont vu la Reine emportée avec une telle précipitation dans la vigueur de ſon âge, ſans être en inquiétude pour ſon ſalut. Apprenez donc, Chrétiens, & vous principalement qui ne pouvez

vous accoutumer à la penſée de la mort : en attendant que vous mépriſiez celle que Jeſus-Chriſt a vaincue, ou même que vous aimiez celle qui met fin à nos péchés & nous introduit à la vraie vie ; apprenez à la déſarmer d'une autre ſorte, & embraſſez la belle pratique, où ſans ſe mettre en peine d'attaquer la mort, on n'a beſoin que de s'appliquer à ſanctifier ſa vie.

La France a vu de nos jours deux Reines plus unies encore par la piété que par le ſang, dont la mort également précieuſe devant Dieu, quoiqu'avec des circonſtances différentes, a été d'une ſinguliere édification à toute l'Egliſe. Vous entendez bien que je veux parler d'Anne d'Autriche & de ſa chere Niece, ou plutôt de ſa chere fille Marie-Thereſe-Anne dans un âge déjà avancé, & Marie-Thereſe dans ſa vigueur, mais toutes deux d'une ſi heureuſe conſtitution, qu'elles ſembloient nous promettre le bonheur de les poſſéder un ſiecle entier, nous ſont enlevées contre notre attente, l'une par une longue maladie, & l'autre par un coup imprévu. Anne avertie de loin par un mal auſſi cruel qu'irrémédiable, vit avancer la mort à pas lents, & ſous la figure qui lui avoit toujours paru la plus affreuſe : Marie-Thereſe auſſi-tôt emportée que frappée par la maladie, ſe trouve toute vive & toute entiere entre les bras de la mort ſans preſque l'avoir enviſagée. A ce fatal avertiſſement, Anne pleine de foi, rameſſe toutes les forces qu'un long exercice de la piété lui avoit acquiſes, & regarde ſans ſe troubler toutes les approches de la mort. Humiliée ſous la

main de Dieu, elle lui rend graces de l'avoir ainſi avertie; elle multiplie ſes aumônes toujours abondantes; elle redouble ſes dévotions toujours aſſidues; elle apporte de nouveaux ſoins à l'examen de ſa conſcience toujours rigoureux. Avec quel renouvellement de foi & d'ardeur lui vîmes-nous recevoir le ſaint Viatique? Dans de ſemblables actions, il ne fallut à Marie-Thérese que ſa ferveur ordinaire: ſans avoir beſoin de la mort pour exciter ſa piété; ſa piété s'excitoit toujours aſſez elle-même, & prenoit dans ſa propre force un continuel accroiſſement. Que dirons-nous, Chrétiens, de ces deux Reines? Par l'une, Dieu nous apprit comment il faut profiter du temps, & l'autre nous a fait voir que la vie vraiment Chrétienne n'en a pas beſoin. En effet, Chrétiens, qu'attendons-nous? Il n'eſt pas digne d'un Chrétien de ne s'évertuer contre la mort qu'au moment qu'elle ſe préſente pour l'enlever. Un Chrétien toujours attentif à combattre ſes paſſions, *meurt tous les jours* avec l'Apôtre; *Quotidie morior.* Un Chrétien n'eſt jamais vivant ſur la terre, parce qu'il y eſt toujours mortifié, & que la mortification eſt un eſſai, un apprentiſſage, un commencement de la mort. Vivons-nous, Chrétiens, vivons-nous? Cet âge que nous comptons, & où tout ce que nous comptons, n'eſt plus à nous, eſt-ce une vie; & pouvons-nous n'appercevoir pas ce que nous perdons ſans ceſſe avec les années? Le repos & la nourriture ne ſont-ils pas de foibles remedes de la continuelle maladie qui nous travaille? & celle que nous appellons la derniere, qu'eſt-ce autre choſe, à la bien en-

1. Cor. 15. 3.

tendre, qu'un redoublement, & comme le dernier accès du mal que nous apportons au monde en naiſſant ! Quelle ſanté nous couvroit la mort que la Reine portoit dans le ſein ? De combien près la menace a-t-elle été ſuivie du coup ; & où en étoit cette grande Reine avec toute la Majeſté qui l'environnoit, ſi elle eût été moins préparée ? Tout-d'un-coup on voit arriver le moment fatal, où la terre n'a plus rien pour elle que des pleurs. Que peuvent tant de fideles domeſtiques empreſſés autour de ſon lit ? Le Roi même que pouvoit-il, lui, Meſſieurs, lui qui ſuccomboit à la douleur avec toute ſa puiſſance & tout ſon courage ? Tout ce qui environne le Prince l'accable. Monſieur, Madame venoient partager ſes déplaiſirs, & les augmentoient par les leurs. Et vous, Monſeigneur, que pouviez-vous que de lui percer le cœur par vos ſanglots ! Il l'avoit aſſez percé par le tendre reſſouvenir d'un amour qu'il trouvoit toujours également vif après vingt-trois ans écoulés. On en gémit, on en pleure ; voilà ce que peut la terre pour une Reine ſi chérie : voilà ce que nous avons à lui donner, des pleurs, des cris inutiles. Je me trompe, nous avons encore des prieres ; nous avons ce ſaint Sacrifice, rafraîchiſſement de nos peines, expiation de nos ignorances & des reſtes de nos péchés. Mais ſongeons que ce Sacrifice d'une valeur infinie, où toute la Croix de Jeſus eſt renfermée, ce Sacrifice ſeroit inutile à la Reine, ſi elle n'avoit mérité par ſa bonne vie que l'effet en pût paſſer juſqu'à elle-même : autrement, dit S. Auguſtin, qu'ope-

re un tel sacrifice ? Nul soulagement pour les morts, une foible consolation pour les vivans. Ainsi tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens*, dit Jesus-Christ, *comme un voleur.* Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la Reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations & une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses Elus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur*, toujours surprenant, & impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son Ecriture. Comme un voleur, direz-vous, indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, & qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, Chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment ; car qui pourroit ou l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache ? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, & aux jours de Loth*, & une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoit des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques desirs, en assouvissant nos vengeances & nos secretes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, *Luc. 17. 26. 28.*

par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des Directeurs infideles que nous avons choisis pour nous séduire; & enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout-à-coup au dernier jour. La sentence partira d'en-haut. *La fin est venue, la fin est venue, Finis venit, venit finis. La fin est venue sur nous. Nunc finis super te*: Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez*: *Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu: *Coupez l'arbre, arrachez ses branches: secouez ses feuilles, abattez ses fruits*: périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'éleveront des frayeurs mortelles, & des grincemens de dents, preludes de ceux de l'enfer. Ah, mes freres, n'attendons pas ce coup terrible! Le glaive qui a tranché les jours de la Reine est encore levé sur nos têtes: nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Ezech. 21. 9. & 20. Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé & poli: il est aiguisé, afin qu'il perce; il est poli & limé, afin qu'il brille.* Tout l'Univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche. Prévenons-le, Chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle? Mais ces émotions d'un jour qu'operent-elles? Un dernier endurcissement, par-

ce

ce qu'à force d'être touchés inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie & de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, & ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux & pour le corps & pour l'ame : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des Chrétiens & des Catholiques, nos freres, nos propres membres, enfans de la même Eglise, & nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, & le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence : appaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse Reine, qui parle plus haut que tous les Prédicateurs. Ecoutez-la, Princes, écoutez-la, Peuples, écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit par ma bouche & par une voix, qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, & la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze adressoit aux Princes & à la Maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre*, respectez votre puissance, qui vient de Dieu, & ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, & le grand mystere que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en-haut : il partage avec vous celles d'en-bas : montrez-vous Dieux aux Peuples soumis*, en imitant la bonté & la magnificence divine. *Orat.* 27.

C'eſt, Monſeigneur, ce que vous demandent ces empreſſemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudiſſemens de tous ces regards qui vous ſuivent. Demandez à Dieu, avec Salo-
Sap. 3. mon, la Sageſſe qui vous rendra digne de l'amour des Peuples & du Trône de vos ancêtres; & quand vous ſongerez à vos devoirs, ne manquez pas de conſidérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand, & l'incomparable piété de Marie-Théreſe.

ORAISON FUNEBRE

D'ANNE DE GONZAGUE

DE CLEVES,

PRINCESSE PALATINE.

Apprehendi te ab extremis terræ, & à longinquis ejus vocavi te : elegi te, & non abjeci te : ne timeas, quia ego tecum sum.

Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre : je t'ai appellé des lieux les plus éloignés : je t'ai choisi, & je ne t'ai pas rejetté : ne crains point, parce que je suis avec toi. C'est Dieu même qui parle ainsi. *Is.* 41. 9. seq.

MONSEIGNEUR,

Je voudrois que toutes les ames éloignées de Dieu, que tous ceux qui se persuadent qu'on ne peut se vaincre soi-même, ni soutenir sa constance parmi les combats & les dou-

leurs ; tous ceux enfin qui désespèrent de leur conversion ou de leur persévérance, fussent présens à cette assemblée. Ce discours leur feroit connoître qu'une ame fidele à la grace, malgré les obstacles les plus invincibles, s'éleve à la perfection la plus éminente. La Princesse à qui nous rendons les derniers devoirs, en récitant selon sa coutume l'Office divin, lisoit les paroles d'Isaïe que j'ai rapportées. Qu'il est beau de méditer l'Ecriture-Sainte; & que Dieu y sçait bien parler, non-seulement à toute l'Eglise, mais encore à chaque fidele selon ses besoins! Pendant qu'elle méditoit ces paroles (c'est elle-même qui le raconte dans une lettre admirable) Dieu lui imprima dans le cœur que c'étoit à elle qu'il les adressoit. Elle crut entendre une voix douce & paternelle, qui lui disoit : *Je t'ai ramené des extrémités de la terre, des lieux les plus éloignés*, des voies détournées, où tu te perdois, abandonnée à ton propre sens, si loin de la céleste Patrie, & de la véritable voie qui est Jesus-Christ. Pendant que tu disois en ton cœur rebelle, je ne puis me captiver, j'ai mis sur toi ma puissante main, *& j'ai dit, tu seras ma servante : je t'ai choisie* dès l'Eternité, *& je n'ai pas rejetté* ton ame superbe & dédaigneuse. Vous voyez par quelles paroles Dieu lui fait sentir l'état d'où il l'a tirée. Mais écoutez comme il l'encourage parmi les dures épreuves où il met sa patience : *Ne crains point* au milieu des maux dont tu te sens accablée, *parce que je suis ton Dieu* qui te fortifie : *ne te détourne pas de la voie* où je t'engage, *puisque je suis avec toi*; jamais je ne cesserai de te se-

Is. 41. 9. 10.

courir, & *le Juſte que j'envoie au monde*, ce Sauveur miſéricordieux, ce Pontife compâtiſſant, *te tient par la main : Tenebit te dextera juſti mei.* Voilà, Meſſieurs, le paſſage entier du ſaint Prophete Iſaïe, dont je n'avois récité que les premieres paroles. Puis-je mieux vous repréſenter les conſeils de Dieu ſur cette Princeſſe, que par des paroles dont il s'eſt ſervi pour lui expliquer les ſecrets de ſes admirables conſeils ? Venez maintenant, pécheurs, quels que vous ſoyez, en quelques régions écartées que la tempête de vos paſſions vous ait jettés, fuſſiez-vous dans ces terres ténébreuſes dont il eſt parlé dans l'Ecriture, & dans l'ombre de la mort ; s'il vous reſte quelque pitié de votre ame malheureuſe, venez voir d'où la main de Dieu a retiré la Princeſſe Anne ; venez voir où la main de Dieu l'a élevée. Quand on voit de pareils exemples dans une Princeſſe d'un ſi haut rang, dans une Princeſſe qui fut niece d'une Impératrice, & unie par ce lien à tant d'Empereurs, ſœur d'une puiſſante Reine, épouſe d'un fils de Roi, mere de deux grandes Princeſſes, dont l'une eſt un ornement dans l'auguſte Maiſon de France, & l'autre s'eſt fait admirer dans la puiſſante Maiſon de Brunſwic : enfin dans une Princeſſe dont le mérite paſſe la naiſſance, encore que ſortie d'un pere & de tant d'aïeux Souverains, elle ait réuni en elle avec le ſang de Gonzague & de Cleves, celui des Paléologues, celui de Lorraine & celui de France par tant de côtés : quand Dieu joint à ces avantages une égale réputation, & qu'il choiſit une perſonne d'un ſi grand éclat pour être l'objet de ſon *Iſ. 9. 4.*

éternelle miſéricorde, il ne ſe propoſe rien moins que d'inſtruire tout l'Univers. Vous donc qu'il aſſemble en ce ſaint lieu ; & vous principalement, pécheurs, dont il attend la converſion avec une ſi longue patience, n'endurciſſez pas vos cœurs : ne croyez pas qu'il vous ſoit permis d'apporter ſeulement à ce diſcours des oreilles curieuſes. Toutes les vaines excuſes dont vous couvrez votre impénitence, vont vous être ôtées. Ou la Princeſſe Palatine portera la lumiere dans vos yeux, ou elle fera tomber, comme un déluge de feu, la vengeance de Dieu ſur vos têtes. Mon diſcours, dont vous vous croyez peut-être les juges, vous jugera au dernier jour : ce ſera ſur vous un nouveau fardeau, comme parloient les Prophetes : *Onus verbi Domini ſuper Iſraël* ; & ſi vous n'en ſortez plus, Chrétiens, vous en ſortirez plus coupables. Commençons donc avec confiance l'œuvre de Dieu. Apprenons, avant toutes choſes, à n'être pas éblouis du bonheur qui ne remplit pas le cœur de l'homme, ni des belles qualités, qui ne rendent pas meilleur, ni des vertus dont l'enfer eſt rempli, qui nourriſſent le péché & l'impénitence, & qui empêchent l'horreur ſalutaire que l'ame pécheresſe auroit d'elle-même. Entrons encore plus profondément dans les voies de la divine Providence, & ne craignons pas de faire paroître notre Princeſſe dans les états différens où elle a été. Que ceux-là craignent de découvrir les défauts des ames ſaintes, qui ne ſçavent pas combien eſt puiſſant le bras de Dieu, pour faire ſervir ces défauts, non-ſeu-

Zach. 12. 1.

lement à sa gloire, mais encore à la perfection de ses Elus. Pour nous, mes freres, qui sçavons à quoi ont servi à Saint Pierre ses reniemens, à Saint Paul les persécutions qu'il a fait souffrir à l'Eglise, à Saint Augustin ses erreurs, à tous les Saints Pénitens leurs péchés : ne craignons pas de mettre la Princesse Palatine dans ce rang, ni de la suivre jusques dans l'incrédulité où elle étoit enfin tombée. C'est de là que nous la verrons sortir pleine de gloire & de vertu, & nous bénirons avec elle la main qui l'a relevée : heureux si la conduite que Dieu tient sur elle nous fait craindre la justice, qui nous abandonne à nous-mêmes, & desirer la miséricorde, qui nous en arrache. C'est ce que demande de vous Très-Haute & Très-puissante Princesse, Anne de Gonzague de Cleves, Princesse de Mantoue & de Montferrat, & Comtesse Palatine du Rhin.

Jamais plante ne fut cultivée avec plus de soin, ni ne se vit plutôt couronnée de fleurs & de fruits que la Princesse Anne. Dès ses plus tendres années elle perdit sa pieuse mere, Catherine de Lorraine. Charles Duc de Nevers, & depuis Duc de Mantoue, son pere, lui en trouva une digne d'elle ; & ce fut la vénérable Mere Françoise de la Châtre, d'heureuse & sainte mémoire, Abbesse de Faremonstier, que nous pouvons appeller la Restauratrice de la Regle de Saint Benoît, & la lumiere de la vie Monastique. Dans la solitude de Sainte Fare, autant éloignée des voies du siecle, que sa bienheureuse situation la sépare de tout commerce du monde : dans

cette sainte montagne que Dieu avoit choisie depuis mille ans, où les Epouses de Jesus-Christ faisoient revivre la beauté des anciens jours; où les joies de la terre étoient inconnues; où les vestiges des hommes du monde, des curieux & des vagabonds ne paroissoient pas; sous la conduite de la sainte Abbesse, qui sçavoit donner le lait aux enfans, aussi-bien que le pain aux forts, les commencemens de la Princesse Anne étoient heureux. Les Mysteres lui furent révélés: l'Ecriture lui devint familiere: on lui avoit appris la Langue Latine, parce que c'étoit celle de l'Eglise; & l'Office divin faisoit ses délices. Elle aimoit tout dans la vie religieuse, jusqu'à ses austérités & à ses humiliations; & durant douze ans qu'elle fut dans ce Monastere, on lui voyoit tant de modestie & tant de sagesse, qu'on ne sçavoit à quoi elle étoit le plus propre, ou à commander, ou à obéir. Mais la sage Abbesse, qui la crut capable de soutenir sa réforme, la destinoit au Gouvernement; & déjà on la comptoit parmi les Princesses qui avoient conduit cette célebre Abbaye, quand sa famille, trop empressée à exécuter ce pieux projet, le rompit. Nous sera-t-il permis de le dire? La Princesse Marie, pleine alors de l'esprit du monde, croyoit, selon la coutume des grandes Maisons, que ses jeunes sœurs devoient être sacrifiées à ses grands desseins. Qui ne sçait où son rare mérite & son éclatante beauté, avantage toujours trompeur, lui firent porter ses espérances? & d'ailleurs dans les plus puissantes Maisons, les partages ne sont-ils pas regardés comme une espece de

dissipation, par où elles se détruisent d'elles-mêmes, tant le néant y est attaché ! La Princesse Bénédictine, la plus jeune des trois sœurs, fut la premiere immolée à ces intérêts de famille. On la fit Abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sçût ce qu'elle faisoit : & la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains. Un sort semblable étoit destiné à la Princesse Anne. Elle eût pu renoncer à sa liberté, si on lui eût permis de la sentir ; & il eût fallu la conduire, & non pas la précipiter dans le bien. C'est ce qui renversa tout-à-coup les desseins de Faremonstier. Avenai parut avec un air plus libre, & la Princesse Bénédictine y présentoit à sa sœur une retraite agréable. Quelle merveille de la grace ! Malgré une vocation si peu réguliere, la jeune Abbesse devint un modele de vertu. Ses douces conversations rétablirent dans le cœur de la Princesse Anne, ce que d'importuns empressemens en avoient banni. Elle prêtoit de nouveau l'oreille à Dieu qui l'appelloit avec tant d'attraits à la vie Religieuse ; & l'asyle qu'elle avoit choisi pour défendre sa liberté, devint un piege innocent pour la captiver. On remarquoit dans les deux Princesses la même noblesse dans les sentimens, le même agrément ; & si vous me permettez de parler ainsi, les mêmes insinuations dans les entretiens : au-dedans les mêmes desirs, au dehors les mêmes graces ; & jamais sœurs ne furent unies par des liens ni si doux, ni si puissans. Leur vie eût été heureuse dans leur éternelle union ; & la Princesse Anne n'aspiroit plus qu'au bonheur d'être une humble Reli-

gieuſe d'une ſœur dont elle admiroit la vertu. En ce temps le Duc de Mantoue, leur pere, mourut : les affaires les appellerent à la Cour ; la Princeſſe Bénédictine qui avoit ſon partage dans le Ciel, fut jugée propre à concilier les intérêts différens dans la famille. Mais, ô coup funeſte pour la Princeſſe Anne ! la pieuſe Abbeſſe mourut dans ce beau travail, & dans la fleur de ſon âge. Je n'ai pas beſoin de vous dire combien le cœur tendre de la Princeſſe Anne fut profondément bleſſé par cette mort. Mais ce ne fut pas là ſa plus grande plaie. Maîtreſſe de ſes deſirs, elle vit le monde, elle en fut vue : bientôt elle ſentit qu'elle plaiſoit ; & vous ſçavez le poiſon ſubtil qui entre dans un jeune cœur avec ces penſées. Ces beaux deſſeins furent oubliés. Pendant que tant de naiſſance, tant de biens, tant de graces qui l'accompagnoient, lui attiroient les regards de toute l'Europe, le Prince Edouard de Baviere, fils de l'Electeur Fréderic V, Comte Palatin du Rhin, & Roi de Boheme, jeune Prince qui s'étoit réfugié en France durant les malheurs de ſa Maiſon, la mérita. Elle préféra aux richeſſes les vertus de ce Prince, & cette noble alliance, où de tous côtés on ne trouvoit que des Rois. La Princeſſe Anne l'invite à ſe faire inſtruire : il connut bientôt les erreurs où les derniers de ſes Peres, déſerteurs de l'ancienne foi, l'avoient engagé. Heureux préſages pour la Maiſon Palatine ! Sa converſion fut ſuivie de celle de la Princeſſe Louiſe ſa ſœur, dont les vertus font éclater par toute l'Egliſe la gloire du ſaint Monaſtere de Maubuiſſon, & ces bienheureuſes prémices ont

attiré une telle bénédiction sur la Maison Palatine, que nous la voyons enfin Catholique dans son Chef. Le mariage de la Princesse Anne fut un heureux commencement d'un si grand ouvrage. Mais, hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le Prince son Epoux lui fut ravi, & lui laissa trois Princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mere qui fut jamais, & ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La Princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle saint Paul, qui *vraiment veuves & desolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux, y enterrent tout amour humain avec ces cendres chéries; & délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, & passent les nuits & les jours dans la priere !* Voilà l'état d'une veuve Chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état desirable, ou affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible Sentence de Saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs* : remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes, il dit : *la veuve qui la passe dans les plaisirs ; elle est morte toute vive ;* parce qu'oubliant le deuil éternel & le caractere de désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle

1. Tim. 5. 5.

Ibid. 6.

s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes & riantes, que le monde trouve si heureuses! Mais sur-tout, quand on a connu Jesus-Christ, & qu'on a eu part à ses graces; quand la lumiere divine s'est découverte, & qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siecle : qu'arrive-t-il à une ame qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jesus-Christ, & encore contre Jesus-Christ connu & goûté, tous les outrages des Juifs, & le crucifie encore une fois? Vous reconnoissez le langage de Saint Paul. Achevez donc, grand Apôtre, & dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chûte si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle ame soit renouvellée par la pénitence.* Impossible : quelle parole! Soit, Messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces ames autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, & demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la Puissance divine; soit que l'impossibilité dont parle Saint Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premieres douceurs qu'a goûtées une ame innocente, quand elle y a renoncé une connoissance, de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grace que par des chemins difficiles & avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, Chrétiens, l'un & l'autre s'est vérifié dans la Princesse Palatine. Pour la plonger entierement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur! Quoi! La faveur de la Cour. La Cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a

Heb. 6. A. 5. 6

rien de plus sérieux ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez ; vous trouvez par-tout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, & dans une ardente ambition, des soins & un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, & vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la Princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens & aux affaires. La Cour ne vit jamais rien de plus engageant ; & sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ? quel trouble, quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La Monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangere, le feu au-dedans & au-dehors, les remedes de tous côtés plus dangereux que les maux : les Princes arrêtés avec grand péril, & délivrés avec un péril encore plus grand : ce Prince, que l'on regardoit comme le héros de son siecle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien ; & ensuite je ne sçai comme, contre sa propre inclination, armé contre elle : un Ministre persécuté & devenu nécessaire non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ! Etoit-ce-là de ces tempêtes, par où le Ciel a besoin de se décharger quelquefois ? & le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? Ou bien étoit-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place

à l'autorité légitime ? Ou bien étoit-ce comme un travail de la France prête à enfanter le regne miraculeux de Louis ? Non, non, c'eſt Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, & qu'il reſſuſcite ; qu'il plonge juſqu'aux enfers, & qu'il en retire ; & qu'il ſecoue la terre, & la briſe ; qu'il guérit en un moment toutes ſes briſures. Ce fut là que la Princeſſe Palatine ſignala ſa fidélité, & fit paroître toutes les richeſſes de ſon eſprit. Je ne dis rien qui ne ſoit connu. Toujours fidele à l'Etat & à la grande Reine Anne d'Autriche, on ſçait qu'avec le ſecret de cette Princeſſe, elle eut encore celui de tous les partis, tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit de confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux Chefs des partis juſqu'où elle pouvoit s'engager, & on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée. Mais ſon caractere particulier étoit de concilier les intérêts oppoſés, & en s'élevant au-deſſus, de trouver le ſecret endroit, comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui ſervirent ſes rares talens ? que lui ſervit d'avoir mérité la confiance intime de la Cour ? d'en ſoutenir le Miniſtre deux fois éloigné, contre ſa mauvaiſe fortune, contre ſes propres frayeurs, contre la malignité de ſes ennemis, & enfin contre ſes amis, ou partagés, ou irréſolus, ou infideles. Que ne lui promit-on pas dans ces beſoins ! Mais quel fruit lui en revint-il, ſinon de connoître par expérience le foible des grands Politiques ; leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuſes ? la diverſe face des temps

1. Reg. 21. 6. Pſ. 59. 4.

les amuſemens des promeſſes ; l'illuſion des amitiés de la terre qui s'en vont avec les années & les intérêts ; & la profonde obſcurité du cœur de l'homme, qui ne ſçait jamais ce qu'il voudra, qui ſouvent ne ſçait pas bien ce qu'il veut, & qui n'eſt pas moins caché ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel Roi des ſiecles, qui poſſédez ſeul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfere ; voilà ce qui éblouit les ames qu'on appelle grandes ! Dans ces déplorables erreurs, la Princeſſe Palatine avoit les vertus que le monde admire, & qui font qu'une ame ſéduite s'admire elle-même : inébranlable dans ſes amitiés, & incapable de manquer aux devoirs humains. La Reine ſa ſœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient déſunis. Un nouveau conquérant s'éleve en Suede. On y voit un autre Guſtave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Guſtave parut à la Pologne ſurpriſe & trahie, comme un lion qui tient ſa proie dans ſes ongles tout prêt à la mettre en pieces. Qu'eſt devenue cette redoutable cavalerie qu'on voyoit fondre ſur l'ennemi avec la vîteſſe d'un aigle ? Où ſont ces ames guerrieres, ces marteaux d'armes tant vantés, & ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ! Ni les chevaux ne ſont vîtes, ni les hommes ne ſont adroits que pour fuir devant le vainqueur ? En même-temps la Pologne ſe voit ravagée par le rebelle Coſaque, par le Moſcovite infidele, & plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à ſon ſecours dans ſon déſeſpoir.

Tout nage dans le sang, & on ne tombe que sur des corps morts. La Reine n'a plus de retraite; elle a quitté le Royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le Roi est contraint de la suivre: refugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains, & frappé de tant de coups à sa racine, ou qui enleveroit les rameaux épars.

Dan. 9 11. 10. Ezech. 31. 30. 2. Reg. 29. 28.

Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son Eglise, & lui devoit un vengeur. Il la regardoit en pitié. Sa main puissante ramene en arriere le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappellé, & déjà il la réduit à l'extrémité. Mais l'Empire & la Hollande se remuent contre un Conquérant, qui menaçoit tout le Nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, & médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des Cieux: le redouté Capitaine tombe au plus beau temps de sa vie, & la Pologne est délivrée. Mais le premier rayon d'espérance vint de la Princesse Palatine, honteuse de n'envoyer que cent mille livres au Roi & à la Reine de Pologne, elle les envoie du moins avec une incroyable promptitude. Qu'admira-t-on davantage, ou de ce que ce secours vint si à propos, ou de ce qu'il vint d'une main dont on ne l'attendoit pas, ou de ce que, sans chercher d'excuse dans le mauvais état où se trouvoient ses affaires, la Princesse Palatine s'ôta tout pour soulager une sœur qui ne l'aimoit pas : Les

deux Princeſſes ne furent plus qu'un même cœur : la Reine parut vraiment Reine par une bonté & par une magnificence dont le bruit a retenti par toute la terre ; & la Princeſſe Palatine joignit au reſpect qu'elle avoit pour une aînée de ce rang & de ce mérite, une éternelle reconnoiſſance.

Quel eſt, Meſſieurs, cet aveuglement dans une ame chrétienne, & qui le pourroit comprendre, d'être incapable de manquer aux hommes, & de ne craindre pas de manquer à Dieu, comme ſi le culte de Dieu ne tenoit aucun rang parmi les devoirs ? Contez-nous donc maintenant, vous qui le ſçavez, toutes les grandes qualités de la Princeſſe Palatine ; faites-nous voir, ſi vous le pouvez, toutes les graces de cette douce éloquence qui s'inſinuoit dans les cœurs par des tours ſi nouveaux & ſi naturels ; dites qu'elle étoit généreuſe, libérale, reconnoiſſante, fidele dans ſes promeſſes, juſte : vous ne faites que raconter ce qui l'attachoit à elle-même. Je ne vois dans tout ce récit que le Prodigue de l'Evangile, qui veut avoir ſon partage, qui veut jouir de ſoi-même & des biens que ſon pere lui a donnés, qui s'en va le plus loin qu'il peut de la maiſon paternelle *dans un pays écarté*, où il diſſipe tant de rares tréſors ; & en un mot, où il donne au monde tout ce que Dieu vouloit avoir. Pendant qu'elle contentoit le monde, & ſe contentoit elle-même, la Princeſſe Palatine n'étoit pas heureuſe : & le vuide des choſes humaines ſe faiſoit ſentir à ſon cœur. Elle n'étoit heureuſe, ni pour avoir avec l'eſtime du monde qu'elle avoit tant

Luc 15. 12. 31.

desirée, celle du Roi même ; ni pour avoir l'amitié & la confiance de Philippe., & des deux Princesses qui ont fait successivement avec lui la seconde lumiere de la Cour : de Philippe, dis-je, ce grand Prince, que ni sa naissance, ni sa valeur, ni la victoire elle-même, quoiqu'elle se donne à lui avec tous ses avantages, ne peuvent enfler, & de ces deux grandes Princesses, dont on ne peut nommer l'une sans douleur, ni connoître l'autre sans l'admirer. Mais peut-être que le solide établissement de la famille de notre Princesse achevera son bonheur. Non, elle n'étoit heureuse, ni pour avoir placé auprès d'elle la Princesse Anne sa chere fille, & les délices de son cœur, ni pour l'avoir placée dans une Maison où tout est grand. Que sert de s'expliquer davantage ? On dit tout, quand on prononce seulement le nom de Louis de Bourbon, Prince de Condé, & de Henri-Jules de Bourbon, Duc d'Anguien. Avec un peu plus de vie, elle auroit vu les grands dons, & le premier des mortels, touché de ce que le monde admire le plus après lui, se plaire à le reconnoître par de dignes distinctions. C'est ce qu'elle devoit attendre du mariage de la Princesse Anne. Celui de la Princesse Bénédictine ne fut guere moins heureux, puisqu'elle épousa Jean Frideric, Duc de Brunswic & de Hanovre, Souverain puissant, qui avoit joint le sçavoir avec la valeur, la Religion Catholique avec les vertus de sa Maison, & pour comble de joie à notre Princesse, le service de l'Empire avec les intérêts de la France. Tout étoit grand dans sa fa-

mille ; & la Princeſſe Marie ſa fille n'auroit eu à deſirer ſur la terre qu'une vie plus longue. Que s'il falloit avec tant d'éclat la tranquillité & la douceur, elle trouvoit dans un Prince auſſi grand d'ailleurs que celui qui honore cette audience, avec les grandes qualités, celles qui pouvoient contenter ſa délicateſſe ; dans la Ducheſſe ſa chere fille, un naturel tel qu'il le falloit à un cœur comme le ſien, un eſprit qui ſe fait ſentir ſans vouloir briller, une vertu qui devoit bientôt forcer l'eſtime du monde, & comme une vive lumiere, percer tout-à-coup avec grand éclat un beau, mais ſombre nuage. Cette alliance fortunée lui donnoit une perpétuelle & étroite liaiſon avec la Princeſſe qui de tout temps avoit le plus ravi ſon eſtime : Prince qu'on admire autant dans la paix que dans la guerre, en qui l'Univers attentif ne voit plus rien à deſirer, & s'étonne de trouver enfin toutes les vertus en un ſeul homme. Que falloit-il davantage, & que manquoit-il au bonheur de notre Princeſſe ? Dieu qu'elle avoit connu, & tout avec lui. Une fois elle lui avoit rendu ſon cœur. Les douceurs céleſtes qu'elle avoit goûtées ſous les ailes de Sainte Fare, étoient revenues dans ſon eſprit. Retirée à la campagne, ſéqueſtrée du monde, elle s'occupa trois ans entiers à régler ſa conſcience & ſes affaires. Un million qu'elle retira du Duché de Réthelois, ſervit à multiplier ſes bonnes œuvres ; & la premiere fut d'acquitter ce qu'elle devoit avec une ſcrupuleuſe régularité, ſans ſe permettre ces compoſitions ſi adroitement colorées, qui ſouvent ne ſont

qu'une injuſtice, couverte d'un nom ſpécieux. Eſt-ce donc ici cet heureux retour que je vous promets depuis ſi long-temps ? non, Meſſieurs : vous ne verrez encore à cette fois qu'un plus déplorable éloignement. Ni les conſeils de la Providence, ni l'état de la Princeſſe ne permettoient qu'elle partageât tant ſoit peu ſon cœur : une ame comme la ſienne ne ſouffre point de tels partage : & il falloit ou tout-à-fait rompre, ou ſe rengager tout-à-fait avec le monde. Les affaires l'y rappellerent : ſa piété s'y diſſipa encore une fois : elle éprouva que Jeſus-Chriſt n'a pas dit en vain : *Fiunt noviſſima hominis illius pejora prioribus : L'Etat de l'homme qui retombe devient pire que le premier.* Tremblez, ames réconciliées, qui renoncez ſi ſouvent à la grace de la pénitence : tremblez, puiſque chaque chûte creuſe ſous vos pas de nouveaux abymes : tremblez enfin au terrible exemple de la Princeſſe Palatine. A ce coup le Saint-Eſprit irrité ſe retire : les ténebres s'épaiſſiſſent, la foi s'éteint. Un ſaint Abbé, dont la doctrine & la vie ſont un ornement de notre ſiecle, ravi d'une converſion auſſi admirable & auſſi parfaite que celle de notre Princeſſe, lui ordonna de l'écrire pour l'édification de l'Egliſe. Elle commence ce récit en confeſſant ſon erreur. Vous, Seigneur, dont la bonté infinie n'a rien donné aux hommes de plus efficace pour effacer leurs péchés, que la grace de les reconnoître, recevez l'humble confeſſion de votre ſervante ; & en mémoire d'un tel ſacrifice, s'il lui reſte quelque choſe à expier après une ſi longue pénitence, faites-lui ſentir aujourd'hui vos mi-

Luc 11. 28.

sericordes. Elle confesse donc, Chrétiens, qu'elle avoit tellement perdu les lumieres de la Foi, que lorsqu'on parloit sérieusement des Mysteres de la Religion, elle avoit peine à retenir ces ris dédaigneux qu'excitent les personnes simples, lorsqu'on leur voit croire des choses impossibles : *Et*, poursuit-elle, *c'eût été pour moi le plus grand de tous les miracles, que de me faire fermement croire le Christianisme.* Que n'eût-elle pas donné pour obtenir ce miracle ? Mais l'heure marquée par la divine Providence n'étoit pas encore venue. C'etoit le temps où elle devoit être livrée à elle-même pour mieux sentir dans la suite la merveilleuse victoire de la Grace. Ainsi elle gémissoit dans son incrédulité qu'elle n'avoit pas la force de vaincre. Peu s'en faut qu'elle ne s'emporte jusqu'à la dérision qui est le dernier excès, & comme le triomphe de l'orgueil ; & qu'elle ne se trouve parmi *ces moqueurs dont le jugement est si proche*, selon la parole du Sage : *Parata sunt derisoribus judicia.* Déplorable aveuglement ! Dieu a fait un ouvrage au milieu de nous, qui détaché de toute autre cause, & ne tenant qu'à lui seul, remplit tous les temps & tous les lieux, & porte par toute la terre, avec l'impression de sa main le caractere de son autorité : c'est Jesus-Christ & son Eglise. Il a mis dans cette Eglise une autorité, seule capable d'abaisser l'orgueil, & de relever la simplicité ; & qui également propre aux sçavans & aux ignorans, imprime aux uns & aux autres un même respect. C'est contre cette autorité que les libertins se révoltent avec un air de mépris. Mais qu'ont-ils vu ces

Provi 19. 29.

rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres? Quelle ignorance eſt la leur ! & qu'il ſeroit aiſé de les confondre, ſi, foibles & préſomptueux, ils ne craignoient d'être inſtruits ! Car penſent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cauſe qu'ils y ſuccombent, & que les autres qui les ont vues, les ont mépriſées? Ils n'ont rien vu, ils n'entendent rien, ils n'ont pas même de quoi établir le néant, auquel ils eſperent après cette vie, & ce miſérable partage ne leur eſt pas aſſuré. Ils ne ſçavent s'ils trouveront un Dieu propice, ou un Dieu contraire. S'ils le font égal au vice & à la vertu : qu'elle idole ! que s'il ne dédaigne pas de juger ce qu'il a créé, & encore ce qu'il a créé capable d'un bon & d'un mauvais choix : qui leur dira, ou ce qu'il lui plaît, ou ce qui l'offenſe, ou ce qui l'appaiſe ? Par où ont-ils deviné, que tout ce qu'on penſe de ce premier Etre, ſoit indifférent, & que toutes les Religions qu'on voit ſur la terre lui ſoient également bonnes ? Parce qu'il y en a de fauſſes, s'enſuit-il qu'il n'y en ait pas une véritable, ou qu'on ne puiſſe plus connoître l'ami ſincere, parce qu'on eſt environné de trompeurs ? Eſt-ce peut-être que tous ceux qui errent ſont de bonne-foi ? l'homme ne peut-il pas, ſelon ſa coutume, s'en impoſer à lui-même ? Mais quel ſupplice ne méritent pas les obſtacles qu'il aura mis par ſes préventions à des lumieres plus pures ? Où a-t-on pris que la peine & la récompenſe ne ſoient que pour les jugemens humains ; & qu'il n'y ait pas en Dieu une juſtice, dont celle qui reluit en nous ne ſoit qu'une étincelle ? Que s'il eſt une telle

juſtice, ſouveraine, & par conſéquent inévitable; divine, & par conſéquent infinie: qui nous dira qu'elle n'agiſſe jamais ſelon ſa nature, & qu'une juſtice infinie ne s'exerce pas à la fin par un ſupplice infini & éternel? Où en ſont donc les impies, & quelle aſſurance ont-ils contre la vengeance éternelle dont on les menace? Au défaut d'un meilleur refuge, iront-ils enfin ſe plonger dans l'abyme de l'athéiſme, & mettront-ils leur repos dans une fureur, qui ne trouve preſque point de place dans les eſprits? qui leur réſoudra ces doutes, puiſqu'ils veulent s'appeller de ce nom? Leur raiſon, qu'ils prennent pour guide, ne préſente à leur eſprit que des conjectures & des embarras. Les abſurdités où ils tombent en niant la Religion, deviennent plus inſoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne; & pour ne vouloir pas croire des Myſteres incompréhenſibles, ils ſuivent, l'un après l'autre, d'incompréhenſibles erreurs. Qu'eſt-ce donc après tout, Meſſieurs, qu'eſt-ce que leur malheureuſe incrédulité, ſinon une erreur ſans fin, une témérité qui haſarde tout, un étourdiſſement volontaire, & en un mot un orgueil qui ne peut ſouffrir ſon remede, c'eſt-à-dire, qui ne peut ſouffrir une autorité légitime? Ne croyez pas que l'homme ne ſoit emporté que par l'intempérance des ſens. L'intempérance de l'eſprit n'eſt pas moins flatteuſe. Comme l'autre, elle ſe fait des plaiſirs cachés, & s'irrite par la défenſe. Ce ſuperbe croit s'élever au-deſſus de tout & au-deſſus de lui-même, quand il s'éleve, ce lui ſemble, au-deſſus de la Religion qu'il a

long-temps révérée : il se met au rang des gens désabusés : il insulte en son cœur aux foibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; & devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son Dieu. C'est dans cet abyme profond que la Princesse Palatine alloit se perdre. Il est vrai qu'elle desiroit avec ardeur de connoître la vérité. Mais où est la verité sans la foi, qui lui paroissoit impossible, à moins que Dieu ne l'établît en elle par un miracle ? Que lui servoit d'avoir conservé la connoissance de la Divinité ? Les esprits même les plus déréglés n'en rejettent pas l'idée, pour n'avoir point à se reprocher un aveuglement trop visible. Un Dieu qu'on fait à sa mode, aussi patient, aussi insensible que nos passions le demandent, n'incommode pas. La liberté qu'on se donne de penser tout ce qu'on veut, fait qu'on croit respirer un air nouveau. On s'imagine jouir de soi-même & de ses desirs ; & dans le droit qu'on pense acquérir de ne se rien refuser, on croit tenir les biens, & on les goûte par avance.

En cet état, Chrétiens, où la foi même est perdue, c'est-à-dire, où le fondement est renversé, que restoit-il à notre Princesse, que restoit-il à une ame, qui par un juste Jugement de Dieu étoit déchue de toutes les graces, & ne tenoit à J. C. par aucun lien ? qu'y restoit-il, Chrétiens, si ce n'est ce que dit S. Augustin ? Il restoit la souveraine misere, &
Ps. 50. la souveraine miséricorde : *Restabat magna miseria, & magna misericordia.* Il restoit ce secret regard d'une Providence miséricordieuse qui la vouloit

vouloit rappeller des extrémités de la terre ; & voici quelle fut la premiere touche. Prêtez l'oreille, Meſſieurs, elle a quelque choſe de miraculeux. Ce fut un ſonge admirable, de ceux que Dieu même fait venir du Ciel par le miniſtere des Anges, dont les images ſont ſi nettes & ſi démêlées, où l'on voit je ne ſçai quoi de céleſte. Elle crut, c'eſt elle-même qui le raconte au ſaint Abbé : Ecoutez, & prenez garde ſur-tout de n'écouter pas avec mépris l'ordre des avertiſſemens divins, & la conduite de la Grace. Elle crut, dis-je, *que marchant ſeule dans une forêt, elle y avoit rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approche pour lui demander s'il étoit aveugle de naiſſance, ou s'il l'étoit devenu par quelque accident. Il répondit qu'il étoit aveugle né. Vous ne ſçavez donc pas, reprit-elle, ce que c'eſt que la lumiere qui eſt ſi belle & ſi agréable, & le ſoleil qui a tant d'éclat & de beauté. Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet, & je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laiſſe pas de croire, continua-t-il, qu'il eſt d'une beauté raviſſante. L'aveugle parut alors changer de voix & de viſage, & prenant un ton d'autorité : Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choſes très-excellentes & très-admirables qui échappent à notre vue, & qui n'en ſont ni moins vraies, ni moins déſirables, quoiqu'on ne les puiſſe ni comprendre, ni imaginer.* C'eſt en effet qu'il manque un ſens aux incrédules comme à l'aveugle, & ce ſens, c'eſt Dieu qui le donne, ſelon ce que dit ſaint Jean : *Il nous a donné un ſens pour connoître le vrai Dieu, & pour être en ſon vrai fils : Dedit nobis ſenſum, ut cognoſca-* 1. Joan 5. 28.

mus verum Deum, & simus in vero Filio ejus. Notre Princesse le comprit. En même-temps, au milieu d'un songe si mystérieux, *elle fit l'application de la belle comparaison de l'aveugle aux vérités de la Religion & de l'autre vie* : ce sont ses mots que je vous rapporte. Dieu, qui n'a besoin ni de temps ni d'un long circuit de raisonnemens pour se faire entendre, tout-à-coup lui ouvrit les yeux. Alors, par une soudaine illumination, *elle se sentit si éclairée*, c'est elle-même qui continue à vous parler, *& tellement transportée de la joie d'avoir trouvé ce qu'elle cherchoit depuis si long-temps, qu'elle ne put s'empêcher d'embrasser l'aveugle, dont le discours lui découvroit une plus belle lumiere que celle dont il étoit privé : Et*, dit-elle, *il se répandit dans mon cœur une joie si douce, & une foi si sensible, qu'il n'y a point de paroles capables de l'exprimer.* Vous attendez, Chrétiens, quel sera le réveil d'un sommeil si doux & si merveilleux. Ecoutez, & reconnoissez que ce songe est vraiment divin. *Elle s'éveilla là-dessus*, dit-elle, *& se trouva dans le même état où elle s'étoit vue dans cet admirable songe, c'est-à-dire, tellement changée, qu'elle avoit peine à le croire.* Le miracle qu'elle attendoit est arrivé : elle croit, elle qui jugeoit la foi impossible : Dieu la change par une lumiere soudaine, & par un songe qui tient de l'extase. Tout suit en elle de la même force. *Je me levai*, poursuit-elle, *avec précipitation : mes actions étoient mêlées d'une joie & d'une activité extraordinaire.* Vous le voyez, cette nouvelle vivacité qui animoit ses actions, se ressent encore dans ses paroles. *Tout ce que je lisois sur la Religion me*

touchoit jusqu'à répandre des larmes. Je me trouvois à la Messe dans un état bien différent de celui où j'avois accoutumé d'être. Car c'étoit de tous les mysteres celui qui me paroissoit le plus incroyable. *Mais alors*, dit-elle, *il me sembloit sentir la présence réelle de Notre Seigneur, à peu près comme l'on sent les choses visibles, & dont l'on ne peut douter.* Ainsi elle passa tout-à-coup d'une profonde obscurité à une lumiere manifeste. Les nuages de son esprit sont dissipés : miracle aussi étonnant que celui où Jesus-Christ fit tomber en un instant des yeux de Saul converti, cette espece d'écaille dont ils étoient couverts. Qui donc ne s'écrieroit à un si soudain changement : *Le doigt de Dieu est ici.* La suite ne permet pas d'en douter ; & l'opération de la grace se reconnoît dans ses fruits. Depuis ce bienheureux moment, la foi de notre Princesse fut inébranlable ; & même cette joie sensible qu'elle avoit à croire, lui fut continuée quelque temps. Mais au milieu de ces célestes douceurs, la justice divine eut son tour. L'humble Princesse ne crut pas qu'il lui fût permis d'approcher d'abord des saints Sacremens. Trois mois entiers furent employés à repasser avec larmes ses ans écoulés parmi tant d'illusions, & à préparer sa Confession. Dans l'approche du jour desiré où elle espéroit de la faire, elle tomba dans une syncope qui ne lui laissa ni couleur, ni pouls, ni respiration. Revenue d'une si longue & si étrange défaillance, elle se vit replongée dans un plus grand mal ; & aux approches de la mort, elle ressentit toutes les horreurs de l'enfer. Digne effet des Sacremens de l'Eglise ! qui, donnés ou dis-

Act. 9. 28. Exod. 8. 19.

férés, font sentir à l'ame la miséricorde de Dieu, ou tout le poids de ses vengeances. Son Confesseur qu'elle appelle la trouve sans force, incapable d'application, & prononçant à peine quelques mots entrecoupés : il fut contraint de remettre la confession au lendemain. Mais il faut qu'elle vous raconte elle-même quelle nuit elle passa dans cette attente. Qui sçait si la Providence n'aura pas amené ici quelque ame égarée, qui doive être touchée de ce récit ? *Il est*, dit-elle, *impossible de s'imaginer les étranges peines de mon esprit, sans les avoir éprouvées. J'appréhendois à chaque moment le retour de ma syncope, c'est-à-dire, ma mort & ma damnation. J'avouois bien que je n'étois pas digne d'une miséricorde que j'avois si long-temps négligée : & je disois à Dieu dans mon cœur, que je n'avois aucun droit de me plaindre de sa justice ; mais qu'enfin, chose insupportable ! je ne le reverrois jamais ; que je serois éternellement avec ses ennemis, éternellement sans l'aimer, éternellement haïe de lui. Je sentois tendrement ce déplaisir, & je le sentois même, comme je crois*, ce sont ses propres paroles, *entierement détachée des autres peines de l'enfer.* Le voilà, mes cheres Sœurs, vous le connoissez, le voilà ce pur amour que Dieu lui-même répand dans les cœurs, avec toutes ses délicatesses & dans toute sa vérité. La voilà cette crainte qui change les cœurs ; non point la crainte de l'esclave qui craint l'arrivée d'un maître fâcheux ; mais la crainte d'une chaste épouse, qui craint de perdre ce qu'elle aime. Ces sentimens tendres, mêlés de larmes & de frayeur, aigrissoient son mal jusqu'à la dernie-

te extrémité. Nul n'en pénétroit la cause, on attribuoit ces agitations à la fievre dont elle étoit tourmentée. Dans cet état pitoyable, pendant qu'elle se regardoit comme une personne réprouvée & presque sans espérance de salut, Dieu, qui fait entendre ses vérités en telle maniere, & sous telle figure qu'il lui plaît, continua de l'instruire comme il a fait Joseph & Salomon; & durant l'assoupissement que l'accablement lui causa, il lui mit dans l'esprit cette parabole si semblable à celle de l'Evangile. Elle voit paroître ce que Jesus-Christ n'a pas dédaigné de nous donner comme l'image de sa tendresse; une poule devenue mere, empressée autour des petits qu'elle conduisoit. Un d'eux s'étant écarté, notre malade le voit englouti par un chien avide. Elle accourt, elle lui arrache cet innocent animal. En même-temps on lui crie d'un autre côté qu'il falloit le rendre au ravisseur, dont on étendroit l'ardeur en lui enlevant sa proie. *Non*, dit-elle, *je ne le rendrai jamais.* En ce moment elle s'éveilla, & l'application de la figure qui lui avoit été montrée, se fit en un instant dans son esprit, comme si on lui eût dit: *Si vous, qui êtes mauvaise, ne pouvez vous résoudre à rendre ce petit animal que vous avez sauvé; pourquoi croyez-vous que Dieu, infiniment bon, vous redonnera au Démon, après vous avoir tirée de sa puissance? Espérez & prenez courage.* A ces mots elle demeura dans un calme & dans une joie qu'elle ne pouvoit exprimer, *comme si un Ange lui eût appris*, ce sont encore ses paroles, *que Dieu ne l'abandonneroit pas.* Ainsi tomba tout-à-coup la fu-

Matth. 23. 37.

Matth. 7. 11.

Marc. 4. 39.

Luc. 8. 24. reur des vents & des flots à la voix de Jesus-Christ qui les menaçoit, & il ne fit pas un moindre miracle dans l'ame de notre sainte Pénitente, lorsque parmi les frayeurs d'une con-
Ps. 17. 6. science alarmée, & *les douleurs de l'Enfer*, il lui fit sentir tout-à-coup par une vive confiance, avec la rémission de ses péchés, cette *paix*
Philip. 4. 7. *qui surpasse toute intelligence.* Alors une joie
Ps. 50. 20. céleste saisit tous ses sens, *les os humiliés tressaillirent.* Souvenez-vous, ô sacré Pontife, quand vous tiendrez en vos mains la sainte Victime qui ôte les péchés du monde, souvenez-vous de ce miracle de sa grace. Et vous, saints Prêtres, venez; & vous saintes Filles, & vous Chrétiens, venez aussi, ô pécheurs: tous ensemble, commençons d'une même voix le cantique de la délivrance, & ne cessons de
Ps. 135. répéter avec David: *Que Dieu est bon! que sa miséricorde est éternelle!* Il ne faut point manquer à de telles graces, ni les recevoir avec molleſſe. La Princesse Palatine change en un moment toute entiere: nulle parure que la simplicité, nul ornement que la modestie. Elle se montre au monde à cette fois; mais ce fut pour lui déclarer qu'elle avoit renoncé à ses vanités. Car aussi, quelle erreur à une Chrétienne, & encore à une Chrétienne pénitente, d'orner ce qui n'est digne que de son mépris? de peindre & de parer l'idole du monde? de retenir comme par force, & avec mille artifices autant indignes qu'inutiles, ces graces qui s'envolent avec le temps? Sans s'effrayer de ce qu'on diroit, sans craindre, comme autrefois, ce vain fantôme des ames infirmes, dont les Grands sont épouvantés plus que tous les autres, la

Princesse Palatine parut à la Cour si différente d'elle-même, & dès-lors elle renonça à tous les jeux, jusqu'aux plus innocens, se soumettant aux séveres loix de la pénitence chrétienne, & ne songeant qu'à restreindre & à punir une liberté qui n'avoit pu demeurer dans ses bornes. Douze ans de persévérance au milieu des épreuves les plus difficiles, l'ont élevée à un éminent degré de sainteté. La regle qu'elle se fit dès le premier jour fut immuable, toute sa maison y entra : chez elle on ne faisoit que passer d'un exercice de piété à un autre. Jamais l'heure de l'oraison ne fut changée ni interrompue, pas même par les maladies. Elle sçavoit que dans ce commerce sacré tout consiste à s'humilier sous la main de Dieu, & moins à donner qu'à recevoir. Ou plutôt, selon le précepte de Jesus-Christ, son oraison fut perpétuelle pour être égale au besoin. La lecture de l'Evangile & des Livres saints en fournissoit la matiere : si le travail sembloit l'interrompre, ce n'étoit que pour la continuer d'une autre sorte. Par le travail on charmoit l'ennui, on ménageoit le temps, on guérissoit la langueur de la paresse, & les pernicieuses rêveries de l'oisiveté. L'esprit se relâchoit pendant que les mains industrieusement occupées, s'exerçoient dans des ouvrages dont la piété avoit donné le dessein : c'étoit ou des habits pour les pauvres, ou des ornemens pour les Autels. Les Pseaumes avoient succédé aux Cantiques des joies du siecle. Tant qu'il n'étoit point nécessaire de parler, la sage Princesse gardoit le silence : la vanité & les médisances qui soutiennent *Luc. 18. 13.*

tout le commerce du monde, lui faiſoient craindre tous les entretiens : & rien ne lui paroiſſoit ni agréable, ni ſûr que la ſolitude. Quand elle parloit de Dieu, le goût intérieur d'où ſortoient toutes ſes paroles, ſe communiquoit à ceux qui converſoient avec elle, & les nobles expreſſions qu'on remarquoit dans ſes diſcours ou dans ſes écrits, venoient de la haute idée qu'elle avoit conçue des choſes divines. Sa foi ne fut pas moins ſimple que vive : dans les fameuſes queſtions qui ont troublé en tant de manieres le repos de nos jours, elle déclaroit hautement qu'elle n'avoit autre part à y prendre, que celle d'obéir à l'Egliſe. Si elle eût eu la fortune des Ducs de Nevers ſes peres, elle en auroit ſurpaſſé la pieuſe magnificence, quoique cent Temples
Eccl. fameux en portent la gloire juſqu'au Ciel, &
31. 11. *que les Egliſes des Saints publient leurs aumônes.* Le Duc ſon pere avoit fondé dans ſes terres de quoi marier tous les ans ſoixante filles : riche oblation, préſent agréable. La Princeſſe ſa fille en marioit auſſi tous les ans ce qu'elle pouvoit, ne croyant pas aſſez honorer les libéralités de ſes ancêtres, ſi elle ne les imitoit. On ne peut retenir ſes larmes quand on lui voit épancher ſon cœur ſur de vieilles femmes qu'elle nourriſſoit. Des yeux ſi délicats firent leurs délices de ces viſages ridés, de ces membres courbés ſous les ans. Ecoutez ce qu'elle en écrit au fidele Miniſtre de ſes charités ; & dans un même diſcours, apprenez à goûter la ſimplicité & la charité chrétienne. *Je ſuis ravie*, dit-elle, *que l'affaire de nos bonnes vieilles ſoit ſi avancée. Achevons vîte*

au nom de Notre-Seigneur ; ôtons vîtement une bonne femme de l'étable où elle eſt, & la mettons dans un de ces petits lits. Quelle nouvelle vivacité ſuccede à celle que le monde inſpire : Elle pourſuit: *Dieu me donnera peut-être de la ſanté, pour aller ſervir cette paralytique : au moins je le ferai par mes ſoins, ſi les forces me manquent ; & joignant mes maux aux ſiens, je les offrirai plus hardiment à Dieu. Mandez-moi ce qu'il faut pour la nourriture & les uſtenſiles de ces pauvres femmes ; peu à peu nous les mettrons à leur aiſe.* Je me plais à répéter toutes ces paroles, malgré les oreilles délicates : elles effacent les diſcours les plus magnifiques, & je voudrois ne parler plus que ce langage. Dans les néceſſités extraordinaires, ſa charité faiſoit de nouveaux efforts. Le rude hiver des années dernieres, acheva de la dépouiller de ce qui lui reſtoit de ſuperflu ; tout devint pauvre dans ſa maiſon & ſur ſa perſonne : elle voyoit diſparoître avec une joie ſenſible les reſtes des pompes du monde ; & l'aumône lui apprenoit à ſe retrancher tous les jours quelque choſe de nouveau. C'eſt en effet la vraie grace de l'aumône, en ſoulageant les beſoins des pauvres, de diminuer en nous d'autres beſoins, c'eſt-à-dire, ces beſoins honteux qu'y fait la délicateſſe, comme ſi la nature n'étoit pas aſſez accablée de néceſſités. Qu'attendez-vous, Chrétiens, à vous convertir, & pourquoi déſeſpérez-vous de votre ſalut ? Vous voyez la perfection où s'éleve l'ame pénitente, quand elle eſt fidele à la grace. Ne craignez ni la maladie, ni les dégoûts, ni les tentations, ni les peines les plus

cruelles. Une personne si sensible & si délicate, qui ne pouvoit seulement entendre nommer les maux, a souffert douze ans entiers, & presque sans intervalle, ou les plus vives douleurs, ou des langueurs qui épuisoient le corps & l'esprit; & cependant durant tout ce temps, & dans les tourmens inouis de sa derniere maladie, où ses maux s'augmenterent jusqu'aux derniers excès, elle n'a eu à se repentir que d'avoir une seule fois souhaité une mort plus douce. Encore réprima-t-elle ce foible desir, en disant aussi-tôt après avec Jesus-Christ, la priere du sacré mystere du Jardin; c'est ainsi qu'elle appelloit la priere de l'agonie de notre Sauveur: *O mon Pere, que votre volonté soit faite, & non pas la mienne.* Ses maladies lui ôterent la consolation qu'elle avoit tant desirée d'accomplir ses premiers desseins, & de pouvoir achever ses jours sous la discipline & dans l'habit de Sainte Fare. Son cœur donné ou plutôt rendu à ce Monastere, où elle avoit goûté les premieres graces, a témoigné son desir; & sa volonté a été aux yeux de Dieu un sacrifice parfait. C'eût été un soutien sensible à une ame comme la sienne d'accomplir de grands ouvrages pour le service de Dieu; mais elle est menée par une autre voie, par celle qui crucifie davantage, qui sans rien laisser entreprendre à un esprit courageux, le tient accablé & anéanti sous la rude loi de souffrir. Encore s'il eût plu à Dieu de lui conserver ce goût sensible de la piété, qu'il avoit renouvellé dans son cœur au commencement de sa pénitence: mais non, tout lui est ôté; sans cesse elle est travaillée de

Luc. 22. 42.

peines insupportables : *ô Seigneur*, disoit le saint homme Job, *vous me tourmentez d'une maniere merveilleuse !* C'est que sans parler ici de ses autres peines, il portoit au fond de son cœur une vive & continuelle appréhension de déplaire à Dieu. Il voyoit d'un côté sa sainte justice, devant laquelle les Anges ont peine à soutenir leur innocence. Il le voyoit avec ces yeux éternellement ouverts observer toutes les démarches, compter tous les pas d'un pécheur, & *garder ses péchés comme sous le sceau*, pour les lui représenter au dernier jour : *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* D'un autre côté, il ressentoit ce qu'il y a de corrompu dans le cœur de l'homme ! *Je craignois*, dit-il, *toutes mes œuvres.* Que vois-je ? le péché ! le péché par-tout ! Et il s'écrioit jour & nuit : *O Seigneur, pourquoi n'ôtez-vous pas mes péchés ?* & que ne retranchez-vous une fois ces malheureux jours où l'on ne fait que vous offenser, afin qu'il ne soit pas dit, *que je sois contraire à la parole du Saint ?* Tel étoit le fonds de ses peines ; & ce qui paroît de si violent dans ses discours, n'est que la délicatesse d'une conscience qui se redoute elle-même, ou l'excès d'un amour qui craint de déplaire. La Princesse Palatine souffrit quelque chose de semblable. Quel supplice à une conscience timorée ! Elle croyoit voir par-tout dans ses actions un amour-propre déguisé en vertu. Plus elle étoit clairvoyante, plus elle étoit tourmentée. Ainsi Dieu l'humilioit par ce qui a coutume de nourrir l'orgueil, & lui faisoit un remede de la cause de son mal. Qui pourroit dire par quelles terreurs elle arri-

Job. 10. 16. *Ibid.* 14. 16. 17. *Ibid.* 9. 28. *Ibid.* 7. 21. *Ibid.* 6. 10.

rivoit aux délices de la sainte Table? mais elle ne perdoit pas la confiance. *Enfin*, dit-elle, c'est ce qu'elle écrit au S. Prêtre que Dieu lui avoit donné pour la soutenir dans ses peines: *Enfin je suis parvenue au divin banquet. Je m'étois levée dès le matin pour être devant le jour aux portes du Seigneur: mais lui seul sçait les combats qu'il a fallu rendre.* La matinée se passoit dans un cruel exercice. *Mais à la fin*, poursuivit-elle, *malgré mes foiblesses je me suis comme traînée moi-même aux pieds de Notre-Seigneur; & j'ai connu qu'il falloit, puisque tout s'est fait en moi par la force de la divine Bonté, que je reçusse encore avec une espece de force ce dernier & souverain bien.* Dieu lui découvroit dans ses peines l'ordre secret de sa justice sur ceux qui ont manqué de fidélité aux graces de la pénitence. *Il n'appartient pas*, disoit-elle, *aux esclaves fugitifs, qu'il faut aller reprendre par force, & les ramener comme malgré eux, de s'asseoir au festin avec les enfans & les amis; & c'est assez qu'il leur soit permis de venir recueillir à terre les miettes qui tombent de la table de leurs Seigneurs.* Ne vous étonnez pas, Chrétiens, si je ne fais plus, foible orateur, que répéter les paroles de la Princesse Palatine: c'est que j'y ressens la manne cachée, & le goût des Ecritures divines, que ses peines & ses sentimens lui faisoient entendre. Malheur à moi, si dans cette Chaire j'aime mieux me chercher moi-même que votre salut, & si je ne préfere à mes inventions, quand elles pourroient vous plaire, les expériences de cette Princesse, qui peuvent vous convertir! Je n'ai regret qu'à ce que je lais-

se, & je ne puis vous taire ce qu'elle a écrit touchant les tentations d'incrédulité. *Il est bien croyable*, disoit-elle, *qu'un Dieu, qui aime infiniment, en donne des preuves proportionnées à l'infinité de son amour, & à l'infinité de sa puissance: & ce qui est propre à la Toute-Puissance d'un Dieu, passe de bien loin la capacité de notre foible raison. C'est*, ajoute-t-elle, *ce que je me dis à moi-même quand les démons tâchent d'étonner ma foi; & depuis qu'il a plu à Dieu de me mettre dans le cœur*, remarquez ces belles paroles, *que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres.* C'est en effet l'abrégé de tous les saints Livres, & de toute la doctrine chrétienne. Sortez, parole éternelle, Fils unique du Dieu vivant, sortez du bienheureux sein de votre Pere, & venez annoncer aux hommes le secret que vous y voyez. Il l'a fait, & durant trois ans il n'a cessé de nous dire le secret des conseils de Dieu. Mais tout ce qu'il en a dit est renfermé dans ce seul mot de son Evangile : *Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique.* Ne demandez plus ce qu'il a uni en Jesus-Christ, le Ciel & la terre, & la croix avec les grandeurs ; *Dieu a tant aimé le monde.* Est-il incroyable que Dieu aime, & que la bonté se communique ? Que ne fait pas entreprendre aux ames courageuses l'amour de la gloire, aux ames les plus vulgaires l'amour des richesses ; à tous enfin, tout ce qui porte le nom d'amour ? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines : & voilà les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme qui n'est

Joan. 1. 18.

Joan. 3. 16.

que foibleſſe, tente l'impoſſible, Dieu, pour contenter ſon amour, n'executera-t-il rien d'extraordinaire? Diſons donc pour toute raiſon dans tous les myſteres : *Dieu a tant aimé le monde.* C'eſt la doctrine du Maître, & le Diſciple bien-aimé l'avoit bien compriſe. De ſon temps un Cerinthe, un Héreſiarque, ne vouloit pas croire qu'un Dieu eût pu ſe faire homme, & ſe faire victime des pécheurs. Que lui répondit cet Apôtre Vierge, ce Prophete du nouveau Teſtament, cet aigle, ce Theologien par excellence, ce ſaint Vieillard qui n'avoit de force que pour prêcher la charité, & pour dire : *Aimez-vous les uns les autres en Notre-Seigneur;* que répondit-il à cet Héréſiarque? Quel ſymbole, quelle nouvelle confeſſion de foi oppoſa-t-il à ſon héreſie naiſſante? Ecoutez, & admirez. *Nous croyons*, dit-il, *& nous confeſſons l'amour que Dieu a pour nous : Et nos credimus charitati quam habet Deus in nobis.* C'eſt là toute la foi des Chrétiens : c'eſt la cauſe & l'abrégé de tout le ſymbole. C'eſt là que la Princeſſe Palatine a trouvé la réſolution de ſes anciens doutes. Dieu a aimé : c'eſt tout dire. S'il a fait, diſoit-elle, de ſi grandes choſes pour déclarer ſon amour dans l'Incarnation, que n'aura-t-il pas fait pour le conſommer dans l'Euchariſtie, pour ſe donner, non plus en général à la nature humaine, mais à chaque fidele en particulier? Croyons donc, avec Saint Jean, en l'amour d'un Dieu : la foi nous paroîtra douce, en la prenant par un endroit ſi tendre. Mais n'y croyons pas à demi à la maniere des Hérétiques, dont l'un en retranche

1. Joan. 5 17.

une chose, & l'autre une autre ; l'un le Mystere de l'Incarnation, & l'autre celui de l'Eucharistie, chacun ce qui lui déplaît : foibles esprits, ou plutôt cœurs étroits & entrailles resserrées, que la foi & la charité n'ont pas assez dilatées pour comprendre toute l'étendue de l'amour d'un Dieu. Pour nous, croyons sans réserve, & prenons le remede entier, quoi qu'il en coûte à notre raison. Pourquoi veut-on que les prodiges coûtent tant à Dieu ? Il n'y a plus qu'un seul prodige que j'annonce aujourd'hui au monde. O Ciel, ô Terre, étonnez-vous à ce prodige nouveau ! C'est que parmi tant de témoignages de l'amour divin, il y ait tant d'incrédules & tant d'insensibles. N'en augmentez pas le nombre qui va croissant tous les jours. N'alléguez plus votre malheureuse incrédulité, & ne faites pas une excuse de votre crime. Dieu a des remedes pour vous guérir, & il ne reste qu'à les obtenir par des vœux continuels. Il a sçu prendre la sainte Princesse dont nous parlons par le moyen qu'il lui a plu : il en a d'autres pour vous jusqu'à l'infini ; & vous n'avez rien à craindre, que de désespérer de ses bontés. Vous osez nommer vos ennuis, après les peines terribles où vous l'avez vue ? Cependant, si quelquefois elle desiroit en être un peu soulagée, elle se le reprochoit à elle-même. *Je commence*, disoit-elle, *à m'appercevoir que je cherche le Paradis terrestre à la suite de* Jesus-Christ, *au lieu de chercher la montagne des Olives & le Calvaire par où il est entré dans sa gloire.* Voilà ce qu'il lui servit de méditer l'Evangile nuit & jour, & de se nourrir de la

2. Cor. 6. 11. 12.

parole de vie. C'eſt encore ce qui lui fit dire cette admirable parole : *Qu'elle aimoit mieux vivre & mourir ſans conſolation que d'en chercher hors de Dieu.* Elle a porté ces ſentimens juſqu'à l'agonie ; & prête à rendre l'ame, on entendit qu'elle diſoit d'une voix mourante : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ; mais j'eſpere en ſes miſéricordes.* Cette parole de confiance emporta ſon ame ſainte au ſéjour des Juſtes. Arrêtons ici, Chrétiens : & vous, Seigneur, impoſez ſilence à cet indigne Miniſtre, qui ne fait qu'affoiblir votre parole. Parlez dans les cœurs, Prédicateur inviſible, & faites que chacun ſe parle ſoi-même. Parlez, mes Freres, parlez : je ne ſuis ici que pour aider vos réflexions. Elle viendra cette heure derniere : elle approche, nous y touchons, la voilà venue. Il faut dire avec Anne de Gonzague : Il n'y a plus ni Princeſſe, ni Palatine ; ces grands noms dont on s'étourdit, ne ſubſiſtent plus. Il faut dire avec elle : Je m'en vais, je ſuis emporté par une force inévitable ; tout fuit, tout diminue, tout diſparoît à mes yeux. Il ne reſte plus à l'homme que le néant & le péché : pour tout fond, le néant ; pour toute acquiſition, le péché. Le reſte qu'on croyoit tenir, échappe ; ſemblable à de l'eau gelée dont le vil cryſtal ſe fond entre les mains qui le ſerrent, & ne fait que les ſalir. Mais voici ce qui glacera le cœur, ce qui achevera d'éteindre la voix, ce qui répandra la frayeur dans toutes les veines : *Je m'en vais voir comment Dieu me traitera ;* dans un moment, je ſerai entre ces mains, dont Saint Paul écrit en tremblant ;

Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu : & encore : *C'est une chose horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant*; entre ces mains, où tout est action, où tout est vie ; rien ne s'affoiblit, ni se relâche, ni ne se ralentit jamais. Je m'en vais voir, si ces mains toutes-puissantes me seront favorables ou rigoureuses ; si je serai éternellement, ou parmi leurs dons, ou sous leurs coups. Voilà ce qu'il faudra dire nécessairement avec notre Princesse. Mais pourrons-nous ajouter avec une conscience aussi tranquille : *J'espere en sa miséricorde*. Car, qu'aurions-nous fait pour la fléchir ? Quand aurions-nous écouté *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez les voies du Seigneur ?* Comment ? par la pénitence ! Mais serons-nous fort contens d'une pénitence commencée à l'agonie, qui n'aura jamais été éprouvée, dont jamais on n'aura vu aucun fruit ; d'une pénitence imparfaite ; d'une pénitence nulle, douteuse, si vous le voulez, sans forces, sans réflexions, sans loisir pour en réparer les défauts ? N'en est-ce pas assez pour être pénétré de crainte jusques dans la moëlle des os ? Pour celle dont nous parlons, ah ! mes Freres, toutes les vertus qu'elle a pratiquées se ramassent dans cette derniere parole, dans ce dernier acte de sa vie : la foi, le courage, l'abandon à Dieu, la crainte de ses jugemens, & cet amour plein de confiance, qui seul efface tous les péchés. Je ne m'étonne donc pas, si le saint Pasteur qui l'assista dans sa derniere maladie, & qui recueillit ses derniers soupirs, pénétré de tant de vertus, les porta jusques dans la Chaire,

Gal. 6. 7.
Heb. 10. 31.
Luc. 3. 4.
Ibid. 8.

& ne put s'empêcher de les célébrer dans l'assemblée des Fideles. Siecle vainement subtil, où l'on veut pécher avec raison, où la foiblesse veut s'autoriser par des maximes, où tant d'ames insensées cherchent leur repos dans le naufrage de la foi, & ne font d'effort contre elles-mêmes pour la vaincre, au lieu de leurs passions, les remords de leur conscience : la Princesse Palatine s'est donnée *Is. 8. 18.* *comme un signe & un prodige* : *in signum & in portentum.* Tu la verras au dernier jour, comme je t'en ai menacé, confondre ton impénitence & tes vaines excuses : Tu la verras se joindre à ces saintes Filles, & à toute la troupe des Saints ; & qui pourra soutenir *Zach. 12. 10. Malac. 3. 9.* leurs redoutables clameurs ? Mais que sera-ce quand Jesus-Christ paroîtra lui-même à ces malheureux, quand ils verront celui qu'ils auront percé, comme dit le Prophete, dont ils auront rouvert toutes les plaies, & qu'il leur dira d'une voix terrible : *Pourquoi me déchirez-vous par vos blasphêmes*, nation impie ? *Me confligitis gens tota.* Ou si vous ne le faisiez pas par vos paroles, pourquoi le faisiez-vous par vos œuvres ? Ou pourquoi avez-vous marché dans mes voies d'un pas incertain, comme si mon autorité étoit douteuse ? Race infidele, me connoissez-vous à cette fois ? Suis-je votre Roi, suis-je votre Juge, suis-je votre Dieu ? Apprenez-le par votre supplice. *Matth. 8. 12.* Là commencera ces pleurs éternelles ; là ce grincement de dents, qui n'aura jamais de *Ps. 66. 25.* fin. Pendant que les orgueilleux seront confondus, vous Fideles, *qui tremblez à sa parole*, en quelque endroit que vous soyez de

cet Auditoire, peu connus des hommes & connus de Dieu, vous commencerez à lever la tête. Si, touchés des saints exemples que je vous propose, vous laissez attendrir vos cœurs; si Dieu a béni le travail par lequel je tâche de vous enfanter en Jesus-Christ, & que trop indigne Ministre de ses conseils, je n'y aie pas été moi-même un obstacle, vous bénirez la volonté divine, qui vous aura conduits à la pompe funebre de cette pieuse Princesse, où vous aurez peut-être trouvé le commencement de la véritable vie. Et vous, Prince, qui l'avez tant honorée pendant qu'elle étoit au monde, qui, favorable interprete de ses moindres desirs, continuez votre protection & vos soins à tout ce qui lui fut cher, & qui lui donnez les dernieres marques de piété avec tant de magnificence & tant de zele: vous, Princesse, qui gémissez en lui rendant ce triste devoir, & qui avez espéré de la voir revivre dans ce discours: que vous dirai-je pour vous consoler? Comment pourrai-je, Madame, arrêter ce torrent de larmes, que le temps n'a pas épuisé, que tant de justes sujets de joie n'ont pas tari? Reconnoissez ici le monde: reconnoissez ses maux toujours plus réels que ses biens, & ses douleurs par conséquent plus vives & plus pénétrantes que ses joies. Vous avez perdu ces heureux momens où vous jouissiez des tendresses d'une mere, qui n'eut jamais son égale: vous avez perdu cette source inépuisable de sages conseils: vous avez perdu ces consolations qui par un charme secret faisoient oublier les maux dont la vie humaine n'est jamais exempte. *Luc. 23. 28.*

Mais il vous reſte ce qu'il y a de plus précieux, l'eſpérance de la rejoindre dans le ſéjour de l'éternité ; & en attendant ſur la terre, le ſouvenir de ſes inſtructions, l'image de ſes vertus, & les exemples de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

Posside sapientiam, acquire prudentiam ; arripe illam, & exaltabit te : glorificaberis ab ea, cùm eam fueris amplexatus.

Possédez la sagesse, & acquérez la prudence ; si vous la cherchez avec ardeur, elle vous élévera, & vous remplira de gloire quand vous l'aurez embrassée. Prov. 4.

MESSEIGNEURS,

En louant l'homme incomparable dont cette illustre Assemblée célebre les funérailles, & honore les vertus, je louerai la sagesse même : & la sagesse que je dois louer dans ce discours, n'est pas celle qui éleve les hommes & qui *A Messeigneurs les Evêques qui*

étoient présens enhabit. agrandit les maisons ; ni celle qui gouverne les Empires, qui regle la paix & la guerre, & enfin qui dicte les loix, & qui dispense les graces. Car encore que ce grand Ministre, choisi par la divine Providence pour présider aux conseils du plus sage de tous les Rois, ait été le plus digne instrument des desseins les mieux concertés que l'Europe ait jamais vus ; encore que la sagesse, après l'avoir gouverné dès son enfance, l'ait porté aux plus grands honneurs & au comble des félicités humaines ; sa fin nous a fait paroître que ce n'étoit pas pour ces avantages qu'il en écoutoit les conseils. Ce que nous lui avons vu quitter sans peine, n'étoit pas l'objet de son amour. Il a connu la sagesse que le monde ne connoît pas : cette sagesse *qui vient d'en-haut, qui descend du Pere des lumieres*, & qui fait marcher les hommes dans les sentiers de la justice. C'est elle dont la prévoyance s'étend aux siecles futurs, & enferme dans ses desseins l'éternité toute entiere. Touché de ses immortels & invisibles attraits, il l'a recherchée avec ardeur, selon le précepte du Sage. *Sa Sagesse vous élevera*, dit Salomon, *& vous donnera de la gloire quand vous l'aurez embrassée.* Mais ce sera une gloire que le sens humain ne peut comprendre. Comme ce sage & puissant Ministre aspiroit à cette gloire, il l'a préférée à celle dont il se voyoit environné sur la terre. C'est pourquoi sa modération l'a toujours mis au-dessus de sa fortune. Incapable d'être ébloui des grandeurs humaines, comme il y paroît sans ostentation, il y est vu sans envie : & nous remarquons dans sa conduite ces trois

Jac. 3. 29.

caracteres de la véritable sageſſe : qu'élevé ſans empreſſement aux premiers honneurs, il a vécu auſſi modeſte que grand, que dans ſes importans emplois, ſoit qu'il nous paroiſſe, comme Chancelier, chargé de la principale adminiſtration de la Juſtice, ou que nous le conſidérions dans les autres occupations d'un long miniſtere, ſupérieur à ſes intérêts, il n'a regardé que le bien public : & qu'enfin dans une heureuſe vieilleſſe prêt à rendre avec ſa grande ame le ſacré dépôt de l'autorité ſi bien confiée à ſes ſoins, il a vu diſparoître toute ſa grandeur avec ſa vie ſans qu'il lui en ait coûté un ſeul ſoupir ; tant il avoit mis en lieu haut & inacceſſible à la mort ſon cœur & ſes eſpérances, de ſorte qu'il nous paroît, ſelon la promeſſe du Sage, dans *une gloire immortelle*, pour s'être ſoumis aux loix de la véritable ſageſſe, & pour avoir fait céder à la modeſtie l'éclat ambitieux des grandeurs humaines, l'intérêt particulier à l'amour du bien public, & la vie même au deſir des biens éternels. C'eſt la gloire qu'a remporté Très-haut & Puiſſant Seigneur Meſſire Michel le Tellier, Chevalier, Chancelier de France.

Le Grand Cardinal de Richelieu achevoit ſon glorieux miniſtere, & finiſſoit tout enſemble une vie pleine de merveilles. Sous ſa ferme & prévoyante conduite, la puiſſance d'Autriche ceſſoit d'être redoutée, & la France, ſortie enfin des guerres civiles, commençoit à donner le branle aux affaires de l'Europe. On avoit une attention particuliere à celle d'Italie : & ſans parler des autres raiſons, Louis XIII, de glorieuſe & triomphante mémoire,

devoit sa protection à la Duchesse de Savoye sa sœur & à ses enfans. Jules Mazarin, dont le nom devoit être si grand dans notre histoire, employé par la Cour de Rome en diverses négociations, s'étoit donné à la France, & propre par son génie & par ses correspondances à ménager les esprits de sa nation, il avoit fait prendre un cours si heureux aux conseils du Cardinal de Richelieu, que ce Ministre se crut obligé de l'élever à la pourpre. Par là il sembla montrer son successeur à la France; & le Cardinal Mazarin s'avançoit secretement à la premiere place. En ce temps, Michel le Tellier, encore Maître des Requêtes, étoit Intendant de Justice en Piémont. Mazarin, que ses négociations attiroient souvent à Turin, fut ravi d'y trouver un homme d'une si grande capacité, & d'une conduite si sûre dans les affaires: car les ordres de la Cour obligeoient l'Ambassadeur à concerter toutes choses avec l'Intendant, à qui la divine Providence faisoit faire ce léger apprentissage des affaires d'Etat. Il ne falloit qu'en ouvrir l'entrée à un génie si perçant, pour l'introduire bien avant dans les secrets de la politique. Mais son esprit moderé ne se perdoit pas dans ces vastes pensées; & renfermé, à l'exemple de ses peres, dans les modestes emplois de la Robe, il ne jettoit pas seulement les yeux sur les engagemens éclatans, mais périlleux de la Cour. Ce n'est pas qu'il ne parut toujours supérieur à ses emplois. Dès sa premiere jeunesse tout cédoit aux lumieres de son esprit; aussi pénétrant & aussi net qu'il étoit grave & sérieux. Poussé par ses amis, il avoit passé du Grand Conseil,

sage

ſage Compagnie où ſa réputation vit encore, à l'importante charge de Procureur du Roi. Cette grande Ville ſe ſouvient de l'avoir vu, quoique jeune, avec toutes les qualités d'un grand Magiſtrat, oppoſé non-ſeulement aux brigues & aux partialités qui corrompent l'intégrité de la Juſtice, & aux préventions qui en obſcurciſſent les lumieres, mais encore aux voies irrégulieres & extraordinaires où elle perd avec ſa conſtance la véritable autorité de ſes jugemens. On y vit enfin tout l'eſprit & les maximes d'un Juge qui, attaché à la regle, ne porte pas dans ſon Tribunal ſes propres penſées, ni des adouciſſemens ou des rigueurs arbitraires, & qui veut que les loix gouvernent & non pas les hommes. Telle eſt l'idée qu'il avoit de la Magiſtrature. Il apporta ce même eſprit dans le Conſeil, où l'autorité du Prince, qu'on y exerce avec un pouvoir plus abſolu, ſemble ouvrir un champ plus libre à la Juſtice; & toujours ſemblable à lui-même, il y ſuivit dès-lors la même regle qu'il y a établie depuis, quand il en a été le Chef.

Et certainement, Meſſieurs, je puis dire avec confiance, que l'amour de la Juſtice étoit comme né avec ce grave Magiſtrat, & qu'il croiſſoit avec lui dès ſon enfance. C'eſt auſſi de cette heureuſe naiſſance que ſa modeſtie ſe fit un rempart contre les louanges qu'on donnoit à ſon intégrité, & l'amour qu'il avoit pour la Juſtice ne lui parut pas mériter le nom de vertu, parce qu'il le portoit, diſoit-il, en quelque maniere dans le ſang. Mais Dieu, qui l'avoit prédeſtiné à être un exemple de juſtice dans un ſi beau regne, & dans la premiere Charge

d'un si grand Royaume, lui avoit fait regarder le devoir de Juge où il étoit appellé, comme le moyen particulier qu'il lui donnoit pour accomplir l'œuvre de son salut. C'étoit la sainte pensée qu'il avoit toujours dans le cœur ; c'étoit la belle parole qu'il avoit toujours à la bouche ; & par là il faisoit assez connoître combien il avoit pris le goût véritable de la piété Chrétienne. S. Paul en a mis l'exercice, non pas dans ces pratiques particulieres que chacun se fait à son gré, plus attaché à ces loix qu'à celles de Dieu ; mais à se sanctifier dans
1. Cor. 7. 20. son état, & *chacun dans les emplois de sa vocation : Unusquisque in quâ vocatione vocatus est.* Mais si, selon la doctrine de ce grand Apôtre, on trouve la sainteté dans les emplois les plus bas, & qu'un esclave s'éleve à la perfection dans le service d'un maître mortel, pourvu qu'il sçache regarder l'ordre de Dieu : à quelle perfection l'ame Chrétienne ne peut-elle pas aspirer dans l'auguste & saint ministe-
2. Paral. 19. 6. re de la Justice, puisque, selon l'Ecriture, *l'on y exerce le Jugement, non des hommes ; mais du Seigneur même* : Ouvrez les yeux, Chrétiens, contemplez ces augustes tribunaux où
Ps 81. la Justice rend ses oracles : vous y verrez avec David, *les Dieux de la terre, qui meurent à la vérité comme des hommes*, mais qui cependant doivent juger comme des Dieux, sans crainte, sans passion, sans intérêt ; le Dieu des Dieux à leur tête, comme le chante ce grand Roi d'un ton si sublime dans ce divin Psaume : *Dieu assiste*, dit-il, *à l'assemblée des Dieux, & au milieu il juge les Dieux.* O Juges, quelle Majesté de vos séances ! quel Président de vos assemblées ! mais aussi quel censeur de

vos Jugemens ! Sous ſes yeux redoutables, notre ſage Magiſtrat écoutoit également le riche & le pauvre ; d'autant plus pur & d'autant plus ferme dans l'adminiſtration de la juſtice, que ſans porter ſes regards ſur les hautes places dont tout le monde le jugeoit digne, il mettoit ſon élévation comme ſon étude, à ſe rendre parfait dans ſon état. Non, non, ne le croyez pas, que la juſtice habite jamais dans les ames où l'ambition domine. Toute ame inquiete & ambitieuſe eſt incapable de regle. L'ambition a fait trouver ces dangereux expédiens, où, ſemblable à un ſépulcre blanchi, un Juge artificieux ne regarde que les apparences de la juſtice. Ne parlons pas des corruptions qu'on a honte d'avoir à ſe reprocher. Parlons de la lâcheté ou de la licence d'une juſtice arbitraire, qui ſans regle & ſans maxime, ſe tourne au gré de l'ami puiſſant. Parlons de la complaiſance, qui ne veut jamais ni trouver le fil, ni arrêter le progrès d'une procédure malicieuſe. Que dirai-je du dangereux artifice qui fait prononcer à la juſtice, comme autrefois aux démons des oracles ambigus & captieux ? Que dirai-je des difficultés qu'on ſuſcite dans l'exécution, lorſqu'on n'a pu refuſer la juſtice à un droit trop clair ? *La loi eſt déchirée*, comme diſoit le Prophete, *& le jugement n'arrive jamais à ſa perfection : Non pervenit uſque ad finem judicium.* Lorſque le Juge veut s'agrandir, & qu'il change en une ſoupleſſe de cour le rigide & inexorable miniſtere de la juſtice, il fait naufrage contre ſes écueils. On ne voit dans ſes jugemens qu'une juſtice imparfaite ; ſemblable, je ne craindrai

Habac. 1. 6.

pas de le dire, à la justice de Pilate : justice qui fait semblant d'être vigoureuse à cause qu'elle résiste aux tentations médiocres, & peut-être aux clameurs d'un peuple irrité, mais qui tombe & disparoît tout-à-coup, lorsqu'on allegue, sans ordre même & mal-à-propos, le nom de César. Que dis-je, le nom de César ? Ces ames prostituées à l'ambition ne se mettent pas à si haut prix; tout ce qui parle, tout ce qui approche, ou les gagne, ou les intimide, & la justice se retire d'avec elles. Que si elle s'est construit un sanctuaire éternel & incorruptible dans le cœur du sage Michel le Tellier, c'est que libre des empressemens de l'ambition, il se voit élevé aux plus grandes places, non par ses propres efforts, mais par la douce impulsion d'un vent favorable, ou plutôt, comme l'événement l'a justifié, par un choix particulier de la divine Providence. Le Cardinal de Richelieu étoit mort, peu regretté de son Maître, qui craignit de lui devoir trop. Le gouvernement passé fut odieux : ainsi de tous les Ministres le Cardinal Mazarin, plus nécessaire & plus important, fut le seul dont le crédit se soutint ; & le Secrétaire d'Etat chargé des ordres de la guerre, ou rebuté d'un traitement qui ne répondoit pas à son attente, ou déçu par la douceur apparente du repos qu'il crut trouver dans la solitude, ou flatté d'une secrete espérance de se voir plus avantageusement rappellé par la nécessité de ses services, ou agité de ces je ne sçai quelles inquiétudes dont les hommes ne sçavent pas se rendre raison à eux-mêmes, se résolut tout-à-coup à quitter cette grande charge. Le temps étoit arrivé que notre sage Ministre devoit être montré à son

Prince & à sa Patrie. Son mérite le fit chercher à Turin sans qu'il y pensât. Le Cardinal Mazarin, plus heureux, comme vous verrez, de l'avoir trouvé, qu'il ne le conçut alors, rappella au Roi ses agréables services; & le rapide moment d'une conjoncture imprévue, loin de donner lieu aux sollicitations, n'en laissa pas même aux desirs. Louis XIII rendit au Ciel son ame juste & pieuse; & il parut que notre Ministre étoit réservé au Roi son fils. Tel étoit l'ordre de la Providence, & je vois ici quelque chose de ce qu'on lit dans Isaïe. La sentence partit d'en-haut, & il fut dit à Sobna, chargé d'un ministere principal: *Je t'ôterai de ton poste, & je te déposerai de ton ministere: Expellam te de statione tua, & de ministerio tuo deponam te. En ce temps j'appellerai mon serviteur Eliakim, & je le revêtirai de ta puissance.* Mais un plus grand honneur lui est destiné: le temps viendra que par l'administration de la Justice, *il sera le pere des habitans de Jérusalem & de la maison de Juda: Erit pater habitantibus Jerusalem. La clef de la maison de David;* c'est-à-dire, de la maison régnante, *sera attachée à ses épaules: il ouvrira, & personne ne pourra fermer: il fermera, & personne ne pourra ouvrir:* il aura la souveraine dispensation de la justice & des graces.

Parmi ces glorieux emplois, notre Ministre a fait voir à toute la France que sa modération, durant quarante ans, étoit le fruit d'une sagesse consommée. Dans les fortunes médiocres, l'ambition encore tremblante se tient cachée, qu'à peine se reconnoît-elle elle-même. Lorsqu'on se voit tout-d'un-coup élevé

aux places les plus importantes, & que je ne sçai quoi nous dit dans le cœur, qu'on mérite d'autant plus de si grands honneurs, qu'ils sont venus à nous comme d'eux-mêmes, on ne se possede plus; & si vous me permettez de vous dire une pensée de saint Chrysostome, c'est aux hommes vulgaires un trop grand effort, que celui de se refuser à cette éclatante beauté qui se donne à eux. Mais notre sage Ministre ne s'y laissa pas emporter. Quel autre parut d'abord plus capable des grandes affaires? Qui connoissoit mieux les hommes & les temps? Qui prévoyoit de plus loin, & qui donnoit des moyens plus sûrs pour éviter les inconvéniens dont les grandes entreprises sont environnées? Mais dans une si haute capacité & dans une si belle réputation, qui jamais a remarqué ou sur son visage un air dédaigneux, ou la moindre vanité dans ses paroles? Toujours libre dans la conversation, toujours grave dans les affaires, & toujours aussi modéré que fort & insinuant dans ses discours, il prenoit sur les esprits un ascendant que la seule raison lui donnoit. On voyoit & dans sa maison & dans sa conduite, avec des mœurs sans reproche, tout également éloigné des extrémités, tout enfin mesuré par la sagesse. S'il sçut soutenir le poids des affaires, il sçut aussi les quitter & reprendre son premier repos. Poussé par la cabale, Chavile le vit tranquille durant plusieurs mois au milieu de l'agitation de toute la France. La Cour le rappelle en vain: il persiste dans sa paisible retraite, tant que l'état des affaires le put souffrir, encore qu'il n'ignorât pas ce qu'on machinoit contre lui durant son absence; &

il ne parut pas moins grand en demeurant sans action, qu'il l'avoit paru en se soutenant au milieu des mouvemens les plus hasardeux. Mais dans le plus grand calme de l'Etat, aussitôt qu'il lui fut permis de se reposer des occupations de sa Charge sur un fils qu'il n'eût jamais donné au Roi, s'il ne l'eût senti capable de le bien servir; après qu'il eut reconnu que le nouveau Secrétaire d'Etat sçavoit avec une ferme & continuelle action suivre les desseins, & exécuter les ordres d'un Maître si entendu dans l'art de la guerre : ni la hauteur des entreprises ne surpassoit sa capacité, ni les soins infinis de l'exécution n'étoient au-dessus de sa vigilance; tout étoit prêt aux lieux destinés, l'Ennemi également menacé dans toutes ses places; les troupes aussi vigoureuses que disciplinées n'attendoient que les derniers ordres du grand Capitaine, & l'ardeur que ses yeux inspirent; tout tombe sous ses coups, & il se voit l'arbitre du monde; alors le zélé Ministre dans une entiere vigueur d'esprit & de corps, croit qu'il pouvoit se permettre une vie plus douce. L'épreuve en est hasardeuse pour un homme d'Etat; & la retraite presque toujours a trompé ceux qu'elle flattoit de l'espérance du repos. Celui-ci fut d'un caractere plus ferme. Les Conseils où il assistoit lui laissoient presque tout son temps, & après cette grande foule d'hommes & d'affaires qui l'environnoit, il s'étoit lui-même réduit à une espece d'oisiveté & de solitude; mais il la sçut soutenir. Les heures qu'il avoit libres furent remplies de bonnes lectures, & ce qui passe toutes les lectures, de sérieuses réflexions sur

les erreurs de la vie humaine, & sur les vains travaux des politiques, dont il avoit tant d'expérience. L'Eternité se présentoit à ses yeux, comme le digne objet du cœur de l'homme. Parmi ces sages pensées, & renfermé dans un doux commerce avec ses amis, aussi modestes que lui; car il sçavoit les choisir de ce caractere, & il leur apprenoit à le conserver dans les emplois les plus importans & de la plus haute confiance, il goûtoit un véritable repos dans la maison de ses peres, qu'il avoit accommodée peu à peu à sa fortune présente, sans lui faire perdre les traces de l'ancienne simplicité, jouissant en sujet fidele des prospérités de l'Etat & de la gloire de son Maître. La Charge de Chancelier vaqua, & toute la France la destinoit à un Ministre si zélé pour la justice. Mais, comme dit le Sage, *autant que le ciel s'éleve & que la terre s'incline au-dessous de lui, autant le cœur des Rois impénétrable.* Enfin le moment du Prince n'étoit pas encore arrivé; & le tranquille Ministre, qui connoissoit les dangereuses jalousies des Cours, & les sages tempéramens des conseils des Rois, sçut encore lever les yeux vers la divine Providence, dont les décrets éternels reglent tous ces mouvemens. Lorsqu'après de longues années il se vit élevé à cette grande Charge, encore qu'elle reçût un nouvel éclat en sa personne, où elle étoit jointe à la confiance du Prince; sans s'en laisser éblouir, le modeste Ministre disoit seulement que le Roi, pour couronner plutôt la longueur que l'utilité de ses services, vouloit donner un titre à son tombeau, & un ornement à sa famille. Tout

Prov. 25. 3.

le reſte de ſa conduite répondit à de ſi beaux commencemens. Notre ſiecle, qui n'avoit point vu de Chancelier ſi autoriſé, vit en celui-ci autant de modération & de douceur que de dignité & de force, pendant qu'il ne ceſſoit de ſe regarder, comme devant bientôt rendre compte à Dieu d'une ſi grande adminiſtration. Ses fréquentes maladies le mirent ſouvent aux priſes avec la mort : exercé par tant de combats, il en ſortoit toujours plus fort & plus réſigné à la volonté divine. La penſée de la mort ne rendit pas ſa vieilleſſe moins tranquille ni moins agréable. Dans la même vivacité, on lui vit faire ſeulement de plus graves réflexions ſur la caducité de ſon âge, & ſur le déſordre extrême que cauſeroit dans l'Etat une ſi grande autorité dans des mains trop foibles. Ce qu'il avoit vu arriver à tant de ſages vieillards qui ſembloient n'être plus rien que leur ombre propre, le rendoit continuellement attentif à lui-même. Souvent il ſe diſoit en ſon cœur, que le plus malheureux effet de cette foibleſſe de l'âge, étoit de ſe cacher à ſes propres yeux ; de ſorte que tout-à-coup on ſe trouve plongé dans l'abyme, ſans avoir pu remarquer le fatal moment d'un inſenſible déclin : il conjuroit ſes enfans par toute la tendreſſe qu'il avoit pour eux, & par toute leur reconnoiſſance, qui faiſoit ſa conſolation dans ce court reſte de vie, de l'avertir de bonne-heure, quand ils verroient ſa mémoire vaciller ou ſon jugement s'affoiblir, afin que par un reſte de force il pût garantir le public & ſa propre conſcience des maux dont les menaçoit l'infirmité de ſon âge.

Et lors même qu'il sentoit son esprit entier, il prononçoit la même sentence, si le corps abattu n'y répondoit pas : car c'étoit la résolution qu'il avoit prise dans sa derniere maladie : & plutôt que de voir languir les affaires avec lui, si ses forces ne lui revenoient, il se condamnoit, en rendant les Sceaux, à rentrer dans la vie privée, dont aussi jamais il n'avoit perdu le goût ; au hasard de s'ensevelir tout vivant, & de vivre peut-être assez pour se voir long-temps traversé par la dignité qu'il auroit quittée : tant il étoit au-dessus de sa propre élévation, & de toutes les grandeurs humaines.

Mais ce qui rend sa modération plus digne de nos louanges, c'est la force de son génie né pour l'action, & la vigueur qui durant cinq ans lui fit dévouer sa tête aux fureurs civiles. Si aujourd'hui je me vois contraint de retracer l'image de nos malheurs, je n'en ferai point d'excuse à mon Auditoire, où de quelque côté que je me tourne, tout ce qui frappe mes yeux, me montre une fidélité irréprochable, ou peut-être une courte erreur reparée par de longs services. Dans ces fatales conjonctures, il falloit à un Ministre étranger, un homme d'un ferme génie & d'une egale sûreté, qui nourri dans les compagnies, connût les ordres du Royaume & l'esprit de la Nation. Pendant que la magnanime & intrépide Régente étoit obligée à montrer le Roi enfant aux Provinces, pour dissiper les troubles qu'on y excitoit de toutes parts : Paris & le cœur du Royaume demandoient un homme capable de profiter des momens, sans attendre de nouveaux ordres, & sans

troubler le concert de l'Etat. Mais le Ministre lui-même souvent éloigné de la Cour, au milieu de tant de conseils, que l'obscurité des affaires, l'incertitude des evénemens, & les différens intérêts faisoient hasarder, n'avoit-il pas besoin d'un homme que la Régente pût croire? Enfin il falloit un homme, qui pour ne pas irriter la haine publique déclarée contre le ministere, sçût se conserver de la créance dans tous les partis, & ménager les restes de l'autorité. Cet homme si nécessaire au jeune Roi, à la Régente, à l'Etat, au Ministre, aux cabales mêmes, pour ne les précipiter pas aux dernieres extrémités par le desespoir : vous me prévenez, Messieurs, c'est celui dont nous parlons. C'est donc ici qu'il parut comme un génie principal. Alors nous le vîmes s'oublier lui-même ; & comme un sage Pilote, sans s'étonner ni des vagues, ni des orages, ni de son propre péril, aller droit comme au terme unique d'une si périlleuse navigation, à la conservation du corps de l'Etat, & au rétablissement de l'autorité Royale. Pendant que la Cour réduisoit Bordeaux, & que Gaston laissé à Paris pour le maintenir dans le devoir, étoit environné de mauvais conseils : le Tellier fut le Chusai qui les confondit, & qui assura la victoire à l'Oint du Seigneur. Fallut-il éventer les Conseils d'Espagne, & découvrir le secret d'une paix trompeuse que l'on proposoit, afin d'exciter la sédition pour peu qu'on l'eût différée ? Le Tellier en fit d'abord accepter les offres : notre Plénipotentiaire partit ; & l'Archiduc, forcé d'avouer qu'il n'avoit pas de pouvoir,

2. Reg. 17. Prov. 30. 5

fit connoître lui-même au peuple ému, si toutefois un peuple ému connoît quelque chose, qu'on ne faisoit qu'abuser de sa crédulité. Mais s'il y eut jamais une conjoncture où il fallut montrer de la prévoyance & un courage intrépide, ce fut lorsqu'il s'agit d'assurer la garde de trois illustres captifs. Quelle cause les fit arrêter : si ce fut ou des soupçons, ou des vérités, ou de vaines terreurs, en de vrais périls, & dans un pas si glissant des précautions nécessaires : qui le pourra dire à la postérité ? Quoi qu'il en soit, l'Oncle du Roi est persuadé : on croit pouvoir s'assurer des autres Princes & on fait des coupables, en les traitant comme tels. Mais où garder des lions toujours prêts à rompre leurs chaînes ; pendant que chacun s'efforce de les avoir en sa main, pour les retenir ou les lâcher au gré de son ambition ou de ses vengeances ? Gaston, que la Cour avoit attiré dans ses sentimens, étoit-il inaccessible aux factieux ? Ne vois-je pas au contraire autour de lui des ames hautaines, qui pour faire servir les Princes à leurs intérêts cachés, ne cessoient de lui inspirer qu'il devoit s'en rendre le maître ? De quelle importance, de quel éclat, de quelle réputation au-dedans & au-dehors d'être le maître du sort du Prince de Condé? Ne craignons point de le nommer, puisqu'enfin tout est surmonté par la gloire de son grand nom & de ses actions immortelles. L'avoir entre les mains, c'étoit avoir la victoire même qui le suit éternellement dans les combats. Mais il étoit juste que ce précieux dépôt de l'Etat demeurât entre les mains du Roi, & il lui appartenoit de garder une si noble partie de

son sang. Pendant donc que notre Ministre travailloit à ce glorieux ouvrage où il y alloit de la Royauté & du salut de l'Etat, il fut seul en bute aux factieux. Lui seul, disoient-ils, sçavoit dire & taire ce qu'il falloit. Seul, il sçavoit épancher & retenir son discours : & impénétrable, il pénétroit tout ; & pendant qu'il tiroit le secret des cœurs, il ne disoit, maître de lui-même, que ce qu'il vouloit. Il perçoit dans tous les secrets, démêloit toutes les intrigues, découvroit les entrepriſes les plus cachées & les plus sourdes machinations. C'étoit ce sage dont il est écrit : *Les conseils se récelent dans le cœur de l'homme à la maniere d'un profond abyme, sous une eau dormante ; mais l'homme sage les épuise ;* il en découvre le fond : *Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri : vir sapiens exhauriet illud.* Lui seul réunissoit les gens de bien, rompoit les liaisons des factieux, en déconcertoit les desseins, & alloit recueillir dans les égarés ce qu'il y restoit quelquefois de bonnes intentions. Gaston ne croyoit que lui ; & lui seul sçavoit profiter des heureux momens, & des bonnes dispositions d'un si grand Prince. *Venez, venez, faisons contre lui de secretes menées : Venite, cogitemus adversùs eum cogitationes.* Unissons-nous pour le décréditer, tous ensemble, *frappons-le de notre langue ; & ne souffrons plus qu'on écoute tous ses beaux discours : Percutiamus eum linguâ, neque attendamus universos sermones ejus.* Mais on faisoit contre lui de plus funestes complots. Combien reçut-il d'avis secrets, que sa vie n'étoit pas en sûreté ! & il connoissoit dans le parti, de ces

Prov. 20. 5.

Jer. 18. 18.

fiers courages dont la force malheureuse & l'esprit extrême ose tout, & sçait trouver des exécuteurs. Mais sa vie ne lui fut pas précieuse, pourvu qu'il fût fidele à son ministere. Pouvoit-il faire à Dieu un plus beau sacrifice, que de lui offrir une ame pure de l'iniquité de son siecle, & dévouée à son Prince & à sa Patrie? Jesus nous a montré l'exemple : les Juifs mêmes le reconnoissoient pour un si bon citoyen, qu'ils crurent ne pouvoir donner auprès de lui une meilleure recommandation à ce Centenier, qu'en disant à notre Sauveur : *Il aime notre nation.* Jérémie a-t-il plus versé de larmes que lui sur les ruines de sa patrie? Que n'a pas fait ce Sauveur miséricordieux pour prévenir les malheurs de ces citoyens? Fidele au Prince comme à son pays, il n'a pas craint d'irriter l'envie des Pharisiens en défendant les droits de César : & lorsqu'il est mort pour nous sur le Calvaire, victime de l'Univers, il a voulu que le plus chéri de ses Evangélistes remarquât, qu'il mouroit spécialement *pour sa nation : quia moriturus erat pro gente.* Si notre zélé Ministre, touché de ces vérités, exposa sa vie, craignoit-il de hasarder sa fortune? Ne sçait-on pas qu'il falloit souvent s'opposer aux inclinations du Cardinal son bienfaiteur? Deux fois, en grand politique, ce judicieux favori sçut céder au temps, & s'éloigner de la Cour. Mais il le faut dire ; toujours il y vouloit revenir trop tôt. Le Tellier s'opposoit à ses impatiences jusqu'à se rendre suspect : & sans craindre ni ses envieux, ni les défiances d'un Ministre également soupçonneux & ennuyé de son état, il alloit d'un pas intrépide où la raison d'Etat

Luc. 7. 5.

Matth. 22. 21.

le déterminoit. Il sçut suivre ce qu'il conseilloit. Quand l'éloignement de ce grand Ministre eut attiré celui de ses confidens, supérieur par cet endroit au Ministre même dont il admiroit d'ailleurs les profonds conseils, nous l'avons vu retiré dans sa maison, où il conserva sa tranquillité parmi les incertitudes des émotions populaires & d'une Cour agitée; & résigné à la Providence, il vit sans inquiétude frémir à l'entour les flots irrités; & parce qu'il souhaitoit le rétablissement du Ministre, comme un soutien nécessaire de la réputation & de l'autorité de la Régence, & non pas, comme plusieurs autres, pour son intérêt, que le poste qu'il occupoit lui donnoit assez de moyens de ménager d'ailleurs: aucun mauvais traitement ne le rebutoit. Un beau-frere, sacrifié malgré ses services, lui montroit ce qu'il pouvoit craindre. Il sçavoit, crime irrémissible dans les Cours, qu'on écoutoit des propositions contre lui-même; & peut-être que sa place eût été donnée, si on eût pu la remplir d'un homme aussi sûr. Mais il n'en tenoit pas moins la balance droite. Les uns donnoient aux Ministres des espérances trompeuses; les autres lui inspiroient de vaines terreurs, & en s'empressant beaucoup, ils faisoient les zélés & les importans. Le Tellier lui montroit la vérité, quoique souvent importune, & industrieux à se cacher dans les actions éclatantes, il en renvoyoit la gloire au Ministre, sans craindre dans le même-temps de se charger des refus que l'intérêt de l'Etat rendoit nécessaires. Et c'est de là qu'il est arrivé qu'en méprisant par raison la haine de ceux dont il lui falloit combattre les préten-

tions, il en acquéroit l'eſtime, & ſouvent même l'amitié & la confiance. L'Hiſtoire en racontera de fameux exemples : je n'ai pas beſoin de les rapporter ; content de remarquer des actions de vertu dont les ſages auditeurs puiſſent profiter, ma voix n'eſt pas deſtinée à ſatisfaire les politiques ni les curieux. Mais puis-je oublier celui que je vois par-tout dans le recit de nos malheurs : Cet homme ſi fidele aux particuliers, ſi redoutable à l'Etat ; d'un caractere ſi haut qu'on ne pouvoit ni l'eſtimer ni le craindre, ni l'aimer, ni le haïr à demi ; ferme génie, que nous avons vu en ébranlant l'Univers s'attirer une dignité qu'à la fin il voulut quitter comme trop chérement achetée, ainſi qu'il eut le courage de le reconnoître dans le lieu le plus éminent de la Chrétienté, & enfin comme peu capable de contenter ſes deſirs : tant il connut ſon erreur, & le vuide des grandeurs humaines. Mais pendant qu'il vouloit acquérir ce qu'il devoit un jour mépriſer, il remua tout par de ſecrets & puiſſans reſſorts ; & après que tous les partis furent abattus, il ſembla encore ſe ſoutenir ſeul, & ſeul encore menacer le favori victorieux, de ſes triſtes & intrépides regards. La Religion s'intéreſſe dans ſes infortunes ; la Ville Royale s'émeut ; & Rome même menace. Quoi donc, n'eſt-ce pas aſſez que nous ſoyons attaqués au-dedans & au-dehors par toutes les Puiſſances temporelles ? Faut-il que la Religion ſe méle dans nos malheurs, & qu'elle ſemble nous oppoſer de près & de loin une autorité ſacrée ? Mais par les ſoins du ſage Michel le Tellier, Rome n'eut point à reprocher au

Cardinal Mazarin d'avoir terni l'éclat de la pourpre dont il étoit revêtu : les affaires Eccléſiaſtiques prirent une forme réglée : ainſi le calme fut rendu à l'Etat : on revoit dans ſa premiere vigueur l'autorité affoiblie : Paris & tout le Royaume, avec un fidele & admirable empreſſement, reconnoît ſon Roi gardé par la Providence, & réſervé à ſes grands ouvrages : le zele des compagnies, que de triſtes expériences avoient éclairées, eſt inébranlable : les pertes de l'Etat ſont réparées ; le Cardinal fait la paix avec avantage : au plus haut point de ſa gloire, ſa joie eſt troublée par la triſte apparition de la mort : intrépide, il domine juſqu'entre ſes bras & au milieu de ſon ombre : il ſemble qu'il ait entrepris de montrer à toute l'Europe, que ſa faveur attaquée par tant d'endroits, eſt ſi hautement rétablie, que tout devient foible contr'elle, juſqu'à une mort prochaine & lente. Il meurt avec cette triſte conſolation; & nous voyons commencer ces belles années, dont on ne peut aſſez admirer le cours glorieux. Cependant la grande & pieuſe Anne d'Autriche, rendoit un perpétuel témoignage à l'inviolable fidélité de notre Miniſtre, où parmi tant de divers mouvemens elle n'avoit jamais remarqué un pas douteux. Le Roi, qui dès ſon enfance l'avoit vu toujours attentif au bien de l'Etat, & tendrement attaché à ſa Perſonne ſacrée, prenoit confiance en ſes conſeils ; & le Miniſtre conſervoit ſa modération, ſoigneux ſur-tout de cacher l'important ſervice qu'il rendoit continuellement à l'Etat, en faiſant connoître les hommes capables de remplir les grandes places, & en leur

rendant à propos des offices qu'ils ne sçavoient pas. Car que peut faire de plus utile un zélé Ministre, puisque le Prince, quelque grand qu'il soit, ne connoît sa force qu'à demi, s'il ne connoît les grands hommes que la Providence fait naître en son temps pour le seconder ? Ne parlons pas des vivans, dont les vertus uon plus que les louanges, ne sont jamais sûres dans le variable état de cette vie. Mais je veux ici nommer par honneur le sage, le docte, & le pieux Lamoignon, que notre Ministre proposoit toujours comme digne de prononcer les oracles de la Justice dans le plus majestueux de ses Tribunaux. La Justice leur commune amie les avoit unis : & maintenant ces deux ames pieuses, touchées sur la terre du même desir de faire régner les loix, contemplent ensemble à découvert les loix éternelles d'où les nôtres sont dérivés : & si quelque légere trace de nos foibles distinctions paroît encore dans une si simple & si claire vision, elles adorent Dieu en qualité de juste & de regle.

Is. 32. *Ecce in justitia regnabit Rex, & Principes in judicio præerunt* : *Le Roi régnera selon la justice, & les Juges préfideront en jugement.* La justice passe du Prince dans les Magistrats, & du Trône elle se répand sur les Tribunaux. C'est dans le regne d'Ezéchias le modele de nos jours. Un Prince zélé pour la justice nomme un principal & universel Magistrat capable de contenter ses desirs. L'infatigable Ministre ouvre des yeux attentifs sur tous les Tribunaux : animé des ordres du Prince, il y établit la regle, la discipline, le concert, l'esprit de justice. Il sçait que si la prudence du souve-

rain Magiſtrat eſt obligée quelquefois dans les cas extraordinaires de ſuppléer à la prévoyance des loix; c'eſt toujours en prenant leur eſprit; & enfin qu'on ne doit ſortir de la regle, qu'en ſuivant un fil qui tienne, pour ainſi dire, à la regle même. Conſulté de toutes parts, il donne des réponſes courtes, mais déciſives, auſſi pleines de ſageſſe que de dignité; & le langage des loix eſt dans ſon diſcours. Par toute l'etendue du Royaume chacun peut faire ſes plaintes, aſſuré de la protection du Prince, & la juſtice ne fut jamais ni ſi éclairée ni ſi ſecourable. Vous voyez comme ce ſage Magiſtrat modere tout le corps de la Juſtice. Voulez-vous voir ce qu'il fait dans la ſphere où il eſt attaché, & qu'il doit mouvoir par lui-même? Combien de fois s'eſt-on plaint que les affaires n'avoient ni regle ni fin, que la force des choſes jugées n'étoit preſque plus connue; que la compagnie. où l'on renverſoit avec tant de facilité les jugemens de toutes les autres, ne reſpectoit pas davantage les ſiens: enfin, que le nom du Prince étoit employé à rendre tout incertain, & que ſouvent l'iniquité ſortoit du lieu d'où elle devoit être foudroyée? Sous le ſage Michel le Tellier, le Conſeil fit ſa véritable fonction; & l'autorité de ſes Arrêts ſemblable à un juſte contre-poids, tenoit par-tout le Royaume la balance égale. Les Juges que leurs coups hardis & leurs artifices faiſoient redouter, furent ſans crédit: leur nom ne ſervit qu'à rendre la Juſtice plus attentive. Au Conſeil comme au Sceau, la multitude, la variété, la difficulté des affaires n'étonnerent jamais ce grand Magiſtrat: il n'y avoit rien de plus difficile, ni auſſi de plus haſardeux, que

de le surprendre ; & dès le commencement de son ministere, cette irrévocable Senrence sortit de sa bouche, que le crime de le tromper seroit le moins pardonnable. De quelque belle apparence que l'iniquité se couvrît, il en pénétroit les détours ; & d'abord il sçavoit connoître, même sous les fleurs, la marche tortueuse de ce serpent. Sans châtiment, sans rigueur il couvroit l'injustice de confusion, en lui faisant seulement sentir qu'il la connoissoit ; & l'exemple de son inflexible régularité fut l'inévitable censure de tous les mauvais desseins. Ce fut donc par cet exemple admirable, plus encore que par ses discours & par ses ordres, qu'il établit dans le Conseil une pureté & un zele de la justice, qui attire la vénération des peuples, assure la fortune des particuliers, affermit l'ordre public, & fait la gloire de ce regne. Sa justice n'étoit pas moins prompte qu'elle étoit exacte. Sans qu'il fallût le presser, les gémissemens des malheureux plaideurs qu'il croyoit entendre nuit & jour, étoient pour lui une perpétuelle & vive sollicitation. Ne dites pas à ce zélé Magistrat, qu'il travaille plus que son grand âge ne le peut souffrir ; vous irriterez le plus patient de tous les hommes. Est-on, disoit-il, dans les places pour se reposer & pour vivre ? Ne doit-on pas sa vie à Dieu, au Prince, & à l'Etat ? Sacrés Autels, vous m'êtes témoins, que ce n'est pas aujourd'hui par ces artificieuses fictions de l'éloquence, que je lui mets en la bouche ces fortes paroles ! sçache la postérité, si le nom d'un si grand Ministre fait aller mon discours jusqu'à elle, que j'ai moi-même souvent entendu ces saintes réponses. Après de grandes maladies causées par de

grands travaux, on voyoit revivre cet ardent desir de reprendre ses exercices ordinaires, au hasard de retomber dans les mêmes maux ; & tout sensible qu'il étoit aux tendresses de sa famille, il l'acoutumoit à ces courageux sentimens. C'est, comme nous l'avons dit, qu'il faisoit consister avec son salut le service particulier qu'il devoit à Dieu dans une sainte administration de la Justice. Il en faisoit son culte perpétuel, son sacrifice du matin & du soir, selon cette parole du Sage : *La justice vaut mieux devant Dieu, que de lui offrir des victimes.* Car quelle plus sainte Hostie, quel encens plus doux, quelle priere plus agreable, que de faire entrer devant soi la cause de la veuve, que d'essuyer les larmes du pauvre oppressé, & de faire taire l'iniquité par toute la terre ? Combien le pieux Ministre étoit touché de ces vérités, ses paisibles audiences le faisoient paroître. Dans les audiences vulgaires, l'un toujours précipité vous trouble l'esprit ; l'autre avec un visage inquiet, & des regards incertains, vous ferme le cœur ; celui-là se présente à vous par coutume ou par bienséance, & il laisse vaguer ses pensées sans que vos discours arrêtent son esprit distrait ; celui-ci plus cruel encore, a les oreilles bouchées par ses préventions ; & incapable de donner entrée aux raisons des autres, il n'écoute que ce qu'il a dans son cœur. A la facile audience de ce sage Magistrat, & par la tranquillité de son favorable visage, une ame agitée se calmoit. C'est là qu'on trouvoit *ces douces réponses qui appaisent la colere, & ces paroles qu'on préfere aux dons : Verbum melius quàm datum.* Il connoissoit les deux visages de la Justice : l'un

Prov. 21. 3.

Prov. 15. *Eccl.* 19. 18.

facile dans le premier abord ; l'autre sévere & impitoyable quand il faut conclure. Là elle veut plaire aux hommes, & également contenter les deux partis : ici elle ne craint, ni d'offenser le puissant, ni d'affliger le pauvre & le foible. Ce charitable Magistrat étoit ravi d'avoir à commencer par la douceur ; & dans toute l'administration de la justice, il nous paroissoit un homme que sa nature avoit fait bienfaisant, & que la raison rendoit inflexible. C'est par où il avoit gagné les cœurs. Tout le Royaume faisoit des vœux pour la prolongation de ses jours : on se reposoit sur sa prévoyance : ses longues expériences étoient pour l'Etat un trésor inépuisable de sages conseils ; & sa justice, sa prudence, la facilité qu'il apportoit aux affaires, lui méritoient la vénération & l'amour de tous les peuples. O, Seigneur, vous avez fait, comme dit le Sage, *l'œil qui regarde & l'oreille qui écoute !* Vous donc qui donnez aux Juges ces regards bénins, ces oreilles attentives, & ce cœur toujours ouvert à la vérité, écoutez-nous pour celui qui écoutoit tout le monde. Et vous, doctes interpretes des loix, fideles dépositaires de leurs secrets, & implacables vengeurs de leur sainteté méprisée, suivez ce grand exemple de nos jours. Tout l'Univers a les yeux sur vous : affranchis des intérêts & des passions, sans yeux comme sans mains, vous marchez sur la terre semblables aux esprits célestes : ou plutôt images de Dieu vous en imitez l'indépendance ; comme lui vous n'avez besoin ni des hommes ni de leurs présens ; comme lui vous faites justice à la veuve & au pupille ; l'étranger n'implore pas en vain

Prov. 20.

Deut. 10. 17. 18.

votre secours ; assurés que vous exercez la puissance du Juge de l'Univers, vous n'épargnez personne dans vos Jugemens. Puisse-t-il avec ses lumieres & avec son esprit de force vous donner cette patience, cette attention & cette docilité toujours accessible à la raison, que Salomon lui demandoit pour juger son peuple.

Mais ce que cette Chaire, ce que les Autels, ce que l'Evangile que j'annonce, & l'exemple du grand Ministre dont je célebre les vertus, m'oblige à recommander plus que toutes choses, ce sont les droits sacrés de l'Eglise. L'Eglise ramasse ensemble tous les titres par où l'on peut espérer le secours de la justice. La justice doit une assistance particuliere aux foibles, aux orphelins, aux épouses délaissées, & aux étrangers. Qu'elle est forte cette Eglise, & que redoutable est le glaive que le fils de Dieu lui a mis dans la main! Mais c'est un glaive spirituel, dont les superbes & les incrédules ne ressentent pas le *double tranchant*. Elle est fille du Tout-Puissant : mais son Pere qui la soutient au-dedans, l'abandonne souvent aux persécuteurs ; & à l'exemple de Jesus-Christ, elle est obligée de crier dans son agonie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissée ?* Son Epoux est le plus puissant comme le plus beau & le plus parfait de tous les enfans des hommes ; mais elle n'a entendu sa voix agréable, elle n'a joui de sa douce & desirable présence qu'un moment : tout-d'un-coup il a pris la fuite avec une course rapide : *& plus vîte qu'un faon de biche, il s'est élevé au-dessus des plus hautes montagnes.* Semblable à une épouse dé-

3. Reg. 3. 9.

Apoc. 1. 16. Heb. 12.

Matth. 27. 46.

Pſ. 44. Joan. 3. 29. Cant. 8. 24.

solée, l'Eglise ne fait que gémir, & le chant de la tourterelle délaissée est dans sa bouche. Enfin elle est étrangere & comme errante sur la terre, où elle vient recueillir les enfans de Dieu sous ses ailes; & le monde, qui s'efforce de les lui ravir, ne cesse de traverser son pélerinage. Mere affligée, elle a souvent à se plaindre de ses enfans qui l'oppriment: on ne cesse d'entreprendre sur ses droits sacrés: sa puissance céleste est affoiblie, pour ne pas dire tout-à-fait éteinte. On se venge sur elle de quelques-uns de ses Ministres, trop hardis usurpateurs des droits temporels: à son tour la puissance temporelle a semblé vouloir tenir l'Eglise captive, & se récompenser de ses pertes sur Jesus-Christ même: les Tribunaux seculiers ne retentissent que des affaires Ecclésiastiques: on ne songe pas au don particulier qu'a reçu l'ordre Apostolique pour les décider; don céleste que nous ne recevons qu'une fois *par l'imposition des mains*; mais que S. Paul nous ordonne de ranimer, de renouveller & de rallumer sans cesse en nous-mêmes comme un feu divin, afin que la vertu en soit immortelle. Ce don nous est-il seulement accordé pour annoncer la sainte parole, ou pour sanctifier les ames par les Sacremens? N'est-ce pas aussi pour policer les Eglises, pour y établir la discipline, pour appliquer les Canons inspirés de Dieu à nos saints Prédécesseurs, & accomplir tous les devoirs du ministere Ecclésiastique? Autrefois & les Canons & les Loix, & les Evêques & les Empereurs concouroient ensemble à empêcher les Ministres des Autels de

Cant. 2. 12.

Tim. 2. 6.

paroître,

paroître, pour les affaires, même temporelles, devant les Juges de la terre : on vouloit avoir des interceſſeurs purs du commerce des hommes, & on craignoit de les rengager dans le ſiecle, d'où ils avoient été ſéparés pour être le partage du Seigneur. Maintenant c'eſt pour les affaires Eccléſiaſtiques qu'on les y voit entraînés : tant le ſiecle a prevalu, tant l'Egliſe eſt foible & impuiſſante ! Il eſt vrai que l'on commence à l'écouter : l'auguſte Conſeil & le premier Parlement donnent du ſecours à ſon autorité bleſſée : les ſecours du droit ſont relevés : les ſaintes maximes revivent. Un Roi zélé pour l'Egliſe, & toujours prêt à lui rendre davantage qu'on ne l'accuſe de lui ôter, opere ce changement heureux : ſon ſage & intelligent Chancelier ſeconde ſes deſirs : ſous la conduite de ce Miniſtre, nous avons comme un nouveau Code favorable à l'Epiſcopat ; & nous vanterons déſormais, à l'exemple de nos Peres, les Loix unies aux Canons. Quand ce ſage Magiſtrat renvoie les affaires Eccléſiaſtiques aux Tribunaux Séculiers, ſes doctes Arrêts leur marquent la voie qu'ils doivent tenir, & le remede qu'il pourra donner à leurs entrepriſes. Ainſi la ſainte Clôture, protectrice de l'humilité & de l'innocence, eſt établie : ainſi la puiſſance Séculiere ne donne plus ce qu'elle n'a pas ; & la ſainte ſubordination des puiſſances Eccléſiaſtiques, image des céleſtes Hiérarchies & lien de notre unité, eſt conſervée : ainſi la Cléricature jouit par tout le Royaume de ſon privilege : ainſi ſur le ſacrifice des vœux & ſur *ce grand Sacrement de* l'indiſſoluble *union* *Eph. 5. 21.*

de Jesus-Christ avec son Eglise, les opinions sont plus saines dans le barreau éclairé, & parmi les Magistrats intelligens, que dans les livres de quelques Auteurs qui se disent Ecclésiastiques & Théologiens. Un grand Prélat a par ces grands ouvrages, habile autant qu'agréable intercesseur auprès d'un Pere porte par lui-même à favoriser l'Eglise, il sçait ce qu'il faut attendre de la piété éclairée d'un grand Ministre, & il représente les droits de Dieu sans blesser ceux de César. Après ces commencemens, ne pourrons-nous pas enfin espérer que les jaloux de la France n'auront pas éternellement à lui reprocher les libertés de l'Eglise toujours employées contre elle-même? Ame pieuse du sage Michel le Tellier, après avoir avancé ce grand ouvrage, recevez devant ces Autels ce témoignage sincere de votre foi & de notre reconnoissance, de la bouche d'un Evêque trop tôt obligé à changer en sacrifice pour votre repos, ceux qu'il offroit pour une vie si précieuse. Et vous, saints Evêques, interpretes du Ciel, Juges de la Terre, Apôtres, Docteurs & Serviteurs des Eglises, vous qui sanctifiez cette Assemblée par votre présence, & qui vous dispersez par tout l'Univers, entendez le bruit d'un Ministre si favorable à l'Eglise, offrez à jamais de saints sacrifices pour cette ame pieuse. Ainsi puisse la discipline Ecclésiastique être entierement rétablie; ainsi puisse être rendue la majesté à vos Tribunaux, l'autorité à vos jugemens, la gravité & le poids à vos censures. Puissiez-vous, souvent assemblés au nom de Jesus-Christ, l'avoir au milieu de vous, & recevoir la beauté des anciens jours. Qu'il me

soit permis du moins de faire des vœux devant ces Autels ; de soupirer après les antiquités devant une Compagnie si éclairée, & d'annoncer la sagesse entre les parfaits ! Mais, Seigneur, que ce ne soit pas seulement des vœux inutiles ! Que ne pouvons-nous obtenir de votre bonté, si, comme nos prédécesseurs, nous faisons nos chastes délices de votre Ecriture, notre principal exercice de la prédication de votre parole, & notre félicité de la sanctification de votre peuple ; si attachés à nos troupeaux par un saint amour, nous craignons d'en être arrachés ; si nous sommes soigneux de former des Prêtres que Louis puisse choisir pour remplir nos Chaires ; si nous lui donnons le moyen de décharger sa conscience de cette partie la plus périlleuse de ses devoirs ; & que par une regle inviolable, ceux-là demeurent exclus de l'Episcopat, qui ne veulent pas y arriver par des travaux Apostoliques ? Car aussi, comment pourrons-nous ; sans ce secours, incorporer tout-à-fait à l'Eglise de Jesus-Christ tant de peuples nouvellement convertis, & porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardeau ? Ah ! si nous ne sommes infatigables à instruire, à reprendre, à consoler, à donner le lait aux infirmes & le pain aux forts, enfin à cultiver ces nouvelles plantes, & à expliquer à ce nouveau peuple la sainte parole, dont, hélas ! on s'est tant servi pour le séduire, *le fort armé, chassé de sa demeure, reviendra* plus furieux que jamais, *avec sept esprits plus malins que lui, & notre état deviendra pire que le précédent.* Ne laissons pas cependant de

1. Cor. 3. 6.

Luc. 11. 21. 24. 25. 26.

publier ce miracle de nos jours : faisons-en passer le récit aux siecles futurs. Prenez vos plumes sacrées, vous qui composez les Annales de l'Eglise : agiles instrumens *d'un prompt Ecrivain & d'une main diligente*, hâtez-vous de mettre Louis avec les Constantins & les Théodoses. Ceux qui vous ont précédé dans ce beau travail, racontent *qu'avant qu'il y eût des Empereurs dont les loix eussent ôté les assemblées aux Hérétiques, les Sectes demeuroient unies, & s'entretenoient long-temps. Mais*, poursuit Sozomene, *depuis que Dieu suscita des Princes Chrétiens, & qu'ils eurent défendu ces conventicules, la Loi ne permettoit pas aux Hérétiques de s'assembler en public ; & le Clergé, qui veilloit sur eux, les empêchoit de le faire en particulier. De cette sorte, la plus grande partie se réunissoit, & les opiniâtres mouroient sans laisser de postérité, parce qu'ils ne pouvoient ni communiquer entr'eux, ni enseigner librement leurs dogmes.* Ainsi tomboit l'Hérésie avec son venin, & la discorde rentroit dans les enfers, d'où elle étoit sortie. Voilà, Messieurs, ce que nos Peres ont admiré dans les premiers siecles de l'Eglise. Mais nos Peres n'avoient pas vu, comme nous, une Hérésie invétérée tomber tout-à coup ; les troupeaux égarés revenir en foule, & nos Eglises trop étroites pour les recevoir ; leurs faux Pasteurs les abandonner, sans même en attendre l'ordre, & heureux d'avoir à leur alléguer leur bannissement pour excuse : tout calme dans un si grand mouvement ; l'Univers étonné de voir dans un événement si nouveau, la marque la plus assurée, comme le plus bel usage de l'autorité, & le mérite du Prince,

Ps. 44.

Soz. lib. 2. c. 23.

plus reconnu & plus révéré que son autorité même. Touchés de tant de merveilles, épanchons nos cœurs sur la piété de Louis. Poussons jusqu'au Ciel nos acclamations, & disons à ce nouveau Constantin, à ce nouveau Théodose, à ce nouveau Marcien, à ce nouveau Charlemagne, ce que les six cens trente Peres dirent autrefois dans le Concile de Chalcédoine : *Vous avez affermi la Foi ; vous avez exterminé les Hérétiques : c'est le digne ouvrage de votre regne ; c'en est le propre caractere. Par vous l'Hérésie n'est plus ; Dieu seul a pu faire cette merveille. Roi du Ciel, conservez le Roi de la terre : c'est le vœu des Eglises ; c'est le vœu des Evêques.*

Quand le sage Chancelier reçut l'ordre de dresser ce pieux Edit qui donne le dernier coup à l'Hérésie, il avoit déjà ressenti l'atteinte de la maladie dont il est mort. Mais un Ministre si zélé pour la justice ne devoit pas mourir avec le regret de ne l'avoir pas rendue à tous ceux dont les affaires étoient préparées. Malgré cette fatale foiblesse qu'il commençoit de sentir, il écouta, il jugea & il goûta le repos d'un homme heureusement dégagé, à qui ni l'Eglise, ni le monde, ni son Prince, ni sa Patrie, ni les particuliers, ni le public n'avoient plus rien à demander. Seulement Dieu lui réservoit l'accomplissement du grand ouvrage de la Religion ; & il dut en scellant la révocation du fameux Edit de Nantes, qu'après ce triomphe de la Foi, & un si beau monument de la piété du Roi, il ne se soucioit plus de finir ses jours. C'est la derniere parole qu'il ait prononcé dans la fonc-

tion de sa Charge ; parole digne de couronner un si glorieux ministere. En effet, la mort se déclare : on ne tente plus de remede contre ses funestes attaques : dix jours entiers il la considere avec un visage assuré, tranquille, toujours assis, comme son mal le demandoit ; on croit assister jusqu'à la fin ou à la paisible audience d'un Ministre, ou à la douce conversation d'un ami commode. Souvent il s'entretient seul avec la mort : la mémoire, le raisonnement, la parole ferme, & aussi vivant par l'esprit qu'il étoit mourant par le corps, il semble lui demander d'où vient qu'on la nomme cruelle. Elle lui fut nuit & jour toujours présente, car il ne connoissoit plus le sommeil, & la froide main de la mort pouvoit seule lui clorre les yeux. Jamais il ne fut oisif : *Je suis*, disoit-il, *en faction* ; car il me semble que je lui vois prononcer encore cette courageuse parole. Il n'est pas temps de se reposer : à chaque attaque il se tient prêt, & il attend le moment de sa délivrance. Ne croyez pas que cette constance ait pu naître tout-à-coup entre les bras de la mort : c'est le fruit des méditations que vous avez vues, & de la préparation de toute la vie. La mort révele les secrets des cœurs. Vous, riches, vous qui vivez dans les joies du monde, si vous sçaviez avec quelle facilité vous vous laissez prendre aux richesses que vous croyez posséder, si vous sçaviez par combien d'imperceptibles liens elles s'attachent, & pour ainsi dire, elle s'incorporent à votre cœur, & combien sont forts & pernicieux ces liens que vous ne sentez pas, vous entendriez la vérité de cette parole du Sauveur : *Malheur à vous, riches !*

& vous pousseriez, comme dit Saint Jacques, *des cris lamentables, & des hurlemens à la vue de vos miseres.* Mais vous ne sentez pas un attachement si déréglé. Le desir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation & du mouvement. Mais dans la possession, on trouve comme dans un lit un repos funeste, & on s'endort dans l'amour des biens de la terre sans s'appercevoir de ce malheureux engagement. C'est, mes Freres, où tombe celui qui met sa confiance dans les richesses; je dis même dans les richesses bien acquises. Mais l'excès de l'attachement que nous sentons dans la possession, se fait, dit Saint Augustin, sentir dans la perte. C'est là qu'on entend ce cri d'un Roi malheureux, d'un Agag outré contre la mort qui lui vient ravir tout-à-coup avec la vie sa grandeur & ses plaisirs: *Siccinè separat amara mors! Est-ce ainsi que la mort amere vient rompre tout-à-coup de si doux liens!* Le cœur saigne: dans la douleur de la plaie, on sent combien ces richesses y tenoient; & le péché que l'on commettoit par un attachement si excessif, se découvre tout entier: *Quantùm amando delinquerint, perdendo senserunt.* Par une raison contraire, un homme dont la fortune protégée du Ciel ne connoît pas les disgraces; qui élevé sans envie aux plus grands honneurs, heureux dans sa personne & dans sa famille, pendant qu'il voit disparoître une vie si fortunée, bénit la mort, & aspire aux biens éternels, ne fait-il pas voir qu'il n'avoit pas mis *son cœur dans le tréfor que les voleurs peuvent enlever*, & que, comme un autre Abraham, il ne connoît de repos que *dans la Cité*

Luc. 6. Jac. 5. 1.

Aug. de Civ. lib. 1. c. 10. 1. Reg. 15. 32.

Matth. 6. 19. 20. 21.

Heb. 22. 20. *permanente* ? Un fils consacré à Dieu s'acquitte courageusement de son devoir comme de toutes les autres parties de son ministere, & il va porter la triste parole à un pere si tendre & si chéri ; il trouve ce qu'il espéroit, un Chrétien préparé à tout, qui attendoit ce dernier office de sa piété. L'Extrême-Onction annoncée par la même bouche à ce Philosophe Chrétien, excite autant sa piété, qu'avoit fait le saint Viatique : les saintes prieres des agonisans réveillent sa foi : son ame s'épanche dans les célestes cantiques ; & vous diriez qu'il soit devenu un autre David par l'application qu'il se fait à lui-même de ses divins Psaumes. Jamais juste n'attendit la grace de Dieu avec une plus ferme confiance : jamais pécheur ne demanda un pardon plus humble, ni ne s'en crut plus indigne. Qui me donnera le burin que Job desiroit pour graver sur l'airain & sur le marbre cette parole sortie de sa bouche en ses derniers jours : que depuis quarante-deux ans qu'il servoit le Roi, il avoit la consolation de ne lui avoir jamais donné de conseil que selon sa conscience, & dans un si long ministere de n'avoir jamais souffert une injustice qu'il pût empêcher ? La Justice demeure constante, &, pour ainsi dire, toujours vierge & incorruptible parmi des occasions si délicates : quelle merveille de la grace ! Après ce témoignage de sa conscience, qu'avoit-il besoin de nos éloges ? Vous étonnez-vous de sa tranquillité ? Quelle maladie, ou quelle mort peut trouver celui qui porte au fond de son cœur un si grand calme ? Que vois-je durant ce temps ? des enfans percés de douleur : car ils veulent

bien que je rende ce témoignage à leur piété, & c'eſt la ſeule louange qu'ils peuvent écouter ſans peine. Que vois-je encore? une femme forte pleine d'aumônes & de bonnes œuvres, précédée malgré ſes deſirs par celui que tant de fois elle avoit cru devancer. Tantôt elle va offrir devant les Autels cette plus chere & plus précieuſe partie d'elle-même : tantôt elle rentre auprès du malade, non par foibleſſe, mais, dit-elle, *pour apprendre à mourir, & profiter de cet exemple.* L'heureux vieillard jouit juſqu'à la fin des tendreſſes de ſa famille, où il ne voit rien de foible : mais pendant qu'il en goûte la reconnoiſſance comme un autre Abraham, il la ſacrifie, & en l'invitant à s'éloigner : *Je veux*, dit-il, *m'arracher juſqu'aux moindres veſtiges de l'humanité.* Reconnoiſſez-vous un Chrétien qui acheve ſon ſacrifice, qui fait le dernier effort, afin de rompre tous les liens de la chair & du ſang, & ne tient plus à la terre? Ainſi parmi les ſouffrances & dans les approches de la mort, s'épure comme dans un feu l'ame Chrétienne. Ainſi elle ſe dépouille de ce qu'il y a de terreſtre & de trop ſenſible, même dans les affections les plus innocentes. Telle ſont les graces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'eſt quand on l'a ſouvent méditée, quand on s'y eſt long-temps préparé par de bonnes œuvres : autrement la mort porte en elle-même ou l'inſenſibilité, ou un ſecret déſeſpoir, ou dans ſes juſtes frayeurs l'image d'une pénitence trompeuſe, & enfin un trouble fatal à la piété. Mais voici dans la perfection de la charité, la conſommation de

l'œuvre de Dieu. Un peu après, parmi ses langueurs, & percé de douleurs aiguës, le courageux vieillard se leve, & les bras en haut, après avoir demandé la persévérance : *Je ne désire point*, dit-il, *la fin de mes peines, mais je désire de voir Dieu.* Que vois-je ici, Chrétiens ? la foi véritable, ni d'un côté ne se lasse pas de souffrir, vrai caractere d'un Chrétien ; & de l'autre, ne cherche plus qu'à se développer de ses ténebres, & en dissipant le nuage, se changer en pure lumiere & claire-vision. O moment heureux où nous sortirons des ombres & des énigmes pour voir la vérité manifeste ! Courons-y, mes Freres, avec ardeur : hâtons-nous de *purifier notre cœur, afin de voir Dieu*, selon la promesse de l'Evangile. Là est le terme du voyage : là se finissent les gémissemens : là s'acheve le travail de la Foi, quand elle va, pour ainsi dire, enfanter la vue. Heureux moment encore une fois ! qui ne te desire pas n'est pas Chrétien. Après que ce pieux desir est formé par le Saint-Esprit dans le cœur de ce vieillard plein de foi, que reste-t-il, Chrétiens, sinon qu'il aille jouir de l'objet qu'il aime ? Enfin prêt à rendre l'ame : *Je rends graces à Dieu*, dit-il, *de voir défaillir mon corps devant mon esprit.* Touché d'un si grand bienfait, & ravi de pouvoir pousser ses reconnoissances jusqu'au dernier soupir, il commença l'Hymne des divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo : Je chanterai*, dit-il, *éternellement les miséricordes du Seigneur.* Il expire en disant ces mots, & il continue avec les Anges le sacré Cantique. Reconnoissez maintenant que sa per-

1. Cor. 13 12. Matth. 5. 8.

Ps. 88.

pétuelle modération venoit d'un cœur détaché de l'amour du monde; & réjouissez-vous en Notre-Seigneur, de ce que riche il a mérité les graces & la récompense de la pauvreté. Quand je considere attentivement dans l'Evangile la parabole, ou plutôt l'histoire du mauvais riche, & que je vois de quelle sorte Jesus-Christ y parle des fortunes de la terre, il me semble d'abord qu'il ne leur laisse aucune espérance au siecle futur. Lazare pauvre & couvert d'ulceres *est porté par les Anges au sein d'Abraham*; pendant que le riche toujours heureux dans cette vie *est enseveli dans les enfers*. Voilà un traitement bien différent que Dieu fait à l'un & à l'autre. Mais comment est-ce que le Fils de Dieu nous en explique la cause? *Le riche*, dit-il, *a reçu srs biens, & le pauvre ses maux dans cette vie*: & de là quelle conséquence? Ecoutez, riches, & tremblez: *Et maintenant*, poursuit-il, *l'un reçoit sa consolation, & l'autre son juste supplice*. Terrible distinction! funeste partage pour les Grands du monde! Et toutefois ouvrez les yeux: c'est le riche Abraham qui reçoit le pauvre Lazare dans son sein; & il vous montre, ô riches du siecle, à quelle gloire vous pouvez aspirer, si *pauvres en esprit*, & détachés de vos biens, vous vous tenez aussi prêts à le quitter, qu'un voyageur empressé à déloger de la tente où il passe une courte nuit. Cette grace, je le confesse, est rare dans le Nouveau Testament, où les afflictions & la pauvreté des enfans de Dieu, doivent sans cesse représenter à toute l'Eglise un Jesus-Christ sur la Croix; & cependant,

Luc. 16. 22. *Ibid.* 25 *Ibid.* *Ibid* *Matth* 1. 3.

Chrétiens, Dieu nous donne quelquefois de pareils exemples, afin que nous entendions qu'on peut mepriſer les charmes de la grandeur, méme préſente, & que les pauvres apprennent à ne deſirer pas avec tant d'ardeur ce qu'on peut quitter avec joie. Ce Miniſtre ſi fortuné & ſi détaché tout enſemble, leur doit inſpirer ce ſentiment. La mort a découvert le ſecret de ſes affaires ; & le public rigide cenſeur des hommes de cette fortune & de ce rang, n'y a rien vu que de moderé. On a vu ſes biens accrus naturellement par un ſi long miniſtere & par une prévoyante économie, & on ne fait qu'ajouter à la louange de grand Magiſtrat & de ſage Miniſtre, celle de ſage & vigilant pere de famille, qui n'a pas été jugé indigne des ſaints Patriarches. Il a donc, à leur exemple, quitté ſans peine ce qu'il avoit acquis ſans empreſſement : ſes vrais biens ne lui ſont pas ôtés, & ſa juſtice demeure aux ſiecles des ſiecles. C'eſt d'elle que ſont découlées tant de graces & tant de vertus que ſa derniere maladie a fait éclater. Ses aumônes, ſi bien cachées dans le ſein du pauvre, ont prié pour lui ; ſa main droite les cachoit à la main gauche ; & à la réſerve de quelque ami qui en a été le miniſtre ou le témoin néceſſaire, ſes plus intimes confidens les ont ignorées ; mais *le Pere qui les a vues dans le ſecret, lui en a rendu la récompenſe.* Peuples, ne pleurez plus ; & vous qui, éblouis de l'éclat du monde, admirez le tranquille cours d'une ſi longue & ſi belle vie, portez plus haut vos penſées. Quoi donc, quatre-vingt trois ans paſſés au milieu des proſpérités quand il n'en faudroit retrancher ni l'enfance où l'homme ne ſe connoît pas, ni les

Eccl. 29. 15.

Matth. 6. 3. 4.

maladies où l'on ne vit point, ni tout le temps dont on a tou ours tant de ſujet de ſe repentir, paroîtront-ils quelque cho e à la vue de l'Eternité où nous avançons à ſi grands pas? Après cent trente ans de vie, Jacob amené au Roi d Egypte lu racon e la courte duree de ſon laborieux pélerinage, qui n'égale pas les jours de ſon pere Iſaac, ni de ſon aïeul Abraham. Mais ces ans d'Abraham & d'Iſaac, qui ont fait paroître ſi courts ceux de Jacob, s'évanouiſſent auprès de la vîe de Sem, que celle d'Adam & de Noé efface. Que ſi le temps comparé au temps, la meſure à la meſure, & le terme au terme, ſe réduit à rien, que ſera-ce ſi l on compare le temps à l'éternité, où il n y a ni meſure ni terme? Comptons donc comme très-court, Chrétiens, ou plutôt comptons comme un pur néant tout ce qui finit; puiſqu'enfin quand on auroit multiplié les années au-delà de tous les nombres connus, viſiblement ce ne ſera rien, quand nous ſerons arrivés au terme fatal. Mais peut-être que prêt à mourir, on comptera pour que'que choſe cette vie de réputation, ou cette imagination de revivre dans ſa famille qu'on croira laiſſer ſolidement établie. Qui ne voit, mes Freres, combien vaines, mais combien courtes & combien fragiles ſont encore ces ſecondes vies que notre foibleſſe nous fait inventer pour couvrir en quelque ſorte l'horreur de la mort. Dormez votre ſommeil, riches de la terre, & demeurez dans votre pouſſiere. Ah! ſi quelques générations, que dis je? ſi quelques années après votre mort, vous reveniez hommes, oubliés au milieu du monde, vous vous hâteriez de

Gen. 47. 9.

rentrer dans vos tombeaux, pour ne voir pas votre nom terni, votre memoire abolie, & votre prévoyance trompée dans vos amis, dans vos créatures, & plus encore dans vos héritiers & dans vos enfans? Eſt-ce là le fruit du travail dont vous vous êtes conſommés ſous le ſoleil, vous amaſſant un tréſor de haine & de colere éternelle au juſte Jugement de Dieu? Sur-tout, mortels, déſabuſez-vous de la penſée dont vous vous flattez, qu'après une longue vie, la mort vous ſera plus douce & plus facile. Ce ne ſont pas les années, c'eſt une longue préparation qui vous donnera de l'aſſurance. Autrement un Philoſophe vous dira en vain que vous devez être raſſaſiés d'années & de jours, & que vous avez aſſez vu les ſaiſons ſe renouveller, & le monde rouler autour de vous; ou plutôt, que vous vous êtes aſſez vu rouler vous-même & paſſer avec le monde. La derniere heure n'en ſera pas moins inſupportable, & l'habitude de vivre ne fera qu'en accroître le deſir. C'eſt de ſaintes méditations; c'eſt de bonnes œuvres; ce ſont ces véritables richeſſes qui vous inſpireront de la force; & c'eſt par ce moyen que vous affermirez votre courage. Le vertueux Michel le Tellier vous en a donné l'exemple: la Sageſſe, la Fidélité, la Juſtice, la Modeſtie, la Prévoyance, la Piété; toute la troupe ſacrée des vertus, qui veilloient, pour ainſi dire, autour de lui, en ont banni les frayeurs, & ont fait du jour de ſa mort, le plus beau, le plus triomphant, le plus heureux jour de ſa vie.

ORAISON FUNEBRE

DE

LOUIS DE BOURBON,

PRINCE DE CONDÉ.

Dominus tecum, virorum fortiſſime..... Vade in hac fortitudine tua..... Ego ero tecum.

Le Seigneur eſt avec vous, ô le plus courageux de tous les hommes. Allez avec ce courage dont vous êtes rempli. Je ſerai avec vous. Aux Juges, 6. 12. 14. 16.

MONSEIGNEUR,

Au moment que j'ouvre la bouche pour célébrer la gloire immortelle de Louis de Bourbon, Prince de Condé, je me ſens également confondu & par la grandeur du ſujet, & s'il m'eſt permis de l'avouer, par l'inutilité du travail. Quelle partie du monde habitable n'a

pas ouï les victoires du Prince de Condé, & les merveilles de sa vie? On les raconte partout : les François qui les vante, n'apprend rien à l'Etranger ; & quoi que je puisse aujourd'hui vous en rapporter, toujours prévenu par vos pensées, j'aurai encore à répondre au secret reproche que vous me ferez, d'être demeuré beaucoup au-dessous. Nous ne pouvons rien, foibles orateurs, pour la gloire des ames extraordinaires : le Sage a raison de dire, que *leurs seules actions les peuvent louer* : toute autre louange languit auprès des grands noms ; & la seule simplicité d'un récit fidele pourroit soutenir la gloire du Prince de Condé. Mais en attendant que l'Histoire, qui doit ce recit aux siecles futurs, le fasse paroître, il faut satisfaire comme nous pourrons à la reconnoissance publique, & aux ordres du plus grand de tous les Rois. Que ne doit point le Royaume à un Prince qui a honoré la Maison de France, tout le nom François, son siecle, & pour ainsi dire, l'humanité toute entiere ? Louis le Grand est entré lui-même dans ces sentimens. Après avoir pleuré ce grand Homme, & lui avoir donné par ses larmes, au milieu de toute sa Cour, le plus glorieux éloge qu'il pût recevoir, il assemble dans un Temple si celebre, ce que son Royaume a de plus auguste pour y rendre des devoirs publics à la mémoire de ce Prince ; & il veut que ma foible voix anime toutes ces tristes représentations & tout cet appareil funebre. Faisons donc cet effort sur notre douleur. Ici un plus grand objet, & plus digne de cette chaire, se présente à ma pensée. C'est Dieu qui fait les Guerriers & les Conquérans : *C'est vous*, lui disoit David, *qui*

Psal. 143. 1.

avez inſtruit mes mains à combattre, & mes doigts à tenir l'épée. S'il inſpire le courage, il ne donne pas moins les autres grandes qualités naturelles & ſurnaturelles, & du cœur & de l'eſprit. Tout part de ſa puiſſante main : c'eſt lui qui envoie du Ciel les généreux ſentimens, les ſages conſeils, & toutes les bonnes penſées. Mais il veut que nous ſçachions diſtinguer entre les dons qu'il abandonne à ſes ennemis, & ceux qu'il réſerve à ſes ſerviteurs. Ce qui diſtingue ſes amis d'avec tous les autres, c'eſt la piété : juſqu'à ce qu'on ait reçu ce don du Ciel, tous les autres non-ſeulement ne ſont rien, mais encore tournent en ruine à ceux qui en ſont ornés. Sans ce don ineſtimable de la piété, que ſeroit-ce que le Prince de Condé avec tout ce grand cœur & ce grand génie? Non, mes Freres, ſi la piété n'avoit comme conſacré ſes autres vertus, ni ces Princes ne trouveroient aucun adouciſſement à leur douleur, ni ce religieux Pontife aucune confiance dans ſes prieres, ni moi-même aucun ſoutien aux louanges que je dois à un ſi grand Homme. Pouſſons donc à bout la gloire humaine par cet exemple : détruiſons l'idole des ambitieux : qu'elle tombe anéantie devant ces Autels. Mettons enſemble aujourd'hui, car nous le pouvons dans un ſi noble ſujet, toutes les plus belles qualités d'une excellente nature ; & à la gloire de la vérité, montrons dans un Prince admiré de tout l'Univers, que ce qui fait les Héros, ce qui porte la gloire du monde juſqu'au comble ; valeur, magnanimité, bonté naturelle ; voilà pour le cœur : vivacité, pénétration, grandeur, & ſublimité de génie ; voilà pour

l'esprit, ne seroient qu'une illusion, si la piété ne s'y étoit jointe : & enfin que la piété est le tout de l'homme. C'est, Messieurs, ce que vous verrez dans la vie éternellement mémorable de Très-Haut & Très-Puissant Prince Louis de Bourbon, Prince de Condé, premier Prince du Sang.

Dieu nous a révélé que lui seul fait les Conquérans, & que seul il les fait servir à ses desseins. Quel autre a fait un Cyrus, si ce n'est Dieu qui l'avoit nommé deux cens ans avant sa naissance dans les oracles d'Isaïe ? Tu n'es pas encore, lui disoit-il, *mais je te vois, & je t'ai nommé par ton non : tu t'appelleras Cyrus. Je marcherai devant toi dans les combats : à ton approche je mettrai les Rois en fuite, je briserai les portes d'airain. C'est moi qui étends les Cieux, qui soutiens la terre, qui nomme ce qui n'est pas comme ce qui est* : c'est-à-dire, c'est moi qui fais tout, & moi qui vois dès l'éternité tout ce que je fais. Quel autre a pu former un Alexandre, si ce n'est ce même Dieu, qui en a fait voir de si loin, & pas des figures si vives, l'ardeur indomptable, à son Prophete Daniel ? *Le voyez-vous*, dit-il, *ce Conquérant, avec quelle rapidité il s'eleve de l'Occident comme par bonds, & ne touche pas à terre.* Semblable dans ses sauts hardis, & dans sa légere démarche à ces animaux vigoureux & bondissans, il ne s'avance que par vives & impétueuses saillies, & n'est arrêté ni par montagnes ni par précipices. Déjà le Roi de Perse est entre ses mains ; *à sa vue il s'est animé : efferatus est in eum*, dit le Prophete ; *il l'abat, il le foule aux pieds : nul ne le peut*

Isaï. 45. 1. 2. 3. 4. 7.

Et non tangebat terram. Dan. 8. 5.

Ibid. 6. 7. 20.

défendre des coups qu'il lui porte, ni lui arracher sa proie. A n'entendre que ces paroles de Daniel, qui croiriez-vous voir, Messieurs, sous cette figure ? Alexandre ou le Prince de Condé ! Dieu donc lui avoit donné cette indomptable valeur pour le salut de la France durant la minorité d'un Roi de quatre ans. Laissez-le croître, ce Roi chéri du Ciel, tout cédera à ses exploits : supérieur aux siens comme aux ennemis, il sçaura tantôt se servir, tantôt se passer de ses plus fameux Capitaines ; & seul sous la main de Dieu, qui sera continuellement à son secours, on le verra l'assuré rempart de ses Etats. Mais Dieu avoit choisi le Duc d'Anguien pour le défendre dans son enfance. Aussi vers les premiers jours de son regne, à l'âge de vingt-deux ans, le Duc conçut un dessein où les vieillards expérimentés ne purent atteindre ; mais la victoire le justifia devant Rocroi. L'armée ennemie est plus forte, il est vrai ; elle est composée de ces vieilles bandes Valonnes, Italiennes & Espagnoles qu'on n'avoit pu rompre jusqu'alors. Mais pour combien falloit-il compter le courage qu'inspiroit à nos troupes le besoin pressant de l'Etat, les avantages passés, & un jeune Prince du Sang qui portoit la victoire dans ses yeux ? Dom Francisco de Melos l'attend de pied ferme ; & sans pouvoir reculer, les deux Généraux & les deux Armées semblent avoir voulu se renfermer dans des bois & dans des marais, pour décider leur querelle, comme deux braves, en champ clos. Alors, que ne vit-on pas ? Le jeune Prince parut un autre homme. Touché d'un si digne objet, sa grande ame se déclara toute entiere : son courage

croissoit avec les périls, & ses lumieres avec son ardeur. A la nuit qu'il fallut passer en présence des ennemis, comme un vigilant Capitaine, il reposa le dernier; mais jamais il ne reposa plus paisiblement. A la veille d'un si grand jour, & dès la premiere bataille, il est tranquille, tant il se trouve dans son naturel; & on sçait que le lendemain à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. Le voyez-vous comme il vole, ou à la victoire, ou à la mort? aussi-tôt qu'il eut porté de rang en rang l'ardeur dont il étoit animé, on le vit presque en même-temps pousser l'aile droite des ennemis, soutenir la nôtre ébranlée, rallier le François à demi vaincu, mettre en fuite l'Espagnol victorieux, porter par-tout la terreur, & étonner de ses regards étincelans ceux qui échappoient à ses coups. Restoit cette redoutable Infanterie de l'armée d'Espagne, dont les gros bataillons serrés, semblables à autant de tours, mais à des tours qui sçauroient réparer leurs breches, demeuroient inébranlables au milieu de tout le reste en déroute, & lançoient des feux de toutes parts. Trois fois le jeune Vainqueur s'efforça de rompre ces intrépides combattans; trois fois il fut repoussé par le valeureux Comte de Fontaines, qu'on voyoit porté dans sa chaise, & malgré ses infirmités montrer qu'une ame guerriere est maîtresse du corps qu'elle anime. Mais enfin il faut céder. C'est en vain qu'à travers des bois avec sa Cavalerie toute fraîche, Bek précipite sa marche pour tomber sur nos soldats épuisés: le Prince l'a prévenu: les bataillons enfoncés demandent quartier: mais

la victoire va devenir plus terrible pour le Duc d'Anguien que le combat. Pendant qu'avec un air assuré il s'avance pour recevoir la parole de ces braves gens, ceux-ci toujours en garde craignant la surprise de quelque nouvelle attaque, leur effroyable décharge met les nôtres en furie : on ne voit plus que carnage : le sang enivre le soldat, jusqu'à ce que le grand Prince, qui ne put voir égorger ces lions comme de timides brebis, calma les courages émus, & joignit au plaisir de vaincre celui de pardonner. Quel fut alors l'etonnement de ces vieilles troupes & de leurs braves Officiers, lorsqu'ils virent qu'il n'y avoit plus de salut pour eux qu'entre les bras du vainqueur ? De quels yeux regarderent-ils le jeune Prince, dont la victoire avoit relevé la haute contenance, à qui la clémence ajoutoit de nouvelles graces ? Qu'il eût encore volontiers sauvé la vie au brave Comte de Fontaines ! Mais il se trouva par terre, parmi ces milliers de morts dont l'Espagne sent encore la perte. Elle ne sçavoit pas que le Prince qui lui fit perdre tant de ses vieux Régimens à la journée de Rocroi, en devoit achever les restes dans les plaines de Lens. Ainsi la premiere victoire fut le gage de beaucoup d'autres. Le Prince fléchit le genouil, & dans le champ de bataille il rend au Dieu des Armées la gloire qu'il lui envoyoit. Là on célébra Rocroi délivré, les menaces d'un redoutable ennemi tournées à sa honte, la Regence affermie, la France en repos, & un regne qui devoit être si beau, commencé par un si heureux présage. L'armée commença l'action de graces : toute la France suivit : on

y élevoit jusqu'au Ciel le coup d'essai du Duc d'Anguien : c'en seroit assez pour illustrer une autre vie que la sienne ; mais pour lui, c'est le premier pas de sa course.

Dès cette premiere campagne, après la prise de Thionville, digne prix de la victoire de Rocroi, il passa pour un Capitaine également redoutable dans les sieges & dans les batailles. Mais voici dans un jeune Prince victorieux quelque chose qui n'est pas moins beau que la victoire. La Cour, qui lui préparoit à son arrivée les applaudissemens qu'il meritoit, fut surprise de la maniere dont il les reçut. La Reine Régente lui a témoigné que le Roi étoit content de ses services. C'est dans la bouche du Souverain la digne récompense de ses travaux. Si les autres osoient le louer, il repoussoit leurs louanges comme des offenses ; & indocile à la flatterie, il en craignoit jusqu'à l'apparence. Telle étoit la delicatesse, ou plutôt telle étoit la solidité de ce Prince. Aussi avoit-il pour maxime : écoutez, c'est la maxime qui fait les grands hommes, que dans les grandes actions il faut uniquement songer à bien faire, & laisser venir la gloire après la vertu. C'est ce qu'il inspiroit aux autres ; c'est ce qu'il suivoit lui-même. Ainsi la fausse gloire ne le tentoit pas : tout tendoit au vrai & au grand. De là vient qu'il mettoit sa gloire dans le service du Roi, & dans le bonheur de l'Etat : c'étoit là le fond de son cœur ; c'étoient ses premieres & ses plus cheres inclinations. La Cour ne le retint guere, quoiqu'il en fût la merveille. Il falloit montrer par-tout, & à l'Allemagne comme à la Flandre, le défenseur intrépide que Dieu nous

donnoit. Arrêtez ici vos regards. Il se prépare contre le Prince quelque chose de plus formidable qu'à Rocroi ; & pour éprouver sa vertu, la guerre va épuiser toutes ses inventions & tous ses efforts. Quel objet se présente à mes yeux ? Ce ne sont pas seulement des hommes à combattre, ce sont des montagnes inaccessibles : ce sont des ravines & des précipices d'un côté ; c'est de l'autre un bois impénétrable dont le fond est un marais ; & derriere des ruisseaux, de prodigieux retranchemens : ce sont par-tout des forts élevés, & des forêts abattues qui traversent des chemins affreux ; & au-dedans c'est Merci avec ses braves Bavarois enflés de tant de succès & de la prise de Fribourg ; Merci, qu'on ne vit jamais reculer dans les combats ; Merci, que le Prince de Condé & le vigilant Turenne n'ont jamais surpris dans un mouvement irrégulier, & à qui ils ont rendu ce grand témoignage, que jamais il n'avoit perdu un seul moment favorable, ni manqué de prévenir leurs desseins, comme s'il eût assisté à leurs conseils. Ici donc durant huit jours, & à quatre attaques différentes, on vit tout ce qu'on peut soutenir & entreprendre à la guerre. Nos troupes semblent rebutées autant par la résistance des ennemis que par l'effroyable disposition de lieux, & le Prince se vit quelque-temps comme abandonné. Mais comme un autre Machabée, *son bras ne l'abandonna pas, & son courage irrité par tant de périls, vint à son secours.* On ne l'eut pas plutôt vu pied à terre forcer le premier ces inaccessibles hauteurs, que son ardeur entraîna tout après elle. Merci voit sa perte assurée : ses meilleurs Régimens sont

Indignatio mea ipsa auxiliata est mihi. Is. 63. 5.

défaits : la nuit sauve les restes de son armée. Mais que de pluies excessives s'y joignent encore ! enfin que nous ayons à la fois, avec tout le courage & tout l'art, toute la nature à combattre : quelque avantage que prenne un ennemi habile autant que hardi, & dans quelque affreuse montagne qu'il se retranche de nouveau, poussé de tous côtés, il faut qu'il laisse en proie au Duc d'Anguien, non-seulement son canon & son bagage, mais encore tous les environs du Rhin. Voyez comme tout s'ébranle. Philisbourg est aux abois en dix jours, malgré l'hiver qui approche : Philisbourg, qui tint si long-temps le Rhin captif sous nos loix, & dont le plus grand des Rois a si glorieusement réparé la perte. Wormes, Spire, Mayence, Landau, vingt autres Places de nom ouvrent leurs portes. Merci ne les peut défendre, & ne paroît plus devant son vainqueur : ce n'est pas assez : il faut qu'il tombe à ses pieds, digne victime de sa valeur : Nordlingue en verra la chûte : il y sera décidé qu'on ne tient non plus devant les François en Allemagne qu'en Flandres, & on devra tous ces avantages au même Prince. Dieu, Protecteur de la France & d'un Roi qu'il a destiné à ses grands ouvrages, l'ordonne ainsi.

Par ses ordres, tout paroissoit sûr sous la conduite du Duc d'Anguien ; & sans vouloir ici achever le jour à vous marquer seulement ses autres exploits, vous sçavez parmi tant de fortes Places attaquées, qu'il n'y en eut qu'une seule qui put échapper à ses mains ; encore releva-t-elle la gloire du Prince. L'Europe,

rope, qui admiroit la divine ardeur dont il étoit animé dans les combats, s'étonna qu'il en fût le maître, & dès l'âge de vingt-six ans, aussi capable de ménager ses troupes, que de les pousser dans les hasards, & de céder à la fortune, que de la faire servir à ses desseins, nous le vîmes par-tout ailleurs comme un de ces hommes extraordinaires qui forcent tous les obstacles. La promptitude de son action ne donnoit pas le loisir de la traverser. C'est là le caractere des Conquérans. Lorsque David, un si grand guerrier, déplora la mort de deux fameux Capitaines qu'on venoit de perdre, il leur donna cet éloge : *plus vîtes que les aigles, plus courageux que les lions.* C'est l'image du Prince que nous regrettons. Il paroît en un moment comme un éclair dans les Pays les plus éloignés. On le voit en même-temps à toutes les attaques, à tous les quartiers. Lorsqu'occupé d'un côté, il envoie reconnoître l'autre ; le diligent Officier qui porte ses ordres, s'etonne d'être prévenu, & trouve déjà tout ranimé par la présence du Prince : il semble qu'il se multiplie dans une action : ni le fer ni le feu ne l'arrêtent. Il n'a pas besoin d'armer cette tête qu'il expose à tant de périls ; Dieu lui est une armure plus assurée ; les coups semblent perdre leur force en l'approchant, & laisser seulement sur lui des marques de son courage & de la protection du Ciel. Ne lui dites pas que la vie d'un premier Prince du Sang si nécessaire à l'Etat doit être épargnée : il répond qu'un Prince du Sang, plus intéressé par sa naissance à la gloire du Roi & de la

Aquilis velociores, leonibus fortiores. 2. Reg. 1. 23.

Couronne, doit, dans le besoin de l'Etat, être dévoué plus que tous les autres pour en relever l'éclat. Après avoir fait sentir aux ennemis durant tant d'années l'invincible puissance du Roi; s'il fallut agir au-dedans pour la soutenir, je dirai tout en un mot, il fit respecter la Régente : & puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement ; jusqu'à cette fatale prison, il n'avoit pas seulement songé qu'on pût rien attenter contre l'Etat ; & dans son plus grand crédit, s'il souhaitoit d'obtenir des graces, il souhaitoit encore plus de les mériter. C'est ce qui lui faisoit dire, je puis bien ici répéter devant ces Autels les paroles que j'ai recueillies de sa bouche, puisqu'elles marquent si bien le fond de son cœur : il disoit donc, en parlant de cette prison malheureuse, qu'il y étoit entré le plus innocent de tous les hommes, & qu'il en étoit sorti le plus coupable. *Hélas*, poursuivoit-il, *je ne respirois que le service du Roi, & la grandeur de l'Etat !* On ressentoit dans ses paroles un regret sincere d'avoir été poussé si loin par ses malheurs. Mais sans vouloir excuser ce qu'il a si hautement condamné lui-même, disons pour n'en parler jamais : que comme dans la gloire éternelle les fautes des saints pénitens couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la divine miséricorde, ne paroissent plus ; ainsi dans des fautes si sincérement reconnues, & dans la suite si glorieusement réparées par de fideles services, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince, qui s'en

repentit, & la clémence du grand Roi qui les oublia.

Que s'il eſt enfin entraîné dans ces guerres infortunées, il y aura du moins cette gloire, de n'avoir pas laiſſé avilir la grandeur de ſa Maiſon chez les Etrangers. Malgré la majeſté de l'Empire, malgré la fierté d'Autriche, & les Couronnes héréditaires attachées à cette Maiſon, même dans la branche qui domine en Allemagne; refugié à Namur, ſoutenu de ſon ſeul courage & de ſa ſeule réputation, il porta ſi loin les avantages d'un Prince de France, & de la premiere Maiſon de l'Univers, que tout ce qu'on put obtenir de lui, fut qu'il conſentît de traiter d'égal avec l'Archiduc, quoique frere de l'Empereur, & fils de tant d'Empereurs, à condition qu'en lieu tiers ce Prince feroit les honneurs des Pays-Bas. Le même traitement fut aſſuré au Duc d'Anguien, & la Maiſon de France garda ſon rang ſur celle d'Autriche juſques dans Bruxelles. Mais voyez ce que fait faire un vrai courage. Pendant que le Prince ſe ſoutenoit ſi hautement avec l'Archiduc qui dominoit, il rendoit au Roi d'Angleterre & au Duc d'Yorck, maintenant un Roi ſi fameux, malheureux alors, tous les honneurs qui leur étoient dus; & il apprit enfin à l'Eſpagne, trop dédaigneuſe, quelle étoit cette majeſté que la mauvaiſe fortune ne pouvoit ravir à de ſi grands Princes. Le reſte de ſa conduite ne fut pas moins grand. Parmi les difficultés que ſes intérêts apportoient au Traité des Pyrenées, écoutez quels furent ſes ordres; & voyez ſi jamais un particu-

lier traita si noblement ses intérêts. Il mande à ses Agens dans la Conférence, qu'il n'est pas juste que la paix de la Chrétienté soit retardée davantage à sa considération, qu'on ait soin de ses amis; & pour lui, qu'on lui laisse suivre sa fortune. Ah! quelle grande victime se sacrifie au bien public! Mais quand les choses changerent, & que l'Espagne lui voulut donner ou Cambray & ses environs, ou le Luxembourg en pleine souveraineté, il déclara qu'il préféroit à ces avantages & à tout ce qu'on pouvoit jamais lui accorder de plus grand: quoi? son devoir & les bonnes graces du Roi. C'est ce qu'il avoit toujours dans le cœur; c'est ce qu'il répétoit sans cesse au Duc d'Anguien. Le voilà dans son naturel: la France le vit alors accompli par ces derniers traits, & avec ce je ne sçai quoi d'achevé, que les malheurs ajoutent aux grandes vertus: elle le revit dévoué plus que jamais à l'Etat & à son Roi. Mais dans ses premieres guerres, il n'avoit qu'une seule vie à lui offrir: maintenant il en a une autre qui lui est plus chere que la sienne. Après avoir, à son exemple, glorieusement achevé le cours de ses études, le Duc d'Anguien est prêt à le suivre dans les combats. Non content de lui enseigner la guerre, comme il a fait jusqu'à la fin par ses discours, le Prince le mene aux leçons vivantes & à la pratique. Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siecle & de la vie de Louis le Grand. A la journée de Senef, le jeune Duc, quoiqu'il commandât, comme il avoit déjà fait en d'autres campagnes, vient dans les plus rudes épreuves, apprendre la guerre aux côtés du

Prince ſon Pere. Au milieu de tant de périls, il voit ce grand Prince renverſé dans un foſſé, ſous un cheval, tout en ſang. Pendant qu'il lui offre le ſien, & s'occupe à relever le Prince abattu, il eſt bleſſé entre les bras d'un pere ſi tendre ſans interrompre ſes ſoins, ravi de ſatisfaire à la fois à la piété & à la gloire. Que pouvoit penſer le Prince, ſi ce n'eſt que pour accomplir les plus grandes choſes, rien ne manquoit à ce digne fils, que les occaſions? Et ſes tendreſſes ſe redoubloient avec ſon eſtime.

Ce n'étoit pas ſeulement pour un fils, ni pour ſa famille qu'il avoit des ſentimens ſi tendres. Je l'ai vu, & ne croyez pas que j'uſe ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ſes amis : je l'ai vu, ſimple & naturel, changer de viſage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choſes comme dans les plus importantes, dans les accommodemens calmer les eſprits aigris avec une patience & une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur ſi vive, ni d'une ſi haute élévation. Loin de nous les Héros ſans humanité. Ils pourront bien forcer les reſpects, & ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires; mais ils n'auront pas les cœurs. Lorſque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premierement la bonté, comme le propre caractere de la nature divine, & pour être comme la marque de cette main bienfaiſante dont nous ſortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, & devoit être en même-temps le premier attrait que nous aurions en nous-mê-

mes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on éleve pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix : & les Grands, dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire, des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le Prince dont nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les Villes, & qui gagnoit les batailles ? Quoi, il me semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnoissez le Héros, qui toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil & obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes : comme un fleuve majestueux & bienfaisant, qui porte paisiblement dans les Villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, & ne s'éleve & ne s'enfle que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, & telle a été la force du Prince de Condé. Avez-vous un secret important ? versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce Prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grace, c'est lui qui paroît l'obligé ; & jamais on ne vit de joie ni si vive, ni si naturelle que cel-

le qu'il reſſentoit à faire plaiſir. Le premier argent qu'il reçut d'Eſpagne avec la permiſſion du Roi, malgré les néceſſités de ſa maiſon épuiſée, fut donné à ſes amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à eſpérer de leur ſecours: & quatre cens mille écus diſtribués par ſes ordres, firent voir, choſe rare dans la vie humaine, la reconnoiſſance auſſi vive dans le Prince de Condé, que l'eſpérance d'engager les hommes l'eſt dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours ſon prix. Il la louoit juſques dans ſes ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ſes actions, & même dans les relations qu'il en envoyoit à la Cour, il vantoit les conſeils de l'un, la hardieſſe de l'autre, chacun avoit ſon rang dans ſes diſcours; & parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne ſçavoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, ſans fard, ſans oſtentation, toujours grand dans l'action & dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique & délicieuſe Maiſon, ou bien qu'il munit un camp au milieu du pays ennemi, & qu'il fortifiât une place, & qu'il marchât avec une armée parmi les périls, & qu'il conduisît ſes amis dans ces ſuperbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne ſe taiſoient ni jour ni nuit: c'étoit toujours le même homme, & ſa gloire le ſuivoit par-tout. Qu'il eſt beau, après les combats & le tumulte des armes, de ſçavoir encore goûter ces vertus paiſibles & cette gloire tranquille, qu'on n'a point à partager ſa gloire avec le Soldat non plus qu'avec la fortune: où tout charme, & rien n'éblouit; qu'on regarde ſans

être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté, que lorsqu'il donne des ordres, & que tout marche à sa parole!

Venons maintenant aux qualités de l'esprit; & puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire, l'art Militaire, est en même-temps ce qu'elle a de plus ingénieux & ce qu'elle a de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre Prince. Et premierement, quel Général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin pour ne les plus craindre de près, & se réjouir à leur approche. Le voyez-vous comme il considere tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, & non-seulement leurs intérêts & leurs talens, mais encore leurs humeurs & leurs caprices? Le voyez-vous comme il compte la Cavalerie & l'Infanterie des ennemis, par le naturel des pays, ou des Princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail & du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient; il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sçait, & pour ainsi dire, ce qu'il ne sçait pas: tant il est sûr dans ses conséquences. Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment: car il tenoit encore pour maxime,

qu'un habile Capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui eſt pas permis d'être ſurpris. Auſſi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure, & de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours ſur ſes gardes, toujours prêt à fondre ſur eux, & à prendre ſes avantages : comme un aigle qu'on voit toujours, ſoit qu'il vole au milieu des airs, ſoit qu'il ſe poſe ſur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, & tomber ſi ſûrement ſur ſa proie, qu'on ne peut éviter ſes ongles non plus que ſes yeux. Auſſi vifs étoient les regards, auſſi vîte & impétueuſe étoit l'attaque, auſſi fortes & inévitables étoient les mains du Prince de Condé. En ſon camp on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent & rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entieres pour les vrais périls : tout eſt prêt au premier ſignal ; &, comme dit le Prophete, *Toutes les fleches ſont aiguiſées, & tous les arcs ſont tendus.* En attendant on repoſe d'un ſommeil tranquille, comme on feroit ſous un toit & dans ſon enclos. Que dis-je qu'on repoſe ? A Piéton, près de ce corps redoutable que trois Puiſſances réunies avoient aſſemblé, c'étoit dans nos troupes de continuels divertiſſemens : toute l'armée étoit en joie, & jamais elle ne ſentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le Prince, par ſon campement, avoit mis en ſûreté non-ſeulement toute notre frontiere & toutes nos places, mais encore tous nos ſoldats : il veille, c'eſt aſſez. Enfin l'ennemi décampe ; c'eſt ce que le Prince at-

Iſ. 5. 28.

tendoit. Il part à ce premier mouvement: déjà l'Armée Hollandoise avec ses superbes Etendards, ne lui échappera pas: tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sçait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés par-tout. Oudenarde est délivrée de leurs mains: pour les tirer eux-mêmes de celles du Prince, le Ciel les couvre d'un brouillard épais: la terreur & la désertion se met dans leurs troupes, on ne sçait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui après avoir achevé le rude siege de Besançon, & avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouie, étoit revenu tout brillant de gloire pour profiter de l'action de ses armées de Flandre & d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous sçavez; & parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses Généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre Prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les Campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit en nous racontant comme dans un Catalogue, les lieux où ce fameux Capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq Légions Romaines, & deux Chefs expérimentés à poser les armes sans combats; lui-même il avoit été reconnoître les rivieres & les montagnes qui servirent à ce grand dessein: & jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les Capitaines des siecles futurs

De Bel. Civili. Lib. 4.

lui rendront un honneur ſemblable. On viendra étudier ſur les lieux ce que l'Hiſtoire racontera du campement de Piéton, & des merveilles dont il fut ſuivi. On remarqua dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand Capitaine, & le ruiſſeau, dont il ſe couvrit ſous le canon du retranchement de Séleſtad. Là on lui verra mépriſer l'Allemagne conjurée, ſuivre à ſon tour les ennemis, quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, & leur faire lever le ſiege de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'eſt par de ſemblables coups, dont ſa vie eſt pleine, qu'il a porté ſi haut ſa réputation, que ce ſera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, & s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir ſervi ſous le Prince de Condé, & comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais ſi jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, & voir tranquillement toutes choſes, c'eſt dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, & dans l'ardeur du combat. Par-tout ailleurs il délibere; docile, il prête l'oreille à tous les conſeils : ici, tout ſe préſente à la fois; la multitude des objets ne le confond pas; à l'inſtant le parti eſt pris; il commande & il agit tout enſemble, & tout marche en concours & en ſûreté. Le dirai-je? mais pourquoi craindre que la gloire d'un ſi grand homme puiſſe être diminuée par cet aveu? Ce n'eſt plus ſes promptes ſaillies qu'il ſçavoit ſi vîte & ſi agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occaſions or-

dinaires : vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande ame abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout-à-coup je ne sçai quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain, & de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sçait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, ou aux portes de la ville & à la vue de ses citoyens, le Ciel sembla vouloir décider du sort de ce Prince, où avec l'élite des troupes il avoit en tête un Général si pressant, où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune : pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce Prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui : tant son esprit s'élevoit alors, tant son ame leur paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres : semblable à ces hautes montagnes, dont la cime au-dessus des nues & des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, & ne perd aucun rayon de la lumiere qui l'environne. Ainsi dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'Archiduc contre son dessein tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur; par un soudain mouvement du Prince qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint à prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent; son canon où il avoit mis sa confiance est entre nos mains,

& Bek qu'il avoit flatté d'une victoire assurée, pris & blessé dans le combat, vient rendre en mourant un triste hommage à son vainqueur par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville ? le Prince sçaura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siege important, il traverse trop promptement tout un grand pays ; & d'une premiere vue, il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiege-t-il quelque place ? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes : il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de corps surprenans, les Gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs Généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; & ces barques si redoutées de nos Alliés, paroissent tout-à-coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage Général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats & ses chefs. Car de là vient ce parfait concert qui fait agir les Armées comme un seul corps, ou, pour parler avec l'Ecriture, *comme un seul homme* : *Egressus est Israël tanquam vir unus.* Pourquoi comme un seul homme ? parce que sous un même chef qui connoît & les soldats & les chefs comme ses bras & ses mains, tout est également vif & mesuré. C'est ce qui donne la victoire, & j'ai ouï dire à notre grand Prince qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du

2. Reg. 22. 7.

ſuccès, c'eſt qu'il connoiſſoit M. de Turenne? dont l'habileté conſommée n'avoit beſoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de ſon côté qu'il agiſſoit ſans inquiétude, parce qu'il connoiſſoit le Prince, & ſes ordres toujours ſûrs. C'eſt ainſi qu'ils ſe donnoient mutuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à ſon action : ainſi finit heureuſement la bataille la plus haſardeuſe & la plus diſputée qui fût jamais.

Ç'a été dans notre ſiecle un ſpectacle de voir dans le même-temps & dans les mêmes campagnes, ces deux hommes, que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands Capitaines des ſiecles paſſés, tantôt à la tête des corps ſéparés; tantôt unis plus encore par le concours des mêmes penſées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre; tantôt oppoſés front à front, & redoublans l'un dans l'autre l'activité & la vigilance : comme ſi Dieu, dont ſouvent, ſelon l'Ecriture, la ſageſſe ſe joue dans l'Univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, & nous montrer enſemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardieſſe, que de précautions, que de périls, que de reſſources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caracteres ſi divers, pour ne pas dire ſi contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes ; & l'autre par de ſoudaines illuminations : celui-ci par conſéquent plus vif, mais ſans qu'ſon feu eût rien de précipité : celui-là d'un air plus froid, ſans jamais rien avoir de lent, plus

hardi à faire qu'à parler, réſolu & déterminé au-dedans, lors même qu'il paroiſſoit embarraſſé au-dehors. L'un, dès qu'il paroît dans les armées, donne une haute idée de ſa valeur, & fait attendre quelque choſe d'extraordinaire; mais toutefois s'avance par ordre, & vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de ſa vie: l'autre, comme un homme inſpiré dès ſa premiere bataille s'égale aux Maîtres les plus conſommés. L'un, par de vifs & continuels efforts, emporte l'admiration du genre-humain, & fait taire l'envie: l'autre jette d'abord une ſi vive lumiere, qu'elle n'oſoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de ſon génie & les incroyables reſſources de ſon courage, s'éleve au-deſſus des plus grands périls, & ſçait même profiter de toutes les infidélités de la fortune: l'autre, & par l'avantage d'une ſi haute naiſſance, & par ces grandes penſées que le Ciel envoie, & par une eſpece d'inſtinct admirable dont les hommes ne connoiſſent pas le ſecret, ſemble né pour entraîner la fortune dans ſes deſſeins, & forcer les deſtinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caracteres, mais divers, l'un emporté d'un coup ſoudain, meurt pour ſon pays, comme un Judas Machabée; l'armée le pleure comme ſon pere, & la Cour & tout le peuple gémit; ſa piété eſt louée comme ſon courage, & ſa mémoire ne ſe flétrit point par le temps: l'autre élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans ſon lit en publiant les louanges de Dieu, & inſtruiſant ſa famille, & laiſſe tous les cœurs remplis tant

de l'éclat de sa vie, que de la douceur de sa mort Quel spectacle de voir & d'étudier ces deux hommes, & d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siecle, & ce qui est encore plus grand, il a vu un Roi se servir de ces deux grands Chefs, & profiter du secours du Ciel : & après qu'il en est privé par la mort de l'un & les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, executer de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser & l'espérance des siens, & l'attente de l'Univers : tant est haut son courage, tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses.

Voilà, Messieurs, les spectacles que Dieu donne à l'Univers, & les hommes qu'il y envoie quand il y veut faire éclater, tantôt dans une nation, tantôt dans une autre, selon ses conseils éternels, sa puissance ou sa sagesse. Car ses divins attributs paroissent-ils mieux dans les Cieux qu'il a formés de ses doigts, que dans ces rares talens qu'il distribue comme il lui plaît aux hommes extraordinaires ? Quel astre brille davantage dans le firmament, que le Prince de Condé n'a fait dans l'Europe ! Ce n'étoit pas seulement la guerre qui lui donnoit de l'éclat : son grand génie embrassoit tout ; l'antique comme le moderne, l'Histoire, la Philosophie, la Théologie la plus sublime, & les Arts avec les Sciences. Il n'y avoit livre qu'il ne lût ; il n'y avoit homme excellent, ou dans quelque spéculation, ou dans quelqu'ouvrage, qu'il n'entretînt : tous sortoient plus éclairés d'avec lui, & rectifioient leurs pensées, ou

par ſes pénétrantes queſtions, ou par ſes réflexions judicieuſes. Auſſi ſa converſation étoit un charme, parce qu'il ſçavoit parler à chacun ſelon ſes talens : & non-ſeulement aux gens de guerre de leurs entrepriſes, aux courtiſans de leurs intérêts, aux politiques de leurs négociations, mais encore aux voyageurs curieux de ce qu'ils avoient découvert, ou dans la nature, ou dans le gouvernement, ou dans le commerce ; à l'artiſan de ſes inventions ; & enfin aux ſçavans de toutes les ſortes, de ce qu'ils avoient trouvé de plus merveilleux. C'eſt de Dieu que viennent ces dons : qui en doute ? Ces dons ſont admirables ! qui ne le voit pas ? Mais pour confondre l'eſprit humain qui s'enorgueillit de tels dons, Dieu ne craint point d'en faire part à ſes ennemis. Saint Auguſtin conſidere parmi les Païens tant de Sages, tant de Conquérans, tant de graves Légiſlateurs, tant d'excellens Citoyens, un Socrate, un Marc-Aurele, un Scipion, un Céſar, un Alexandre, tous privés de la connoiſſance de Dieu, & exclus de ſon Royaume éternel. N'eſt-ce donc pas Dieu qui les a faits ? Mais quel autre les pouvoit faire, ſi ce n'eſt celui qui fait tout dans le Ciel & dans la terre ? Mais pourquoi les a-t-il faits ? & quels étoient les deſſeins particuliers de cette Sageſſe profonde, qui jamais ne fait rien en vain ? Ecoutez la réponſe de Saint Auguſtin. *Il les a faits*, nous dit-il, *pour orner le ſiecle préſent : ut ordinem ſæculi præſentis ornaret.* Il a fait dans les grands hommes ces rares qualités, comme il a fait le ſoleil. Qui n'admire ce bel aſtre ! qui n'eſt ravi de l'éclat de ſon midi, & de la ſuperbe parure de

ſon lever & de ſon coucher? Mais puiſque Dieu le fait luire ſur les bons & ſur les mauvais, ce n'eſt pas un ſi bel objet qui nous rend heureux, Dieu l'a fait pour embellir & pour éclairer ce grand théatre du monde. De même quand il a fait dans ſes ennemis auſſi-bien que dans ſes ſerviteurs, ces belles lumieres d'eſprit, ces rayons de ſon intelligence, ces images de ſa bonté: ce n'eſt pas pour les rendre heureux qu'il leur a fait ces riches préſens; c'eſt une décoration de l'Univers, c'eſt un ornement du ſiecle préſent. Et voyez la malheureuſe deſtinée de ces hommes qu'il a choiſis pour être les ornemens de leur ſiecle. Qu'ont-ils voulu ces hommes rares, ſinon des louanges & la gloire que les hommes donnent? Peut-être que pour les confondre, Dieu refuſera cette gloire à leurs vains deſirs? Non: il les confond mieux en la leur donnant, & même au-delà de leur attente. Cet Alexandre qui ne vouloit que faire du bruit dans le monde, y en fait plus qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il faut encore qu'il ſe trouve dans tous nos panégyriques; & il ſemble, par une eſpece de fatalité glorieuſe à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puiſſe recevoir de louanges qu'il ne les partage. S'il a fallu quelque récompenſe à ces grandes actions des Romains, Dieu leur en a ſçu trouver une convenable à leurs mérites comme à leurs deſirs. Il leur donne pour récompenſe l'empire du monde, comme un préſent de nul prix. O Rois, confondez-vous dans votre grandeur: Conquérans, ne vantez pas vos victoires. Il leur donne pour récompenſe la gloire des hommes: récompenſe qui

ne vient pas jusqu'à eux ; qui s'efforce de s'attacher, quoi ? peut-être à leurs médailles ou à leurs statues déterrées, reste des ans & des Barbares ; aux ruines de leurs monumens & de leurs ouvrages qui disputent avec le temps : ou plutôt à leur idée, à leur ombre, à ce qu'on appelle leur nom. Voilà le digne prix de tant de travaux, & dans le comble de leurs vœux la conviction de leur erreur. Venez, rassasiez-vous, Grands de la terre : saisissez-vous, si vous pouvez, de ce fantôme de gloire, à l'exemple de ces grands Hommes que vous admirez. Dieu, qui punit l'orgueil dans les enfers, ne leur a pas envié, dit Saint Augustin, cette gloire tant desirée, & *vains, ils ont reçu une récompense aussi vaine que leurs desirs. Receperunt mercedem suam, vani vanam.*

Il n'en sera pas ainsi de notre grand Prince ; l'heure de Dieu est venue, heure attendue, heure desirée, heure de miséricorde & de grace. Sans être averti par la maladie, sans être pressé par le temps, il exécute ce qu'il méditoit. Un sage Religieux qu'il appelle exprès, regle les affaires de sa conscience, il obéit, humble Chrétien, à sa décision ; & nul n'a jamais douté de sa bonne foi. Dès-lors aussi on le vit toujours sérieusement occupé du soin de se vaincre soi-même, de rendre vaines toutes les attaques de ces insupportables douleurs, d'en faire par sa soumission un continuel sacrifice. Dieu, qu'il invoquoit avec foi, lui donna le goût de son Ecriture, & dans ce Livre divin, la solide nourriture de la piété. Ces Conseils se réglolent plus que jamais par la Justice : on y soulageoit la veu-

ve & l'orphelin, & le pauvre en approchoit avec confiance. Sérieux autant qu'agréable pere de famille, dans les douceurs qu'il goûtoit avec ses enfans, il ne cessoit de leur inspirer les sentimens de la véritable vertu; & ce jeune Prince son petit-fils se sentira éternellement d'avoir été cultivé par de telles mains. Toute sa maison profitoit de son exemple. Plusieurs de ses domestiques avoient été malheureusement nourris dans l'erreur que la France toléroit alors: combien de fois l'a-t-on vu inquiété de leur salut, affligé de leur résistance, consolé par leur conversion? Avec quelle incomparable netteté d'esprit leur faisoit-il voir l'antiquité & la vérité de la Religion Catholique? Ce n'étoit plus cet ardent vainqueur qui sembloit vouloir tout emporter: c'étoit une douceur, une patience, une charité qui songeoit à gagner les cœurs, & à guérir des esprits malades. Ce sont, Messieurs, ces choses simples, gouverner sa famille, édifier ses domestiques, faire justice & miséricorde, accomplir le bien que Dieu veut, & souffrir les maux qu'il envoie; & ce sont ces communes pratiques de la vie Chrétienne, que Jesus-Christ louera au dernier jour devant ses saints Anges, & devant son Pere céleste. Les histoires seront abolies avec les empires, & il ne se parlera plus de tous ces faits éclatans dont elles sont pleines. Pendant qu'il passoit sa vie dans ces occupations, & qu'il portoit aue dessus de ses actions les plus renommées l gloire d'une si belle & si pieuse retraite, l nouvelle de la maladie de la Duchesse d Bourbon vint à Chantilly comme un cou de foudre. Qui ne fut frappé de voir éteindr

cette lumiere naiſſante ? On appréhenda qu'elle n'eût le ſort des choſes avancées. Quels furent les ſentimens du Prince de Condé, lorſqu'il ſe vit menacé de perdre ce nouveau lien de ſa famille avec la perſonne du Roi ? C'eſt donc dans cette occaſion que devoit mourir ce Héros ! Celui que tant de ſieges & tant de batailles n'ont pu emporter, va périr par ſa tendreſſe ! Pénétré de toutes les inquiétudes que donne un mal affreux, ſon cœur, qui le ſoutient ſeul depuis ſi long-temps, acheve à ce coup de l'accabler : les forces qu'il lui fait trouver, l'épuiſent. S'il oublie toute ſa foibleſſe à la vue du Roi qui approche de la Princeſſe malade ; ſi tranſporté de ſon zele, & ſans avoir beſoin de ſecours à cette fois, il accourt pour l'avertir de tous les périls que ce grand Roi ne craignoit pas, & qu'il l'empêche enfin d'avancer : il va tomber évanoui à quatre pas ; & on admire cette nouvelle maniere de s'expoſer pour ſon Roi. Quoique la Ducheſſe d'Anguien, Princeſſe dont la vertu ne craignit jamais que de manquer à ſa famille & à ſes devoirs, eût obtenu de demeurer auprès de lui pour le ſoulager, la vigilance de cette Princeſſe ne calme pas les ſoins qui le travaillent, & après que la jeune Princeſſe eſt hors de péril, la maladie du Roi va bien cauſer d'autres troubles à notre Prince. Puis-je ne m'arrêter pas en cet endroit ? A voir la ſérénité qui reluiſoit ſur ce front auguſte, eût-on ſoupçonné que ce grand Roi, en retournant à Verſailles, allât s'expoſer à ces cruelles douleurs où l'Univers a connu ſa piété, ſa conſtance, & tout l'amour de ſes peuples ? De

quels yeux le regardions-nous lorſqu'aux dépens d'une ſanté qui nous eſt ſi chere, il vouloit bien adoucir nos cruelles inquiétudes par la conſolation de le voir ; & que maître de ſa douleur comme de tout le reſte des choſes, nous le voyons tous les jours, non-ſeulement régler ſes affaires ſelon ſa coutume, mais encore entretenir ſa Cour attendrie, avec la même tranquillité qu'il lui fait paroître dans ſes Jardins enchantés ? Béni ſoit-il de Dieu & des hommes, d'unir ainſi toujours la bonté à toutes les autres qualités que nous admirons ! parmi toutes ſes douleurs il s'informoit avec ſoin de l'état du Prince de Condé, & il marquoit pour la ſanté de ce Prince une inquiétude qu'il n'avoit pas pour la ſienne. Il s'affoibliſſoit ce grand Prince, mais la mort cachoit ſes approches. Lorſqu'on le crut en meilleur état, & que le Duc d'Anguien, toujours partagé entre les devoirs de fils & de ſujet étoit retourné par ſon ordre auprès du Roi, tout change en un moment, & on déclara au Prince ſa mort prochaine. Chrétiens, ſoyez attentifs & venez apprendre à mourir : ou plutôt, venez apprendre à n'attendre pas la derniere heure pour commencer à bien vivre. Quoi ! attendre à commencer une vie nouvelle, lorſqu'entre les bras de la mort, glacés ſous ſes froides mains, vous ne ſçaurez ſi vous êtes avec les morts ou encore avec les vivans ! Ah, prévenez par la pénitence cette heure de troubles & de ténebres ! Par là, ſans être étonné de cette derniere ſentence qu'on lui prononça, le Prince demeure un moment dans le ſilence, & tout-à-coup : *mon Dieu*, dit-il, *vous le voulez, votre vo-*

lonté soit faite : je me jette entre vos bras ; donnez-moi la grace de bien mourir. Que desirez-vous davantage ? Dans cette courte priere, vous voyez la soumission aux ordres de Dieu, l'abandon à sa providence, la confiance en sa grace, & toute la piété. Dès-lors aussi, tel qu'on l'avoit vu dans tous les combats, résolu, paisible, occupé sans inquiétude de ce qu'il falloit faire pour les soutenir : tel fut-il à ce dernier choc; & la mort ne lui parut pas plus affreuse, pâle & languissante, que lorsqu'elle se présente au milieu du feu sous l'éclat de la victoire qu'elle montre seule. Pendant que les sanglots éclatoient de toutes parts, comme si un autre que lui en eût été le sujet, il continuoit à donner ses ordres, & s'il défendoit les pleurs, ce n'étoit pas comme un objet dont il fût troublé, mais comme un empêchement qui le retardoit. A ce moment il étend ses soins jusqu'aux moindres de ses domestiques. Avec une libéralité digne de sa naissance & de leurs services, il les laisse comblés de ses dons, mais encore plus honorés des marques de son souvenir. Comme il donnoit des ordres particuliers & de la plus haute importance, puisqu'il y alloit de sa conscience & de son salut éternel, averti qu'il falloit écrire & ordonner dans les formes : quand je devrois, Monseigneur, renouveller vos douleurs, & rouvrir toutes les plaies de votre cœur, je ne tairai pas ces paroles qu'il répéta si souvent : qu'il vous connoissoit ; qu'il n'y avoit sans formalité qu'à vous dire ses intentions ; que vous iriez encore au-delà, & suppléeriez de vous-même à tout ce qu'il pourroit avoir oublié. Qu'un pere vous ait aimé, je ne

m'en étonne pas ; c'eſt un ſentiment que la nature inſpire : mais qu'un pere ſi éclairé vous ait témoigné cette confiance juſqu'au dernier ſoupir ; qu'il ſe ſoit repoſé ſur vous de choſes ſi importantes, & qu'il meure tranquillement ſur cette aſſurance, c'eſt le plus beau témoignage que votre vertu pouvoit remporter, & malgré tout votre mérite. Votre Alteſſe n'aura de moi aujourd'hui que cette louange.

Ce que le Prince commença enſuite pour s'acquitter des devoirs de la Religion, mériteroit d'être raconté à toute la terre, non à cauſe qu'il eſt remarquable ; mais à cauſe, pour ainſi dire, qu'il ne l'eſt pas, & qu'un Prince ſi expoſé à tout l'Univers, ne donne rien aux ſpectateurs. N'attendez donc pas, Meſſieurs, de ces magnifiques paroles qui ne ſervent qu'à faire connoître ſinon un orgueil caché, du moins les efforts d'une ame agitée, qui combat ou qui diſſimule ſon trouble ſecret. Le Prince de Condé ne ſçait ce que c'eſt que de prononcer de ces pompeuſes ſentences ; & dans la mort, comme dans la vie, la vérité fit toujours toute ſa grandeur. Sa confeſſion fut humble, pleine de componction & de confiance. Il ne lui fallut pas longtemps pour la préparer : la meilleure préparation pour celle des derniers temps, c'eſt de ne les attendre pas. Mais, Meſſieurs, prêtez l'oreille à ce qui va ſuivre. A la vue du ſaint Viatique qu'il avoit tant deſiré, voyez comme il s'arrête ſur ce doux objet. Alors il ſe ſouvint des irrévérences dont, hélas, on déshonore ce devin Myſtere : Les Chrétiens ne connoiſſent plus la ſainte frayeur dont on étoit

étoit saisi autrefois à la vue du Sacrifice. On diroit qu'il eût cessé d'être terrible, comme l'appelloient les Saints Pères ; & que le sang de notre Victime n'y coule pas encore aussi véritablement que sur le Calvaire. Loin de trembler devant les Autels, on y mépriſe Jesus-Christ présent ; & dans un temps où tout un Royaume se remue pour la conversion des Hérétiques, on ne craint point d'en autoriſer les blaſphêmes. Gens du monde, vous ne pensez pas à ces horribles profanations ; à la mort vous y penserez avec confusion & saiſissement. Le Prince se ressouvint de toutes les fautes qu'il avoit commises ; & trop foible pour expliquer avec force ce qu'il en sent, il emprunta la voix de son Confesseur pour en demander pardon au monde, à ses domestiques, & à ses amis : On lui répondit par des sanglots : ha, répondez-lui maintenant en profitant de cet exemple ! Les autres devoirs de la Religion furent accomplis avec la même piété & la même présence d'esprit. Avec quelle foi, & combien de fois pria-t-il le Sauveur des ames en baisant la Croix, que son Sang répandu pour lui, ne le fût pas inutilement ? C'est ce qui justifie le pécheur ; c'est ce qui soutient le juste ; c'est ce qui rassure le Chrétien. Que dirai-je des saintes prieres des Agonisans, où dans les efforts que fait l'Egliſe, on entend ses vœux les plus empressés, & comme les derniers cris par où cette sainte Mere acheve de nous enfanter à la vie céleste ! Il se les fit répéter trois fois, & il trouva toujours de nouvelles consolations. En remerciant ses Médecins : *Voilà*, dit-il, *maintenant mes vrais*

Médecins : il montroit les Ecclésiastiques dont il écouroit les avis, dont il continuoit les prieres; les Pseaumes toujours à la bouche, la confiance toujours dans le cœur. S'il se plaignit, c'étoit seulement d'avoir si peu à souffrir pour expier ses péchés, sensible jusqu'à la fin à la tendresse des siens, il ne s'y laissa jamais vaincre; & au contraire, il craignoit toujours de trop donner à la nature. Que dirai-je de ces derniers entretiens avec le Duc d'Anguien? quelles couleurs assez vives pourroient vous représenter & la constance du pere, & les extrêmes douleurs du Fils? D'abord le visage en pleurs, avec plus de sanglots que de paroles : tantôt la bouche collée sur ces mains victorieuses, & maintenant défaillantes, tantôt se jettant entre ses bras & dans ce sein paternel, il semble, par tant d'efforts, vouloir retenir ce cher objet de ses respects & de ces tendresses. Les forces lui manquent : il tombe à ses pieds. Le Prince, sans s'émouvoir, lui laisse reprendre ses esprits : puis appellant la Duchesse sa belle-fille, qu'il voyoit aussi sans parole & presque sans vie, avec une tendresse qui n'eut rien de foible, il leur donne ses derniers ordres, où tout respiroit sa piété. Il les finit en les bénissant avec cette foi & avec ces vœux que Dieu exauce: & en bénissant avec eux, ainsi qu'un autre Jacob, chacun de leurs enfans en particulier : & on vit de part & d'autre tout ce qu'on affoiblit en le répétant. Je ne vous oublierai pas, ô Prince son cher neveu, & comme son second fils, ni le glorieux témoignage qu'il a rendu constamment à votre mérite, ni ses tendres em-

preſſemens, & la lettre qu'il écrivit en mourant pour vous rétablir dans les bonnes graces du Roi, le plus cher objet de vos vœux; ni tant de belles qualités qui vous ont fait juger digne d'avoir ſi vivement occupé les dernieres heures d'une ſi belle vie. Je n'oublierai pas non plus les bontés du Roi qui prévinrent les deſirs du Prince mourant, ni les généreux ſoins du Duc d'Anguien qui ménagea cette grace, ni le gré que lui ſçut le Prince d'avoir été ſi ſoigneux, en lui donnant cette joie d'obliger un ſi cher parent. Pendant que ſon cœur s'épanche, & que ſa voix ſe ranime en louant le Roi, le Prince de Conti arrive pénétré de reconnoiſſance & de douleur. Les tendreſſes ſe renouvellent: les deux Princes ouïrent enſemble ce qui ne ſortira jamais de leur cœur: & le Prince conclut en leur confirmant qu'ils ne ſeroient jamais ni grands Hommes, ni grands Princes, ni honnêtes gens qu'autant qu'ils ſeroient gens de bien, fideles à Dieu & au Roi. C'eſt la derniere parole qu'il laiſſa gravée dans leur mémoire; c'eſt avec la derniere marque de la tendreſſe, l'abrégé de leurs devoirs. Tout retentiſſoit de cris, tout fondoit en larmes: le Prince ſeul n'étoit pas ému, & le trouble n'arrivoit pas dans l'aſyle où il s'étoit mis. O Dieu, vous étiez ſa force, ſon inébranlable réfuge, &, comme diſoit David, ce ferme rocher où s'appuyoit ſa conſtance: Puis-je taire durant ce temps ce qui ſe faiſoit à la Cour & en la préſence du Roi? Lorſqu'il y fit lire la derniere lettre que lui écrivit ce grand homme, & qu'on y vit dans les trois temps que marquoit le Prince, ſes

ſervices qu'il y paſſoit ſi légerement au commencement & à la fin de ſa vie, & dans le milieu ſes fautes, dont il faiſoit une ſi ſincere reconnoiſſance : il n'y eut cœur qui ne s'attendrît à l'entendre parler de lui-même avec tant de modeſtie ; & cette lecture, ſuivie des larmes du Roi, fit voir ce que les Héros ſentent les uns pour les autres. Mais lorſqu'on vint à l'endroit du remerciement, où le Prince marquoit qu'il mouroit content, & trop heureux d'avoir encore aſſez de vie pour témoigner au Roi ſa reconnoiſſance, ſon dévouement, & s'il l'oſoit dire, ſa tendreſſe : tout le monde rendit témoignage à la vérité de ſes ſentimens : & ceux qui l'avoient ouï parler ſi ſouvent de ce grand Roi dans ſes entretiens familiers, pouvoient aſſurer que jamais ils n'avoient rien entendu ni de plus reſpectueux & de plus tendre pour ſa perſonne ſacrée, ni de plus fort pour célébrer ſes vertus Royales, ſa piété, ſon courage, ſon grand génie, principalement à la guerre, que ce qu'en diſoit ce grand Prince avec auſſi peu d'exagération que de flatterie. Pendant qu'on lui rendoit ce beau témoignage, ce grand homme n'étoit plus. Tranquille entre les bras de ſon Dieu, où il s'étoit une fois jetté, il attendoit ſa miſéricorde & imploroit ſon ſecours, juſqu'à ce qu'il ceſſât enfin de reſpirer & de vivre. C'eſt ici qu'il faudroit laiſſer éclater ſes juſtes douleurs à la perte d'un ſi grand homme. Mais pour l'amour de la vérité, & à la honte de ceux qui la méconnoiſſent, écoutez encore ce beau témoignage qu'il lui rendit en mourant. Aver-

ti par son Confesseur que si notre cœur n'étoit pas encore entierement selon Dieu, il falloit en s'adressant à Dieu même obtenir qu'il nous fît un cœur comme il le vouloit, & lui dire avec David ces tendres paroles : *O Dieu, créez en moi un cœur pur* : A ces mots, le Prince s'arrête comme occupé de quelque grande pensée ; puis appellant le saint Religieux qui lui avoit inspiré ce beau sentiment : *Je n'ai jamais douté*, dit-il, *des Mysteres de la Religion, quoi qu'on ait dit.* Chrétiens, vous l'en devez croire ; & dans l'état où il est, il ne doit plus rien au monde que la vérité. *Mais*, poursuit-il, *j'en doute, moins que jamais. Que ces vérités*, continuoit-il avec une douleur ravissante, *se démêlent & s'éclaircissent dans mon esprit ! Oui*, dit-il, *nous verrons Dieu comme il est face à face.* Il répétoit en latin avec un goût merveilleux ces grands mots : *Sicuti est facie ad faciem ;* & on ne se lassoit point de le voir dans ce doux transport. Que se faisoit-il dans cette ame ? quelle nouvelle lumiere lui apparoissoit-il ? quel soudain rayon perçoit la nue, & faisoit comme évanouir en ce moment, avec toutes les ignorances des sens, les ténebres mêmes, si je l'ose dire, & les saintes obscurités de la Foi ? Que devinrent alors ces beaux titres dont notre orgueil est flatté ? Dans l'approche d'un si beau jour, & dès la premiere atteinte d'une si vive lumiere, combien promptement disparoissent tous les fantômes du monde ? que l'éclat de la plus belle victoire paroît sombre ! qu'on en méprise la gloire, & qu'on veut de mal à ses foibles yeux

1. Joan. 3. 2. 1. Cor. 13. 12.

qui s'y ſont laiſſés éblouir ! Venez, Peuples, venez maintenant ; mais venez plutôt, Princes & Seigneurs ; & vous qui jugez la terre, & qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel : & vous plus que tous les autres Princes & Princeſſes, nobles rejettons de tant de Rois, lumieres de la France, mais aujourd'hui obſcurcies & couvertes de votre douleur comme d'un nuage : venez voir le peu qui nous reſte d'une ſi auguſte naiſſance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jettez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un héros : des titres, des inſcriptions, vaines marques de ce qui n'eſt plus, des figures qui ſemblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reſte ; des colonnes qui ſemblent vouloir porter juſqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant : & rien enfin ne manque dans tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc ſur ces foibles reſtes de la vie humaine, pleurez ſur cette triſte immortalité que nous donnons aux Héros. Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carriere de la gloire, ames guerrieres & intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand Capitaine ; & dites en gémiſſant : Voilà celui qui nous menoit dans les haſards ; ſous lui ſe ſont formés tant de renommés Capitaines que ſes exemples ont éleves aux premiers honneurs de la

guerre : son ombre eût pu encore gagner des batailles ; & voilà que dans son silence son nom même nous anime, & ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, & n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le Roi de la terre il faut encore servir le Roi du Ciel. Servez donc ce Roi immortel & si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir & un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; & commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prieres, & admirant dans un si grand Prince une amitié si commode & un commerce si doux, conservez le souvenir d'un Héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il toujours vous être un cher entretien : ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus : & que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation & d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô Prince, le digne sujet de nos louanges & de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous

de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels : je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous paroître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg & à Rocroi : & ravi d'un si beau triomphe, je dirai en action de graces ces belles paroles du bien-aimé Disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra : La véritable victoire, celle qui met sous mes pieds le monde entier, c'est notre Foi.* Jouissez, Prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue. Vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, Grand Prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte : heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.

Fin des Oraisons Funebres de Bossuet.